REVUE

DES

DEUX MONDES

LXXXIIIe ANNÉE. — SIXIÈME PÉRIODE

TOME QUINZIÈME

PARIS

BUREAU DE LA REVUE DES DEUX MONDES

RUE DE L'UNIVERSITÉ, 15

1913

054
R3274
1913,
<v. 3>
4 Nov. '13

122391

SAINT AUGUSTIN[1]

TROISIÈME PARTIE (2)

LE RETOUR

« *Et ecce ibi es in corde eorum, in corde confitentium tibi, et projicientium se in te, et plorantium in sinu tuo, post vias suas difficiles...*

Et voici, mon Dieu, que tu es là, dans leur cœur, dans le cœur de ceux qui te confessent leurs misères, qui se jettent entre tes bras et qui pleurent dans ton sein, après s'être égarés par les voies mauvaises. »

(*Confessions*, V, II.)

I. — LA VILLE D'OR

A peine arrivé à Rome, Augustin tomba malade : c'est vraisemblablement au mois d'août ou au commencement de septembre, avant la rentrée des cours, qu'il y arriva, c'est-à-dire à l'époque des fièvres et des chaleurs, alors que tous les Romains, qui pouvaient quitter la ville, s'enfuyaient vers les stations estivales de la côte.

Comme tous les grands centres cosmopolites de ce temps-là, Rome était malsaine. Les maladies de l'univers entier, apportées par l'afflux continuel des étrangers, y trouvaient, pour s'épanouir, un terrain propice. Aussi les habitans avaient-ils, comme nos contemporains, la phobie des contagions. On se sauvait prudemment des gens contaminés, qu'on abandonnait

(1) *Copyright by* Louis Bertrand, 1913.
(2) Voyez la *Revue* des 1er et 15 avril.

à leur malheureux sort. Si, par pudeur, on dépêchait un esclave au chevet d'un malade, on l'envoyait tout de suite aux étuves, on le faisait désinfecter de la tête aux pieds, avant de lui rouvrir la porte de la maison.

Augustin eut du moins la chance d'être bien soigné, puisqu'il en réchappa. Il était descendu chez un de ses frères manichéens, un « auditeur » comme lui, brave homme qui demeura son hôte pendant tout son séjour à Rome. Néanmoins, il fut très éprouvé par la fièvre, au point d'être en danger de mort. « Déjà, je m'en allais, — dit-il, — et j'étais perdu. » Il s'épouvante, à l'idée d'avoir vu la mort de si près, et dans un moment où il était si loin de Dieu, — si loin, en vérité, qu'il ne songea même pas à demander le baptême, ainsi qu'il avait fait, en pareil cas, quand il était petit. Quel coup irréparable ç'aurait été pour Monique ! Il en frémit encore, en se rappelant le péril : « Si le cœur de ma mère eût été frappé d'une telle blessure, il n'aurait jamais guéri. *Car je ne puis assez dire de quelle âme elle m'aimait*, ni combien les angoisses de mon enfantement spirituel lui étaient plus douloureuses que les douleurs de mon enfantement selon la chair. » Mais Monique priait. Augustin fut sauvé. Il attribue son salut aux supplications ardentes de sa mère, qui, demandant à Dieu la guérison de son âme, obtint, sans le savoir, celle de son corps.

Sitôt convalescent, il dut se mettre en campagne pour recruter des élèves. Il lui fallut solliciter maint personnage important, frapper à mainte porte inhospitalière. Ce triste début, cette crise presque mortelle dont il relevait à peine, ces corvées obligatoires, tout cela ne lui rendait pas Rome aimable. Il paraît bien qu'il ne s'y est jamais plu, et que, jusqu'à la fin de sa vie, il lui a gardé rancune de son mauvais accueil. Dans toute la masse de ses écrits, il est impossible de découvrir un mot d'éloge pour la beauté de la Ville éternelle, tandis qu'au contraire, à travers ses invectives contre les vices de Carthage, on sent percer sa complaisance secrète pour la Rome africaine. La vieille rivalité entre les deux villes n'était pas éteinte après tant de siècles. Au fond, Augustin, en bon Carthaginois, — et parce qu'il était Carthaginois, — n'aimait pas Rome.

Les circonstances les plus défavorables se réunissaient comme à plaisir pour l'en dégoûter. Il s'y installait aux approches de la mauvaise saison. Les pluies de l'automne s'étaient mises à

tomber. Les matinées et les soirées étaient froides. Avec sa poitrine délicate, son tempérament frileux d'Africain, il dut souffrir de ce climat humide et glacial. Rome lui apparut comme une ville du Nord. Les yeux encore tout pleins de la chaude lumière de son pays, de la blancheur joyeuse des rues de Carthage, il errait comme un exilé entre les sombres palais romains, attristé par les murs gris et les pavés boueux. Des comparaisons involontaires et perpétuelles entre Carthage et Rome le rendaient injuste pour celle-ci. Il lui trouvait un aspect dur, tendu, déclamatoire, et, devant l'âpreté de la campagne romaine, il évoquait la riante banlieue carthaginoise, avec ses jardins, ses villas, ses vignes et ses olivaies, ceintes, de toutes parts, du resplendissement de la mer et des lagunes.

Et puis Rome ne pouvait pas être un séjour bien enchanteur pour un pauvre maître de rhétorique qui venait y chercher fortune. D'autres étrangers s'en étaient plaints avant lui. Toujours monter, descendre les escaliers et les rampes souvent très raides de la ville aux sept collines, courir de l'Aventin aux jardins de Salluste, des Esquilies au Janicule ! Se meurtrir les pieds aux cailloux pointus des venelles en pente ! Ces courses étaient épuisantes, et cette ville n'en finissait pas. Carthage aussi était grande, — presque aussi grande. Mais Augustin n'y était point en solliciteur. Il s'y promenait en flânant. Ici, le mouvement des foules, la cohue des attelages dérangeaient et exaspéraient sa nonchalance de Méridional. A tout instant, on risquait d'être écrasé par des chars lancés au galop dans des rues étroites : c'était alors la manie des élégans de courir en poste. Ou bien on était obligé de s'arrêter pour livrer passage à la litière d'une matrone, escortée de sa maison, depuis les esclaves des métiers et les gens de cuisine, jusqu'aux eunuques et à la menue valetaille, toute cette armée évoluant sous les ordres d'un chef qui tenait à la main une baguette, insigne de ses fonctions. Quand la voie était redevenue libre et qu'enfin on avait atteint le palais du personnage influent qu'on allait visiter, on n'y entrait point sans graisser le marteau. Pour se faire présenter au maître, il convenait d'acheter les bonnes grâces de l'esclave nomenclateur, qui non seulement vous introduisait, mais qui, d'un mot, pouvait vous recommander, ou vous desservir. Encore, après toutes ces précautions, n'était-on point assuré de la bienveillance du patron. Certains de ces grands seigneurs, qui n'apparte-

naient pas toujours aux vieilles familles romaines et qui se piquaient d'un nationalisme intransigeant, affectaient de traiter avec hauteur les étrangers. Les Africains n'étaient pas très bien vus à Rome, surtout dans les milieux catholiques. Augustin dut en faire la désagréable expérience.

Le soir, à travers les grandes rues brillamment éclairées (il paraît que l'éclairage de Rome rivalisait avec la lumière du jour), il revenait exténué au logis de son hôte, le manichéen. D'après une antique tradition, ce logis était situé dans le quartier du Vélabre, dans une rue qui s'appelle encore aujourd'hui la *Via greca*, et qui longe la très vieille église de Santa-Maria-in-Cosmedin : quartier pauvre, où grouillait toute une pouillerie orientale, où descendaient les immigrans des pays levantins, Grecs, Syriens, Arméniens, Égyptiens. Les entrepôts du Tibre n'en étaient pas très éloignés : les manœuvres, les portefaix et les bateliers du port abondaient sans doute dans cette région. Quel milieu pour celui qui avait été, à Thagaste, l'hôte du fastueux Romanianus, et, à Carthage, le familier du proconsul ! Quand il avait remonté les six étages de son logeur, tout grelottant devant le brasero mal allumé, à la lueur parcimonieuse d'une petite lampe de bronze ou d'argile, dans le froid humide qui tombait des murs, il sentait davantage sa détresse et son isolement. Il détestait Rome et la sotte ambition qui l'y avait amené.

Et pourtant, Rome devait toucher vivement ce lettré, cet esthéticien si épris de la beauté. Bien que le transfert de la cour à Milan l'eût privée d'une partie de son animation et de son éclat, elle était encore tout illuminée de ses grands souvenirs, et jamais elle n'avait été plus belle. Il semble impossible qu'Augustin n'en ait pas été frappé, en dépit de ses préventions d'Africain. Si bien bâtie que fût la nouvelle Carthage, elle ne pouvait se comparer à une ville plus que millénaire, qui, à toutes les époques de son histoire, avait eu le goût princier des bâtimens, et qu'une longue série d'empereurs n'avait cessé d'embellir.

Lorsque Augustin débarqua d'Ostie, il vit se dresser devant lui, fermant la perspective de la Voie appienne, le Septizonium de Septime Sévère, imitation sans doute plus grandiose de celui de Carthage. Ce vaste édifice, probablement un château d'eau de dimensions gigantesques, avec ses ordres de colonnes super-

posées, était comme le portique, par où s'ouvrait le plus merveilleux et le plus colossal ensemble d'architectures que l'ancien monde ait connu. La Rome moderne n'offre rien qui en approche, même de loin. Dominant le forum romain et le forum des Empereurs, — dédales de temples, de basiliques, de portiques et de bibliothèques, — le Capitole et le Palatin surgissaient comme deux montagnes de pierre travaillée et sculptée, sous l'entassement de leurs palais et de leurs sanctuaires. Tous ces blocs enracinés dans le sol, suspendus et pyramidant aux flancs des collines, ces alignemens interminables de colonnes et de pilastres, cette profusion de marbres précieux, de métaux, de mosaïques, de statues, d'obélisques, — il y avait dans tout cela quelque chose d'énorme, une démesure qui inquiétait le goût et qui terrassait l'imagination. Mais c'était surtout la surabondance de l'or et des dorures qui étonnait le visiteur. Dès ses origines besogneuses, Rome s'était signalée par son avidité de l'or. Quand elle put disposer de celui des nations vaincues, elle en mit partout, avec un faste un peu indiscret de parvenue. Néron, en bâtissant la Maison d'or, réalisa son rêve. Elle eut des portes d'or pour son Capitole. Elle dora ses statues, ses bronzes, les toitures de ses temples. Tant d'or, répandu parmi les surfaces et les arêtes brillantes des architectures, éblouissait et fatiguait les yeux : *Acies stupet igne metalli*, dit Claudien. Pour les poètes qui l'ont chantée, Rome est la Ville d'or, — *aurata Roma*.

Un Grec, comme Lucien, avait peut-être le droit de se scandaliser devant cette débauche architecturale, cette beauté trop écrasante et trop riche. Un rhéteur de Carthage comme Augustin n'éprouvait à cette vue que l'admiration chagrine et secrètement jalouse de l'empereur Constance, lorsque, pour la première fois, il visita sa capitale.

De même, sans doute, que le César byzantin, et que tous les provinciaux, il passa en revue les curiosités, les monumens célèbres qu'on signalait aux étrangers : le temple de Jupiter-Capitolin, les thermes de Caracalla et de Dioclétien, le Panthéon, le temple de Rome et de Vénus, la place de la Paix, le théâtre de Pompée, l'Odéon et le Stade. S'il s'en ébahissait, il songeait aussi à ce que la République avait tiré des provinces, pour édifier ces merveilles, il se disait : « C'est nous qui les avons payées ! » En effet, tout l'univers avait fourni, pour que Rome

fût belle. Depuis quelque temps, une hostilité sourde couvait, dans le cœur des provinciaux, contre la tyrannie du pouvoir central, surtout depuis qu'il était incapable d'assurer la paix et que les Barbares menaçaient les frontières. Fatigués de tant d'insurrections, de guerres, de massacres et de pillages, ils en venaient à se demander si cette grande machine compliquée de l'Empire valait tout le sang et tout l'argent qu'elle coûtait.

En outre, Augustin approchait de la crise qui allait le rendre à la foi catholique : il avait été chrétien, et, comme tel, élevé dans des principes d'humilité. Avec ces dispositions, il jugeait peut-être qu'à Rome, l'orgueil et la vanité de la créature s'arrogeaient une place excessive, pour ne pas dire sacrilège. Ce n'étaient pas seulement les empereurs qui disputaient aux dieux le privilège de l'immortalité, c'était n'importe qui, pourvu qu'on fût riche, ou qu'on eût une célébrité quelconque. Parmi les dorures criardes, aveuglantes des palais et des temples, que de statues, que d'inscriptions s'efforçant de perpétuer une mémoire obscure, ou les traits d'un inconnu ! Sans doute à Carthage, où l'on copiait Rome, comme dans toutes les grandes villes, les inscriptions et les statues foisonnaient aussi sur le forum, sur les places et dans les thermes publics. Mais ce qui n'avait pas choqué Augustin dans sa patrie, le choquait dans une ville étrangère. Ses yeux dépaysés s'ouvraient sur des défauts que l'accoutumance lui avait voilés jusque-là. Enfin, à Rome, la folie des statues et des inscriptions sévissait certainement beaucoup plus qu'ailleurs. Le pullulement des statues sur le forum y produisait un tel encombrement, qu'on dut à plusieurs reprises les mettre en coupe réglée et déménager les plus insignifiantes. Les hommes de pierre chassaient les hommes vivans, refoulaient les dieux dans leurs temples. Et les inscriptions des murailles étourdissaient l'esprit d'un tel bruit de louange humaine que l'ambition ne rêvait plus rien au delà. C'était une espèce d'idolâtrie qui révoltait les chrétiens austères, et qui devait troubler déjà, en Augustin, la pudeur d'une âme ennemie de l'enflure et du mensonge.

Les vices du peuple de Rome qu'il était obligé de coudoyer, lui infligeaient d'autres froissemens plus pénibles. Et d'abord les indigènes détestaient les étrangers. Au théâtre, on criait : « A bas les métèques ! » Fréquemment, des accès de xénophobie aiguë causaient des émeutes dans la ville. Quelques années avant l'arrivée d'Augustin, la crainte de manquer de vivres

avait fait expulser, comme bouches inutiles, tous les étrangers résidant à Rome, même les professeurs. La famine y était un mal endémique. Et puis ce peuple de fainéans était toujours affamé. La goinfrerie et l'ivrognerie des Romains excitaient l'étonnement et aussi la répulsion des races sobres de l'Empire, des Grecs comme des Africains. On mangeait partout, dans les rues, au théâtre, au Cirque, autour des temples. Le spectacle était tellement ignoble et l'intempérance publique si scandaleuse que le préfet Ampélius dut rendre un arrêté interdisant, aux gens qui se respectaient, de manger dans la rue, aux marchands de vin d'ouvrir leurs boutiques avant dix heures du matin et aux vendeurs ambulans de débiter de la viande cuite avant une heure déterminée de la journée. Mais ce fut peine perdue. La religion elle-même encourageait cette gloutonnerie. Les sacrifices païens n'étaient guère que des prétextes à ripailles. Sous Julien, qui abusait des hécatombes, les soldats s'enivraient et se gorgeaient de viandes dans les temples, d'où ils sortaient en titubant : des passans, réquisitionnés de force, devaient les transporter sur leurs épaules jusqu'à leurs casernes respectives.

Pour comprendre l'austérité et l'intransigeance de la réaction chrétienne, il importe de se rappeler tout cela. Ce peuple de Rome, comme tous les païens en général, était effroyablement matériel et sensuel. La difficulté de s'affranchir de la matière et des sens sera le plus grand obstacle qui va retarder la conversion d'Augustin. Et pourtant, lui, il était un intellectuel et un délicat ! Que penser de la foule ? Ces gens-là ne songeaient qu'à boire, à manger et à faire la débauche. Quand ils sortaient de la taverne ou du bouge, ils n'avaient pour s'exalter que les obscénités des mimes, les culbutes des cochers dans le Cirque, ou les boucheries de l'amphithéâtre. Ils y passaient la nuit sous les vélums tendus par l'édilité. Leur passion pour les courses de chevaux et pour les gens de théâtre, bien que refrénée par les empereurs chrétiens, se perpétua jusqu'après le sac de Rome par les Barbares. Au moment de la famine, qui fit expulser les étrangers, on excepta de cette proscription en masse trois mille danseuses, avec leurs choristes et leurs chefs d'orchestre.

L'aristocratie ne montrait pas des goûts beaucoup plus relevés. A part quelques esprits cultivés, sincèrement amoureux des lettres, le plus grand nombre ne voyait dans la pose littéraire qu'une élégance facile. Ceux-là s'engouaient d'un auteur inconnu,

ou ancien, dont les livres étaient devenus introuvables. Ils les faisaient rechercher, recopier soigneusement. Eux « qui avaient horreur de l'étude à l'égal du poison, » ils ne parlaient que de leur écrivain favori : les autres n'existaient pas pour eux. En réalité, la musique avait supplanté la littérature : « les bibliothèques étaient closes comme des sépulcres. » Mais on s'éprenait d'un orgue hydraulique, on commandait aux luthiers « des lyres grandes comme des chars. » Pure grimace, au fond, que cette manie musicante. En réalité, on ne s'intéressait qu'aux sports : courir, faire courir, élever des chevaux, entraîner des athlètes ou des gladiateurs. Par passe-temps, on collectionnait des étoffes orientales. La soie était alors à la mode, comme les pierres précieuses, les émaux, les lourdes orfèvreries. On avait des enfilades d'anneaux à tous les doigts. On se promenait en robes de soie, brochées de figures d'animaux, un parasol dans une main, un éventail à franges d'or dans l'autre. Les costumes et les modes de Constantinople envahissaient la vieille Rome et le reste du monde occidental.

D'immenses fortunes, réunies sur quelques têtes, à la suite d'héritages ou de concussions, permettaient de soutenir un luxe insensé. Comme les milliardaires américains d'aujourd'hui, qui possèdent des villas et des propriétés dans les deux hémisphères, ces grands seigneurs romains en possédaient dans tous les pays de l'Empire. Symmaque, qui était préfet de la Ville pendant le séjour d'Augustin, avait des domaines considérables non seulement en Italie et en Sicile, mais jusqu'en Maurétanie. Et pourtant, malgré toute leur fortune et tous les privilèges dont ils jouissaient, ces gens riches n'étaient ni heureux ni tranquilles. Au moindre soupçon d'un pouvoir despotique, leurs vies et leurs biens étaient menacés. Accusations de magie, de lèse-majesté, de complots contre l'Empereur, tous les prétextes étaient bons pour les dépouiller. Au cours du précédent règne, celui de l'impitoyable Valentinien, la noblesse romaine avait été littéralement décimée par le bourreau. Un vice-préfet, Maximinus, s'était acquis une sinistre réputation d'habileté dans l'art d'inventer des suspects : sous une des fenêtres du prétoire, il avait fait suspendre, au bout d'une ficelle, une corbeille destinée à recueillir les dénonciations. La corbeille fonctionnait nuit et jour.

Évidemment, lorsque Augustin s'établit à Rome, cet abomi-

nable régime s'était un peu adouci. Mais la délation était toujours dans l'air. Enveloppé par cette atmosphère de défiance, d'hypocrisie, de vénalité et de cruauté, nul doute que le Carthaginois ne se soit livré à d'amères réflexions sur la corruption romaine. Si brillante que fût sa façade, l'Empire n'était pas beau à voir de près.

Surtout, il avait la nostalgie de son pays. Lorsqu'il se promenait sous les ombrages du Janicule ou des Jardins de Salluste, il se disait déjà à lui-même ce qu'il répétera plus tard à ses auditeurs d'Hippone : « Prenez un Africain, mettez-le dans un lieu de fraîcheur et de verdure, il n'y restera pas. Il faut qu'il s'en aille et qu'il revienne à son désert brûlant. » Lui, il avait mieux à regretter qu'un désert brûlant. Devant la Ville d'or étendue à ses pieds et l'horizon des monts Sabins, il se remémorait la douceur féminine des crépuscules sur le lac de Tunis, l'enchantement des nuits de lune sur le golfe de Carthage, — et cet étonnant paysage, que l'on découvre du haut de la terrasse de Byrsa, et que toute la grandeur de la campagne romaine ne pouvait lui faire oublier.

II. — LA SUPRÊME DÉSILLUSION

Le nouveau professeur avait fini par trouver un certain nombre d'élèves, qu'il réunissait chez lui : il pouvait vivre à Rome, — sinon y faire vivre la femme et l'enfant qu'il avait laissés à Carthage. En cela, son hôte et ses amis manichéens lui avaient rendu de fort utiles services. Quoique réduits à cacher leurs croyances, depuis l'édit de Théodose, les manichéens étaient nombreux dans la ville. Ils formaient une Église occulte, fortement organisée, et dont les adeptes avaient des intelligences dans toutes les classes de la société romaine. Augustin s'y présenta peut-être comme chassé d'Afrique par la persécution. On devait des compensations à ce jeune homme, qui avait souffert pour la bonne cause.

Celui qui l'aida le plus à se faire connaître et à recruter des étudians fut son ami Alypius, « le frère de son cœur, » qui l'avait précédé à Rome, pour y suivre des cours de droit, selon le désir de ses parens. Manichéen lui-même, converti par Augustin, appartenant à une des premières familles de Thagaste, il n'avait pas tardé à occuper dans l'administration impériale

une place importante. Il était assesseur du Trésorier général, ou « Comte des Largesses d'Italie, » et jugeait en matière fiscale. Grâce à son crédit, comme à ses relations dans les milieux manichéens, il était un ami précieux pour le nouveau débarqué, un ami qui pouvait l'obliger non seulement de sa bourse, mais aussi de ses conseils. Ayant assez peu de goût ou d'aptitudes pour la spéculation, cet Alypius était un esprit pratique, une âme droite et foncièrement honnête, dont l'influence fut excellente sur son bouillant camarade. De mœurs très chastes, il lui prêcha la sagesse. Et, même dans les études abstraites, les controverses religieuses où celui-ci l'entraînait, son ferme bon sens modérait les écarts d'imagination, les excès de subtilité qui détournaient parfois Augustin de la saine raison.

Malheureusement, ils étaient l'un et l'autre très occupés, — le juge et le rhéteur, — et, bien que leur amitié se soit encore affermie pendant leur séjour à Rome, ils ne se voyaient point autant qu'ils l'eussent désiré. Peut-être aussi que leurs plaisirs n'étaient pas les mêmes. Augustin ne se piquait nullement alors d'être chaste, et Alypius avait la passion de l'amphithéâtre, passion que réprouvait son ami. Déjà, à Carthage, Augustin l'avait dégoûté du cirque. Mais, à peine arrivé à Rome, il s'éprit des combats de gladiateurs. Des camarades l'y conduisirent malgré lui, presque de force. Il déclara donc qu'il assisterait aux jeux, puisqu'on l'y traînait, mais il paria qu'il fermerait les yeux tout le temps de la lutte et que rien ne pourrait l'obliger à les ouvrir. Il s'assit sur les gradins avec ceux qui l'avaient amené, les paupières closes, se refusant à regarder. Tout à coup, un cri formidable monta, le cri de la foule saluant la chute du premier blessé : ses paupières se relevèrent d'elles-mêmes, il vit le sang couler : « En même temps, dit Augustin, il but la cruauté avec la vue du carnage, et il ne se détourna point, mais il y fixait son regard, et il devenait fou, — et il ne savait plus... il se délectait dans l'atrocité criminelle de cette lutte, et il s'enivrait dans cette volupté du sang. »

Ces phrases haletantes des *Confessions* semblent palpiter encore du féroce émoi de la foule. Elles nous traduisent directement l'espèce de plaisir sadique qu'on venait chercher autour de l'arène. Spectacle salutaire, au fond, pour de futurs chrétiens, pour toutes les âmes que révoltait la brutalité des mœurs païennes! L'année même où Augustin était à Rome, des pri-

sonniers de guerre, des soldats sarmates, condamnés à s'entretuer dans l'amphithéâtre, préférèrent le suicide à cette mort ignominieuse. Il y avait là de quoi le faire réfléchir, lui et ses amis. Les iniquités foncières sur lesquelles reposait le monde antique, — l'écrasement de l'esclave et du vaincu, le mépris de la vie humaine, — ils les touchaient du doigt, lorsqu'ils assistaient aux tueries de l'amphithéâtre. Tout ceux dont le cœur se soulevait de dégoût et d'horreur devant ces scènes d'abattoir, tous ceux qui aspiraient à un peu plus de douceur, à un peu plus de justice, tous ceux-là étaient des recrues désignées pour l'armée pacifique du Christ.

Pour Alypius, en particulier, il ne fut pas mauvais d'avoir connu par expérience cette ivresse du sang : il n'en aura que plus de honte de lui-même, quand il tombera aux pieds du Dieu de miséricorde. Et il ne lui servit pas moins d'avoir éprouvé à ses dépens la rigueur de la justice des hommes, d'en avoir constaté les vices et les lacunes, dans l'exercice de ses fonctions de juge. Étudiant à Carthage, il faillit être condamné à mort, sur une fausse accusation de vol, — le vol d'un morceau de plomb! Déjà, on le conduisait sinon au supplice, du moins à la prison, lorsque l'intervention d'un sénateur de ses amis l'arracha à la foule menaçante. A Rome, assesseur du Comte des Largesses, il dut résister à une tentative de corruption, en y risquant sa place et sans doute quelque chose de pis. La vénalité et la malhonnêteté administratives étaient des maux si communs, si profondément enracinés, que lui-même fut sur le point d'en subir la contagion. Désirant se faire copier des manuscrits, il eut la tentation de mettre la dépense au compte du Trésor. Cette indélicatesse avait, à ses yeux, une excuse assez relevée, et il était sûr de l'impunité. Néanmoins, il se ressaisit après réflexion, et, vertueusement, il renonça à s'offrir une bibliothèque aux frais de l'État.

Augustin, qui nous raconte ces anecdotes, en tire la même moralité que nous : c'est que, pour un homme qui allait être évêque, et, comme tel, administrateur et juge, ce stage dans l'administration publique fut une bonne école préparatoire. La plupart des grands chefs de cette génération chrétienne étaient, eux aussi, d'anciens fonctionnaires : avant de recevoir l'ordination, ils avaient été mêlés aux affaires ou à la politique, avaient largement vécu de la vie du siècle : tel est le cas de saint

Ambroise, de saint Paulin de Nole, d'Augustin lui-même et de ses amis, Évode et Alypius.

Cependant, si absorbés par leurs fonctions que fussent nos deux Africains, il est à peu près certain que les préoccupations d'ordre intellectuel primaient, pour eux, toutes les autres. Pour Augustin, du moins, cela est sûr. Il dut étonner le bon Alypius, lorsqu'en arrivant à Rome, il lui avoua qu'il ne tenait presque plus au manichéisme. Et il lui exposa ses doutes sur la physique et la cosmogonie de leurs maîtres, ses soupçons sur l'immoralité cachée de la secte. Quant à lui, les controverses, qui étaient le fort des manichéens, ne l'éblouissaient plus. Déjà, à Carthage, il avait entendu un catholique, un certain Helpidius, leur opposer des textes de l'Écriture, qu'ils n'avaient pu réfuter. Enfin, l'évêque manichéen de Rome lui fit, dès le début, une mauvaise impression : c'était, nous dit-il, un homme d'extérieur rustique, sans culture, ni politesse dans les manières : sans doute, ce paysan malappris n'avait point accueilli le jeune professeur selon ses mérites. Celui-ci en fut froissé.

Alors, sa dialectique aiguisée et son esprit satirique (Augustin resta, jusqu'à la fin de sa vie, un moqueur redoutable) s'exercèrent sur le dos de ses coreligionnaires. Provisoirement, il avait admis comme indiscutables les principes fondamentaux du manichéisme : d'abord, l'hostilité primordiale des deux substances, le Dieu de la Lumière et le Dieu des Ténèbres ; ensuite, cet autre dogme que des parcelles du premier, après une victoire momentanée du second, étaient captives dans certaines plantes et dans certaines liqueurs. D'où la distinction des alimens purs et des alimens impurs. Étaient purs tous ceux qui renfermaient une part de la Lumière divine, impurs tous ceux qui en étaient privés. La pureté des mets se trahissait par certaines qualités de saveur, d'odeur et d'éclat. Mais, aujourd'hui, Augustin trouvait bien de l'arbitraire dans ces distinctions et bien de la naïveté dans cette croyance que la Lumière divine pouvait habiter un légume. « N'ont-ils pas honte, disait-il, de chercher Dieu avec leur palais ou avec leur nez? Et si sa présence se décèle par une luminosité particulière, la bonté de la saveur ou de l'odeur, pourquoi admettre tel mets et condamner tel autre, qui est tout aussi lumineux, savoureux et parfumé?...

« Oui, pourquoi regardent-ils le melon doré comme sorti des

trésors de Dieu, et pourquoi exclure la graisse dorée d'un jambon, ou le jaune d'un œuf? Pourquoi la blancheur de la laitue leur proclame-t-elle la Divinité, et pourquoi celle de la crème ne leur dit-elle rien du tout? Et pourquoi cette horreur des viandes? Car enfin, le cochon de lait rôti nous offre une couleur brillante, une odeur agréable et un goût appétissant, — indice parfait, selon eux, de la présence de la Divinité... » Une fois lancé sur ce thème, la verve d'Augustin ne s'arrêtait plus. Il se laissait même aller à des plaisanteries dont le goût aristophanesque offenserait les pudeurs modernes.

Ces argumens, à vrai dire, n'entamaient pas le fond de la doctrine, et, s'il convient de juger une doctrine d'après ses œuvres, les manichéens pouvaient se retrancher derrière l'austérité de leur morale et de leur conduite. En face du catholicisme plus accommodant, ils affichaient une intransigeance de puritains. Cependant, à Carthage, Augustin s'était rendu compte que cette austérité n'était, la plupart du temps, qu'hypocrisie. A Rome, il fut complètement édifié.

Les Élus de la secte se prévalaient fort de leurs jeûnes et de leur abstinence des viandes. Or il devenait manifeste que ces dévots personnages, sous de pieux prétextes, se crevaient littéralement de bombances et d'indigestions. Selon leur croyance, en effet, l'œuvre pie par excellence consistait à délivrer des parcelles de la Lumière divine emprisonnée dans la matière par l'artifice du Dieu des Ténèbres. Étant les Purs, ils purifiaient la matière, en l'absorbant dans leur corps. Manger, c'était délivrer de la Lumière. Les fidèles leur apportaient des provisions de fruits et de légumes, leur servaient de véritables festins, afin qu'en les mangeant ils missent en liberté un peu de la substance divine. Évidemment, ils s'abstenaient de toute chair, — la chair étant l'habitacle du Dieu ténébreux, — et aussi du vin fermenté, qu'ils appelaient « le fiel du Diable. » Mais comme ils se dédommageaient sur le reste! Augustin s'égaie fort de ces gens qui croiraient pécher, s'ils prenaient, pour toute nourriture, un petit morceau de lard aux choux arrosé de deux ou trois gorgées de vin pur, mais qui se font servir, dès trois heures de l'après-midi, toute espèce de fruits et de légumes, et les plus exquis, et relevés d'abondantes épices (les épices passaient, chez les manichéens, pour très riches en principes ignés et lumineux). Puis, le palais enflammé par le poivre, ils se désal-

téraient largement avec du vin cuit ou miellé, des jus d'oranges, de citrons ou de raisins. Et ils réitéraient ces agapes à la tombée de la nuit. Ils avaient une préférence pour certains gâteaux, et surtout pour les truffes et les champignons, légumes plus spécialement mystiques.

Un tel régime mettait la gourmandise humaine à une rude épreuve. Maints scandales éclatèrent dans la communauté de Rome. Des Élus se rendirent malades, en dévorant des quantités prodigieuses de mets qu'on leur avait apportés à purifier. Comme il était sacrilège d'en laisser perdre, les malheureux se forcèrent à engloutir le tout. Il y eut même des victimes : des enfans, bourrés de friandises, moururent étouffés. Car les enfans, créatures innocentes, étaient considérés comme doués de vertus purificatrices toutes particulières.

Augustin commençait à s'indigner de ces extravagances. Pourtant, ces folies mises à part, il continuait à croire à l'ascétisme des Élus, ascétisme si rigoureux que le commun des fidèles jugeait impossible de le mettre en pratique. Et voici qu'il apprenait d'étranges choses sur l'évêque Faustus, ce Faustus qu'il avait attendu à Carthage comme un Messie. Le saint homme, tout en prêchant le renoncement, s'accordait à lui-même bien des douceurs : il couchait sur la plume, ou sur de moelleuses couvertures en poil de chèvre. Et ces puritains n'étaient même pas intègres. L'évêque manichéen de Rome, ce rustre qui avait si fort déplu à Augustin, allait être convaincu d'avoir volé la caisse commune. Enfin des rumeurs circulaient, accusant les Élus de se livrer à des abominations dans leurs réunions secrètes. Ils condamnaient le mariage et la génération, comme œuvres du Diable, mais ils autorisaient la fornication et même, disait-on, certaines pratiques contre nature. Ce fut, pour Augustin, la désillusion suprême.

Malgré cela, il ne se sépara point ouvertement de la secte. Il restait à son rang d'auditeur dans l'Église manichéenne. Ce qui l'y retenait, c'étaient des considérations spécieuses d'intellectuel. Avec sa distinction des deux substances, le manichéisme lui offrait une solution commode du problème du mal et de la responsabilité humaine. Ni Dieu ni l'homme n'étaient responsables du péché ni du mal, puisque c'était l'autre substance, celle des Ténèbres, qui les accomplissait dans l'homme et dans le monde. Augustin, qui continuait à pécher, continuait aussi à se trouver

fort bien d'une telle morale et d'une telle métaphysique. Et puis, il n'était pas de ces esprits entiers et tranchans qui éprouvent le besoin de rompre en visière bruyamment avec ce qu'ils regardent comme l'erreur. Nul n'a combattu les hérésies avec plus de vigueur, avec une patience plus infatigable que lui. Mais il y mettait des ménagemens. Il savait, par expérience, combien il est facile de se tromper, et il le disait charitablement à ceux qu'il désirait convaincre : il n'avait rien d'un saint Jérôme.

Ensuite, des raisons personnelles l'engageaient à ne pas se brouiller avec ses coreligionnaires, qui l'avaient soutenu, soigné même, à son arrivée à Rome et qui, d'ailleurs, pouvaient lui rendre encore des services : nous le verrons tout à l'heure. Augustin n'était point, comme son ami Alypius, un esprit pratique, mais il avait du tact, et, malgré toute l'impétuosité et toute la fougue de sa nature, une certaine souplesse, qui lui permettait d'évoluer, sans trop de heurts, au milieu des conjonctures les plus embarrassantes. Par une instinctive prudence, il persista donc dans son indécision. Peu à peu, lui qui, autrefois, s'était jeté avec tant d'ardeur à la poursuite de la Vérité, il glissa au scepticisme, — le scepticisme des Académiques, sous sa forme commune.

En même temps qu'il perdait le goût de la spéculation, de nouveaux déboires de métier achevaient de le décourager. Si les étudians de Rome étaient moins tapageurs que ceux de Carthage, ils avaient la déplorable habitude de quitter leurs maîtres sans les payer. Augustin fut bientôt victime de ces escroqueries : il perdait son temps et ses paroles. A Rome, comme à Carthage, il constatait qu'il ne pouvait pas vivre de sa profession. Quel parti prendre? Allait-il retourner dans son pays? Il se désespérait, lorsqu'une chance imprévue se présenta.

La municipalité de Milan mit au concours une chaire de rhétorique. C'était le salut pour lui, s'il l'obtenait. Depuis longtemps, il souhaitait d'entrer dans l'enseignement public. Recevant un traitement fixe, il n'aurait plus à s'occuper du recrutement de sa classe, ni à compter avec la mauvaise foi de ses élèves. Tout de suite il se fit inscrire parmi les candidats. Mais le seul mérite ne suffisait point pour réussir, pas plus en ce temps-là qu'aujourd'hui. Il fallait encore intriguer. Ses amis, les manichéens, s'en chargèrent pour lui. Ils le recommandèrent chaudement au préfet Symmaque, qui, probablement, présidait

le concours. Augustin l'emporta. Par une plaisante ironie de la destinée, il dut sa place à des gens qu'il se préparait à quitter, qu'il allait même attaquer bientôt, et aussi à un homme qui était l'adversaire en quelque sorte officiel du christianisme. Le païen Symmaque faisant nommer à un poste important un futur évêque catholique, il y a de quoi être surpris! Mais Symmaque, qui avait été proconsul à Carthage, protégeait, à Rome, les Africains. En outre, il est à supposer que les manichéens lui avaient signalé leur candidat comme hostile aux catholiques. Or, en cette année 384, le préfet venait d'entrer en lutte ouverte contre le catholicisme. Il crut donc faire un bon choix en nommant Augustin.

Ainsi, un enchaînement de circonstances, où sa volonté n'entrait que pour peu de chose, allait conduire le jeune rhéteur à Milan, et même beaucoup plus loin, — là où il ne voulait pas aller, où les prières de Monique l'appelaient sans relâche : « Là où je suis, là ausssi tu seras! » Au moment où il quitta Rome, il ne s'en doutait guère. Il comprenait seulement qu'il avait enfin conquis son indépendance matérielle et qu'il était devenu un fonctionnaire considérable. Il en eut tout de suite la preuve flatteuse : c'est aux frais de la municipalité milanaise et dans les équipages impériaux qu'il traversa l'Italie pour rejoindre son nouveau poste.

III. — LA RENCONTRE D'AMBROISE ET D'AUGUSTIN

Avant de partir, et pendant le trajet de Rome à Milan, Augustin dut se répéter plus d'une fois le vers de Térence, que son ami Marcianus lui avait cité, en guise d'encouragement et de conseil, au moment où il s'embarquait pour l'Italie :

Ce jour qui t'apporte une vie nouvelle réclame, en toi, un homme nouveau.

Il avait trente ans. Le temps des folies juvéniles était passé. L'âge, les désillusions, les difficultés de la vie avaient mûri son caractère. Voici qu'il devenait un homme posé, un fonctionnaire en vue, dans une très grande ville, qui était la seconde capitale de l'Empire d'Occident et la résidence habituelle de la Cour. S'il voulait éviter de nouvelles contrariétés dans sa carrière, il lui importait d'adopter une ligne de conduite dûment réfléchie.

Et d'abord, il était temps de jeter la défroque du manichéisme. Un manichéen aurait fait scandale dans une ville où la majorité de la population était chrétienne, où la Cour était catholique, quoiqu'elle ne cachât point ses sympathies pour l'arianisme. Depuis longtemps, Augustin n'était plus manichéen de conviction. Il n'avait donc pas à feindre, pour rentrer dans une Église qui le comptait encore officiellement parmi ses catéchumènes. Sans doute, il était un catéchumène bien tiède, puisqu'il inclinait, par intermittence, au scepticisme. Mais il jugeait convenable de rester, au moins provisoirement, dans la communion catholique, où sa mère l'avait élevé, jusqu'au jour où quelque certitude éclatante dissiperait ses doutes. Or, saint Ambroise était alors l'évêque catholique de Milan. Augustin se préoccupait fort de se concilier ses bonnes grâces. Ambroise était une véritable puissance politique, un personnage considérable, un orateur célèbre dont la renommée rayonnait à travers tout le monde romain. Il appartenait à une famille illustre. Son père avait été préfet du prétoire des Gaules. Lui-même, avec le titre de consulaire, gouvernait les provinces d'Émilie et de Ligurie, lorsque le peuple de Milan le proclama évêque malgré lui. Baptisé, ordonné prêtre et consacré coup sur coup, il ne résigna ses fonctions civiles qu'en apparence : du haut de sa chaire épiscopale, il représentait toujours la plus haute autorité du pays.

Dès son arrivée à Milan, Augustin s'empressa d'aller visiter son évêque. Tel que nous le connaissons, il dut se rendre auprès d'Ambroise avec un grand élan de cœur. Son imagination aussi s'était échauffée. Dans sa pensée, c'était un lettré, un orateur, un écrivain fameux, presque un confrère qu'il allait voir. Le jeune professeur admirait, dans l'évêque Ambroise, toute la gloire qu'il ambitionnait et tout ce qu'il croyait être déjà lui-même. Il s'imaginait que, tout de suite, et, quelle que fût l'inégalité de leurs conditions, il se trouverait de plain-pied avec ce grand personnage et qu'il causerait familièrement avec lui, comme il faisait à Carthage, avec le proconsul Vindicianus. Il se disait encore qu'Ambroise était prêtre, c'est-à-dire médecin des âmes : il comptait lui confier ses misères spirituelles, les angoisses de son esprit et de son cœur. Il attendait de lui un réconfort, sinon la guérison.

Or, il fut déçu. Bien que, dans tous ses écrits, il parle du

« saint évêque de Milan » avec des sentimens de vénération et d'admiration sincères, il laisse deviner que celui-ci trompa son attente. Si l'évêque manichéen de Rome l'avait rebuté par ses façons rustiques, Ambroise le déconcerta à la fois par sa politesse, sa bienveillance, et par la réserve, peut-être involontairement hautaine, de son accueil. « Il me reçut, dit Augustin, paternellement, et, comme évêque, il se réjouit assez de mon arrivée : *peregrinationem meam satis episcopaliter dilexit!* Ce « satis episcopaliter » a tout l'air d'une petite malice à l'adresse du Saint. Il est infiniment probable que saint Ambroise accueillit Augustin non pas précisément comme le premier venu, mais comme une brebis de son troupeau et non comme un orateur de talent, et qu'enfin il lui témoigna la même bienveillance « épiscopale » qu'il accordait, par devoir, à toutes ses ouailles. Il est bien possible aussi qu'Ambroise se soit défié, au début, de cet Africain, nommé professeur municipal sur la recommandation du païen Symmaque, son adversaire personnel. Pour les catholiques italiens, il ne venait rien de bon de Carthage : ces Carthaginois étaient, en général, des manichéens ou des donatistes, sectaires d'autant plus dangereux qu'ils se prétendaient orthodoxes et que, mêlés aux fidèles, ils les contaminaient hypocritement. Enfin, le grand seigneur qu'était Ambroise, l'ancien gouverneur de Ligurie, le conseiller des Empereurs, dut laisser percer une certaine commisération ironique pour ce « marchand de paroles, » ce jeune rhéteur encore tout gonflé de ses prétentions.

Quoi qu'il en soit, c'est une leçon d'humilité que saint Ambroise donna, sans le vouloir, à Augustin. La leçon ne fut pas comprise. Le professeur de rhétorique ne retint qu'une chose de cette visite, c'est que l'évêque de Milan l'avait bien reçu. Et, comme la vanité humaine attribue tout de suite une importance extrême aux moindres avances des gens illustres ou puissans, Augustin en éprouva de la reconnaissance : il se mit à aimer Ambroise presque autant qu'il l'admirait, et il l'admirait pour des raisons toutes profanes : « Il me paraissait, dit-il, un homme heureux selon le monde, honoré par ce qu'il y avait de plus élevé sur la terre. » La restriction, qui suit aussitôt, exprime assez naïvement les dispositions où se trouvait alors le sensuel Augustin : « Seul, le célibat d'Ambroise me paraissait, pour lui, un lourd fardeau. »

En ces années-là, l'évêque de Milan pouvait passer, en effet, pour un homme heureux selon le monde. Il était l'ami du très glorieux et très victorieux Théodose; il avait été le mentor du jeune empereur Gratien, récemment assassiné, et, bien que l'impératrice Justine, dévouée aux Ariens, intriguât contre lui, il était encore très écouté dans le Conseil de Valentinien II, un petit empereur de treize ans, que son entourage de païens et d'Ariens essayait d'entraîner dans une réaction anticatholique.

Juste au moment où Augustin arrivait à Milan, il put se rendre compte, à l'occasion d'un débat retentissant, du crédit et de l'autorité, dont jouissait Ambroise.

Deux ans auparavant, Gratien avait fait enlever de la Curie la statue et l'autel de la Victoire, alléguant que cet emblème païen et ses accessoires n'avaient plus leur raison d'être dans une assemblée en majorité chrétienne. Du même coup, il retirait, avec leurs immunités, les revenus des collèges sacerdotaux et en particulier ceux des Vestales, supprimait, au bénéfice du fisc, les allocations accordées pour l'exercice du culte, confisquait les biens des temples et défendait aux prêtres de recevoir en legs des propriétés immobilières. C'était la séparation complète de l'État et de l'ancien culte. La minorité païenne du Sénat, le préfet Symmaque à sa tête, protesta contre cet édit. Une délégation fut envoyée à Milan pour faire entendre à l'Empereur les doléances des païens. Gratien refusa de la recevoir. On pensa que son successeur, Valentinien II, étant plus faible, serait plus accommodant. Une nouvelle députation sénatoriale vint lui apporter une requête rédigée par Symmaque, véritable morceau oratoire, que saint Ambroise lui-même admire ou feint d'admirer. Cette harangue, lue dans le Conseil impérial, y produisit une vive impression. Mais Ambroise intervint de toute son éloquence. Il réclama le droit commun pour les païens comme pour les chrétiens, et c'est lui qui l'emporta. La Victoire ne fut pas rétablie dans la Curie romaine; pas plus que les biens des temples ne furent restitués.

Cet avantage remporté par le catholicisme dut frapper vivement Augustin. Il devenait clair que, désormais, c'était la religion d'État. Et, d'autre part, lui qui enviait si fort les heureux du monde, il pouvait constater que la religion nouvelle apportait à ses adeptes, avec la foi, la richesse et les honneurs. A

Rome, il avait écouté les médisances des païens et de ses amis manichéens contre les papes et leur clergé. On s'égayait aux dépens des clercs mondains et captateurs d'héritages. On se racontait que le pontife romain, serviteur du Dieu des pauvres, menait un train de vie fastueux et que le luxe de sa table rivalisait avec celui de la table impériale. Le préfet Prætextatus, païen opiniâtre, disait malignement au pape Damase : « Nommez-moi évêque de Rome et je me fais tout de suite chrétien ! »

Assurément, les médiocres raisons humaines sont impuissantes à déterminer comme à expliquer une conversion sincère. La conversion est un fait divin. Mais des raisons humaines ordonnées en vue de ce fait, par une Volonté mystérieuse, peuvent au moins y préparer une âme. En tout cas, il n'est pas indifférent qu'Augustin, arrivant à Milan, avec des pensées d'ambition, y ait vu le catholicisme entouré d'un tel prestige en la personne d'Ambroise. Cette religion, qu'il avait méprisée jusque-là, lui apparaissait comme une religion triomphante, qu'il faisait bon servir.

Si des considérations pareilles arrêtaient l'attention d'Augustin, elles n'avaient aucune prise sur sa conscience. Bon pour un intrigant de Cour de se convertir par intérêt. Lui, il voulait tout ou rien, — et le bien le plus indispensable à ses yeux, c'était la certitude de la vérité. Quoiqu'il n'y crût plus guère et qu'il ne pensât point la trouver chez les catholiques, il assistait néanmoins aux homélies d'Ambroise. Il y vint d'abord en amateur de beau langage, avec la curiosité un peu jalouse d'un homme de métier qui en regarde un autre faire ses preuves. Il tenait à juger par lui-même si l'orateur sacré était à la hauteur de sa réputation. La substantielle et solide éloquence de cet ancien fonctionnaire, de cet homme d'État qui était avant tout un homme d'action, domina immédiatement le rhéteur frivole. Sans doute, celui-ci ne trouvait point, dans les sermons d'Ambroise, le brillant ni les caresses de parole qui l'avaient séduit autrefois dans ceux du manichéen Faustus ; mais ils avaient une onction qui l'attirait. Augustin écoutait l'évêque avec plaisir. Cependant, s'il aimait à l'entendre parler, il continuait à dédaigner la doctrine qu'il prêchait.

Puis, peu à peu, cette doctrine s'imposa à ses méditations : il s'aperçut qu'elle était plus sérieuse qu'il ne l'avait pensé jusque-là, du moins qu'elle était défendable. Ambroise avait

inauguré en Italie la méthode exégétique des Orientaux. Il découvrait dans l'Écriture des sens allégoriques, tantôt édifians, tantôt profonds, toujours satisfaisans pour un esprit raisonneur. Augustin, qui avait un penchant à la subtilité, goûtait fort ces explications ingénieuses, quoique souvent forcées. La Bible ne lui paraissait plus aussi absurde. Enfin les immoralités que les manichéens reprochaient tant aux Livres saints, Ambroise les justifiait par des considérations historiques : ce que Dieu ne permettait plus aujourd'hui, il avait pu le permettre autrefois, eu égard à l'état des mœurs. Cependant, de ce que la Bible n'était ni absurde, ni contraire à la morale, cela ne prouvait pas qu'elle fût vraie. Augustin ne sortait point de ses doutes.

Il aurait souhaité qu'Ambroise l'aidât à en sortir. Plusieurs fois, il essaya d'en conférer avec lui. Mais l'évêque de Milan était un personnage si occupé ! — « Il m'était impossible de l'aborder, dit Augustin, pour l'entretenir de ce que je voulais, comme je le voulais, séparé que j'étais de son oreille et de ses lèvres par une foule de gens qui l'importunaient de leurs affaires et qu'il assistait dans leurs nécessités. Le peu de temps qu'il n'était pas avec eux, il l'employait à réparer les forces de son corps par les alimens nécessaires, ou celles de son esprit par la lecture. Mais, quand il lisait, ses yeux parcouraient les pages, son cœur s'ouvrait pour les comprendre, sa voix seule et ses lèvres demeuraient en repos. Il m'arriva souvent qu'étant venu le visiter (car tout le monde pouvait entrer chez lui sans être annoncé), je le trouvais lisant en silence et jamais autrement. Je m'asseyais et, après être resté longtemps sans rien dire (*qui eût osé troubler un lecteur si absorbé?*) je me retirais, présumant que, pendant les courts instans qu'il pouvait saisir, pour délasser son esprit fatigué du tracas de tant d'affaires étrangères, toute distraction nouvelle lui serait importune. *Peut-être aussi était-ce dans la crainte qu'un auditeur attentif et embarrassé ne le surprît en quelque passage obscur et ne le mît dans la nécessité de l'expliquer, ou de discuter quelques questions plus difficiles*, et de perdre dans ces explications le temps qu'il destinait à d'autres lectures... *Au surplus, quelle que fût l'intention qui le fît agir, elle ne pouvait être que bonne dans un homme d'une si haute vertu...* »

On ne saurait commenter plus finement, — ni plus mali-

cieusement aussi, — l'attitude de saint Ambroise vis-à-vis d'Augustin, que ne le fait, ici, Augustin lui-même. Lorsqu'il écrit cette page, les événemens qu'il raconte sont déjà lointains. Mais il est chrétien, il est évêque à son tour; il comprend maintenant ce qu'il ne pouvait comprendre alors. Il sent bien, au fond, que si Ambroise s'est dérobé, c'est que lui, Augustin, n'était pas mûr pour engager avec un croyant une discussion profitable : l'humilité du cœur et de l'esprit lui manquait. Mais, sur le moment, il dut prendre les choses d'une tout autre manière, et éprouver quelque peine, pour ne pas dire davantage, de l'indifférence apparente de l'évêque.

Qu'on se représente un jeune écrivain d'aujourd'hui, assez rassuré sur son mérite, mais inquiet de son avenir, qui vient demander les conseils d'un illustre aîné : il y a quelque chose de cela dans la démarche d'Augustin auprès d'Ambroise, sauf que le caractère en est beaucoup plus grave, puisqu'il s'agit non de littérature, mais du salut d'une âme. A cette époque-là, même lorsqu'il consultait Ambroise en matière sacrée, ce qu'Augustin voyait surtout en lui, c'était l'orateur, c'est-à-dire, à ses yeux, un émule plus âgé... Il entre. On l'introduit, sans l'annoncer, *comme tout le monde*, dans le cabinet du grand homme. Celui-ci ne se dérange pas de sa lecture pour le recevoir, ne lui adresse même pas la parole... Que pouvait penser d'un tel accueil le professeur de rhétorique de la ville de Milan? On le devine assez clairement à travers les lignes des *Confessions*. Il se disait qu'Ambroise, comme évêque, avait charge d'âmes, et il s'étonnait que l'évêque, si grand seigneur qu'il fût, ne s'empressât nullement de lui prodiguer les secours spirituels. Et, comme il ignorait encore la charité chrétienne, il se disait aussi que, sans doute, Ambroise ne se jugeait pas de taille à se mesurer avec un dialecticien de sa force et que d'ailleurs il connaissait mal les Écritures (il avait dû, en effet, dès son élévation si brusque à l'épiscopat, s'improviser une science hâtive). S'il se refusait à la controverse, Augustin en concluait qu'il avait peur d'être embarrassé.

Saint Ambroise ne se doutait pas, à coup sûr, de ce qui se passait dans l'esprit du catéchumène. Il planait trop haut, pour se préoccuper de misérables blessures d'amour-propre. Dans son ministère, il était tout à tous, et il aurait cru déroger à l'égalité chrétienne, en accordant à Augustin un traitement de

faveur. Si les brèves conversations qu'il eut avec le jeune rhéteur lui révélèrent quelque chose de son caractère, il n'en conçut peut-être pas une trop bonne opinion. Ce tempérament exalté d'Africain, ce vague à l'âme, ces mélancolies stériles, ces perpétuelles hésitations devant la foi, tout cela ne pouvait que déplaire à un Romain positif comme Ambroise, à un ancien fonctionnaire habitué au commandement.

Quoi qu'il en soit, Augustin, par la suite, ne s'est pas permis le moindre reproche à l'adresse d'Ambroise. Au contraire, il le comble partout des plus grands éloges, il le cite sans cesse dans ses traités, il se retranche derrière son autorité. Il l'appelle son « père. » Une fois, pourtant, à propos de l'abandon spirituel, où il se trouvait à Milan, il lui est échappé comme une plainte discrète, qui semble bien viser Ambroise. Après avoir rappelé avec quelle ardeur il cherchait la vérité, en ce temps-là, il ajoute : *On aurait donc eu alors, en moi, un disciple on ne peut mieux disposé et plus docile, s'il s'était trouvé quelqu'un pour m'instruire.*

Cette phrase, qui contraste si fort avec tant de passages laudatifs des *Confessions* sur saint Ambroise, paraît bien l'expression de l'humble vérité. Si Dieu se servit d'Ambroise pour convertir Augustin, il est probable qu'Ambroise, personnellement, ne fit rien, ou pas grand'chose, pour cette conversion.

IV. — PROJETS DE MARIAGE

A mesure qu'il se rapproche du but, Augustin semble, au contraire, s'en éloigner. Telles sont les démarches secrètes du Dieu qui prend les âmes comme un voleur : il fond sur elles à l'improviste. Jusqu'à la veille du jour où le Christ viendra le prendre, Augustin est obsédé par le monde et par le souci d'y être en bonne place.

Bien que les homélies d'Ambroise l'excitent à réfléchir sur cette grande réalité historique qu'est le Christianisme, il n'y distingue encore que des lueurs confuses. Il a renoncé à son scepticisme superficiel, sans croire à rien de précis. Il se laisse aller à une sorte d'agnosticisme fait de paresse d'esprit et de découragement. Quand il descend au fond de sa conscience, c'est tout au plus s'il y retrouve la croyance à l'existence de Dieu et à sa providence, notions tout abstraites, qu'il est incapable de

vivifier. Mais à quoi bon tant spéculer sur la Vérité et sur le Souverain Bien! Commençons d'abord par vivre!

Maintenant que son avenir est assuré, Augustin s'inquiète d'arranger sa vie au mieux de sa tranquillité. Il n'a plus de très grandes ambitions. L'essentiel, pour lui, c'est de se ménager une petite existence paisible et agréable, on dirait presque bourgeoise. Quoique modeste, sa fortune présente lui suffit déjà : il se hâte d'en jouir.

C'est ainsi qu'à peine installé à Milan, il fit venir d'Afrique sa maîtresse et son fils. Il avait loué un appartement dans une maison attenant à un jardin. Le propriétaire, qui n'y habitait point, lui laissait la jouissance de tout le logis. Une maison, le rêve du Sage! Et un jardin au pays de Virgile! Le professeur Augustin dut être bien heureux! Sa mère ne tarda pas à le rejoindre. Puis, peu à peu, toute une tribu africaine l'envahit, s'imposa à son hospitalité : Navigius, son frère, ses deux cousins, Rusticus et Lastidianus, son ami Alypius, qui ne pouvait se résoudre à le quitter, et probablement aussi Nebride, un autre de ses amis de Carthage. Rien de plus conforme aux mœurs de l'époque. Le rhéteur de la ville de Milan avait une situation qui pouvait passer pour brillante aux yeux de ses parens pauvres, il était en relations avec des personnages considérables, tout près de la Cour impériale, source des faveurs et des largesses : aussitôt la famille accourut pour se mettre dans sa clientèle et sous sa protection, bénéficier de sa fortune nouvelle et de son crédit. Et puis, ces exodes d'Africains et d'Orientaux dans les pays du Nord se produisent toujours de la même façon. Il suffit que l'un d'eux y réussisse : il fait immédiatement la tache d'huile.

La personne la plus importante de ce petit phalanstère africain était, sans contredit, Monique, qui avait pris la direction morale et matérielle de la maison. Elle n'était pas très âgée, — à peine cinquante-quatre ans, — mais elle tenait extrêmement à son pays. Pour qu'elle l'eût quitté, qu'elle eût affronté les fatigues d'un long voyage par mer et par terre, il fallait qu'elle eût de bien graves raisons. La pauvreté, où elle était tombée depuis la mort de son mari, n'expliquerait pas suffisamment qu'elle se fût expatriée. Elle possédait encore un peu de bien à Thagaste : elle y pouvait vivre. Les vrais motifs de son départ sont d'un tout autre ordre. D'abord, elle aimait passionnément

son fils, au point de ne pouvoir se passer de sa présence. Rappelons-nous le mot si touchant d'Augustin : « Beaucoup plus qu'aucune autre mère, elle aimait à m'avoir auprès d'elle. » Ensuite, elle voulait le sauver. Elle croyait fermement que telle était sa tâche en ce monde.

Dès cette époque, elle n'est plus la veuve de Patritius, elle est déjà sainte Monique. Vivant comme une nonne, elle jeûnait, priait, se mortifiait. A force de méditer les Écritures, elle avait développé, en elle, le sens des réalités spirituelles, au point que, bientôt, elle étonnera Augustin lui-même. Elle avait des visions, peut-être des extases. Pendant la traversée de Carthage à Ostie, le bateau qui la portait fut assailli par une tempête. Le danger devenait angoissant, et les hommes d'équipage ne cachaient pas leur inquiétude. Mais Monique, intrépidement, les réconfortait : « on arriverait au port, sains et saufs! Dieu, affirmait-elle, lui en avait donné l'assurance! »

Si, dans sa vie de chrétienne, elle connut d'autres minutes plus divines, celle-là fut vraiment la plus héroïque. A travers le sobre récit d'Augustin, on entrevoit la scène : cette femme couchée sur le pont, parmi les passagers à demi morts de fatigue et d'épouvante, et qui, tout à coup, rejette ses voiles, se dresse, devant la mer en démence, et, avec une flamme soudaine sur sa pâle figure, dit aux matelots : « Que craignez-vous? Nous arriverons! *J'en suis sûre!* » Le bel acte de foi!

A cet instant solennel, où elle vit la mort de si près, elle eut la claire révélation de sa destinée : elle sut, avec la plus entière évidence, qu'elle était chargée d'un message pour son fils et que, ce message, son fils le recevrait, malgré tout, malgré la fureur des vagues, malgré son cœur lui-même.

Quand cet émoi sublime se fut apaisé, il lui en resta la certitude que, tôt ou tard, Augustin allait changer ses voies. Il s'était égaré, il se méconnaissait. Ce métier de rhéteur était indigne de lui. Le Maître du champ l'avait choisi pour être un des grands ouvriers de sa moisson. Depuis longtemps, Monique pressentait le rôle exceptionnel qu'Augustin devait jouer dans l'Église. Pourquoi gaspiller son talent et son intelligence à vendre de vaines paroles, quand il y avait des hérésies à combattre, la Vérité à mettre en lumière, quand les donatistes enlevaient aux catholiques les basiliques africaines? Qu'était-ce enfin que le rhéteur le plus illustre devant un évêque, protec-

teur des cités, conseiller des Empereurs, représentant de Dieu sur la terre? Augustin pouvait être tout cela. Et il s'obstinait dans son erreur! Il fallait redoubler d'efforts et de prières, pour l'en arracher. C'était pour elle-même aussi qu'elle luttait, pour la plus chère de ses espérances maternelles. Enfanter une âme à Jésus-Christ, — et une âme d'élection, qui sauverait, à son tour, des âmes sans nombre, — elle n'avait vécu que pour cela. C'est pourquoi, sur le pont du navire, — brisée par le tangage, renversée par les paquets d'eau et les coups de la rafale, elle disait aux matelots : « Que craignez-vous? Nous arriverons! J'en suis sûre!... »

A Milan, elle fut, pour l'évêque Ambroise, une paroissienne exemplaire. Elle assistait à tous ses sermons, était « suspendue à ses lèvres, comme à une source d'eau vive, qui jaillit jusqu'à la vie éternelle. » Cependant, il ne semble point que le grand évêque ait mieux compris la mère que le fils : il n'en avait pas le temps. Pour lui, Monique était une bonne femme d'Afrique, un peu bizarre peut-être dans sa dévotion et adonnée à mainte pratique superstitieuse. Elle continuait, par exemple, comme c'était la coutume à Carthage et à Thagaste, de porter, sur les tombeaux des martyrs, des corbeilles pleines de pain, de vin et de pultis. Quand elle se présenta, avec sa corbeille, à l'entrée d'une des basiliques milanaises, le portier l'empêcha d'aller plus loin, alléguant la défense de l'évêque, qui avait solennellement condamné ces pratiques, comme entachées d'idolâtrie. Du moment que c'était défendu par Ambroise, Monique, la mort dans l'âme, se résigna à remporter son panier : Ambroise, à ses yeux, était l'apôtre providentiel qui conduirait son fils au salut. Cependant, elle eut beaucoup de peine à renoncer à cette vieille coutume de son pays. Sans la crainte de déplaire à l'évêque, elle y eût persévéré. Celui-ci lui savait gré de son obéissance, de sa ferveur et de sa charité. Quand, par hasard, il rencontrait son fils, il le félicitait d'avoir une telle mère. Augustin, qui ne méprisait pas encore la louange humaine, attendait sans doute qu'Ambroise le complimentât à son tour. Mais Ambroise ne le louait point, — et peut-être qu'il s'en trouvait mortifié.

Lui aussi, d'ailleurs, était toujours très occupé : il n'avait guère le temps de mettre à profit les pieuses exhortations de l'évêque. Son métier et ses relations lui prenaient toute sa journée. Le matin, il faisait son cours. L'après-midi était con-

sacré aux visites amicales et aux démarches auprès des gens en place, qu'il sollicitait pour lui-même ou pour ses proches. Le soir, il préparait sa leçon du lendemain. Malgré cette vie agitée et si pleine, qui paraissait combler toutes ses ambitions, il ne parvenait pas à étouffer le cri de son cœur en détresse. Au fond, il ne se sentait pas heureux. D'abord, il est douteux que Milan lui ait plu davantage que Rome. Il y souffrait du froid. Les hivers milanais sont extrêmement rigoureux, surtout pour un Méridional. Des brouillards épais montent des canaux et des prairies marécageuses, qui entourent la ville. Les neiges des Alpes sont toutes proches. Ce climat, encore plus humide et plus glacial que celui de Rome, ne valait rien pour sa poitrine. A tout instant, sa gorge était prise : il était obligé d'interrompre ses déclamations, nécessité désastreuse pour un homme dont c'est le métier de parler. Ces indispositions se renouvelaient si fréquemment, qu'il en venait à se demander s'il pourrait continuer longtemps ainsi. Il se voyait déjà contraint de renoncer à sa profession. Alors, dans ses heures de découragement, il faisait table rase de toutes ses ambitions de jeunesse : en désespoir de cause, le rhéteur aphone entrerait dans une administration de l'Empire. L'idée d'être un jour gouverneur de province n'excitait pas en lui de trop vives répugnances. Quelle chute pour lui ! — Oui, mais c'est la sagesse ! ripostait la voix mauvaise conseillère, celle qu'on est tenté d'écouter, quand on doute de soi.

L'amitié, comme toujours, consolait Augustin de ces pensées désolantes. Il avait auprès de lui le « frère de son cœur, » le fidèle Alypius, et aussi Nébride, ce jeune homme si passionné pour les discussions métaphysiques. Nébride avait quitté ses riches domaines de la banlieue carthaginoise et une mère qui l'aimait, uniquement pour vivre avec Augustin, à la recherche de la vérité. Romanianus aussi était là, mais pour un motif moins désintéressé. Le mécène de Thagaste, après ses prodigalités ostentatoires, voyait sa fortune compromise. Un ennemi puissant, qui lui avait suscité un procès, travaillait à sa perte. Romanianus était venu à Milan pour se défendre devant l'Empereur et se concilier l'appui des hauts personnages de la Cour. Et ainsi il fréquentait assidûment Augustin.

En dehors de ce petit cercle de compatriotes, le professeur de rhétorique avait de brillantes connaissances dans l'aristo-

cratie de la ville. Il était lié notamment avec ce Manlius Théodore, que célébra le poète Claudien, et à qui lui-même dédiera prochainement un de ses livres. Ancien proconsul à Carthage, où sans doute il avait rencontré Augustin, cet homme riche vivait alors retiré à la campagne, partageant ses loisirs entre l'étude des philosophes grecs, des platoniciens surtout, — et la culture de ses vignes et de ses oliviers.

Ici, comme à Thagaste, dans ces belles villas assises aux bords des lacs italiens, le fils de Monique s'abandonnait encore une fois à la douceur de vivre : « J'aimais la vie heureuse, » avoue-t-il en toute simplicité. Plus que jamais, il se sentait épicurien. Il l'aurait été sans réserves, s'il n'eût gardé l'appréhension de l'au-delà. Mais, quand il était le convive de Manlius Théodore, en face des montagnes riantes du lac de Côme, qui s'encadraient dans les hautes fenêtres du triclinium, il ne songeait guère à l'au-delà. Il se disait : « Pourquoi souhaiter l'impossible ? Il faut si peu de chose pour remplir une âme humaine ! » La contagion énervante du luxe et du bien-être le corrompait doucement. Il devenait comme ces gens du monde qu'il savait si bien charmer par sa parole. Comme les gens du monde de tous les temps, ces victimes prochaines des Barbares se faisaient un rempart de leurs petites félicités quotidiennes contre toutes les réalités offensantes ou attristantes, laissaient sans réponse les questions essentielles, ne se les posaient même plus, et ils disaient : « J'ai de beaux livres, une maison bien chauffée, des esclaves bien stylés, une salle de bain joliment décorée, une voiture agréable : la vie est douce. Je n'en souhaite pas une autre. A quoi bon ? Celle-ci me suffit. » Dans ces momens où sa pensée lasse renonçait, Augustin, pris au piège des jouissances faciles, désirait ressembler tout à fait à ces gens-là, être l'un d'eux. Mais, pour être l'un d'eux, il lui fallait un emploi plus relevé que celui de rhéteur, et, d'abord, mettre dans sa conduite tout le décorum, toute la régularité extérieure que le monde exige. C'est ainsi que, peu à peu, l'idée lui vint sérieusement de se marier.

Sa maîtresse était le seul obstacle à ce projet : il s'en débarrassa.

Ce fut tout un drame domestique, qu'il s'est efforcé de cacher, mais qui dut lui être extrêmement pénible, à en juger par les plaintes qui lui échappent malgré lui, à travers quelques

phrases très brèves et comme honteuses d'elles-mêmes. De ce drame, Monique fut sans contredit l'acteur principal, bien que, vraisemblablement, les amis d'Augustin y aient aussi joué leur rôle. Sans doute, ils remontrèrent au professeur de rhétorique qu'il nuisait à sa considération, comme à son avenir, en conservant auprès de lui sa concubine. Mais les raisons de Monique étaient plus pressantes et d'une tout autre valeur.

D'abord, il est naturel qu'elle ait souffert, dans sa dignité maternelle, comme dans sa conscience de chrétienne, de subir à ses côtés la présence d'une étrangère, qui était la maîtresse de son fils. Si vaste qu'on suppose la maison, où habitait la tribu africaine, des froissemens étaient inévitables entre ses hôtes. Ordinairement, des conflits d'autorité pour la direction du ménage divisent la belle-mère et la bru qui vivent sous le même toit. Quels sentimens Monique pouvait-elle nourrir envers une femme qui n'était même pas sa bru, et qu'elle considérait comme une intruse? Elle n'envisageait point, d'ailleurs, la possibilité de régulariser par le mariage la liaison de son fils : cette personne était de condition par trop inférieure. On a beau être une sainte, on n'oublie pas qu'on est la veuve d'un curiale, et qu'une famille bourgeoise qui se respecte ne se mésallie point, en admettant parmi les siens la première venue. Mais ces considérations étaient secondaires à ses yeux. La seule qui ait réellement agi sur son esprit, c'est que cette femme retardait la conversion d'Augustin. A cause d'elle, — Monique le voyait bien, — il ajournait indéfiniment son baptême. Elle était la chaîne de péché, le passé impur, sous le poids duquel il étouffait : il importait de l'en délivrer au plus tôt.

Alors, convaincue que tel était son devoir impérieux, elle n'eut plus de cesse qu'il ne rompît. Afin de le mettre, en quelque sorte, en présence du fait accompli, elle lui chercha une fiancée, avec la belle ardeur que les mères apportent d'habitude à cette chasse. Elle découvrit une jeune fille qui réunissait, comme on dit, toutes les conditions, et qui réalisait toutes les espérances d'Augustin : elle avait une dot suffisante pour n'être pas à charge à son mari. Sa fortune, jointe au traitement du professeur, permettrait au couple de vivre dans une confortable aisance. Des promesses furent échangées de part et d'autre. Dans le désarroi moral où Augustin se trouvait alors, il laissait sa mère travailler à ce mariage. Sans doute, il l'approuvait, et,

en bon fonctionnaire, il estimait qu'il était temps, pour lui, de se ranger.

Dès lors, la séparation s'imposait. Comment la pauvre créature, qui lui était restée fidèle pendant tant d'années, acceptat-elle ce renvoi ignominieux? Quels furent les adieux de l'enfant Adéodat et de sa mère? Comment enfin Augustin lui-même put-il consentir à le lui ôter? Encore une fois, ce drame douloureux il a voulu le taire, par une pudeur bien compréhensible. Assurément, il n'était plus très épris de sa maîtresse, mais il tenait à elle par un reste de tendresse et par le lien si fort de la volupté partagée. Il l'a dit, en une phrase brûlante de repentir : « Quand on arracha de mes flancs, sous prétexte qu'elle empêchait mon mariage, celle avec qui j'avais coutume de dormir, depuis si longtemps, là où mon cœur était attaché au sien, il se déchira, — et je traînais mon sang avec ma blessure. » La phrase éclaire, en même temps qu'elle brûle : « Là où mon cœur était attaché au sien, — *cor ubi adhaerebat...* » Il avoue donc que l'union n'était plus complète, puisque, sur bien des points, il s'était détaché. Si l'âme de sa maîtresse était restée la même, la sienne avait changé : il avait beau l'aimer encore, il était déjà loin d'elle.

Quoi qu'il en soit, elle se montra admirable, en cette circonstance, cette délaissée, cette misérable, qu'on jugeait indigne d'Augustin. Elle était chrétienne : elle devina peut-être (une femme aimante peut avoir de ces divinations) qu'il s'agissait non seulement du salut d'un être cher, mais d'une mission divine à laquelle il était prédestiné. Elle se sacrifia, pour qu'Augustin fût un apôtre et un saint, — un grand serviteur de Dieu. Elle s'en retourna donc dans son Afrique, et, pour prouver qu'elle pardonnait, si elle n'oubliait pas, elle promit de vivre dans la continence : « celle qui avait dormi » avec Augustin ne pouvait pas être la femme d'un autre homme.

De si bas qu'elle fût partie, la malheureuse fut grande à ce moment-là. Sa noblesse d'âme humilie Augustin et Monique elle-même, qui, d'ailleurs, ne tardèrent pas à être punis, lui de s'être laissé entraîner à de sordides calculs d'intérêt, elle, la sainte, d'y avoir été trop complaisante. Dès que sa maîtresse s'en fut allée, Augustin souffrit de sa solitude. « Il me semblait, dit-il, que ce serait, pour moi, le comble de la misère que d'être privé des caresses d'une femme. » Or sa fiancée était

trop jeune : il ne pouvait l'épouser avant deux ans. Comment patienter jusque-là? Augustin n'hésita pas : il prit une autre maîtresse.

Ce fut le châtiment pour Monique, cruellement déçue dans ses pieuses intentions. En vain espérait-elle beaucoup de bien de ce mariage tout proche, le silence de Dieu lui témoignait qu'elle faisait fausse route. Elle implorait une vision, un signe qui l'avertît sur les suites de cette union projetée : elle n'était point exaucée.

« Ainsi, dit Augustin, mes péchés se multipliaient. » Mais il ne se bornait pas à pécher, il induisait les autres en tentation. Même en matière matrimoniale, il fallait qu'il fît des prosélytes. C'est ainsi qu'il endoctrina le bon Alypius. Celui-ci se gardait chastement des femmes, bien que, dans sa première jeunesse, il eût goûté, pour faire comme tout le monde, aux plaisirs de l'amour : il n'y avait trouvé aucun agrément. Mais Augustin lui vantait, avec une telle chaleur, les délices conjugales, qu'il eut envie d'en tâter, lui aussi, « vaincu non par l'attrait de la volupté, *mais par la curiosité.* » Le mariage, pour Alypius, serait une sorte d'expérience philosophique et sentimentale.

Voilà des expressions toutes modernes, pour traduire des états d'âme bien vieux. Au fond, ces jeunes gens, amis d'Augustin et Augustin lui-même, ressemblent d'une manière saisissante à ceux d'une génération déjà distancée, hélas! et qui conserveront probablement, dans l'histoire, le nom présomptueux qu'eux-mêmes se sont donné : *les intellectuels.*

Comme nous, ces jeunes latins d'Afrique, élèves des rhéteurs et des philosophes païens, ne croyaient guère qu'aux idées. Très près d'affirmer que la vérité est inaccessible, ils n'en pensaient pas moins que sa vaine poursuite est un beau risque à courir, à tout le moins, un jeu passionnant. Ce jeu faisait, pour eux, toute la dignité et toute la valeur de la vie. Bien qu'ils eussent des accès d'ambition mondaine, en réalité, ils méprisaient tout ce qui n'était pas la pure spéculation. A leurs yeux, le monde était laid, l'action dégradante. Ils se renfermaient dans l'idéal jardin du sage, le « coin du philosophe, » comme ils disaient, et, jalousement, ils en bouchaient toutes les ouvertures, par où la réalité blessante eût pu leur apparaître. Ce qui les distingue de nous, c'est qu'ils avaient beaucoup moins de

sécheresse d'âme, avec tout autant de pédantisme, mais un pédantisme si ingénu ! Ils se sauveront par là, — par leur générosité d'âme, par leur jeunesse de cœur. Ils s'aiment entre eux, ils finiront par aimer la vie et par reprendre contact avec elle. Nébride vient de Carthage à Milan, abandonne sa mère et sa famille, délaisse des intérêts considérables, non pas seulement pour philosopher avec Augustin, mais pour vivre avec un ami. Dès ce moment, ils auraient pu mettre en pratique ces paroles du psaume, que, bientôt, Augustin va commenter à ses moines, avec une si tendre éloquence : « *Voici qu'il est bon et doux que des frères habitent sous le même toit.* »

Cela n'est pas une hypothèse gratuite : ils eurent réellement l'intention de fonder une sorte de monastère laïque, où l'unique règle serait la recherche de la vérité et de la vie heureuse. On devait être environ une dizaine de solitaires. On mettrait en commun tout ce que l'on possédait. Les plus riches, comme Romanianus, promettaient d'apporter toute leur fortune à la communauté. Mais la question des femmes fit avorter ce naïf projet. On avait négligé de les consulter, et si, comme il était probable, elles refusaient d'entrer au couvent avec leurs maris, ceux qui étaient mariés s'effrayaient à l'idée de se passer d'elles. Augustin, en particulier, qui était sur le point de convoler, avouait qu'il ne se sentirait jamais un tel courage. Il oubliait aussi qu'il avait charge d'âmes : toute sa famille ne vivait que de lui. Pouvait-il laisser sa mère, son enfant, son frère et ses cousins ?

Avec Alypius et Nébride, il s'affligeait sincèrement de ce que ce beau rêve de vie cénobitique fût irréalisable : « Nous étions, dit-il, trois bouches affamées, qui ne s'ouvraient que pour déplorer leur mutuelle indigence, et qui attendaient de toi, mon Dieu, leur nourriture au temps marqué. Et. dans toute l'amertume que ta miséricorde répandait sur nos actions mondaines, si nous voulions considérer la fin de nos souffrances, nous ne voyions que ténèbres. Alors, nous nous détournions, en gémissant, et nous disions : Combien de temps encore cela durera-t-il ?... »

Un jour, la rencontre d'un menu fait banal leur fit sentir plus cruellement leur misère intellectuelle. Augustin, en sa qualité de rhéteur municipal, venait de prononcer le panégyrique officiel de l'Empereur. La nouvelle année commençait :

toute la ville était en liesse. Cependant, il était triste, ayant conscience d'avoir débité beaucoup de mensonges, et surtout parce qu'il désespérait d'être heureux. Ses amis l'accompagnaient. Soudain, en traversant une rue, ils aperçurent un mendiant, complètement ivre, qui se livrait à une folle joie. Ainsi, cet homme était heureux! Quelques sous avaient suffi pour lui donner la félicité parfaite, tandis qu'eux, les philosophes, en dépit des plus grands efforts et malgré toute leur science, ils s'agitaient inutilement vers le bonheur. Sans doute, quand l'ivrogne serait dégrisé, il se trouverait plus malheureux qu'avant. Qu'importe, si ce misérable bonheur, même illusoire, peut exalter à ce point un pauvre être, l'élever ainsi au-dessus de lui-même! Cette minute au moins, il l'aura vécue en toute béatitude. Et la tentation venait à Augustin de faire comme le mendiant, de jeter par-dessus bord son fatras philosophique, — et de se mettre à vivre tout simplement, puisque la vie est bonne quelquefois.

Mais un instinct plus fort que celui de la volupté lui disait : « *Il y a autre chose!* — Si c'était vrai? — Peut-être que tu pourrais le savoir. » Cette pensée le tourmentait sans relâche. Avec des intermittences de ferveur et de découragement, il se mit à chercher cette « autre chose. »

V. — LE CHRIST AU JARDIN

« J'étais las de dévorer le temps et d'être dévoré par lui : » toute la crise d'âme que va subir Augustin peut se résumer en ces quelques mots si ramassés et si forts. Ne plus se répandre dans la multitude des choses vaines, ne plus s'écouler avec les minutes qui passent, mais se recueillir, s'évader de la dispersion, pour s'établir dans l'incorruptible et dans l'éternel; briser les chaînes du vieil esclave qu'il est toujours, afin de s'épanouir en liberté, en pensée, en amour : voilà le salut auquel il aspire. Si ce n'est pas encore le salut chrétien, il est sur la voie qui y conduit.

On peut se complaire à tracer une sorte de graphique idéal de sa conversion, resserrer en une chaîne solide les raisons qui le firent aboutir à l'acte de foi : lui-même peut-être a trop cédé à cette tendance, dans ses *Confessions*. En réalité, la conversion est un fait intérieur, et, — répétons-le encore, — un fait divin,

qui échappe à toute discipline rationnelle. Avant d'éclater à la lumière, il se prépare longuement dans cette région obscure de l'âme, qu'on appelle aujourd'hui la subconscience. Or, personne n'a plus *vécu* ses idées qu'Augustin, à ce moment-là de sa vie. Il les a prises, quittées, reprises, obstiné en son désespérant effort. Elles reflètent, sans ordre, la mobilité de son âme, les agitations qui en troublaient les profondeurs. Et pourtant, il ne faut pas que ce fait intérieur soit en contradiction violente avec la logique. La tête ne doit pas empêcher le cœur. Chez le futur croyant, un travail parallèle s'accomplit dans l'ordre du sentiment et dans celui de la pensée. Si nous ne pouvons pas en reproduire les marches et les contremarches, en suivre la ligne continuellement brisée, nous pouvons du moins en marquer les principales étapes.

Rappelons-nous l'état d'esprit d'Augustin, lorsqu'il vint à Milan. Il était sceptique, de ce scepticisme qui considère comme inutile toute spéculation sur le fond des choses et pour qui la science n'est qu'une approximation du vrai. Vaguement déiste, il ne voyait en Jésus-Christ qu'un homme sage entre les sages. Il croyait à Dieu et à sa providence : ce qui fait que, tout en étant rationaliste de tendance, il admettait l'intervention divine dans les choses humaines, — le miracle : ceci est un point important, par où il se différencie des modernes.

Puis, il écouta les prédications d'Ambroise. La Bible ne lui paraissait plus absurde, ni contraire à la morale. Cette exégèse, tantôt allégorique, tantôt historique, était acceptable, en somme, pour de bons esprits. Mais ce qui frappait surtout Augustin, c'était, avec la sagesse, l'efficacité pratique de l'Écriture. Ceux qui vivaient selon la règle chrétienne étaient non seulement des gens heureux, mais, comme le dira Pascal, de bons fils, de bons époux, de bons pères de famille, de bons citoyens. Il commençait à soupçonner que la vie d'en bas n'est supportable et ne prend un sens que suspendue à celle d'en haut. De même que, pour les nations, la gloire est le pain quotidien, de même, pour l'individu, le sacrifice à quelque chose qui dépasse le monde est le seul moyen de vivre dans le monde.

Ainsi Augustin corrigeait peu à peu les idées fausses que les manichéens lui avaient inculquées touchant le catholicisme. Il avouait qu'en l'attaquant, il avait « aboyé contre une pure chimère de son imagination charnelle. » Cependant il éprouvait

beaucoup de peine à se débarrasser de tous ses préjugés manichéens. Le problème du mal restait, pour lui, insoluble en dehors du manichéisme. Dieu ne pouvait pas être l'auteur du mal. Cette vérité admise, il en vint à penser qu'il n'existe pas de choses mauvaises en soi, comme l'enseignaient ses anciens maîtres, — mauvaises par la présence en elles d'un principe corrupteur. Toutes les choses, au contraire, sont bonnes, quoique à des degrés différens. Les imperfections apparentes de la création perceptible par nos sens s'évanouissent dans l'harmonie du tout. Le crapaud et la vipère entrent dans l'économie d'un monde parfaitement ordonné. Mais il n'y a pas que le mal physique, il y a aussi le mal que nous faisons et le mal que nous souffrons. Le crime et la douleur sont de terribles argumens contre Dieu. Or les chrétiens professent que l'un est le produit de la seule volonté humaine, de la liberté dépravée par la faute originelle, et que l'autre est permise par Dieu, en vue de la purification des âmes. C'était une solution sans doute, mais qui suppose la croyance aux dogmes de la chute et de la rédemption. Augustin n'y croyait pas encore. Il était trop orgueilleux pour reconnaître la déchéance de son vouloir et la nécessité d'un sauveur : « L'enflure, — dit-il, — l'enflure de mon visage me fermait les yeux. »

Néanmoins, c'était un grand pas de fait que d'avoir rejeté le dogme fondamental du manichéisme, celui de la double substance du bien et du mal. Désormais, pour Augustin, il n'existe plus qu'une substance, — unique et incorruptible, — le Bien, qui est Dieu. Mais cette substance divine, il la conçoit encore en pur matérialiste, tellement il est dominé par ses sens. Dans sa pensée, elle est corporelle, étendue et infinie. Il se l'imagine comme une sorte d'océan sans limite, où, pareil à une énorme éponge, baignerait le monde, qu'elle pénètre de partout... Il en était là, lorsqu'un de ses amis, « homme gonflé d'un orgueil démesuré, » lui mit entre les mains quelques dialogues de Platon, traduits en latin par le célèbre rhéteur Victorinus. Remarquons-le en passant : Augustin, à trente-deux ans, rhéteur par métier et philosophe par goût, n'avait pas encore lu Platon. Cela prouve une fois de plus combien l'enseignement des anciens, semblable, en cela, à celui des musulmans d'aujourd'hui, était oral. Jusqu'alors, il n'avait connu Platon que par ouï-dire. Il le lut donc, et ce lui fut comme une révélation. Il apprit qu'il

peut exister une réalité, en dehors de toute représentation spatiale. Il conçut Dieu comme inétendu et pourtant infini. Le sens de la spiritualité divine lui était donné. Puis la nécessité primordiale du Médiateur ou du Verbe s'imposa à son esprit. C'est le Verbe qui a créé le monde. C'est par le Verbe que le monde et Dieu et toutes choses, y compris nous-mêmes, nous sont intelligibles. Quelle surprise ! Platon et saint Jean se rencontraient : « Au commencement était le Verbe, *in principio erat Verbum!* » dit le quatrième Évangile. Mais ce n'était pas seulement un évangéliste, c'était presque tout l'essentiel de la doctrine du Christ qu'Augustin découvrait dans les dialogues platoniciens. Il distinguait bien les différences profondes, mais, pour l'instant, il était frappé surtout par les ressemblances, et cela l'éblouissait. Ce qui le ravissait d'abord, c'est la beauté du monde, construit, à sa propre image, par le Démiurge : Dieu est la Beauté, le monde est beau comme Celui qui l'a fait. Cette vision métaphysique transportait Augustin, tout son cœur bondissait vers cet Être ineffablement beau. Soulevé d'enthousiasme, il s'écrie : « Je m'étonnais de t'aimer, mon Dieu, et non plus en vain fantôme. Si je n'étais pas encore capable de jouir de toi, *j'étais emporté vers toi par ta beauté.* »

Mais un tel ravissement ne se soutenait point : « Je n'étais pas capable de jouir de toi. » Voilà l'objection capitale d'Augustin contre le platonisme. Il sentait bien qu'au lieu de toucher Dieu, d'en jouir, il ne sortait pas des purs concepts de son esprit, qu'il s'égarait toujours dans les fantasmagories de l'idéalisme. A quoi bon renoncer aux réalités illusoires des sens, si ce n'est point pour en *posséder* de plus solides? Son intelligence, son imagination de poète pouvaient être séduites par le mirage platonicien, son cœur n'était point rassasié. « Autre chose, dit-il, est d'apercevoir, du haut d'un pic sauvage, la patrie de la paix, autre chose de marcher dans le chemin qui y conduit. »

Ce chemin, c'est saint Paul qui le lui montrera. Il commença à lire assidûment les *Épîtres*, et, à mesure qu'il les lisait, il prenait conscience de l'abîme qui sépare la philosophie de la sagesse, — celle-là qui assemble les idées des choses, celle-ci, qui, par delà les idées, conduit jusqu'aux réalités divines, auxquelles les autres sont suspendues. L'Apôtre enseignait à Augustin qu'il ne suffit pas d'entrevoir Dieu à travers le cristal des concepts, mais qu'il faut, en esprit et en vérité,

s'unir à Lui, — le posséder, jouir de Lui. Et, pour s'unir au Bien, il est nécessaire que l'âme se mette en l'état convenable pour une telle union, qu'elle se purifie et qu'elle se guérisse de toutes ses maladies charnelles, qu'elle reconnaisse sa place dans le monde et qu'elle s'y tienne. Nécessité de la pénitence, de l'humilité, du cœur contrit et humilié. Seul, le cœur contrit et humilié verra Dieu. — « Le cœur brisé sera guéri, dit l'Écriture, le cœur superbe sera mis en pièces. » — Ainsi, l'intellectuel qu'était Augustin devait changer de méthode, et il sentait que ce changement était juste. Si l'écrivain, pour écrire de belles choses, doit se mettre préalablement dans une sorte d'état de grâce, où non seulement des actions basses, mais d'indignes pensées lui deviennent impossibles, de même le chrétien, pour concevoir les vérités divines, doit purifier et préparer son œil intérieur par la pénitence et l'humilité. Augustin, en lisant saint Paul, se pénétrait de cette pensée. Mais ce qui l'émouvait surtout dans les *Épîtres*, c'en était l'accent paternel, la douceur, l'onction cachée sous la rudesse inculte des phrases. Il en était charmé. Quelle différence avec les philosophes! — « Nulle trace, dans leurs pages si célèbres, ni de l'âme pieuse, ni des larmes de la pénitence, ni de ton Sacrifice, ô mon Dieu, ni des tribulations de l'esprit... Personne n'y entend le Christ qui appelle : « Venez à moi, vous tous qui souffrez ! » Ils dédaignent d'apprendre de Lui qu'il est doux et humble de cœur, car « vous avez caché ces vérités aux habiles et aux savans, et vous les avez révélées aux petits. »

Mais c'est peu de s'abaisser : il importe avant tout de se guérir de ses passions. Or les passions d'Augustin étaient, pour lui, « de vieilles amies. » Comment pourrait-il s'en séparer? Le courage lui manquait pour cette médication héroïque. Qu'on songe à ce que c'est qu'un jeune homme de trente-deux ans. Il pensait toujours à prendre femme. La luxure le tenait par les liens inextricables de l'habitude, et il se complaisait dans l'impureté de son cœur. Quand, cédant aux exhortations de l'apôtre, il essayait de conformer sa conduite à la nouvelle méthode de son esprit, « les vieilles amies » accouraient pour le supplier de n'en rien faire : « Elles me tiraient, dit-il, par le vêtement de ma chair, et elles murmuraient à mon oreille : — Est-ce que tu nous quittes? Quoi! dès ce moment, nous ne serons plus avec toi, pour jamais? *Non erimus tecum ultra in æternum?...*

Et, dès ce moment, telle chose que tu sais bien, et telle autre chose encore ne te sera plus permise, — pour jamais, pour l'éternité?... »

L'éternité! Quel mot! Augustin était saisi d'épouvante. Puis ayant réfléchi, il leur disait : « Je vous connais, je vous connais trop! Vous êtes le Désir sans espérance, le gouffre sans fond, que rien ne rassasie. J'ai assez souffert à cause de vous! » Et le dialogue angoissé reprenait : « Qu'importe! Si le seul bonheur possible pour toi, c'est de souffrir à cause de nous, de jeter ta chair au gouffre vorace, sans fin, sans espérance! — Bon pour les lâches!... Pour moi, il y a un autre bonheur que le vôtre, il y a *autre chose* : j'en suis sûr! » Alors, les amies, un moment déconcertées par ce ton d'assurance, chuchotaient d'une voix plus basse : « — Si pourtant tu perdais ce misérable bonheur pour une chimère encore plus creuse!... D'ailleurs tu t'abuses sur ta force : tu ne pourras pas, tu ne pourras jamais te passer de nous! » Elles avaient touché le point douloureux : Augustin n'avait que trop conscience de sa faiblesse. Et sa brûlante imagination les lui évoquait, avec un extraordinaire éclat, ces plaisirs dont il ne pourrait se passer. Ce n'étaient pas seulement les voluptés de la chair, mais aussi ces riens, ce superflu, « ces plaisirs légers qui font aimer la vie. » Les vieilles amies perfides chuchotaient toujours : « Attends encore! Les biens que tu méprises ont leurs charmes : ils offrent même de grandes douceurs. Tu ne dois pas en détacher ton cœur à la légère, car il serait honteux pour toi d'y revenir ensuite. » Ces biens qu'il allait abandonner, il se les énumérait, il les voyait resplendir devant lui et se teindre des couleurs les plus captivantes : le jeu, les festins somptueux, la musique, les chants, les parfums, les livres, la poésie, les fleurs, la fraîcheur des forêts (il se rappelait les bois de Thagaste et les chasses avec Romanianus), enfin tout ce qu'il avait aimé, — jusqu'à « cette candeur de la lumière, si amie des yeux humains. »

Pris entre ces tentations et l'ordre de sa conscience, Augustin ne pouvait pas se décider, et il s'en désespérait. Sa volonté affaiblie par le péché était incapable de lutter contre elle-même. Et ainsi il continuait à subir la vie et à être « dévoré par le temps. »

La vie de ce temps-là, si elle était supportable pour les gens paisibles, volontairement éloignés des affaires et de la politique,

cette vie de l'Empire finissant offrait un spectacle scandaleux pour un esprit droit et une âme fière comme était Augustin. Cela aurait dû le dégoûter tout de suite de rester dans le monde. A Milan, tout près de la Cour, il se trouvait en bonne place pour voir ce que l'ambition et la cupidité humaines peuvent engendrer de bassesse et de férocité. Si le présent était hideux, l'avenir s'annonçait sinistre. L'Empire romain n'existait plus que de nom. Des étrangers, accourus de tous les pays de la Méditerranée, exploitaient les provinces sous son nom. L'armée était presque complètement aux mains des Barbares. C'étaient des tribuns goths qui faisaient le service d'ordre autour de la basilique où saint Ambroise s'était renfermé avec son peuple, pour résister aux ordres de l'impératrice Justine qui voulait donner cette église aux ariens. Des eunuques levantins régentaient, au palais, la valetaille des comtes et des fonctionnaires de tout rang. Tous ces gens-là se précipitaient à la curée. L'Empire, même affaibli, restait toujours une admirable machine à dominer les hommes et à extraire l'or des peuples. Aussi les ambitieux et les aventuriers, d'où qu'ils vinssent, aspiraient-ils à la pourpre : elle valait encore qu'on y risquât sa peau. Plus que les patriotes, désolés de cet état de choses (et il y en eut de très énergiques), les gens de rapine et de violence étaient intéressés au maintien de l'Empire. Les Barbares eux-mêmes désiraient y entrer pour le rançonner plus impunément.

Quant aux empereurs, même chrétiens sincères, ils étaient obligés de devenir d'affreux tyrans, pour défendre leurs vies sans cesse menacées. Jamais les supplices ne furent plus fréquens ni plus cruels qu'à cette époque. A Milan, on avait pu montrer à Augustin, près du cubiculum impérial, les loges où le précédent empereur, le colérique Valentinien entretenait deux ourses, *Miette d'Or* et *Innocence*, qui étaient ses exécuteurs sommaires. Il les nourrissait de la chair des condamnés. Peut-être Miette d'Or vivait-elle toujours. Innocence, — notons l'atroce ironie du nom, — avait été rendue à la liberté de ses forêts natales, en récompense de ses bons et loyaux services.

Augustin, qui rêvait toujours d'être fonctionnaire, allait-il se mêler à ce monde de fourbes, d'assassins et de bêtes brutes? A les voir de près, il sentait sa bonne volonté faiblir. Comme tous ceux qui appartiennent à des générations fatiguées, il devait être dégoûté de l'action et des vilenies qu'elle entraîne.

A l'approche ou au lendemain des grandes catastrophes, il y a ainsi une contagion de pessimisme noir, qui glace les âmes délicates. En outre, il était malade : circonstance favorable pour un désabusé, s'il caresse des pensées de détachement. Dans les brouillards de Milan, sa poitrine et sa gorge se délabraient de plus en plus. Enfin, il est probable que, comme rhéteur, il n'y réussissait pas mieux qu'à Rome. Il y avait là une espèce de fatalité pour les Africains. Si grande que fût leur réputation dans leur pays, c'en est fait, dès qu'ils avaient passé la mer. Apulée, le grand homme de Carthage, l'avait expérimenté à ses dépens. On s'était moqué de sa rauque prononciation carthaginoise. Pareille chose arriva pour Augustin. Les Milanais tournaient en ridicule son accent d'Afrique. Il se trouvait même, parmi eux, des puristes pour découvrir des solécismes dans ses phrases.

Mais ces misères d'amour-propre, ce dégoût croissant des hommes et de la vie étaient peu de chose, au regard de ce qui se passait en lui. Augustin avait mal à l'âme. Son inquiétude habituelle devenait une souffrance de tous les instans. A de certains momens, il était assailli par ces grandes vagues de tristesse qui déferlent tout à coup du fond de l'inconnu. Nous croyons, en ces minutes-là, que le monde entier se rue sur nous. La vague le roulait, il se relevait meurtri. Et il sentait se tendre en lui une volonté nouvelle qui n'était pas la sienne, et sous laquelle l'autre, la volonté pécheresse, se débattait. C'était comme l'approche d'un être invisible, dont le contact l'oppressait d'une angoisse pleine de délices. Cet être voulait éclore en lui, mais le poids de ses vieilles fautes l'en empêchait. Alors son âme criait de douleur.

Dans ces momens-là, avec quelle volupté il se laissait bercer par les chants d'église ! Les chants liturgiques étaient alors une nouveauté en Occident. L'année même où nous sommes, saint Ambroise venait de les inaugurer dans les basiliques milanaises.

La jeunesse des hymnes ! On ne peut y songer sans émotion. On envie Augustin de les avoir entendues dans leur fraîcheur virginale. Ces beaux chants, qui allaient monter pendant tant de siècles et qui planent toujours aux voûtes des cathédrales, prenaient leur vol pour la première fois. On se refuse à penser qu'un jour ils replieront leurs ailes et qu'ils se tairont.

Puisque les corps humains, temple du Saint-Esprit, revivront en gloire, on voudrait croire, avec Dante, que les hymnes, temples du Verbe, sont immortelles aussi et qu'elles retentiront encore dans l'éternité. Sans doute, parmi les vallons crépusculaires du Purgatoire, les âmes dolentes continuent à chanter le *Te lucis ante terminum*, de même que, dans les cercles d'étoiles, où tournent sans fin les Bienheureux, s'élancent à jamais les accens jubilatoires du *Magnificat*...

Même sur ceux qui ont perdu la foi, le pouvoir de ces hymnes est invincible : « Si tu savais, disait Renan, le charme que les magiciens barbares ont su enfermer dans ces chants !... Rien qu'à les entendre, mon cœur se fond ! » Le cœur d'Augustin, qui n'avait pas encore la foi, se fondait, lui aussi, en les entendant : « Comme j'ai pleuré, mon Dieu, à tes hymnes et à tes cantiques ! Comme j'étais exalté par les douces voix de ton Église ! Elles pénétraient dans mes oreilles, et la vérité se répandait dans mon cœur, et l'élan de ma piété rebondissait plus fort, et mes larmes coulaient, et cela me faisait du bien. » Son cœur se soulageait de son oppression, tandis que son esprit était ébranlé par la divine musique. Augustin aimait passionnément la musique. A cette époque, il conçoit Dieu comme le grand Musicien des mondes, et, bientôt, il écrira que « nous sommes une strophe dans un poème. » En même temps, les figures vivantes et fulgurantes des psaumes, par delà les métaphores banales de la rhétorique qui encombraient sa mémoire, réveillaient, au fond de lui, son imagination sauvage d'Africain et lui donnaient l'essor. Et puis, l'accent si tendre de la plainte, dans ces chants sacrés : « *Deus ! Deus meus !*... O Dieu ! ô *mon* Dieu ! » La Divinité n'était plus une froide chimère, un fantôme qui se recule dans un infini inaccessible : elle devenait la possession même de l'âme aimante. Elle se penchait sur la pauvre créature meurtrie, elle la prenait dans ses bras, et elle la consolait avec des mots paternels.

Augustin pleurait de tendresse et de ravissement, mais aussi de désespoir. Il pleurait sur lui-même. Il voyait qu'il n'avait pas le courage d'être heureux du seul bonheur possible. De quoi s'agissait-il, en effet, pour lui, sinon de conquérir cette « vie bienheureuse, » qu'il poursuivait depuis si longtemps. Ce qu'il avait cherché à travers les amours, c'était le don total de son âme, c'était de se réaliser complètement. Or, cette plénitude de

soi, elle n'est qu'en Dieu : *in Deo salutari meo*. Les âmes que nous avons blessées ne sont à l'unisson, avec nous et avec elles-mêmes, qu'en Dieu... Et le doux symbolisme chrétien l'invitait par ses plus accueillantes images : les Ombrages du Paradis, la Fontaine d'eau vive, le Rafraîchissement dans le Seigneur, le Rameau vert de la Colombe, annonciatrice de la paix... Mais les passions résistaient toujours : — Demain ! Attends encore un peu ! Est-ce que nous ne serons plus avec toi pour jamais ? *Non erimus tecum ultra in æternum?...* Quel son lugubre dans ces syllabes, — et combien effrayant pour une âme timide ! Elles tombaient, lourdes comme du bronze, sur celle d'Augustin.

Il fallait en finir. Il fallait que quelqu'un le forçât à sortir de son indécision. Instinctivement, conduit par cette volonté mystérieuse qu'il sentait naître en lui, il alla trouver, pour lui conter sa détresse, un vieux prêtre, nommé Simplicianus, qui avait converti ou dirigé, dans sa jeunesse, l'évêque Ambroise. Sans doute, il lui parla de ses lectures récentes, — et notamment de ses lectures platoniciennes, — et de tous les efforts qu'il faisait pour entrer dans la communion du Christ : il s'avouait convaincu, mais incapable de passer à la pratique de la vie chrétienne. Alors, très habilement, en bon connaisseur des âmes, qui savait que la vanité n'était pas morte chez Augustin, Simplicianus lui proposa en exemple justement le traducteur de ces Dialogues de Platon, qu'il venait de lire avec tant d'enthousiasme : ce fameux Victorinus, cet orateur si admiré et si savant, qui avait sa statue sur le forum romain. Lui aussi, ce rhéteur, il croyait que la foi est possible sans les œuvres. Il était chrétien seulement de tête, par un reste d'orgueil philosophique et aussi par crainte de se compromettre aux yeux de l'aristocratie de Rome, encore presque tout entière païenne. Simplicianus lui remontrait en vain l'illogisme de sa conduite, lorsque, tout à coup, il se décida. Le jour du baptême des catéchumènes, l'homme illustre monta sur l'estrade préparée dans la basilique pour la profession de foi des nouveaux convertis, et, là, comme le dernier des fidèles, il prononça la sienne devant tout le peuple assemblé. Ce fut un coup de théâtre. La foule, transportée par ce beau geste, acclama le néophyte. Partout, on criait : « Victorinus ! Victorinus !... »

Augustin écoutait ce petit récit, dont tous les détails étaient si heureusement choisis pour agir sur une imagination comme

la sienne : la statue sur le forum romain, l'estrade du haut de laquelle l'orateur avait parlé un langage si nouveau et si inattendu, les acclamations triomphales de la foule : « Victorinus ! Victorinus ! » Déjà, il s'y voyait lui-même. Il était dans la basilique, sur l'estrade, en présence de l'évêque Ambroise; il prononçait, lui aussi, sa profession de foi, et le peuple de Milan battait des mains : « Augustin! Augustin! » Mais un cœur contrit et humilié pouvait-il se complaire ainsi à la louange humaine? Si Augustin se convertissait, ce serait uniquement pour Dieu et devant Dieu ! Il repoussa bien vite la tentation... Néanmoins, cet exemple venu de si haut lui fit une très forte et très salutaire impression. Il y aperçut comme une indication providentielle, une leçon de courage qui le concernait personnellement.

A quelque temps de là, il reçut la visite d'un compatriote, un certain Pontitianus, haut fonctionnaire du Palais. Augustin se trouvait seul à la maison, avec son ami Alypius. On prit des sièges pour causer, et par hasard, les yeux du visiteur rencontrèrent les Épîtres de saint Paul posées sur une table à jeu. La conversation partit de là. Pontitianus, qui était chrétien, célébra l'ascétisme et, en particulier, les prodiges de sainteté accomplis par Antoine et ses compagnons dans les déserts d'Égypte : c'était un sujet d'actualité. A Rome, dans les milieux catholiques, on ne parlait que des solitaires égyptiens, et aussi du nombre de plus en plus grand de ceux qui se dépouillaient de leurs biens, pour vivre dans le renoncement absolu. A quoi bon les garder, ces biens que l'avarice du fisc avait si tôt fait de confisquer et que les Barbares guettaient de loin! Les brutes qui descendaient de Germanie s'en empareraient tôt ou tard! Et même, en admettant qu'on pût les sauver, en garder la jouissance toujours précaire, est-ce que la vie d'alors valait la peine d'être vécue? Il n'y avait plus rien à espérer pour l'Empire ! Les temps de la grande désolation étaient proches !...

Pontitianus, sentant l'effet de ses paroles sur ses auditeurs, en vint à leur conter une aventure tout intime. Il se trouvait à Trèves, où il avait suivi la Cour impériale. Or, un après-midi, que l'Empereur était au cirque, il se promenait aux environs de la ville, avec trois de ses amis, comme lui fonctionnaires du Palais. Deux d'entre eux, s'étant séparés des autres et errant dans la campagne, rencontrèrent une cabane habitée par

quelques ermites. Ils entrèrent, aperçurent un livre, la *Vie de saint Antoine*. Ils le lurent, et ce fut, pour eux, la conversion foudroyante, instantanée. Résolus à se joindre sur l'heure aux solitaires, les deux courtisans ne reparurent point au Palais. Et c'étaient des fiancés!...

Le ton de Pontitianus, en rapportant ce drame de conscience, dont il avait été témoin, trahissait une émotion singulière, qui se communiquait à Augustin. Les paroles du visiteur résonnaient en lui comme des coups de bélier. Il se reconnaissait dans les deux courtisans de Trèves. Lui aussi, il était las du monde, lui aussi il était fiancé! Allait-il faire comme l'Empereur, rester au cirque, occupé de vains plaisirs, tandis que d'autres se tournaient vers l'unique félicité?

Lorsque Pontitianus se retira, Augustin était dans un trouble inexprimable. L'âme repentante des deux courtisans avait passé dans la sienne. Sa volonté se dressait douloureusement contre elle-même et se torturait. Brusquement, il saisit le bras d'Alypius et lui dit avec une exaltation extraordinaire :

« — Que faisons-nous? Oui, que faisons-nous? N'as-tu pas entendu? Les ignorans se lèvent, ils ravissent le ciel, et nous, avec nos doctrines sans cœur, voilà que nous nous roulons dans la chair et le sang! »

Alypius le regardait avec stupeur : « C'est qu'en effet, dit-il, mon accent avait quelque chose d'insolite. Mon front, mes joues, mes yeux, mon teint, l'altération de ma voix exprimaient ce qui se passait en moi, bien plus que mes paroles. » S'il pressentait, à cet émoi de sa chair, l'imminence de la céleste approche, il n'éprouvait, en cet instant, qu'une violente envie de pleurer, et il avait besoin de solitude pour pleurer en liberté. Il descendit au jardin. Alypius, inquiet, le suivit de loin, s'assit en silence, à côté de lui, sur le banc où il s'était arrêté. Augustin ne remarqua même point la présence de son ami. Son agonie intérieure recommençait. Toutes ses fautes, toutes ses souillures passées se représentèrent à son esprit, et, sentant combien il leur était encore attaché, il s'indignait contre sa lâche faiblesse. Oh! s'arracher à toutes ces vilenies! En finir une bonne fois!... Soudain, il se leva. Ce fut comme un souffle de tempête qui passait sur lui. Il se précipita au fond du jardin, tomba à genoux sous un figuier, et, la face contre terre, il éclata en sanglots. De même que l'olivier de Jérusalem qui abrita la

veillée suprême du Divin Maître, le figuier de Milan vit tomber sur ses racines une sueur de sang. Augustin, haletant sous l'étreinte victorieuse de la Grâce, gémissait : « Jusques à quand ? Jusques à quand ?... Demain ? Demain ?... Pourquoi pas tout de suite ? Pourquoi pas, sur l'heure, sortir de mes hontes ?... »

A ce moment même, une voix d'enfant, venue de la maison voisine, se mit à répéter en cadence : « *Prends et lis ! Prends et lis !* » Augustin tressaillit : qu'était-ce que ce refrain ? Était-ce une cantilène que les petits garçons ou les petites filles du pays eussent coutume de chanter ? Il ne s'en souvenait point, il ne l'avait jamais entendue... Aussitôt, comme sur un ordre divin, il se releva de terre, courut à la place où Alypius était toujours assis, et où il avait laissé les Épîtres de saint Paul. Il ouvrit le livre, et le premier verset qui s'offrit à ses yeux fut celui-ci : *Revêtez-vous du Seigneur Jésus-Christ et ne cherchez point à contenter les désirs de la chair !* La chair !... Le verset sacré le visait directement, lui Augustin, encore si charnel ! Ce commandement, c'était la réponse d'en haut !...

Il marqua du doigt le passage, ferma le livre. Ses angoisses avaient cessé. Une grande paix l'inondait : — tout était fini ! — D'un visage tranquille, il apprit à Alypius ce qui venait de s'accomplir, et, sans plus tarder, il entra dans la chambre de Monique, pour le lui dire aussi. La sainte n'en fut point surprise. Depuis longtemps, elle savait tout d'avance : « Là où je suis, là aussi tu seras. » Mais elle laissait éclater sa joie. Son message était rempli. Elle pouvait chanter son cantique d'actions de grâces et rentrer dans la paix de Dieu.

Cependant, le bon Alypius, toujours avisé et pratique, avait rouvert le livre et montré à son ami la suite du verset, que, dans son exaltation, il avait négligé de lire. L'Apôtre disait : *Soutenez celui qui est encore faible dans la foi !* Cela aussi s'adressait à Augustin. C'était trop sûr : sa foi nouvelle était encore bien chancelante. Que la présomption ne l'aveuglât point ! Oui, sans doute, de toute son âme, il voulait être chrétien : il lui restait maintenant à le devenir.

LOUIS BERTRAND.

(*La quatrième partie au prochain numéro.*)

LAURE[1]

DERNIÈRE PARTIE[2]

X

Marc ne passa point la journée sans observer que dans l'esprit de sa femme s'était produit un changement singulier; même il s'en rendit compte beaucoup plus nettement que n'avait fait Laure. Elle avait, en réalité, été touchée jusqu'au fond de l'âme, et cette secousse trop forte l'avait laissée chancelante et désorientée. Le dévouement de Laure subitement révélé, et, plus encore, cette brusque ouverture sur l'infini avaient brisé tous ses sentimens habituels et jusqu'à l'idée qu'elle se faisait de sa propre vie. Dans cette crise qu'un sourd malaise avait préparée, elle avait besoin de Laure, de sa présence, de son affection, comme si la sorte de grandeur qu'elle trouvait en sa conduite et ses paroles pouvaient seules la mettre à l'aise et la secourir.

Que, après ce qu'elle avait appris, tout demeurât immuable et pareil dans son existence, cette supposition blessait sa générosité native. Mais encore, que faire? elle n'en avait pas idée...

Marc, assis près d'elle et causant, lui apportait la rumeur et les échos de ce monde extérieur dont depuis plusieurs semaines elle avait été séparée. Elle le voyait s'intéresser à des objets ou des événemens insignifians et incapables, en ce moment tout au moins, de la toucher. Combien le ton même de sa conversa-

(1) *Copyright by* Bernard Grasset, 1913.
(2) Voyez la *Revue* des 1er et 15 mars, 1er et 15 avril.

tion était différent de celui auquel Laure l'avait déjà presque accoutumée! Pour rompre ce malentendu pénible, plusieurs fois le désir lui vint de confier à Marc ce qui s'était passé; le secret de Laure monta jusqu'à ses lèvres : cependant, il ne lui appartenait pas de le révéler. A quoi bon, du reste? Pourrait-elle même à ce prix faire entendre à Marc la sorte d'émoi dont elle était troublée?

Lui s'apercevait bien qu'elle l'écoutait distraitement, comme si elle avait eu l'esprit captif d'autres préoccupations. Cet accueil le surprit un peu; mais il supposa que c'était l'humeur et le caprice d'un moment, et tout d'abord n'y voulut point prendre garde. Pourtant, au cours de l'après-midi, sa contrariété s'accrut peu à peu et, finalement, bien qu'il ne fût pas habitué à une intimité profonde avec sa femme, il observa chez elle avec impatience ce flot de pensées continu et pour ainsi dire visible, qui la mettait très loin de lui.

Il n'avait jusque-là vu Laure que peu d'instans. Mais, à huit heures, tous les trois furent réunis pour dîner dans la salle à manger : là, au bout de peu de minutes, quelques gestes, de menus indices, les signes d'une entente qui n'existait pas entre Laure et Louise lorsqu'il était parti, lui suggérèrent brusquement l'idée que Laure, pendant son absence, avait pu prendre sur sa femme un grand ascendant. Cette supposition prit corps dès qu'elle l'eut effleuré. Il avait toujours jugé Louise de caractère assez flexible et mobile, et il lui parut tout à coup naturel et presque inévitable que Laure, sortant d'un cloître, avec toute son exaltation, eût fait effort pour l'amener à ses vues. L'attitude de sa femme ainsi interprétée le blessa bien davantage. Ses idées coururent sur cette pente... Il regarda Laure : ses manières effacées et discrètes lui déplurent, et il pensa qu'il faudrait peu de certitudes dans le sens de ses craintes pour détruire la sympathie qu'il lui avait gardée jusque-là.

Longtemps il ne dit rien; dans le silence, chacun poursuivait ses réflexions particulières; or, en ce même moment, Laure avait la sensation vive et directe que la situation présente ne pouvait pas se prolonger.

En se retrouvant auprès de sa sœur après ces quelques heures de séparation, elle avait, en face de Marc, fait précisément la même observation que lui : à savoir qu'entre elles deux, une alliance s'était formée, une indéfinissable et secrète union

dont il était exclu. Elle se douta même qu'il s'en rendait compte, et entrevit ses soupçons. Ainsi, pour la première fois, elle s'aperçut que sa présence pouvait les diviser; et, sentant son tort, dans ce silence glacial qui durait, elle éprouva un grand malaise. Elle prit la résolution de s'éloigner le plus tôt possible, dans deux ou trois jours, pensa-t-elle. Du reste, de toutes façons, sa position ici était devenue trop pénible... Lorsqu'elle se fut ainsi décidée, elle éprouva un réel soulagement, malgré le regret douloureux d'abandonner l'unique affection qui eût jamais brillé dans sa solitude.

Après le dîner, on se rendit dans le salon. Laure se retira de bonne heure.

Lorsqu'elle fut partie, Marc se leva; il marcha un moment de long en large en passant près de Louise, qui était assise dans un fauteuil à l'angle de la cheminée.

Puis il s'arrêta à côté d'elle et lui demanda d'un ton neutre, presque indifférent, presque conciliant :

— Est-ce que Laure va encore rester longtemps?

Malgré cette intonation bienveillante, Louise pressentit le désir secret qui s'abritait sous cette question.

— Mon Dieu, je l'espère..., dit-elle avec simplicité.

Marc ne répondit pas et se remit à marcher. Mais, une minute après, il s'arrêta à nouveau et, comme s'il restait sur le même sujet, il dit qu'en passant à Paris il avait invité plusieurs amis pour une date prochaine, et ajouta :

— Si Laure est encore ici lorsqu'ils viendront, je crains que ce ne soit gênant, — au moins pour elle... Tu te souviens de son arrivée?

Comme Louise ne témoignait rien, il demanda :

— Est-ce que j'ai eu tort de faire ces invitations?

Louise fit un geste ennuyé :

— Cela ne m'amuse plus de voir ces gens, qu'il faudra occuper, distraire...

— Voyons, dit-il, voyons! — la première fois avec un léger accent de reproche, et ensuite comme s'il voulait s'adresser à elle d'une façon très sérieuse.

Elle se redressa assez brusquement :

— Eh bien! continua Marc. Qu'arrive-t-il? Voilà que, maintenant, tu ne veux plus voir personne!

Il ajouta avec une ironie assez douce, comme s'il avait

pénétré ses secrets motifs : « Tu veux, toi aussi, te cloître? »

Elle le regarda d'un air inquiet.

— C'est Laure qui t'a donné ces idées, affirma-t-il avec un peu de brusquerie... C'était facile à prévoir du reste, reprit-il d'un ton mécontent. Réponds-moi, n'est-ce pas vrai?

Elle fit un signe qui pouvait passer pour un signe d'acquiescement.

— Laure s'est mêlée de ce qui ne la regarde pas, dit-il avec le même accent un peu âpre, qui offusqua Louise. Il n'est pas difficile de reconnaître là sa main.

Il ajouta : « Je sais ce qu'elle est... »

Louise, levant la tête, répliqua :

— Je sais que tu le sais.

Il fut très étonné, fronça les sourcils, leurs regards se croisèrent; dans les yeux de sa femme il vit de l'indécision, de la prière, un mystère bizarre. Il regretta soudain sa vivacité, ce mouvement d'humeur. Ayant fait encore quelques pas, il vint s'asseoir en face d'elle et aborda d'autres sujets, sur lesquels il tenta vainement de retenir son attention.

Louise avait été froissée de ses paroles, affligée aussi qu'il eût de l'hostilité envers Laure et qu'il le laissât paraître. De plus, les sentimens de Marc ne lui permettaient plus de douter de l'imminence et de la nécessité d'une solution qui serait certainement pénible. Elle éprouva le désir très vif de se retrouver près de Laure; ayant attendu quelques momens, elle sortit et monta dans la chambre de sa sœur.

Laure était déjà couchée. Quand Louise entra, elle alluma la lampe près d'elle et s'inquiéta de cette visite imprévue.

— Que s'est-il passé? demanda-t-elle.

Louise s'approcha, s'assit au bord du lit; puis, sans donner d'explications, se mit à pleurer. Depuis la veille, elle avait l'esprit et les nerfs tendus; aussi ses larmes la soulageaient. Laure, accoudée sur son oreiller, la regardait avec un regret navré.

— Je ne te comprends pas, dit-elle. Ne te tourmente donc pas.

Elle ajouta :

— Écoute-moi. Dès que je ne serai plus ici, tu seras libre de t'expliquer avec Marc à ta guise. Ainsi rien ne subsistera de la gêne que causent en ce moment ici, soit ma présence, soit mes confidences que tu es obligée de tenir secrètes.

Louise fit signe qu'il ne s'agissait point de cela.

Elle dit en secouant la tête :

— Marc ne me comprendra pas.

On entendit du bruit dehors, comme si de la pluie et de la grêle battaient les murs et les volets. Laure en fit la remarque que Louise ne releva pas ; elle se pencha vers Laure en murmurant :

— Laure, il ne faut pas me quitter ! J'ai tant besoin de toi, maintenant ! Je ne peux m'entendre qu'avec toi !

Laure fut émue. Elle dit :

— Marc n'aimera point que je reste.

Louise fit un signe de tête pour reconnaître que c'était vrai.

— Tu vois bien, conclut Laure.

Elle ajouta avec un sourire en indiquant le lieu de leur entretien :

— Nous aurons presque l'air de tenir des conciliabules...

Louise haussa légèrement les épaules comme pour montrer que peu lui importait ; puis elle dit :

— Si tu savais, Laure, comme je me trouve coupable envers toi ! Maintenant que je connais ta vie, il me semble que tout ce dont est composée la mienne est faux et usurpé ; c'est une sensation de chaque minute, et, si elle s'étend sur l'avenir, je ne saurai comment la supporter.

Elle ajouta :

— En comparaison de moi, tu étais d'une matière si précieuse...

Laure, voyant en elle tant d'émoi, déplora ses confidences de la veille. Elle jugea bien que ce qui l'avait ainsi affectée, c'était moins les événemens eux-mêmes que le récit de ses volontés secrètes, de ses expériences et de ses inquiétudes. Qu'avait-elle besoin de lui parler ainsi ?... Toute sa vie elle avait eu un certain désir caché de dominer les âmes d'autrui, d'y mettre la marque de la sienne. Elle se l'avouait en ce moment et se le reprochait. Longtemps après que sa sœur fut partie, elle continua à réfléchir. Dans ce désarroi où elle voyait Louise, elle se faisait un scrupule de la quitter, et cependant, après ce qu'elle avait ce soir-là observé et appris, il ne lui convenait plus de demeurer. Elle ne savait quel parti prendre.

Elle resta dans le même embarras toute la matinée du lendemain ; ensuite une circonstance survint qui trancha ses doutes.

Avant le déjeuner, elle était restée quelques instans seule avec Marc dans la salle à manger, presque sans échanger avec lui aucune parole. Ensuite Louise vint, s'excusant de son retard ; elle se plaignit de migraine ; elle avait les traits fatigués ; après le déjeuner, elle remonta de bonne heure dans sa chambre. Comme Laure se disposait à aller dans le parc, Marc s'offrit à l'accompagner.

Il s'était en effet proposé de lui faire quelques questions au sujet de ce qu'il avait remarqué la veille, et il jugea cette occasion favorable. Laure pressentit ses intentions.

Le temps était comme la veille, gris, froid, menaçant, le ciel était chargé de nuages. Ils marchèrent un moment sur la terrasse.

Marc éprouva de l'embarras à aborder un point aussi délicat. Il dit qu'il avait, en arrivant, trouvé sa femme tout autre qu'à son départ, distraite, préoccupée ; il demanda à Laure si elle l'avait remarqué aussi, et si elle savait pourquoi. Elle fit un geste évasif et ne répondit rien.

Il poursuivit, révélant cette fois sa pensée d'une façon plus directe :

— Comme je ne pouvais comprendre ce changement, je me suis demandé, Laure, si votre présence n'aurait pas eu sur elle quelque influence imprévue ? Est-ce que cette supposition vous étonne ?... En somme, il n'y aurait rien là d'extraordinaire, et ce pourrait être même sans que vous l'eussiez voulu.

Laure ne se hâta point de répondre, si bien qu'il crut qu'elle ne dirait rien encore. Mais ensuite il vit qu'il s'était fait comprendre plus clairement encore qu'il ne l'avait imaginé. De sa voix unie et calme, elle l'assura qu'elle n'avait pas le moins du monde tenté de modifier les idées ni la manière de vivre de sa sœur selon ses propres sentimens de piété.

— Non point, dit-elle, que je voie là un crime, mais enfin, puisque ce n'est pas, j'aime mieux m'en justifier. Après quoi pourtant elle se hâta d'ajouter qu'elle avait, la veille précisément, fait la même remarque que lui, de sorte qu'aussi la même supposition lui était venue. En conséquence, elle ne doutait pas qu'ils se fussent également rencontrés sur la conclusion à tirer de cette circonstance, à savoir qu'il était préférable qu'elle s'éloignât.

Son assurance tranquille déconcerta un peu Marc, qui pro-

testa; il dit qu'une telle résolution, qu'il devait considérer comme motivée par ses paroles, le peinerait.

Laure le pria de se défendre de ce scrupule, répétant que, avant tout reproche, elle était déjà persuadée autant que lui des avantages de son départ.

Marc alors ne se défendit plus que faiblement, laissant deviner, peut-être malgré lui, qu'il n'avait pas de répugnance véritable pour cette solution. De sorte qu'un moment de silence vint où ils se sentirent tous les deux d'accord sur ce point.

Mais aussitôt Laure se trouva gênée. Après cette promesse d'un prochain départ, quelle attitude avoir devant Marc jusqu'à l'instant où elle quitterait la maison ? Pouvait-elle demeurer avec dignité un jour de plus? Il lui parut que non et qu'elle n'avait qu'à s'éloigner au plus tôt. Elle hésita une seconde à cause de sa sœur... Puis, se tournant vers Marc, elle lui dit, comme conclusion de sa réflexion silencieuse, que plus elle y songeait, plus elle trouvait nécessaire de ne point rester, et qu'elle s'en irait le soir même.

Cette seconde décision, radicale et précipitée, fut mal interprétée par Marc. Il ne douta point qu'elle eût été piquée au vif par ses paroles, et qu'elle cherchât, sinon à le lui faire sentir, au moins à le mettre dans l'embarras en tirant de ses reproches les conséquences les plus dures pour elle-même. Il fut, à son tour, vexé. Il essaya d'expliquer mieux sa démarche et de l'excuser. Laure l'interrompit aussitôt :

— Marc, je vous l'ai déjà dit : vous avez raison et je suis entièrement de votre avis.

Elle était sincère, mais lui ne le voulait point croire. Bref, ils ne s'entendirent pas.

Par dépit, il cessa de faire des objections à ce départ. Elle demanda à quelle heure elle devait quitter la maison pour prendre le train qui la mènerait à Paris. Il lui répondit qu'il lui faudrait être prête à sept heures, que le coupé l'attendrait à ce moment-là.

Comme ils se séparaient, elle lui demanda s'il voudrait bien prévenir Louise.

— Oui, répondit-il.

Laure alla du côté du parc et s'y promena quelques momens. Son cœur, pendant plusieurs minutes, battit avec violence. Elle sentait maintenant davantage le côté pénible de cet entre-

tien. Cependant aurait-elle pu agir autrement ? Non, elle avait été contrainte par les circonstances... Donc, dans quelques heures elle ne serait plus ici.

Marc s'était dirigé du côté des écuries, à la recherche du cocher ; là il donna des ordres pour que la voiture fût prête à l'heure dite. Puis il voulut se rendre près de sa femme pour la mettre au courant de ce qui s'était passé ; il rentra dans la maison ; mais lorsqu'il fut au pied de l'escalier qui menait à la chambre de Louise, il s'arrêta perplexe. N'eût-il pas mieux valu que Laure se chargeât de la prévenir ? Si lui-même racontait l'incident, Louise, quoi qu'il fît, serait persuadée qu'il avait voulu, provoqué peut-être ce départ ? Il hésita un moment ; puis, se persuadant que Laure ne pouvait tarder d'aller trouver sa sœur, il abandonna le dessein de cette explication difficile et se rendit dans son bureau.

Cependant, une fois là, il se dit : « En somme, si Louise pense que je suis cause de ce départ, est-ce qu'elle se trompera tant ? Est-ce que ce n'est pas la vérité, après tout ? » Il eut des remords. Il se rappela tout ce qu'il avait dit à Laure jadis ; vraiment, il n'eût pas dû se donner même les apparences d'un tel tort. Il songea encore que si Laure n'avait point fait l'abandon de sa fortune, sans doute à la mort de Maximilien, elle aurait eu en héritage cette maison qu'elle allait quitter ce soir... Et cependant, devait-il, lui, pour ces motifs, s'interdire la moindre observation si elle était cause de désunion entre sa femme et lui ? Non, son droit était bien certain... Irrité à la fois contre elle et contre lui-même, il marcha longtemps dans la pièce d'un pas nerveux.

Laure se promena quelques momens dans le parc ; puis, lorsqu'elle se fut remise de son premier trouble, elle monta chez elle. Il était déjà plus de trois heures. Elle sonna une femme de chambre, qu'elle attendit vainement ; elle s'occupa seule à préparer son départ. Elle fit sa malle ; lentement, méthodiquement elle rangea ses affaires, s'appliquant à retenir ses pensées sur cet unique souci, matériel et présent, et se gardant par cette occupation contre des réflexions trop graves. Beaucoup de temps passa ainsi ; avant même qu'il fût cinq heures, sous le ciel bas le jour s'obscurcit, et le soir fit glisser ses ombres dans la pièce. Elle regarda au dehors : sur la façade de la maison, qu'elle apercevait de biais, des fenêtres s'éclairèrent çà et là. Le vent pas-

sait par bourrasques sur le parc, faisant gémir les arbres ; par momens, dans le jour finissant, la neige et la grêle tombaient en averses brusques, et de leur chute oblique et violente voilaient le paysage comme un rideau. Un chagrin douloureux se leva dans le cœur de Laure; elle s'approcha de la fenêtre et appuya son front contre la vitre, comme font les enfans tristes par les jours pluvieux.

Elle pensa à sa sœur... Pourquoi Louise n'était-elle pas venue ? Elle l'avait peut-être froissée par sa décision soudaine ? Est-ce qu'il lui faudrait la quitter mécontente et glacée ? Du reste, elle ne la reverrait sans doute pas avant bien longtemps ; qui sait ? elle ne la reverrait peut-être plus ?... Et elle-même, où serait-elle demain ? Son cœur se serra, une inquiétude sourde et tragique envahit son âme, elle éprouva le besoin impérieux d'aller vers sa sœur, de passer à côté d'elle les brefs momens qui la séparaient encore de ce départ irréparable et qu'elle avait voulu.

Elle sortit de sa chambre, descendit l'escalier et se rendit dans le salon, où elle pensait trouver Louise. Elle entra : les deux pièces étaient vides ; elles étaient éclairées comme chaque soir ; elles avaient un air inhabité, sous la lumière immobile, dans le silence morne. Laure les traversa rapidement, presque émue, et gagna une salle du rez-de-chaussée où le petit garçon avait ses jouets et où il passait la plus grande partie de son temps. Elle entr'ouvrit la porte : Louise n'était pas là non plus ; au delà d'un vaste espace d'ombre, elle aperçut dans le fond de la pièce l'enfant avec sa bonne, sous la clarté d'une lampe. Elle voyait de face son visage entouré de cheveux blonds. Il était debout, il appuyait les coudes sur les genoux de sa bonne qui était assise ; et, les mains sous le menton, il levait vers elle ses grands yeux limpides avec l'air d'écouter une paisible histoire. Laure referma la porte sans entrer.

Elle se dit que sans doute Louise n'avait pas quitté sa chambre de l'après-midi. Elle s'y rendit et en effet la trouva là. Louise, dans un angle près d'une fenêtre, était étendue sur un divan qu'une étoffe orientale couvrait de ses plis. La pièce assez vaste était garnie de tentures rares, de meubles anciens et de bibelots ; par terre, au pied du divan, était étalée la peau d'un ours à la gueule énorme, près de laquelle une haute lampe au globe dépoli posait son pied de cuivre mince et tordu.

Louise tenait à la main un livre qu'elle ne lisait pas. Quand Laure se fut approchée d'elle, elle se souleva un peu, et, en même temps qu'elle lui prenait la main, elle lui dit avec une expression de regret, affectueux et peiné :

— Pourquoi m'as-tu laissée seule cet après-midi ? J'ai souffert de la tête tout le temps... Maintenant je vais un peu mieux ..

Laure fut très étonnée de cet accueil si calme.

Elle demanda :

— Marc est venu ?

— Non...

— Comment! s'écria Laure. Marc n'est pas venu ?

Elle recula d'un pas et devint pâle.

Louise, subitement effrayée, se leva :

— Pourquoi ? Qu'y a-t-il ? demanda-t-elle.

— Ce qu'il y a, Louise ? Mais je pars...

— Quand donc ?

— Tout de suite... C'est-à-dire dans deux heures... Marc devait te prévenir...

— Tu pars! Tu ne reviendras pas ?

— Non.

Louise resta quelques secondes immobile, regardant devant elle avec un visage sombre. Elle murmura :

— C'est Marc qui a voulu cela...

— Non, Louise, je m'y suis déterminée moi-même.

— Oh ! Laure, ne me dis pas cela ! fit-elle avec un geste véhément. Elle ajouta : — Du reste, je vous ai vus passer en causant sur la terrasse, c'est alors que tout a été résolu, j'en suis sûre. N'est-ce pas vrai ?

— Marc n'a pas demandé que je m'en aille, protesta Laure.

— Oh ! naturellement, je comprends... Il ne t'a pas dit : Je veux que vous partiez ce soir... ; c'est évident. Mais il t'a parlé de telle manière que tu as dû t'y décider.

— Louise, je trouvais, moi aussi, que je ferais bien de m'en aller... Tu le vois : je mets la discorde entre Marc et toi. Le mieux est que je parte. La voiture m'attendra à sept heures.

— Non, tu ne partiras pas ! dit Louise avec résolution. Tu ne partiras pas, ou, du moins, pas ainsi...

Elle ajouta :

— Ne me quitte pas : que ferai-je ensuite ?... Et toi, où donc iras-tu ? quoi ! dans cette froide maison où je t'aie vue un jour ?

Très animée, elle dit encore :

— Marc s'est mal conduit envers toi, au point qu'il n'a pas osé venir me le dire; cela m'étonne même de sa part... Je te demande pardon pour lui : mais tout ce qu'il pourra faire de blessant à ton égard sera réparé par moi.

Laure lui dit :

— Laisse donc cela, ne te tourmente point!

Elle crut bien faire en ajoutant que rien ne l'obligeait à s'éloigner le soir même.

Louise sonna; sa femme de chambre vint, et, ayant ouvert la porte, resta debout dans l'embrasure.

— Allez dire, commanda Louise, qu'il est inutile d'atteler le coupé : mademoiselle Laure ne partira pas.

La femme de chambre, peut-être surprise du ton impératif de Louise, attendit un instant, répéta l'ordre, puis sortit. Elle alla trouver le cocher, auquel Marc avait parlé, et lui transmit les instructions nouvelles; lui, ayant reçu un ordre de Marc, voulut tenir de lui aussi ce contre-ordre. C'est pourquoi, après conciliabule, la femme de chambre se rendit auprès de Marc, qui était toujours dans son bureau.

Marc lui fit raconter exactement ce qu'elle avait vu et ce qu'on lui avait dit.

— Madame vous a commandé de me prévenir?

— Non, monsieur.

Cette circonstance le froissa. Il se représenta bien ce qui avait dû se passer. Il ne tenait nullement à ce que Laure partît ce jour-là; mais il comprit qu'il avait eu grand tort de ne pas aller trouver sa femme à l'issue de leur conversation, et, pour ne pas laisser la situation s'aggraver davantage, il se rendit auprès d'elle aussitôt.

Dès qu'il fut entré dans la chambre, où toutes deux se trouvaient encore, Louise, s'avançant de quelques pas, lui dit avec vivacité :

— Tu viens savoir pourquoi Laure ne s'en va point?

Marc se tourna vers Laure et lui dit :

— Voyez, c'est la première fois, depuis des années, qu'entre ma femme et moi s'élève une discussion grave. Reconnaissez-y la vérité de ce que je vous disais. Cependant, Laure, vous devez en convenir, je n'ai point demandé que vous vous sépariez de nous : cela, pourquoi Louise ne le sait-elle pas?

Laure allait répondre, mais Louise, avant elle, s'adressa à Marc :

— Il importe peu que tu aies, en causant avec Laure, dit au juste ceci ou cela, puisque je sais qu'en réalité tu désirais son départ, et du reste tu ne t'en es point caché.

Marc la reprit assez doucement, disant qu'elle ne devait point tenir ce langage; puis, avec plus d'autorité, il dit qu'il avait en effet craint de voir régner dans sa maison les sentimens et les idées de Laure, idées qu'il avait connues autrefois, qu'il jugeait dangereuses et qu'il n'aimerait pas voir à sa femme. C'est à ce sujet seulement qu'il avait voulu poser une question à Laure; s'il s'était trompé dans ses suppositions, rien n'était plus simple que de le rassurer.

— Non, Marc, dit Louise d'un ton résolu, tu ne t'étais pas trompé.

— Louise, oh! je t'en prie, dit Laure comme pour lui reprocher cette parole, et l'empêcher de poursuivre... Elle avait remarqué que la figure de Marc s'était contractée et embrunie; et elle voyait avec anxiété ce conflit dont elle était cause croître et se dérouler autour d'elle sans qu'elle pût rien pour l'apaiser. Elle était restée un peu en arrière, debout à côté de la lampe.

Mais Louise ne l'écouta pas, et, les yeux pleins de flammes, continua, avec cette même exaltation dont Laure, depuis deux jours, avait vu plusieurs fois les signes.

— Non, tu ne t'es pas trompé, tu as deviné juste... Je n'ai pas passé toute ma jeunesse à côté de Laure sans qu'il me soit resté d'elle un long souvenir; que j'en aie quelquefois souffert, c'est possible; que parfois, à cause de cette influence cachée, j'aie eu de l'ennui et des larmes, c'est possible encore; et souvent je ne savais pourquoi... Mais, maintenant, je ne pourrai plus oublier; c'est vrai, il est trop tard, je suis attachée à elle, tu ne te trompais pas. Mais, écoute-moi, il est autre chose encore qui fait qu'il me serait impossible de donner tort à ma sœur et de consentir à ce qu'elle soit contrainte de s'en aller d'ici comme il a failli arriver ce soir à cause de toi... Cela, un jour tu l'aurais regretté toi-même. Oui, tu l'aurais regretté; Marc, au lieu de t'irriter, remercie-moi.

— Oh! Louise, je t'en prie! dit de nouveau Laure, inquiète de son ton ardent et ne sachant où pouvait l'entraîner le mouvement de ses paroles et de ses pensées.

Mais elle ne l'écouta point.

— Oui, quelque chose fait que ce départ brutal est révoltant,

impossible, que je ne peux pas l'accepter; quelque chose que tu as ignoré sans doute et qui fait que cela ne se peut pas...

A ces mots, Laure effrayée se rapprocha d'elle.

—Mais, Louise, que veux-tu dire? Est-ce ce que je t'ai raconté?

Elle ne voyait pas de lien entre cet événement et la situation présente. Elle saisit le bras de Louise et s'adressant à elle avec vivacité :

— Je t'en supplie, tais-toi! Tu m'avais promis le silence...

— Mais pourquoi cacher cela? Il faut bien que je m'explique au contraire, car c'est l'heure ou jamais...

— Comment! c'est donc vrai?... Oh! Louise, tais-toi! Je t'en supplie, tais-toi! Ces paroles que tu veux prononcer, tu ne pourras plus les réparer; je suis sûre que tu les regretteras. Je t'ai prévenue déjà : un abîme sera creusé entre vous et moi; c'est un éternel adieu!...

Malgré ces supplications de Laure, Louise, en quelques phrases rapides et décidées, dit à Marc à quel prix leur mariage s'était fait. Dès les premiers mots, Laure avait reculé de quelques pas, jusqu'à ce coin plus éclairé où elle avait trouvé Louise en arrivant. Marc, déconcerté, se tourna vers elle, comme s'il sollicitait une protestation ou un démenti. Elle resta immobile. Il murmura, après quelques secondes de silence :

—Louise, je pense, comme Laure, que tu ne devais rien dire...

Elle répliqua :

— Mais tu m'y as obligée...

Elle reprit avec éclat :

— Oh! c'est que tu ne me comprends pas... Il ne s'agit point de toi, Marc : je n'ai pas voulu te faire de reproches, même pour ce qui s'est passé ce soir; non, ce n'est point cela. Seulement, représente-toi ce que je fus, moi, en cette circonstance, moi qui suis venue, ne me doutant de rien, ou plutôt, égoïste, aveugle, et qui ai été cause pour Laure d'un si profond changement; elle ne m'en a point voulu pourtant, et s'est au contraire sacrifiée pour me rendre heureuse... Alors, le sachant maintenant, puis-je consentir à ce qu'elle subisse quelque offense ici? Est-ce que je peux ne pas me révolter? Tu me comprends, à présent... Non, je te le répète, Marc, ce n'est pas que j'aie eu l'idée de te blâmer en quoi que ce fût, je ne pensais pas à cela; je ne pensais même pas à toi; sinon, j'aurais peut-être, en effet, préféré ne rien dire. Mais moi! vois donc! moi, qui suis toute chargée de

sa solitude, puis-je ne pas me demander seulement où elle va aller? Puis-je la laisser partir ainsi, brusquement, par cette tempête et cette nuit? Songe, songe à moi...

Laure, après un premier moment d'extrême embarras, s'était redressée avec fierté. Au contraire, l'attitude de Marc manifesta l'incertitude et un grand malaise. Son premier mouvement avait été tout de surprise et de regret; mais bientôt après, découvrant les conséquences de cette révélation soudaine, il éprouva aussi de la contrariété et du dépit, car il se vit, en cet instant décisif et qui commandait l'avenir, obligé de s'incliner devant Laure, de s'effacer, de céder, quoi qu'il pût penser du présent. Tout d'abord, s'étant tourné vers elle, il lui avait dit, d'une voix émue et qui tremblait un peu :

— Certes, il eût mieux valu mille fois que je quitte moi-même cette maison plutôt que vous en laisser partir mécontente et blessée... Ensuite, ses phrases se succédèrent, isolées, coupées, hésitantes :

— En tout cas, je n'augmenterai pas mes torts envers vous. Jamais je ne vous reprocherai plus rien... Louise a eu raison de m'instruire.

Il s'arrêta, puis, comme s'il se reprenait et comme si sa pensée plongeait en des perspectives graves et lointaines, il ajouta :

— Il faut l'en remercier peut-être, ou bien peut-être il eût encore mieux valu plus d'oubli...

— Non, dit Laure, il ne faut pas blâmer Louise. Mais ses paroles iront à l'encontre de ce qu'elle voulait : elle a eu tort de briser un silence qui seul pouvait permettre encore de différer nos adieux; maintenant, l'heure en est venue.

— Oui, reprit Marc, pensif et convaincu, il est vrai, l'heure en est venue.

— Pourquoi? dit Louise avec vivacité en s'adressant à Laure.

— Oh! Louise, voyons!

Elle fit un geste qui allait d'elle à Marc, pour indiquer qu'à cause de ce qu'il savait sur elle, elle ne pourrait demeurer désormais auprès de lui. Louise ne dit plus rien : de sorte que cette nécessité d'une définitive séparation, qu'elle avait voulu écarter et qui pourtant depuis deux jours ne cessait de s'affirmer et de grandir, maintenant planait au-dessus d'eux, perceptible pour chacun, exigeante, pressante, inévitable; et la même question oscilla dans l'âme de tous : Qui donc va dire adieu?

Quelques secondes passèrent, lourdes d'attente et d'immobilité : puis Laure allait parler, mais Louise, d'une voix à la fois timide et nette, murmura :

— Laure ne partira pas...

— Louise, c'est donc moi qui m'en irai? dit Marc, comme pour lui remémorer la portée immense d'un pareil choix.

Mais ces paroles ne l'arrêtèrent point. Au contraire, d'un mouvement spontané, elle ouvrit les bras, les tendit vers Laure, et elle s'avança vers elle en disant :

— Non, Laure ne partira pas! Non! car j'ai trop besoin d'elle : elle sait bien pourquoi... Elle seule au monde peut savoir pourquoi...

Elle traversa une partie de la pièce et vint jusqu'auprès de Laure, qui, craintive et désolée, regardait dans ses yeux une flamme merveilleuse. Elle serra Laure dans ses bras.

Marc répéta, non sans amertume :

— Par conséquent, tu en as décidé, Louise : c'est moi qui m'en irai.

Laure avait senti qu'elle ne pouvait, en ce moment, repousser sa sœur sans lui causer une déception capable de la briser. Elle-même, d'autre part, ne se défendait point d'un sentiment de reconnaissance pour cet élan d'amour profond; aussi elle ne fit que murmurer plusieurs fois le nom de Louise, comme si elle la suppliait de prendre garde et de réfléchir.

Mais Marc l'interrompit :

— Non, Laure, cessez cet appel. Il est trop tard maintenant : à quoi bon ajouter un seul mot, puisque, entre vous et moi, il fallait choisir et puisque ma femme a choisi? Quand il me serait donné de rester, de quel prix pensez-vous que ce puisse être pour moi à présent? Non, n'offrez rien ni ne demandez rien; je pars. Et, du reste, jugez-en : maintenant que vous avez passé entre nous, que me servirait encore d'être ici?

En prononçant ces derniers mots, une sourde irritation fit frémir sa voix, malgré sa volonté bien arrêtée d'avoir des égards pour Laure. Pour elle, elle ne douta pas que Louise l'eût cruellement blessé, et elle devina qu'en cette minute, il les enveloppait l'une et l'autre dans un égal ressentiment. Louise s'en rendait compte aussi, et s'écartait de lui d'autant plus.

Maintenant, épuisée d'émotion, elle s'appuyait contre sa sœur, comme si elle s'était tout entière remise à elle.

Marc poursuivait :

— Restez donc avec Louise... Puisque vous me l'avez donnée, reprenez-la...

Il ajouta :

— Ou plutôt, que dis-je? c'est déjà fait! Vous l'avez reprise déjà. Notre union, peut-être, méritait plus de respect, quoi qu'on y pût critiquer. Mais je ne me permettrai même pas de me défendre contre vous; je vous l'ai dit: je m'en dénie le droit. Il est juste et naturel que ce soit moi qui m'éloigne; c'est mon tour, Laure. Et puis, la maison est à vous : j'aurais eu honte s'il vous en avait fallu sortir à cause de moi.

Laure ne tenta point de répondre : il lui parut que tout effort serait vain pour empêcher la situation de se dénouer suivant sa nécessité présente. Mais déjà elle se promettait de s'appliquer par la suite à réparer ce désordre né de ses actions passées. Marc sans doute pensa lui-même que cet adieu n'était peut-être pas irréparable.

— Laure, vous réfléchirez, dit-il avant de s'éloigner.

— Marc! dit-elle, il ne s'agit point de moi... Attendez, la paix reviendra...

Marc déclara qu'en partant il emmènerait son fils. Louise, à ces mots, se redressa, comme pour la prendre à témoin que c'était là une chose abominable.

Mais Laure, dont la pensée était tournée déjà vers l'avenir, estimant que Marc emportait le gage le meilleur d'une réconciliation future, et, d'autre part, craignant peut-être pour l'instant des paroles trop vives, empêcha Louise de protester.

Marc dit :

— Je sais, Laure, que si vous m'en priiez, je le devrais laisser. Mais comprenez que, si je vous l'enlève, ce n'est point pour vous offenser, ni pour offenser sa mère. Seulement, j'aurais un scrupule à vous le confier : il aura d'autres maîtres que vous.

Elles restèrent seules.

Un temps assez long passa. Laure se demandait si Louise n'aurait pas un regret, si elle n'allait pas, par un brusque retour, empêcher ce qui s'accomplissait. Elle attendait, n'osant rien dire, la regardant. Mais Louise, assise, immobile, les yeux un peu vagues, semblait presque distraite du présent.

On entendit une voiture rouler sur le sable de la terrasse. Louise alors tressaillit; elle se redressa, comme si elle était

ramenée tout à coup au cœur d'une réalité qui la blessait. Elle se leva, elle alla jusqu'à la fenêtre qu'elle ouvrit; le vent bruissait dans la nuit noire. Elle se pencha; elle ne vit rien. Elle revint s'asseoir; puis, comme comprenant maintenant mieux ce qui s'était passé, elle se mit à pleurer.

Elle attira Laure près d'elle; elle demanda :

— Ai-je eu tort?

Laure, debout près d'elle, pour le moment désireuse avant tout de la consoler, dit :

— Rappelle-toi qu'au lieu d'eux ce serait moi qui partirais...

Louise dit :

— C'est vrai. C'est vrai...

Et elle ajouta : « Il ne me reste que toi! »

Par la fenêtre encore ouverte, un grand coup de vent ténébreux entra, qui fit vaciller la lumière des lampes, jeta des gouttes de pluie sur le parquet brillant, remua les rideaux et alla secouer dans un vase une gerbe de fleurs d'où tombèrent quelques pétales.

Près de sa sœur, inclinée, pleurant, dans cette pièce qui venait d'être témoin de cette scène violente, Laure sentit avec un frisson passer ce souffle destructeur, venu des profondeurs de la nuit, et où il lui sembla reconnaître une puissance tragique et familière.

Louise lui dit :

— Vois : à présent, je te suis soumise, je suis pareille à toi. Est-ce que pour toi ce n'est pas beaucoup?

Elle ne doutait point d'une réponse affirmative. Mais au contraire, cette question fit faire à Laure un retour très grave sur elle-même : non, elle ne tenait plus à cette domination sur les âmes; non, elle n'aspirait plus à cette souveraineté autrefois si précieuse. Déjà, la veille, elle s'était reproché ce penchant ancien et secret: et depuis, s'était encore élargi son savoir!

Aussi elle dit à mi-voix, suivant un sentiment intérieur plus encore qu'elle ne répondait à la question posée :

— Non, Louise, je ne suis plus ainsi...

XI

Le lendemain matin, quand Laure descendit de sa chambre, elle fut frappée de l'aspect de la maison. Aucune animation,

point de bruit ; partout quelque chose de glacé et d'inquiet. Non que le train ordinaire de la vie fût dérangé ; les domestiques vaquaient comme de coutume à leurs occupations, mais silencieusement, avec l'air de craindre ou d'épier. Ils n'avaient guère pu manquer d'interpréter le brusque départ de Marc comme une rupture entre sa femme et lui, et avaient dû supposer que Laure n'était pas étrangère à cette circonstance. Elle crut entrevoir ce soupçon, mêlé peut-être d'un secret reproche, dans quelques regards rapides qui heurtèrent le sien... Émue par ce morne accablement, qui semblait atteindre jusqu'aux choses mêmes, elle sortit et se promena un moment sur la terrasse. Ces effets de sa présence, visibles autour d'elle, cette sourde accusation éparse faisaient venir de toutes parts et peser sur sa conscience un sentiment très poignant de responsabilité.

Ce sentiment était si puissant qu'il l'enveloppait tout entière, pénétrait jusqu'à l'intime de son être. Car elle se disait que, si elle était cause de ces événemens pénibles, cependant ils s'étaient accomplis en dehors d'elle, non seulement sans qu'elle les eût conduits, mais encore sans qu'elle y eût librement participé : c'est pourquoi elle se voyait coupable, non dans sa volonté, mais bien plus profondément, dans sa nature même... Ainsi pensait-elle, tandis qu'elle marchait en face de la maison inerte aux volets mi-clos, dans la brume légère de cette matinée sans soleil.

Elle était venue ici quelques semaines plus tôt comme pour une tentative nouvelle : oui, après cette misère intérieure rencontrée aux extrêmes de la solitude et du renoncement, elle avait désiré savoir si elle trouverait un peu plus de bien-être au milieu des personnes qui avaient accepté la vie avec simplicité. Mais de cette expérience qu'était-il résulté ? ce qu'elle avait devant les yeux, ces signes de malheur sur cette maison, entre toutes la plus chère, où elle avait passé.

Donc elle voyait que, de quelque côté que s'adressât son âme, elle était vouée à un échec total.

Cette constatation, quoique très amère, ne la révolta point ; elle s'y soumit comme à une nécessité désormais inéluctable. Il lui apparut avec évidence qu'elle avait pour ainsi dire apporté en naissant et ensuite traîné partout un certain savoir sur la vie qui était un savoir dangereux. Sur cette connaissance fatale, à la fois science et inquiétude, elle avait osé ici, devant des yeux

préparés à bien voir, faire des confidences trop secrètes et lever un coin de rideau : mais, à l'avenir, elle ne voulait plus répandre autour d'elle le trouble qu'elle ressentait.

Une chose cependant lui demeurait presque inexplicable : comment se faisait-il qu'elle, voyageuse lasse d'elle-même, désabusée, portant dans le cœur cette sorte de désenchantement des choses éternelles, fatiguée des rives lointaines, comment avait-elle pu, sans le vouloir, et presque malgré elle, susciter tant d'enthousiasme pour ce qui l'avait déçue? Il ne suffisait pas de mettre en garde, de prévenir! Rien ne servait, ni l'expérience d'autrui, ni aveux, ni avertissemens, ni conseils! C'était un mal qui rayonnait de ses pensées : si elle voulait l'épargner à d'autres, elle devait se taire rigoureusement, ne plus rien laisser transparaître de sa nature profonde, enfermer dans un silence unique à la fois espoirs et désillusions, les désirs et les larmes.

Oui, auprès de sa sœur, telle était la conduite qu'elle devait désormais tenir : plus jamais elle ne laisserait sur ses actes ou ses paroles glisser un reflet de ses sentimens intimes et véritables... Elle se promit de se tenir strictement à ce dessein durant les jours suivans, mais sans soupçonner encore durant ces premières minutes combien, pour cette épreuve, il lui faudrait de courage et même de dureté.

Au cours de cette matinée, elle se rendit près de sa sœur, qu'elle trouva prête à sortir. Elle lui dit qu'elle était levée depuis longtemps, qu'il y avait dans la maison une pénible atmosphère de mélancolie, qu'elle avait été surtout attristée de l'absence du petit garçon. Une ombre passa sur le visage de Louise, qui souffrit non seulement de ce que disait Laure, mais surtout qu'elle le dît. Elle s'étonna de ce changement dans ses manières. Ainsi commença cet obscur et douloureux conflit.

Laure ne modifia pas extérieurement ni même visiblement son attitude envers sa sœur : mais elle eut désormais l'air de ne rien savoir des sentimens qui l'avaient troublée. Cela sans affectation, sans parti pris apparent : elle ne se dérobait point aux questions, parlait du même ton qu'auparavant ; ce n'étaient que des altérations insensibles, un léger changement de nuances comme si toutes ses pensées à la fois étaient devenues d'un degré plus vulgaires. S'il était question de la scène de la veille, elle paraissait n'y voir qu'un incident assez commun, regrettable du reste, et auquel elle était affligée d'avoir donné

occasion : mais rien ne témoignait qu'elle en eût connu le sens véritable. Sans cesser d'être affectueuse, elle écartait cependant doucement la tendresse vive de sa sœur, arrêtant de loin tout élan, évitant toute parole qui eût pu permettre à des sentimens d'ordre profond de se produire et de s'exprimer; enfin, après avoir provoqué ce grand ébranlement d'âme, ne le connaissant et ne le reflétant plus qu'à la façon d'un miroir défectueux qui diminue et qui déforme.

Louise en ressentit de la gêne et un malaise cruel avant même qu'elle eût compris pourquoi. Puis, peu à peu, son inquiétude s'éclaira, grandit; ne percevant aucun signe des intentions de Laure et très éloignée de pénétrer son silence, au cours même de cette première journée, elle vint à se demander s'il serait vrai que sa sœur eût cessé de la comprendre.

Laure, qui voyait son chagrin, lui dit que de plus en plus elle se repentait de lui avoir laissé connaître les événemens survenus huit années plus tôt; mais Louise murmura, hochant la tête :

— Non, Laure, non... Il ne s'agit plus de cela.

Mais elle ne savait comment s'expliquer.

Laure, à plusieurs reprises, lui dit qu'elle la remerciait d'avoir voulu à tout prix lui éviter un départ qui eût pu paraître humiliant; et elle ajouta une fois :

—Mais certes, à présent, je m'en irai sans qu'il puisse venir à l'idée de personne que j'y ai été contrainte.

A ces mots, Louise dit d'une façon un peu brusque et amère :

— Comment! Tu veux donc t'en aller ?

Elle paraissait stupéfiée de cette perspective; et Laure, au contraire, sembla n'en avoir jamais envisagé d'autre.

Tout le long de ce jour, Louise chercha à provoquer des paroles qui, tout au moins, porteraient sur la réalité de leur situation présente; mais elle n'y réussit pas. Laure, doucement, sans éclat, réduisait ce que disait sa sœur à des proportions sages et banales; son calme, sa sérénité indifférente ne se démentirent pas et elle ne mettait pas à suivre son dessein assez d'empressement pour le trahir.

Lorsque le soir, après dîner, Louise, tourmentée d'un effroi nouveau, se trouva dans le salon seule en compagnie de Laure qui ne disait rien, tout à coup, elle murmura :

— Laure, si tu pars, je veux m'en aller avec toi...

Cette phrase, jetée timidement dans leur silence, avait un accent de prière que Laure aurait dû entendre.

Distraitement, quoique d'une façon amicale, elle répondit :

— Quelle idée! Tu n'y as pas réfléchi...

Apparemment, elle n'avait pas une seconde pris cette demande au sérieux.

— Mais si, insista Louise, c'est ce que je veux...

Laure lui dit :

— Tu as donc renoncé à voir ton mari et ton fils? mais comme si elle lui prêtait une opinion absurde, à laquelle il n'était même pas possible de s'arrêter.

Louise, confuse, fut contrainte de répondre « non, » et Laure l'abandonna sur cette contradiction; puis elle s'occupa d'autre chose, sans paraître même garder la mémoire de ce qui venait d'être dit. Cependant elle ajouta, d'une façon à la fois détachée et nette :

— Lorsque je serai partie, Marc reviendra...

Louise, qui jugeait que sa rupture avec Marc était grave et peut-être irréparable, ne répondit rien; mais à plusieurs reprises elle secoua la tête tristement, elle pensa : « Non, décidément, Laure ne se rend pas compte... Elle était là, tout s'est passé devant elle, autour d'elle, et pourtant on dirait qu'elle a été comme une étrangère; elle voyait, et c'est comme si elle n'avait pas vu... Sinon, elle saurait bien que ce qu'elle dit et fait à présent ne suffit point : mais moi, qui ai tant cru en elle, que me reste-t-il désormais? » Sans doute, l'idée l'effleura que cette réserve pouvait être méditée et voulue ; mais, quoi que ce fût qui manquât, que ce fût compréhension, sympathie ou bonne volonté, en tout cas quelque chose faisait défaut, sur quoi elle avait compté absolument, sur quoi s'appuyait tout l'avenir. Ce n'était qu'illusion, mirage! S'était-elle trompée à ce point? Et elle avait tout sacrifié! Ses idées couraient hâtives, et son imagination animée poussait sa déception à bout... Les mains posées sur les bras de son fauteuil, elle regardait devant elle comme si elle avait vu défiler des visions douloureuses, et toute son attitude exprimait la lassitude et le découragement.

Mais Laure ne fit attention ni au regard suppliant que de temps en temps elle jetait vers elle, ni à sa détresse, qu'elle avait l'air de lui offrir. Certes elle voyait bien, mais elle était résolue à demeurer près d'elle inflexible et ignorante, malgré sa

tendresse et sa pitié. Elle savait qu'à sa sœur tout manquait à la fois; que ses enthousiasmes, ses élans vers ce qui lui apparaissait le plus noble et le plus haut, maintenant blessés, désorientés, retombaient comme des chimères et des mensonges. Et, cependant, il valait mieux, dans cette angoisse même, qu'elle ne reçût ni aide ni conseil, afin qu'une heure arrivât où, accablée de son attente vaine et la jugeant à jamais inféconde, elle consentît à nouveau et se pliât au bonheur plus simple qu'elle avait fui. Laure se disait que, quand aurait sonné cette heure d'amertume souveraine et d'oubli, elle s'en irait pour toujours, et d'abord elle se rendrait près de Marc pour le prier d'oublier de son côté et de revenir... Mais, pour cela, il était nécessaire que Louise n'entendît pas un mot qui la secourût, que pas une lueur ne brillât dans ses doutes, que pas un regard ami ne traversât sa solitude : ainsi cette crise se dénouerait dans le silence et la nuit, où seulement peut périr un mal profond.

Le lendemain, Louise, repliée sur elle-même, sombre, n'essaya même plus de la questionner, comme si déjà elle s'était persuadée que toute tentative était perdue d'avance et qu'elle ne pouvait compter sur elle. Et Laure, comme la veille, évita de prononcer aucune parole qui porterait sur sa peine véritable. Mais elle eut besoin de toute l'énergie qu'elle s'était promise pour ne pas faire un mouvement vers cette détresse où elle reconnaissait la sienne. Car, elle aussi, avait jeté ce même appel douloureux et vain; elle aussi, avait souffert d'une attente pareille qui se blessait partout et qui dans tout l'univers ne rencontrait nul écho, et il fallait maintenant que ce fût elle qui, à l'égard d'une autre personne, réalisât ce refus et détînt ce silence !

Cependant il valait mieux que sa sœur fît en quelques jours cette expérience décisive et brève, plutôt que d'être entraînée là où elle-même n'avait jamais été satisfaite ni consolée. Mais quel dur combat pour briser dans le cœur d'autrui les sentimens qui lui étaient le plus intimes et le plus chers, pour les détruire après les avoir fait naître ! Elle savait qu'elle écartait d'elle à jamais la seule amitié qui fût selon son destin, le seul repos, le seul bonheur pour elle. Plusieurs fois, elle se sentit proche de sa sœur par la pensée, si pareille, si unie à elle, si voisine, si aimante, qu'elle-même s'étonnait qu'il suffît, pour creuser des abîmes, de cette apparence glacée.

Le jour suivant, elles sortirent ensemble l'après-midi. Louise,

intentionnellement, dirigea leurs pas sur les chemins de la colline ; et, ainsi, elles allèrent jusqu'à l'endroit où elles avaient causé quelques jours plus tôt.

Le ciel était jusqu'à l'horizon uniformément triste et gris.

D'une voix résignée, douce, à peine plaintive, Louise dit :

— Tu vois, Laure, c'était ici, je ne l'oublierai jamais... Ici, un jour, non seulement j'ai appris ce que tu as été jadis pour moi, mais je me suis sentie transformée par ta présence, et, pour ainsi dire, illuminée intérieurement. Ce jour-là, j'ai pensé que, si tu le voulais, tu pourrais m'élever au-dessus de ce que j'ai été jusqu'ici... J'ai cru cela, mais voilà qu'à présent, tu ne m'entends plus; on dirait qu'entre nous une porte s'est fermée ! Cependant, à cause de toi, j'ai délaissé tout ce que j'avais. Je me disais : Si j'agis ainsi, Laure sait pourquoi...

Sa voix s'attrista et elle ajouta en laissant tomber les mains :

— En me disant cela, je me trompais : Laure ne savait pas.

Ce reproche voilé et mélancolique n'ajoutait rien à ce qu'avait deviné Laure. Elle ne répondit pas ; aussi Louise reprit d'un ton qui, maintenant, insistait davantage :

— En vérité, il m'est difficile d'admettre que tu ne sais plus ce que je veux dire : si tu me désapprouves, il vaudrait mieux le laisser paraître, car même un reproche me serait précieux. Tandis qu'en me refusant cette aide, tu laisses supposer qu'à tes yeux, je compte à peine et que tu n'es occupée que de toi... Tu ne songes qu'à t'éloigner ; tu as l'air de t'être désintéressée de ce qui me concerne ; et peut-être cependant tu n'en as point le droit autant que tu penses.

Sa voix s'était relevée, plus ferme et précise, presque accusatrice, et Laure crut y distinguer une nuance de ressentiment. Elle ne répondit que sur le dernier point, avec indulgence, de la façon dont on écarte un reproche injuste sans tenir rigueur à celui qui l'a fait. Elle dit à Louise qu'elle avait tort de la rendre responsable de ce qui s'était passé ; elle n'était point cause du départ de Marc, puisque au contraire elle avait fait son possible pour s'y opposer.

Louise fit un bref signe de tête approbatif, qui était en même temps presque dédaigneux, comme si elle indiquait qu'elle accordait ce point, et, puisque c'était inutile, n'y reviendrait plus.

Mais elle répéta avec amertume l'une des questions qu'elle avait déjà posées :

— N'est-ce point vrai que maintenant encore tu n'attends que le moment de t'éloigner ?

Et comme Laure, quoique émue, ne se hâtait point de répondre, elle dit :

— Tu es dure, Laure...

Laure regardait la terre à ses pieds. Cette dernière parole l'atteignit au fond de l'âme. Elle songea : « C'est vrai, Louise a raison : plusieurs fois dans ma vie j'ai été dure; mais je sais bien pourquoi : et précisément parce que je le sais je n'entraînerai jamais personne dans ces voies de l'infini où l'on apprend à être dure. »

Toutefois, délaissant ses pensées, elle se contenta de répondre à la question posée par Louise :

— Avant de m'en aller, j'attendrai quelque temps si tu le désires, cependant peu de jours, pour que Marc ne puisse rien me reprocher.

— A cet égard, qu'importe le nombre de jours ! murmura Louise, à la fois découragée et impatiente. Elle laissa ses yeux errer au loin sur la plaine : « Comme la lumière est terne aujourd'hui ! dit-elle ; à perte de vue, la plaine s'étend sous son manteau sombre. »

Puis, ayant réfléchi, elle s'adressa de nouveau à Laure :

— Tu as l'air hautaine et détachée ; mais ce n'est qu'une apparence ; en fait, tu n'es pas si assurée, et je jurerais qu'au fond du cœur tu souffres et tu ne sais rien.

Presque impérativement, elle ajouta :

— Laure, regarde-moi !

Laure tourna lentement la tête vers elle ; Louise chercha à lire dans ses yeux ; mais elle les trouva inertes, voilés, et son regard s'y brisa.

« Non seulement je souffre et je ne sais rien, pensait Laure, mais cela même je suis condamnée à ne le révéler jamais... Ainsi d'autres souffrances passeront près de moi, même les plus pures, les plus chères, même filles de la mienne, sans qu'il me soit permis d'avoir pour elles une larme ou un regard d'amitié. » Mais en même temps, comme Louise la dévisageait toujours, elle lui dit :

— Pourquoi cherches-tu à lire ainsi au fond de mes yeux ? Les crois-tu pleins de mensonges ?... De quoi t'inquiètes-tu ? Hélas ! pourquoi m'avoir, une fois après l'autre, menée sur cette colline ?

— Ni une fois ni l'autre je n'y suis venue en vain. Malgré tout, malgré toi, quelque chose en demeurera...

Avec un accent désolé, elle ajouta, suivant la même pensée :

— Laure, puisque tu es ainsi à présent, il valait mieux ne point venir, ne jamais entrer dans ma maison...

A ces mots, la figure de Laure se contracta péniblement; elle acquiesça cependant aussitôt et dit :

— Certes, je le sais bien, il eût mieux valu.

Les deux jours suivans, elles ne se parlèrent presque pas, Laure montrait la même humeur qu'auparavant, complaisante, calme, et elle paraissait ne pas même remarquer que sa sœur l'évitait. Maintenant, c'était Louise qui se tenait à l'écart, offensée, morne, répondant à peine, voulant sans doute opposer à l'indifférence de Laure une indifférence égale. Et pourtant, dès le deuxième jour, Laure sentit que cette volonté hautaine déjà cédait, fléchissait, s'inclinait, que sa sœur se rapprochait d'elle, sans l'avoir comprise probablement, mais sans doute émue à la longue et vaincue par la grandeur austère de son silence.

Le soir de ce jour, assises comme à l'ordinaire dans le salon, au milieu de la maison sans bruit, Laure parcourait un journal des yeux, et Louise était près d'elle, inoccupée. Or, elle sentit que la main de Louise se posait doucement sur son bras; elle ne bougea pas; elle entendit ces paroles lentes glisser devant elle comme un souffle, chuchotées et distinctes :

— Laure, ma chère Laure, pour une fois réponds-moi donc... Laisse-moi, pars si tu le veux, puisque aussi bien tu m'as déjà abandonnée. Mais, je t'en supplie, au moins dis-moi si tu fais exprès de ne plus me connaître; car si je savais qu'il en est ainsi, je me serais moins trompée et te pardonnerais mieux.

Laure ne prononça pas un seul mot, mais son regard se détacha de sa lecture, et, chargé d'un sens très lourd, s'arrêta quelques secondes sur le visage de sa sœur; ensuite ses yeux plongèrent au loin dans l'ombre, droit devant elle et fixement. A plusieurs reprises sa poitrine se souleva et sa respiration émue fit un léger bruit; elle ne fit rien pour réprimer ce signe qui la trahissait... Donc, Louise ne reçut aucune réponse, mais elle vit ce regard immobile et elle entendit ce souffle pressé; ce fut assez pour qu'elle pressentît un monde d'intentions mystérieuses; tout à coup persuadée, et peut-être repentante, elle se

pencha dans une attitude soumise, inclinant sous le regard de Laure la masse de ses cheveux noirs, tandis qu'elle laissait sur son bras reposer encore une main tremblante.

Elles restèrent ainsi quelques instans, se comprenant à demi, dans une sorte de trêve tacite, hors de la trame des incidens et des heures. Mais pour rompre cette confidence muette qui déjà débordait ses desseins, Laure se leva; elle fit quelques pas dans la pièce. Elle vit qu'elle était devenue libre, que sa sœur maintenant était docile et brisée : et elle faillit pleurer.

Elle dit :

— Louise, je partirai...

Bien que cette parole fût hâtive et presque brutale, elles n'en eurent ni l'une ni l'autre l'impression précise, tant cette résolution était enveloppée encore de ce qui s'était mystérieusement passé.

Aussi Louise ne protesta point.

Après quelques secondes, Laure dit, presque comme si elle commandait :

— Tu resteras ici, tu ne feras rien avant que je t'écrive.

Louise acquiesça d'un léger signe de tête.

Elle était restée assise; Laure s'approcha d'elle, posa la main sur ses cheveux et demanda :

— Tu ne m'en veux point?

Louise secoua la tête et dit :

— Non.

Laure, après ce commencement d'entente, avait craint d'être désormais plus faible, et que, par cette première fêlure, bientôt tout son secret ne s'enfuit. C'est pourquoi, voyant son départ possible, elle s'était hâtée de le décider. De plus, elle savait que Marc était, pour le moment, dans sa propriété de Vauxcelles, située à une douzaine de kilomètres; elle avait fait le projet d'aller le trouver là : mais il pouvait s'éloigner d'un jour à l'autre...

Donc, le lendemain même elle quitta la Mettrie.

Vers une heure de l'après-midi, la victoria qui devait l'emmener attendait devant le perron. Louise vint avec elle sur le seuil. Les nuages ternes et froids de la semaine précédente s'étaient écartés, le ciel était bleu; le soleil brillait; et, comme elles passaient la porte de la maison, un souffle de chaleur jeune et caressante vint glisser sur leurs visages. C'était de toute l'année le premier jour véritablement beau; non point pareil

aux quelques après-midi lumineuses éparses sur le mois d'avril, non plus cet éclat fragile et sec; mais il régnait dans l'atmosphère une singulière douceur, pénétrante, neuve; dans le jardin verdissant, chaque branche se parait de bourgeons, et on eût dit qu'il était sensible à tous les êtres de la création que, après une longue attente, cette fois le printemps s'était déclaré.

Laure descendait déjà les degrés du perron, Louise lui dit :

— Voilà que tu me délaisses et tu t'en vas dans cette lumière...

Elle continua, regardant le jardin devant elle :

— C'est étrange comme, durant ces derniers jours brumeux, tout a sourdement travaillé pour qu'éclate aujourd'hui ce tardif printemps. Mais les maisons sont encore froides...

Laure, avant de se séparer d'elle, l'embrassa et lui demanda d'avoir confiance. Louise retint sa main et lui dit :

— Une fois de plus il me faut savoir que je te retenais ici par force et que tu n'y restais qu'à contre-cœur. Je sais l'importance de cet adieu... Mais laissons cela, n'en parlons plus : j'accepte, je ne demande rien. Tu vois, je ne t'ai même pas questionnée sur ce que tu attendais de l'avenir pour toi ou pour moi... Et cependant, reprit-elle comme la priant, songe une fois à tout ce que tu emportes avec toi d'ici, et qui n'y sera jamais plus.

Elle accompagna ces derniers mots d'un geste navré, venu du fond d'elle-même, et qui semblait désigner à la fois elle et cette nature enchantée du printemps.

Laure monta dans la voiture, qui partit, gagna le village sur les coteaux, puis descendit vers le pont pour passer l'Allier. Arrivée là, Laure donna au cocher l'ordre de la conduire au château de Marc, à Vauxcelles, au lieu de la mener à Moulins, comme il avait été convenu précédemment. De sorte que le landau traversa la plaine, puis gravit les hauteurs qui la bordent de l'autre côté.

Laure ne se retourna point pour voir la maison ni l'amphithéâtre de ses collines; car, même en repoussant toute impression du dehors, même close ainsi et repliée sur elle-même, elle avait déjà peine à soutenir sa volonté et à empêcher ses pleurs. Il n'y avait cependant autour d'elle que paix et universelle bienveillance; le vent qui courait sur les blés, en les courbant les argentait de reflets; les arbres étaient pareils à des bouquets roses ou neigeux; des fermes blanches aux toits rouges brillaient sur

le tapis de verdure fraîche chargée de boutons d'or, où elles semblaient posées comme des jouets. Mais dans son cœur un désespoir s'enflait, âpre, immense, plein d'abîmes, comme si elle avait, en ces minutes, souffert de toute sa vie à la fois et comme si le passé et l'avenir ensemble avaient convergé là, sur ce moment qui fléchissait. La douceur épandue autour d'elle, les clartés, les parfums, tant de nouveauté jetée sur ses adieux, au lieu de l'aider, faisaient avec ses sentimens un contraste qui les rendait plus amers. Elle avait sans doute conscience de porter dans l'âme quelque chose de grand et que sa conduite en avait le signe jusqu'en cette démarche dernière; elle sentait cette sorte de beauté sur elle, mais à la manière d'un crépuscule aux lueurs extrêmes et tristes; et dans cette voiture qui courait sur les routes, elle se voyait chétive, accablée, misérable, comme un point de détresse au milieu de la lumière infinie qui tombait du ciel pur et revêtait les plaines.

Ce n'était pas cependant qu'elle s'inquiétât de l'accueil que lui ferait Marc. Elle y songeait au contraire à peine, et avait secrètement, à cet égard, une sécurité confiante. Et il était en effet vrai, sans qu'elle pût le deviner, que Marc, depuis quelques jours, avait fait sur les derniers événemens des réflexions qui préparaient sa venue et aplanissaient ses pas.

Dans sa solitude, il lui était venu des regrets de ce mouvement de surprise et d'humeur qui avait décidé de son brusque départ; il s'était reproché de n'avoir pas usé de ménagemens et de patience. Il avait éprouvé un remords mélancolique en se représentant de quel poids avaient pesé sur la vie de Laure les journées d'autrefois, où ils avaient été rapprochés; et ces momens à quoi, dans la suite de son existence, plus rien n'avait ressemblé, où il avait été souvent étonné par ses paroles en même temps qu'il y voyait la marque d'une volonté haute et magnifique, avaient à plusieurs reprises réapparu dans sa mémoire avec la fraîcheur d'un songe ancien.

La voiture qui conduisait Laure, après avoir longé quelques instans le mur d'un parc, s'arrêta devant la grille du portail. On apercevait à travers les barreaux un chemin où se penchaient des arbres. Elle descendit de voiture et entra. Son cœur se mit à battre à coups violens, et pourtant on eût dit qu'elle pénétrait dans un asile de silence, d'ombre et de recueillement. Elle suivit le chemin sous les branches retombantes, et arriva devant

le petit château Louis XIII aux ailes courtes, au toit d'ardoises, qu'elle n'avait pas revu depuis les visites de son enfance. Les fenêtres du rez-de-chaussée étaient ouvertes; à l'une d'elles apparut un vieux domestique, gardien de la demeure, pour le moment occupé dans l'une des pièces, et qui avait été attiré par le bruit de ses pas.

A sa question, il répondit que Marc était dans le parc avec son fils, « probablement au bout de la grande allée. » Elle se souvenait que l'allée que depuis très longtemps on dénommait ainsi était à la lisière du parc, du côté de la plaine, et qu'une balustrade la bordait au-dessus des prairies inclinées.

Le domestique avait remarqué que chacun des derniers jours Marc s'y était promené souvent. Or cet après-midi, en effet, il y était venu de nouveau ; il s'était assis sur un banc, tandis que son fils jouait dans le sable à ses pieds ; au bout d'un moment, envahi de lassitude ou peut-être engourdi par la chaleur nouvelle, il s'était étendu sur ce banc courbe et profond, puis, ayant ramené et croisé les mains sous sa tête, peu à peu il avait fermé les yeux dans un demi-sommeil.

Laure alla donc du côté qui lui était indiqué. Mais d'abord elle se reconnut difficilement dans le fouillis des allées mal entretenues. Dans les fourrés, où erraient ces allées étroites et d'où s'envolaient des oiseaux, une certaine obscurité régnait, non tant à cause des feuilles à peine naissantes que de la masse des rameaux jamais coupés; des ronces avançaient, qui accrochaient sa robe ; plusieurs fois, il lui fallut écarter des branches avec la main. Un moment elle pensa s'égarer. Elle arriva au bord d'un bassin dont elle n'avait nul souvenir. La surface de l'eau était couverte d'une mousse vert clair et, à son approche, de tous côtés s'y élancèrent des grenouilles. Elle s'arrêta, ne sachant plus comment se diriger. Plusieurs avenues convergeaient vers ce point : d'un côté imprévu, au bout de l'une d'elles, elle aperçut, encadrée dans un ovale de lumière, une aile du petit château aux briques rouges et blanches. Elle s'orienta ainsi, et, s'enfonçant à nouveau dans les massifs, elle atteignit bientôt la lisière du taillis. Elle en sortit et découvrit en face d'elle toute la plaine ; et, quoique dans les premières secondes elle fût éblouie par ce vaste horizon et par le grand soleil, elle reconnut aussitôt à peu de distance l'allée nue et sans arbres qu'elle cherchait.

Elle s'approcha de Marc et de l'enfant, et, en s'avançant, elle s'étonnait que ni l'un ni l'autre ne la vît. Elle pensa bien que Marc s'était endormi. Quant au petit garçon, il était penché vers le sol avec un air très attentif; elle l'apercevait de profil; ses boucles blondes tombant en avant sur ses joues cachaient presque son visage. Venue près de lui, Laure découvrit avec surprise que ce qui l'occupait à ce point était de retenir dans le sable un lézard prisonnier. Il se redressa soudain ; d'abord un éclair brilla dans ses yeux; cependant, au lieu de s'élancer vers Laure, il se rapprocha de son père avec un air presque craintif. Il s'appuya contre le banc, et un doigt au coin de la bouche, il leva vers elle un regard étonné et très sérieux.

Elle vint jusqu'à côté de Marc, dont les yeux étaient toujours clos.

Debout près de lui, elle remarqua une fois de plus combien, depuis une huitaine d'années, ses traits avaient peu changé. Elle resta là un instant, immobile, et sa poitrine oppressée se soulevait irrégulièrement.

Puis elle l'appela à plusieurs reprises; sa voix était basse, et avait pourtant l'accent d'un appel qu'on jette à une personne située à une distance très lointaine :

— Marc! Marc!... Marc, éveillez-vous!...

Marc dormait à peine; il se souleva, et, stupéfié de voir Laure près de lui, il passa la main devant ses yeux, comme on fait pour écarter les débris d'un songe.

— Oui, c'est moi, Marc, qui suis venue.... Vous ne m'attendiez pas; vous avez peine à croire que c'est réellement moi qui suis ici, mais je n'en suis point surprise, et vous me voyez en effet pour la dernière fois.

Marc, qui s'était levé, lui offrit de s'asseoir, elle accepta parce qu'elle était très lasse. Le vaste paysage s'étendait devant elle, un peu dissimulé par la balustrade qui bordait l'allée.

Comme elle ne disait rien, Marc demanda pour quel motif elle était venue; elle répondit :

— Oh! vous le devinez bien... Il suffit de me voir ici... J'ai voulu vous demander de retourner près de Louise. Je ne tiens plus qu'à cela. Vous le pouvez sans crainte à présent, car moi je lui ai dit adieu, quoi qu'il ait pût m'en coûter, et je ne reviendrai jamais.

Après quoi, elle parut très accablée. Marc vit un reproche

dans ces mots, qui, en fait, n'en contenaient point. Il dit qu'il n'avait pas souhaité ni demandé une solution si radicale et, sans doute, si dure pour elle.

Mais elle secoua la tête :

— Si, si, c'est ce que vous avez demandé, ce que vous avez désiré; et en cela, du reste, vous n'aviez point tort... Ce qui serait mal de votre part, ce serait de faire expier à ma sœur son affection pour moi; mais vous aviez raison de vouloir que je me sépare d'elle, et c'est là ce qu'il fallait précisément.

Elle eut un geste d'extrême lassitude, comme si, en même temps qu'elle faisait cet aveu, lui échappait la force qui l'avait soutenue jusque-là, et maintenant s'épandait son chagrin longtemps accumulé.

Marc vit des pleurs s'assembler au bord de ses yeux.

Avec remords et pitié, il regarda ces larmes qui, peu à peu, débordaient des paupières et commençaient à glisser au long de ses joues. Il remarqua qu'elle avait le visage pâle et fatigué; il vit son buste mince, en ce moment un peu penché en avant, dans un étroit corsage noir; tout à coup, elle lui parut infiniment fragile, faible, délicate, comme minée par quelque mal impitoyable; elle était frêle, courbée, il eut l'impression très forte qu'elle avait, depuis des années, supporté une longue suite de fatalités.

Très ému, il lui dit :

— Cette séparation vous coûte beaucoup et, peut-être, n'est pas nécessaire... Est-il vrai que je doive vous affliger encore, et être cause d'un malheur pour vous?

A cette brève allusion aux événemens d'autrefois, elle l'interrompit avec un mouvement de lassitude :

— Ne vous accusez pas : vous ne pouviez rien... Tout ce qui est arrivé, soit ces derniers jours, soit jadis, ne dépendait pas de votre volonté.

Elle ajouta :

— Ce que moi-même j'ai fait dans ma vie toujours s'est décidé au-dessus de moi.

Elle prononça ces dernières paroles comme si elle était à bout de porter un grand fardeau et faisant un geste vague pour montrer qu'en effet quelque chose s'accomplissait au-dessus d'elle.

— Laure, puis-je quelque chose pour vous? dit Marc avec

élan... Je vous promets de vous obéir en ce que vous voudrez; vous n'avez qu'à parler...

Elle eut confiance en ce mouvement de générosité. Elle répondit :

— Je vous demande ceci seulement : oubliez ce qui s'est passé depuis que je suis arrivée à la Mettrie. Oui, effacez cela de votre mémoire; qu'il n'en reste ni trace, ni souvenir. Supposez que je ne suis même pas venue chez vous. De la même façon que si j'étais demeurée dans mon couvent sans en sortir jamais, ou bien comme si depuis dix ans j'étais morte, rentrez et vivez dans votre maison.

Marc ne répondit pas d'abord, parce qu'il sentait l'amertume profonde de ces paroles. Néanmoins, elle ne douta pas de son consentement.

Après un instant d'attente, il dit :

— Laure, qu'est-ce donc qu'il importe tant que j'efface de ma mémoire? Je cherche et je ne vois point...

Il ajouta :

— Est-ce bien à moi qu'il fallait demander la promesse d'un pareil oubli ?

Laure, comprenant le sens de cette dernière question, répliqua gravement :

— Ne reprochez rien à Louise... Elle n'a pas pu entendre sans trouble ce que je lui ai dit; mais, Marc, personne au monde ne l'aurait pu.

Là-dessus, il y eut un moment de silence. Ensuite Laure dit :

— Ma vie est terminée à présent; de l'avenir je ne peux plus rien attendre...

Il essaya de la consoler: mais, pour la réconforter, il ne sut que murmurer les paroles banales qu'on répète ordinairement en de pareils cas.

Elle secouait la tête tristement, elle lui dit que toute parole était superflue, que partout où elle était allée, elle s'était heurtée à d'égales déceptions, partout elle avait été froissée, repoussée.

Comme, en lui répondant, il prononçait le mot : courage, elle l'interrompit et dit :

— Du courage, j'en ai eu jusqu'à m'épuiser; j'en ai eu, Marc, plus que je ne l'aurais supposé moi-même : assez pour le plus grand des mensonges.

Il ne la comprit pas et fut surpris.

Aussi elle poursuivit, pour s'expliquer :

— Si j'avais dit à Louise, comme tout à l'heure vous sembliez l'avoir désiré, si je lui avais dit simplement, ainsi que je viens de le faire pour vous : « Oubliez-moi! » croyez-vous qu'elle m'eût obéi et que cette parole eût suffi ?

Marc ne savait ce qu'il devait répondre, il hésita.

Aussi, elle répondit pour lui :

— Non, Marc, non, cela n'eût pas suffi.

Elle continua :

— Je n'avais pas deviné qu'elle serait à ce point remuée par mes confidences ; j'avais cru pouvoir lui dire mes volontés les plus secrètes et tout l'intime de ma vie. Mais quand j'ai vu ce désordre surgir autour de moi, j'ai senti que j'avais eu tort de parler; je me suis dit que je devais à l'avenir me taire sur ces sujets, et aussitôt c'est là ce que j'ai fait... Vous ne me comprenez pas? Il est vrai, c'est étrange, je me demande comment j'ai pu : je suis restée près d'elle sans plus connaître ce qui avait passé de mon âme dans la sienne... Tout à l'heure, vous me voyiez pleurer, mais vous ne pouviez deviner de quelle source profonde venaient mes pleurs. Je suis restée près d'elle comme une étrangère, en apparence close à son appel... au seul appel qui puisse m'aller jusqu'au cœur; et étant donné, Marc, ce qu'a été ma vie et aussi tout ce qui est en question, vous comprenez bien, comme je vous le disais il y a un instant, que c'est là le plus grand des mensonges.

Après ces mots, des larmes revinrent à ses yeux, bien plus abondantes, comme une pluie de l'âme; pour les cacher, elle mit une main devant son visage. Marc la regardait, la figure contractée de tristesse, mais n'osant plus rien dire, car il sentait que cette douleur le dépassait infiniment. Le petit garçon s'approcha d'elle, s'appuya sur ses genoux et voulut prendre la main qui couvrait ses yeux. Mais elle ne la lui abandonna point ; sa gorge se contractait, et durant un moment, dans le silence, sous le grand soleil immobile, on n'entendit plus que le bruit doux de ses pleurs.

Marc finit par dire :

— Laure, vous avez souffert d'une longue injustice... Sans doute je suis d'une autre race que vous, car ce qui vous émeut le plus m'a toujours paru lointain, singulier, et même un peu chimérique. Il faut me le pardonner : tant d'autres seraient

comme moi!... Je souhaiterais, à mon tour, faire quelque chose pour vous. Encore une fois, que puis-je? dites-le-moi... Retournez seule auprès de Louise, je ne vous en voudrai plus... Ou bien, si cela vous convient, demeurez avec nous... car vous avez besoin d'amitié.

Laure avait relevé la tête et essuyé ses larmes; voyant l'enfant près d'elle, elle l'avait embrassé, et tandis que Marc parlait, elle caressait ses cheveux.

Elle répondit :

— Marc, je vous remercie, mais il est trop tard : pour moi, tout est fini... A présent, je suis trop renseignée sur le monde et sur moi. Je sais à l'excès que, si j'acceptais votre offre, rien de bien n'en résulterait... N'essayez plus de me tirer de l'exil où j'étais prédestinée... Ne dites pas non plus que vous vous êtes jadis trompé dans vos jugemens sur moi, ne vous excusez point si, lorsque j'étais encore ignorante et neuve, vous saviez ce qu'il y avait de folie et de songe dans ce que ma jeunesse demandait aux nuits d'été. Je n'ignore plus à présent que ce qui vient de ces profondeurs désorganise nos vies chétives : j'ai appris cela dans la douleur, dans la solitude et près de la mort, et j'ai été, moi aussi, instruite peu à peu à arrêter mes pensées sur le bord de l'infini.

Elle fit un geste bref tendu vers l'immense horizon pour indiquer qu'elle appliquait cette parole précisément à ce moment et à ce lieu.

Elle se tut, réfléchit; puis elle murmura :

— Et pourtant! pourtant!... Si était possible quelque alliance que je n'aie pas connue, qu'y aurait-il de plus grand, de plus précieux?

Son regard distrait s'arrêta dans l'azur en face d'elle et elle ajouta lentement :

— Où j'ai échoué, un autre réussira peut-être.

Elle se leva et s'écarta du banc où elle était assise, comme pour dissimuler ses dernières larmes ou en essuyer plus secrètement les traces. Elle vint jusqu'à la balustrade de l'autre côté de l'allée, et de là elle regarda sur les prairies.

Au-dessous d'elle la vallée très large, aperçue de ce côté avec le feston de ses collines lointaines, paraissait s'incurver comme un berceau. Elle la vit d'un bord à l'autre drapée de verdure et d'or : ce paysage dont elle allait s'éloigner lui apparut en cette

minute tout étincelant de jeunesse et paré comme pour une venue merveilleuse... Elle-même ressentit dans son cœur cette attente splendide et confuse; ce n'était pas seulement l'annonce des saisons plus belles, la promesse de quelque magnifique été; quelques instans, il lui sembla entendre une musique ailée, sublime; et son regard, dévalant jusqu'aux brumes de l'horizon, et chargé d'images grandioses, crut entrevoir dans un lointain lumineux une sagesse meilleure venue des au-delà du monde, qui offrirait à ses enfans les corbeilles de la vie.

De sorte que lorsqu'elle se retourna, ses prunelles étaient à la fois claires de larmes et d'un sourire mystérieux.

A ce moment, elle vit le bébé qui était resté debout à quelques pas derrière elle; l'ayant pris dans ses bras, elle le contempla avec émotion.

— Je ne te reverrai plus, dit-elle, être doux et charmant, qui m'as bien des fois consolée... Mes regrets iront vers toi; tu as l'âme intacte et tendre; tu as cherché souvent un abri sur mon cœur, qui ne sait où s'abriter.

Bientôt, tandis qu'elle le tenait et le berçait un peu sur ses bras, elle vit ses paupières battre et son regard devenir flottant. Elle sourit de ce qu'il cédait ainsi au sommeil.

— C'est vrai, dit-elle, chaque après-midi, régulièrement, tu t'endors; nous n'y pensions plus; mais voilà que l'heure coutumière, en passant, a jeté du sable dans tes yeux...

Il tourna son visage vers l'épaule de Laure en même temps qu'il étendait la main dans le sens opposé, comme pour éloigner de lui la lumière. En face du paysage immense, elle continua à regarder d'un air pensif la petite figure blottie contre elle.

— Plus tard, murmura-t-elle, que deviendras-tu, toi que j'aurai vu à l'aube de tes jours comblé des plus beaux présages? A ton enfance quelle grâce aura manqué?... Pourtant, faudra-t-il qu'au long des années, dans ton cœur si pur, les instincts vulgaires de la race s'éveillent l'un après l'autre?... Hélas! le faudra-t-il? Que deviendras-tu? Quoi donc? homme, simplement homme, traînant indéfiniment les mêmes désirs et les mêmes passions banales dans le cercle que nous savons! Cela seulement! éternellement cela! A cette perspective, toute pensée se décourage...

Elle se tut un instant, puis reprit :

— Qui sait pourtant si tu ne lèveras point ton regard plus

haut? Peut-être cette pureté d'enfance restera sur toi comme une armure splendide, et tu sauras briser un long servage.

Elle ajouta, songeuse :

— Oui, pourquoi ne serait-ce point?

Elle mit un baiser sur son front, puis le souleva plus haut dans ses bras :

— Je suis demeurée peu de temps près de toi, dit-elle, et tu ne m'auras guère connue : dois-je craindre pourtant qu'ait passé dans ton âme quelque parcelle de mon destin? Puis-je, au contraire, souhaiter que s'imprime en toi, plus avant même que dans ta mémoire fragile, la marque de mes rapides baisers? Je ne sais; je m'en vais pour épargner à d'autres le mal d'un désir qui m'a moi-même brisée : mais toi, ce poids te ferait-il fléchir aussi, ou bien serais-tu assez fort pour le mieux porter? Est-ce une malédiction funeste? Est-ce, au contraire, un trésor que tu saurais sauver?...

« Va, dors, mon bel enfant!... A l'heure où je te quitte à jamais, qu'il me soit permis de laisser ce qu'il me reste encore d'espoir au seuil de ton sommeil... Un jour peut-être quelque autre que moi verra éclore sous tes pas le rêve que j'avais fait. »

Elle le porta sur le banc placé derrière elle; elle l'enveloppa dans un manteau de Marc, fit un coussin pour sa tête, puis avec précaution le coucha là.

— Je veux t'étendre à cette place où était étendu ton père, mon enfant bien-aimé... En attendant que les années t'éveillent, environné des espérances que mon cœur te confie, dors le plus beau sommeil...

Marc lui dit :

— Je ne sais si, après ce bref séjour parmi nous, la retraite où vous voulez rentrer vous paraîtra plus douce ou moins aimée... Je crains que ne reste longtemps dans votre âme ce sentiment d'amertume dont témoignaient vos pleurs : pourtant, quelque mélancolie qui ait accompagné vos pas, il n'est point vrai que doive être inutile et perdu ce retour éphémère en un monde que vous aviez quitté. Si, un moment, votre présence a suscité quelque émoi, ce tumulte, vite apaisé, laissera après lui un bienfait que nous recueillerons. Pour nous, qui ne le connaissions pas ou bien qui l'avions oublié, votre venue a rétabli le prix de ce que vous nous aviez donné. Tout s'use et s'efface

en des jours trop faciles : il est bien que sur un bonheur qui décline passe l'ombre de ce qu'il a coûté...

« Sans doute, il est égoïste d'estimer votre présence ou vos larmes selon l'avantage qui nous en demeurera. Mais puisque vous n'acceptez rien de ce que nous saurions offrir, il ne peut s'agir que de ce que vous donnez.

— Il est vrai, dit Laure, j'ai été quelques jours peinée de voir que Louise et vous n'aviez pas protégé comme un bien plus précieux l'affection qui vous avait unis. J'y perdais beaucoup moi-même, et la joie qui vous manque me manquait aussi.

Marc lui dit que, nécessairement, dans leur vie, quelque chose serait désormais changé :

— La générosité de vos sentimens, que vous craignez de donner en exemple et que vous voulez cacher dans un dernier exil, laissera, quoi que vous en pensiez, un sillage après vous. Il en naîtra pour nous, qui vous avons mieux connue, une profondeur et un sérieux nouveau. Je ne m'offenserai plus de rencontrer chez Louise des aspirations mystérieuses dont jusqu'ici j'avais ignoré la source et qui ne m'avaient pas apparu dans leur plénitude et leur grandeur. Et, pour Louise, quel qu'ait été le silence de vos adieux, votre passage près d'elle la détournera à jamais soit de futiles plaisirs, soit d'un futile ennui... Hélas! il se peut, Laure, que vos désirs, votre savoir et vos vertus mêmes, doivent être très réservés. Vous le pensez : il faut vous croire. Mais pour ceux qui n'ont qu'une vie simple et commune, cela seul est déjà une grande chose de savoir que vous existez... Votre désintéressement absolu et une destinée si dangereuse et si haute confèrent une sorte de dignité à ceux mêmes qui ne vous imiteront pas...

En ces termes et d'autres semblables, il l'assura à plusieurs reprises que de sa retraite même lointaine un rayonnement viendrait sur eux.

Ainsi s'achevèrent leurs adieux, pleins de promesses.

ÉMILE CLERMONT.

A L'EXPOSITION DAVID

L'INSTINCT ET L'INTELLIGENCE CHEZ L'ARTISTE

L'entomologiste Fabre, en une série d'expériences méticuleuses et mémorables, a montré qu'un même insecte accomplit des travaux merveilleux d'ingénieur, de maçon, de géomètre et de chirurgien, tant qu'il est poussé et soutenu par son instinct, et devient assez pauvre et même tout à fait mauvais ouvrier, lorsqu'on fait appel à son intelligence. Je ne sais si ce trait ne se retrouverait pas ailleurs que chez les insectes, et s'il suffit à distinguer nettement la nature animale de la nature humaine. Mais il y a une espèce d'homme, au moins, chez qui l'instinct de son métier, aveuglément suivi, suggère des œuvres infiniment supérieures à ce que produisent les systèmes élaborés par son intelligence : c'est l'artiste. Il y a une œuvre humaine en laquelle la perfection est atteinte, sans que l'auteur lui-même sache comment ni pourquoi, et où les meilleures règles appliquées ne conduisent jamais à rien qui vaille : c'est un tableau, une statue, un poème, une symphonie. De cela, l'histoire nous offre maint exemple. Je ne crois pas qu'on en puisse trouver de plus saisissant que celui de David, tel qu'il ressort de l'exposition de ses œuvres en ce moment réunies au Petit Palais. Les toiles de ses élèves : Gros, Gérard, Girodet, M. Ingres, et d'autres moins célèbres, comme Granet, Navez, Rouget, qui prolongent son exposition, ne font que prolonger son exemple. Si après avoir parcouru cette collection éphémère, rassemblée pour notre instruction par M. Henry Lapauze, on remonte la Seine

jusqu'au Louvre, pour revoir les chefs-d'œuvre du maître : *Mme Récamier*, les deux *Seriziat*, le *Couronnement*, les *Trois dames de Gand*, les *Sabines*, on possède tous les élémens de l'expérience. Ce qui peut rester de David, en dehors de ces deux groupemens, n'est pas assez important, ni différent, pour en modifier les résultats. Or, nous avons, sous les yeux, ce double et constant phénomène : un homme qui, devant la nature, s'enthousiasme, travaille sans système, sans théorie, sans prétention, et s'élève, d'un bond, au niveau des grands maîtres; puis, ce même homme, ayant réfléchi sur son art, raisonné son enthousiasme, cherché à remonter aux sources de la Beauté, hésite, choisit, élague, épure, « désindividualise, » et, ainsi, produit des ouvrages si mornes, si dépourvus de vie, qu'à peine méritent-ils d'être montrés à côté des autres. Le phénomène n'est pas chronologique et successif : il est spécifique et concomitant. A toutes les époques de sa vie, il se reproduit régulier comme un coup de balancier. Les seules œuvres vivantes de David sont celles qu'il a créées dans un emportement qui ne lui a pas laissé le temps de la réflexion. A aucun moment, l'expérience ne lui sert de rien : plus il raisonne son art, moins il réussit. Il meurt enfin, en face de son plus mauvais tableau, la *Colère d'Achille*, le considérant avec complaisance, se rappelant avec orgueil tous ses enfans du devoir, sans s'être douté, un instant, qu'il ne laisse vivans que les enfans de l'amour. Jusqu'à quel point et pourquoi ? C'est ce qu'il est intéressant d'examiner.

I

On raconte que le lendemain du jour où le jeune Bonaparte, revenant d'Italie, mince, bilieux, serré dans sa redingote bleue à collet noir, eut grimpé le petit escalier de bois qui conduisait à l'atelier de David, pour lui donner son unique séance de pose, le maître ne put se tenir de venir raconter à ses élèves, béans de curiosité, cette mémorable entrevue. « Oh ! mes amis, quelle belle tête il a ! C'est pur, c'est grand, c'est beau comme l'antique ! Le connaissez-vous ? l'avez-vous vu ? — Non, non, monsieur, s'écrièrent quelques-uns des élèves. — Eh bien ! attendez, attendez, je vais faire en sorte de vous en donner une idée... Ces maladroits de graveurs italiens et français n'ont pas seulement

eu l'esprit de faire une tête passable avec un profil qui donne une médaille, ou un camée tout faits. Attendez, attendez, vous allez voir ce que c'est que ce profil-là... Oui, mes amis, oui, mes chers amis, Bonaparte est mon héros! » Sept ans après, le Maître, après une séance du portrait de Pie VII, rayonnait du même enthousiasme : « Ce bon vieillard, quelle figure vénérable! Comme il est simple et quelle belle tête il a! Une tête bien italienne : l'enchâssement de l'œil grand, bien prononcé! Celui-là est vraiment un Pape, c'est un vrai prêtre... Oh! il a bien la tradition, il porte bien sa main avec sa bague!... »

Ainsi, en face de ces deux têtes, emporté par sa fougue d'artiste, David avait oublié tous ses principes. Oh! je ne veux pas parler de ses principes politiques. Qu'en l'an VIII, le peintre David, dans son atelier, songeant à son métier, au milieu de ses élèves, ait oublié ces paroles du conventionnel David, à la tribune : « Si jamais un ambitieux vous parlait d'un dictateur, d'un tribun, d'un régulateur, ou tentait d'usurper la plus légère portion de la souveraineté du peuple, ou bien qu'un lâche osât vous proposer un Roi, combattez ou mourez comme Michel Lepelletier, plutôt que d'y jamais consentir! » c'est trop naturel chez un artiste. Il n'est même pas absolument nécessaire d'être artiste pour être exposé à de semblables accidens. Mais ce que David oubliait, alors, en face de ses modèles, était quelque chose de beaucoup plus grave, pour un peintre, — c'était les principes d'art de toute sa vie. Il oubliait ce fameux *beau idéal*, « qui est sans saveur, sans couleur, sans odeur... » Il reniait Winckelmann, car, quoi qu'il en dît, Bonaparte, à cette époque, creusé, ravagé, maigri, le menton en galoche, était fort différent de ce qu'il aimait dans l'Antiquité ; Pie VII, avec son prognathisme inférieur, était loin d'être régulièrement beau et le cardinal Caprara était régulièrement laid. Pourtant l'artiste demeurait pantelant d'enthousiasme, saisi par le caractère de ces hommes, et il les peignit avec une ferveur passionnée.

Il avait, d'ailleurs, adoré pire encore : Marat était la figure la moins classiquement belle qu'on pût imaginer. Sa ferveur à le peindre avait été la même. Il devait pousser encore plus loin le culte de la réalité. Longtemps après, se trouvant en présence des trois dames de Gand, il souligna toutes leurs dissymétries d'un pinceau impitoyable, et ayant jugé leur cas intéressant, il les condamna à vivre, dans toute leur laideur et à jamais, pour

la postérité. Bien d'autres de ses modèles sont remarquablement laids, de cette laideur qu'on nomme « ingrate. » Il n'en avait cure. C'était vivant, caractérisé, donc matière à tableau. Parfois, d'ailleurs, il a laissé échapper l'aveu de sa nature profonde. « Je n'aime pas le merveilleux, je ne puis marcher à l'aise qu'avec un fait réel. » Voilà l'artiste qui était en lui, voilà le cri de l'instinct.

Quand il l'a suivi, David a fait des chefs-d'œuvre. Nous les voyons ici. Ce sont ses portraits. Tous ne sont pas égaux. Ils s'échelonnent sur plus d'un demi-siècle. Le premier a été peint avant que la Révolution fût commencée, le dernier lorsque l'Empire n'était plus qu'un souvenir. Entre les têtes de *Jacques Desmaisons*, architecte du Roi, de *Mme Buron*, qui pourraient avoir été vues sous Louis XV, et la tête de *Sieyès*, vieilli et exilé, qu'on imagine fort bien causant avec Lamartine ou M. Thiers, il y a tout un monde. Non seulement un monde politique détruit, un édifice social écroulé, mais une complète révolution de la peinture. Les premiers sentent encore Boucher, les derniers annoncent M. Ingres. C'est la nouveauté et l'originalité de cette exposition que de nous montrer les commencemens inconnus d'un artiste célèbre et aussi sa fin lamentable et jusqu'ici pieusement cachée. Nous y voyons David avant qu'il fût David, et nous le voyons, aussi, quand il ne l'était plus guère et ne paraissait plus que son propre élève, une sorte de Fabre travaillant pour un musée de province. Mais toujours en lui, et quelle que soit l'époque ou la manière, le portraitiste est admirable.

Regardez ses figures les plus dissemblables, si dissemblables qu'elles paraissent de plusieurs mains différentes, depuis le *Desmaisons* (n° 17) jusqu'aux portraits de *Jeune garçon* (n° 13) et du *flûtiste Devienne* (n° 12), du *Baron Jeanin* (n° 52) et du *Baron Meunier* (n° 53), en passant par son propre portrait jeune (n° 26), celui de la *Marquise d'Orvilliers* (n° 30), et surtout la délicieuse *Marquise de Pastoret* (n° 39). Tous ont le même accent de vérité. Les attitudes sont d'un naturel parfait. Elles ne sont pas posées : elles sont surprises ; c'est à peine si le pinceau arrêtant la plume, l'aiguille, la flûte, la main qui puise à la tabatière ou touche le clavecin, les a immobilisées. Il y a plus de réserve que d'abandon, plus de sérieux que de grâce, si on les compare aux portraits d'avant la Révolution ; nulle coquetterie, une sorte de dignité bourgeoise, mais rien de tendu, d'austère, d'agressi-

vement vertueux. On ne sent, nulle part, le « philosophe » que le peintre prétendait devoir être. Les portraits des deux Sériziat, qui sont au Louvre, sont aussi gracieux et aussi délibérés que s'ils sortaient de l'atelier de Reynolds ou de Gainsborough.

Ce qui montre bien, toutefois, qu'ils n'en sortent pas, c'est la perfection de leur dessin. Le dessin de David est serré, précis, et n'a pas l'affectation de précision qu'il aura plus tard chez M. Ingres, ni ses virtuosités voulues, ses raccourcis savans, ses sous-entendus. Le modelé est parfait, comme presque toujours chez un homme qui a profondément étudié la statuaire. Le dessin des mains partout et notamment dans le portrait de *Mme David*, dénote une science consommée. Le point le plus faible, c'est la couleur. Dans son enthousiasme en face de la nature, c'est évidemment ce qui l'échauffe le moins. Sans doute, il n'est pas anti-coloriste, il n'y a pas, dans ses portraits, de contre-indication, comme chez M. Ingres, mais on y chercherait vainement la pulpe savoureuse d'un beau ton, une fête et une joie des yeux. Le *Lavoisier et sa femme*, la *Marquise d'Orvilliers*, sont beaux, malgré leurs couleurs. Le *Pie VII* est d'un bon coloriste, mais non d'un grand coloriste. Aucune finesse de tons, aucun passage subtil, nulle modulation. Il y a des finesses dans son *Marat*, dans sa *Mme Récamier*, dans son propre portrait, mais ne nous y trompons pas : ce sont les *valeurs* qui sont fines, non les couleurs. Lorsqu'une peinture est presque monochrome, les deux se confondent, et l'on est tenté de prendre l'une pour l'autre, mais de même qu'en musique, la mesure est une chose et la sonorité en est une autre, de même, en peinture, il peut y avoir harmonie des valeurs sans qu'il y ait grande modulation de couleurs. Et c'est ce qui se produit ici. La démonstration la plus saisissante en est fournie par ce fait que les plus harmonieux des tableaux de David sont ceux qu'il n'a pas terminés : *Mme Récamier*, la *Marquise de Pastoret*, le *Tambour Bara*. C'est la préparation en valeurs qui est fine et nuancée : le glacis en couleurs ne l'est pas.

Le caractère, toutefois, reste le même, et un portrait de David, quel que soit son degré de fini, quel que soit son rôle dans une composition, à quelque moment qu'il soit saisi : sur un cadavre écroulé dans une baignoire, ou un pontife bénissant sur les marches d'un autel, est un document physiologique de premier ordre. Le jour où la science physionomique aura fait

assez de progrès pour qu'on puisse lire un visage, comme on fait un hiéroglyphe, les portraits de David seront consultés comme le principal document sur les hommes de ce temps. On s'étonnera seulement d'en posséder si peu. Où sont donc les scènes de la Révolution? dira-t-on, où les séances du Comité de Salut public? Ce peintre est assurément le Balzac de la Révolution. Il a été créé, par un décret spécial et nominatif de la Providence, pour nous donner, sur les bourgeois de 89, le témoignage épique et presque caricatural de Rembrandt, en sa *Ronde*, de Velazquez en ses *Borrachos*, de Holbein en sa *Famille de Thomas More :* pour nous montrer le sensible disciple de Rousseau, famélique et chevelu, plantant des arbres de la Liberté, déguisé en tigre sous la Terreur, gras chambellan sous l'Empire, vieilli et podagre sous la Restauration, mais agile encore à se retourner, le « Paillasse » qui « saute pour tout le monde » du chansonnier. Il a été le témoin de la plus violente crise de nerfs de la France moderne. Il a vu la Convention tenir tête à l'Europe, décréter la victoire, frémir sous la banqueroute, s'amputer, elle-même, un à un, de ses principaux membres; Robespierre pâlir à la tribune; la peur, la haine, la panique, changer, d'heure en heure, les visages et les cœurs. Il était là; il a baigné dans cette ambiance, grandiloquente et farouche, pittoresque à plaisir. Son talent était mûr pour reproduire les grands revers, les bottes, les cheveux flottans, les cravates dénouées, les scènes triviales et tragiques auxquelles vingt ans il a assisté. Il avait pour cela l'œil pénétrant, la main sûre. Il a dû le faire... Il l'a fait...

Eh bien! non, il ne l'a pas fait, ou il ne l'a fait que contraint et forcé, dans un moment d'exaltation, devant Lepelletier de Saint-Fargeau mort, devant Marat assassiné, dans le *Couronnement de Napoléon* et la *Distribution des Aigles*, et le *Serment du Jeu de Paume*. Encore ces trois dernières scènes, — des « peintures-portraits » comme il disait, — sont-elles « voulues » au moins autant que senties. Tout le reste de sa vie s'est consumé à tout autre chose : à quelque chose qui n'avait aucun rapport avec ce qu'il voyait, aucune analogie ni de forme, ni de trait, ni de couleur, ni d'air, ni de lumière, ni de climat, avec les êtres vivans qui respiraient autour de lui; c'était le *Beau Idéal*... Les portraits que nous venons de voir ne l'ont occupé, un instant, qu'à titre de distraction; il ne comptait nullement sur eux pour sa gloire; pour un peu, il les aurait méprisés. Le modèle qui

l'enthousiasmait et l'entraînait à une imitation presque servile, tant qu'il était là, lui paraissait, l'exaltation tombée, une mesquinerie, une passion enfantine, et il s'en détournait aussitôt.

Bien mieux, il en détournait les autres. On a de lui une lettre à Gros, écrite de Bruxelles, en 1820, qui, sur ce point, illustre admirablement sa pensée : « Êtes-vous toujours dans l'intention de faire un grand tableau d'histoire ? écrit-il à son élève. Je pense que oui. Vous aimez trop votre art pour vous en tenir à des sujets futiles, à des tableaux de circonstance : la postérité, mon ami, est plus sévère. Elle exigera de Gros de beaux tableaux d'histoire. Quoi ! dira-t-elle, qui devait, plus que lui, représenter Thémistocle faisant embarquer la valeureuse jeunesse d'Athènes, se séparant de sa famille, abandonnant ce qu'elle a de plus cher pour courir à la gloire, animée par la présence de son chef? Pourquoi Alexandre, âgé de dix-huit ans, sauvant son père Philippe, n'a-t-il pas été représenté par Gros ? A-t-il oublié aussi les mariages samnites?... S'il voulait s'en tenir à Rome, que n'a-t-il peint Camille qui punit l'arrogance de Brennus, le courage de Clélie allant trouver Porsenna dans son camp, Mucius Scævola, Regulus retournant à Carthage, bien convaincu des tourmens qui l'y attendent, etc. ? Le temps s'avance, et nous vieillissons et vous n'avez pas encore fait ce qu'on appelle un vrai tableau d'histoire. (Gros n'avait fait, à la vérité, que *Bonaparte à Jaffa*, la *Bataille d'Eylau* et quelques autres morceaux semblables.) Vite ! vite ! feuilletez votre Plutarque... » Il faut lire cette lettre, dans cette salle du Petit Palais, où sont les Gros et les Gérard, entre les admirables portraits de Murat et de Chaptal, pour en goûter toute la saveur. « Je suis content, ajoute-t-il un peu plus tard, de vous voir tiré des habits brodés, des bottes, etc. Vous vous êtes assez fait voir dans ces sortes de tableaux où personne ne vous a égalé. Livrez-vous actuellement à ce qui constitue *la vraie peinture d'histoire...* »

Ce que David entendait par la « vraie peinture d'histoire, » nous le voyons à côté de ses portraits; et c'est un autre art, et c'est un monde tout autre. L'antithèse est si nette qu'elle fait, tout le long de l'exposition, une sorte de cloison étanche entre les deux sortes de tableaux. Le passant qui gravit les marches du Petit Palais et entre dans ces salles, sans avoir chaussé les lunettes de l'érudition, sans avoir jamais rien lu sur David, — un enfant, par exemple, — s'en aperçoit tout de suite.

Il y a là deux espèces de figures. Il y a des figures qui sont des gens, des personnes qui ont vécu vraisemblablement, avec des costumes démodés, mais seyans ou divertissans, qui vous regardent, qui semblent vivre encore et avoir quelque chose à vous dire. Et puis, il y a des bonshommes dévêtus, qui font de grands gestes, manifestement sans objet, qui portent des paquets de linge en guise de vêtemens, qui ne ressemblent à personne qu'on ait connu, qui ne rappellent que des statues, qui n'ont jamais vécu dans aucun temps, ni dans aucun pays et qui ne nous « disent rien, » parce qu'elles n'ont rien à nous dire. Cela s'appelle *Socrate au moment de prendre la ciguë*, ou bien *Bélisaire reconnu par un soldat qui avait servi sous lui, au moment où une femme lui fait l'aumône*, ou bien encore *Eristrate découvrant la maladie d'Antiochus dans son amour pour Stratonice*, ou le *Serment des Horaces*, ou *Léonidas aux Thermopyles*...

Ce sont des statues mises bout à bout, sur un seul plan, sans éloignement, sans profondeur, sans paysage presque, sans ciel, sans effets d'ombre et de lumière qui les fassent vibrer, sans atmosphère, et enfin sans aucune diaprure de couleurs, posées dans le vide, en des attitudes théâtrales, avec des gestes toujours en extension, les membres formant, avec la ligne du corps, de grands angles ouverts, gestes dépourvus de toute expression physionomique, dictés par des maîtres d'armes ou des professeurs de gymnastique. Tout est faux, je ne dis pas scientifiquement faux, mais manifestement et de façon agressive. Il saute aux yeux que, jamais, on ne s'est dévêtu comme Tatius et Romulus, pour combattre, ou, qu'ainsi dévêtu, on n'a pas arboré, pour toute parure, un casque monumental. Il est évident que Socrate a reçu des leçons de Talma et qu'un homme au moment de mourir, et, si philosophe qu'il puisse être, ne s'étudie pas à faire deux gestes à la fois : un geste démonstratif pour montrer le ciel à ses disciples et un geste effectif pour prendre la coupe que tend le valet des Onze. Il n'est pas douteux que ce valet ait été instruit par un maître de ballet, pour avoir si bien pivoté sur lui-même, au moment où il a tendu la coupe au philosophe, de sorte que son pied gauche soit encore à l'avant-dernier temps du mouvement. Il est clair que Romulus ne songe pas plus à atteindre Tatius, que Tatius ne songe à se garer du coup, mais que tous les deux gardent la pose pour qu'on les admire. Léonidas, enfin, et ses compagnons se sont groupés sur le de-

vant d'une scène de théâtre, entre des portans de carton peint et une toile de fond pour le bouquet final d'un drame à grand spectacle. Chaque geste est une périphrase ; chaque membre une démonstration anatomique.

Pas d'air, pas de frissonnemens lumineux, pas de reflets portés par les objets proches ou lointains, pas d'interchange de couleurs. Aussi, non seulement tout est faux, mais tout est froid. On se sent en présence d'un monde artificiel, voulu, non senti, laborieusement enfanté dans une idée philosophique. On ne se trompe pas. « Les arts, disait David à la Convention, doivent puissamment contribuer à l'instruction publique. Ce n'est pas seulement en charmant les yeux que les monumens de l'art ont atteint le but, c'est en pénétrant l'âme, en faisant sur l'esprit une impression profonde semblable à la réalité. C'est alors que les traits d'héroïsme, de vertus civiques, offerts aux regards du peuple électriseront son âme et feront germer en lui toutes les passions de la gloire, de dévouement pour sa patrie. Il faut donc que l'artiste soit *philosophe...* »

Une fois enfermé dans cette idée, David est insensible à tout le reste. L'antique et la statuaire sont deux œillères qui l'empêchent de voir le monde extérieur, sauf quand une circonstance impérieuse, involontaire, lui met le nez dessus. Il s'acharne à imaginer des héros fictifs, dont il épelle péniblement les noms dans de fades traductions et il ne songe pas à laisser au monde le témoignage de la prodigieuse épopée où il vit. Vingt ans durant, il a vu passer devant lui Murat, Ney, Lasalle, Masséna, Lannes, Poniatowski,

> Ces Achilles d'une Iliade
> Qu'Homère n'inventerait pas...

il ne les a pas reconnus, parce qu'ils n'étaient pas habillés, — ou déshabillés, — à la mode antique. Il ne les a pas peints. Il a détourné les autres de les peindre. Il meurt enfin, l'épopée finie, sans s'être douté qu'il a toujours eu, auprès de lui, ce qu'il est allé chercher bien loin dans le passé et chez des peuples inconnus. Ainsi, il laisse à d'humbles dessinateurs, à des faiseurs d'images populaires, la gloire de frapper nos imaginations à l'effigie des héros. Les grognards de Raffet sont épiques : les Grecs de David ne le sont pas.

II

Et pourquoi ne le sont-ils pas, et d'où vient une si prodigieuse erreur ? Nous le découvrirons aisément si nous examinons les opérations purement intellectuelles d'où est sorti l'art de David. A la base, une observation juste, immédiatement déviée par une généralisation hâtive, puis une loi issue de cette généralisation poussée, par le goût qu'a l'esprit français pour l'absolu, jusqu'à ses extrêmes conséquences, c'est-à-dire jusqu'à l'absurde : voilà l'histoire de la pensée davidienne.

D'abord, un besoin de réaction contre l'école de Boucher. Il y a une lettre de Mme Vigée-Lebrun très significative à cet égard. Étant à Londres, en 1802, elle écrit à un peintre anglais : « Pour ce qui concerne notre temps, vous auriez le plus grand tort si vous jugiez l'école française sur ce qu'elle était il y a trente ans (1772). Depuis cette époque, elle a fait d'immenses progrès dans un genre tout contraire à celui qui l'a fait dégénérer. Ce n'est pas cependant que l'homme qui la perdit alors ne fût point doué d'un très grand talent. Boucher était né coloriste. Il avait du goût dans ses compositions, de la grâce dans le choix de ses figures ; mais, tout à coup, ne travaillant plus que pour les boudoirs, son coloris devint fade, sa grâce de la manière, et l'impulsion une fois donnée, tout le monde voulut l'imiter. On exagéra ses défauts, ainsi qu'il arrive toujours ; ce fut de pire en pire et l'art semblait éteint sans retour. Alors il vint un homme habile, nommé Vien, qui parut avec un style simple et sévère... Depuis, notre école a produit David, le jeune peintre Drouais mort à Rome à l'âge de vingt-cinq ans, alors qu'il allait peut-être nous sembler l'ombre de Raphaël, Gérard, Gros, Girodet, Guérin et tant d'autres que je pourrais citer. » — C'est toute l'exposition du Petit Palais que la charmante femme nous invite à visiter...

Ne la chicanons pas sur le mépris qu'elle témoigne pour une époque où vivaient Chardin, Fragonard, Greuze, Perronneau, La Tour : notre critique actuelle prononce, peut-être, en ce moment, sur les peintres d'hier, des arrêts qui ne seront pas davantage ratifiés après-demain. Ne retenons de son jugement que le besoin qu'il témoigne d'une réaction contre l'école de Boucher. Ce besoin était général. On était las du rococo et du chiffonné,

du maniérisme gracieux, des minois piquans, des sous-entendus galans, des Cupidons à fossettes, des devinettes sentimentales ou grivoises, des : « Pensent-ils à ce mouton ? » ou des « Cruches cassées, » las de la sensiblité pleurarde de Greuze, et de l'effronterie de Baudouin, de l'art-friandise en un mot. D'où, réaction contre les sujets. On était las, aussi, des figures envolées, projetées, ou dégringolées, en des postures risibles : des *Escarpolettes* et des *Gimblettes*, des amours joufflus et dodus, rebondis en l'air comme des ballons, des écharpes flottantes en arc-en-ciel, ou des linons gonflés en montgolfières, de tout ce qui se trémousse, se contourne ou se bistourne. D'où, réaction contre le mouvement. Las, enfin, de l'éclat artificiel des porcelaines peintes, des fleurs en papier, des chatoiemens de soies, de satins, de dentelles, du rose qui se lave dans du bleu, de ce bleu éternel qui recouvre tout chez les maîtres galans, las du blanc, las de la poudre... D'où, réaction contre la couleur. Par antithèse, on était donc enclin à rechercher un art où la ligne droite l'emporterait sur la ligne serpentine, le ton sévère sur les couleurs adoucies, le thème haut et moral sur le sujet plaisant On inclinait vers la simplicité, la sobriété, l'immobilité, l'impassibilité, la monochromie.

Ce besoin devait-il conduire nécessairement à l'art de David ? Non. La réforme aurait pu être tout aussi complète et plus complète encore sans revêtir les formes froides et conventionnelles que voici. Il eût suffi, pour cela, d'aller à la nature, sans passer par l'intermédiaire des Anciens, de reproduire les scènes, les gestes, les colorations de la rue, du tribunal révolutionnaire, des clubs. Il eût suffi d'aller demander, pour peindre, des conseils aux maîtres d'Amsterdam ou de Haarlem. La réforme eût été, sur tous les points où on la désirait, aussi radicale et beaucoup plus sur d'autres, en ce sens qu'elle eût porté aussi sur les sujets et qu'elle eût balayé toute la mythologie et l'histoire ancienne dont s'était embarrassé l'art du XVIIIe siècle. On peut se demander ce qui fût arrivé, si, au lieu de prendre, comme tous ses devanciers, le chemin de Rome, David eût, par quelque hasard, été conduit à Amsterdam. Mais il n'a été ni devant la Nature, ni chez les Hollandais : il a été en Italie.

Ce qui frappe le plus, en Italie, ce sont les marbres grecs. Il s'éprend, comme tout artiste, de leur perfection ; dans leur simplicité, leur calme, leur sobriété d'accessoires, la retenue et

la mesure de leurs expressions, il voit l'antithèse qu'il cherchait à l'art maniéré du rococo. Voilà donc sur quoi s'appuyer pour la réforme qu'il désire, qu'il appelle, qu'il va tenter. Il ne s'avise pas un instant que, si beaux qu'ils soient, ces marbres sont de la sculpture, et que c'est une réforme dans la peinture qu'il faudrait. Il oublie qu'il est un peintre : les *Noces Aldobrandines*, ou les peintures de vases grecs lui suffisent pour témoigner de la science picturale des anciens. De ce qu'ils ont produit une statuaire parfaite, il en conclut immédiatement que leur art tout entier est parfait et doit servir, en tout, de modèle au nôtre. Il a fait une observation juste : il la dévie immédiatement en une généralisation fausse. Il va en tirer une loi qui le perdra.

Malheur à l'homme qui, se trompant, a tout le monde pour complice : il ne s'apercevra jamais de son erreur. L'erreur de David était celle de son temps. D'Herculanum et de Pompéi exhumés à la lumière, les archéologues et les amateurs croyaient qu'allait sortir un art vivant, plus vivant que celui de Chardin et de Fragonard, l'art nouveau, l'art de l'avenir. Pourquoi l'aller chercher dans la Nature? Le *Beau idéal* était là. « En convenant que l'étude de la nature est absolument indispensable aux artistes, disait Winckelmann, il faut convenir, aussi, que cette étude conduit à la perfection par une route plus ennuyeuse, plus longue et plus difficile que l'étude de l'antique. *Les statues grecques offrent immédiatement aux yeux de l'artiste l'objet de ses recherches; il y trouve réunis dans un foyer de lumière les différens rayons de beauté divisés et épars dans le vaste domaine de la nature.* » Voilà le mot d'ordre de tout l'académisme. C'est la confusion éternelle entre l'artiste et l'amateur d'art. Il est tout à fait vrai que les belles œuvres d'art découvrent plus clairement à la foule des amateurs les beautés ou les caractères de la nature que la vue de la nature elle-même. Mais c'est, précisément, parce que tout l'art est de les découvrir, que la fonction propre de l'artiste est d'aller à la nature pour les en dégager. En l'envoyant consulter l'œuvre déjà faite au lieu de l'envoyer à l'objet même de l'œuvre, c'est-à-dire en envoyant le traducteur lire une traduction, au lieu de lui donner à lire l'original, on supprime tout simplement sa raison d'être. Voilà une première confusion. En voici une seconde.

Les Grecs ont fait des œuvres parfaites, impossibles à dépasser, — mais ce sont des œuvres de sculpture. Elles ne pourraient

donc servir de modèle, si modèle il y a, que pour des ouvrages de plastique. Transposer les lois de la statuaire, dans la peinture, et oublier les lois ou les virtualités de la peinture elle-même, c'est se condamner à chercher ce qu'on ne peut atteindre et à se priver de tout ce qu'on aurait dû réaliser. C'est ce que David a fait.

D'abord le nu. « J'ai entrepris de faire une chose toute nouvelle, » disait-il à ses élèves en parlant du tableau des *Sabines*. « Je veux ramener l'art aux principes qu'on suivait chez les Grecs... J'étonnerai bien des gens : toutes les figures de mon tableau seront nues, et il y aura des chevaux auxquels je ne mettrai ni mors, ni brides... » C'est fort bien dit pour un statuaire, et le lamentable spectacle que nous donnent, sur toutes les places publiques d'Europe, les monumens élevés à nos contemporains, en redingote, en veston, en bottes et chapeau haute forme, prouve assez qu'on a eu grand tort d'oublier cette loi. Mais, en peinture, c'est autre chose, et la plupart des chefs-d'œuvre de tous les temps sont faits de figures vêtues, fût-ce de la plus bizarre façon et de la plus compliquée. La complication même et le fouillis sont une joie pour le peintre. Un coloriste ne se fût pas tenu d'aise devant les uniformes de l'Empire. Se figure-t-on Rubens ou Véronèse en face de Murat ou de Cambacérès, les consuls empourprés passant, comme des flammes, dans un ouragan d'ors, d'aciers, de buffleteries, le jaillissement des plumets, la cascade des dentelles, le mince croissant des sabres rejoignant l'étoile des éperons! En s'interdisant le costume contemporain, David s'interdisait toutes ces ressources pittoresques. De plus, il s'obligeait à ne peindre aucun groupement en profondeur, car rien n'est plus déplaisant qu'une foule d'académies gesticulantes, qu'une grappe humaine. En dépit du *Jugement* de Michel-Ange, et de quelques *Damnations* de Rubens, on ne voit pas que l'artiste ait jamais pu se tirer d'une foule où tous les plans sont occupés par des académies.

Aussi David ne l'a-t-il pas fait! Il a observé qu'en sculpture, on ne pouvait donner l'idée de la profondeur, ni du lointain. Sa peinture en est donc dépourvue. Sa composition se développe toujours en longueur, jamais en profondeur. Non seulement elle ne creuse pas, mais elle bombe. C'est de la peinture *convexe*, les figures centrales étant toujours les plus en avant et les plus éclairées, les figures latérales ou le décor latéral tournant et

s'enfonçant dans l'ombre ou les demi-teintes, comme vus dans un miroir bombé. C'est très frappant dans les *Sabines*, et rigoureux comme un théorème : on peut l'observer dans toutes ses autres œuvres. Il serait facile de les traduire en bas-relief : ce sont les lois du bas-relief qui les ont dictées.

Une autre loi purement statuaire a dicté ses gestes, loi oubliée à la vérité par notre sculpture moderne, mais très sensible dans l'Antique admiré du temps de David ; l'*Apollon*, le *Laocoon*, le *Gladiateur*, par exemple. Le geste est en extension : il se profile également de tous les côtés ; il est choisi, non pas du tout pour son efficacité, ni pour sa vérité, encore moins pour sa nouveauté ou pour son caractère, mais pour la révélation qu'il nous donne d'un jeu de la machine humaine, pour son équilibre harmonieux, pour sa ligne et sa plastique. Les *Horaces*, le *Socrate*, le *Romulus*, les compagnons de *Léonidas* peuvent être mis sur un socle, au milieu d'une pelouse : nul n'imaginera qu'ils soient tirés d'un tableau.

De plus, la statue étant, de sa nature, une image matériellement semblable à la figure humaine, il suffirait d'assez peu de chose en couleur et en expression, pour en faire un trompe-l'œil, — comme il arrive dans les figures de cire, — ce qui détruirait toute impression esthétique. Il faut donc s'abstenir non seulement de toute couleur vraie, mais de tout réalisme trop prononcé. Pour la même raison, la figuration de la laideur ou une caractérisation assez forte pour aller aux confins de la caricature, les signes de la maladie ou de la caducité, en un mot, toute chose déplaisante à croire réelle, doivent être évités dans une forme d'art qui les matérialise. *La Buveuse accroupie*, du Louvre, n'est tolérable qu'à cause de sa petite taille. En peinture, au contraire, il y a nombre d'œuvres admirables où sont représentés non seulement la laideur et la maladie, la vieillesse et la souffrance, mais le grotesque : d'abord, parce qu'elles sont moins matérialisées qu'en statuaire et ensuite parce qu'elles peuvent être magnifiées par la couleur qui, par elle-même et toute seule, est une beauté. Ainsi donc, la laideur n'est pas sculpturale, mais elle est pittoresque. En la proscrivant de sa peinture, en ramenant toutes ses figures à un type uniforme de beauté régulière, David a donné le plus parfait exemple d'ennui qui se puisse imaginer.

Encore, s'il avait varié l'expression! Mais autant qu'à les

rendre belles, il s'est appliqué à rendre les physionomies impassibles ! De la statuaire grecque où cette impassibilité est admirable, il l'a transportée dans la peinture où elle n'a que faire. Au début, formé par l'école de Boucher, il animait encore ses figures. « Voyez-vous, disait-il à son élève Étienne, en lui montrant deux têtes dessinées d'après l'antique, à Rome, dans sa jeunesse, voilà ce que j'appelais, alors, l'*antique tout cru*. Quand j'avais copié ainsi cette tête avec grand soin et à grand'peine, rentré chez moi, je faisais celle que vous voyez dessinée auprès. Je l'assaisonnais à la sauce moderne, comme je le disais dans ce temps-là. Je fronçais tant soit peu le sourcil, je relevais les pommettes, j'ouvrais légèrement la bouche ; enfin, je lui donnais ce que les modernes appellent de l'*expression* et ce qu'aujourd'hui (c'était en 1807), j'appelle de la *grimace*... » Peu à peu, en effet, il parvint à mettre, en peinture, de l' « antique tout cru, » — c'est-à-dire à priver totalement ses figures, non seulement des « grimaces » de Boucher, qui étaient une affectation de la vie, mais de la vie elle-même.

En même temps, il les priva de toute ambiance naturelle et pittoresque. En sculpture, en effet, il ne faut pas d'accessoires, détachés de l'ensemble, surtout pas de simulation, en une matière dure, d'objets souples et effilés, encore moins de paysage, de lointain, de tout ce qui est fluide et vaporeux. Il n'y en a pas, non plus, chez David. Les pièces où se meuvent ses héros sont vides : elles ne peuvent servir qu'à faire de l'escrime. Ses chevaux, comme il s'en vante, n'ont ni mors, ni brides. Quant au paysage, il est purement idéographique. David n'a jamais fait qu'un paysage en sa vie : c'est qu'il était en prison. Quand il veut représenter *Leonidas*, il donne à un de ses élèves un plan topographique des Thermopyles et il lui fait bâtir une vue perspective là-dessus. Enfin, l'atmosphère est nulle. Une fois ses figures posées, il ne met pas d'air autour. Il compte, comme le sculpteur, sur l'air ambiant pour adoucir, fondre, faire trembler les contours. Sa couleur est lamentable. Pour bien montrer que l'Art doit prêcher l'austérité aux peuples, il semble peindre avec le brouet noir des Spartiates. « Il met du *noir* et du blanc pour faire du bleu, du *noir* et du jaune pour faire du vert, de l'ocre rouge et du *noir* pour faire du violet, » dit Delacroix, et, en effet, dans sa peinture académique, c'est à peu près exact. Sa facture est plus affreuse encore. En réaction contre la touche libre, savou-

reuse de Fragonard, il adopte un faire lisse, partout égal, partout glacé : le plus vilain « métier » peut-être qui ait jamais paru dans la peinture française.

Retournez-vous vers ses portraits, ou ses « peintures-portraits » comme *le Sacre*, revenez surtout vers ses portraits inachevés, vers tout ce qu'il a fait sans système : aucun de ces défauts ne s'y retrouve plus. Donc, rien de tout cela ne lui était naturel, tout a été voulu, cherché, conquis. Chez lui, comme chez la plupart de ses élèves, — chez Gros, surtout, — la peinture est une lutte continuelle et tragique entre le devoir et le plaisir : le plaisir qui leur inspire, naturellement et sans grand effort, des chefs-d'œuvre ; le devoir qui, avec beaucoup de peine et d'intelligence dépensées, leur dicte des œuvres froides et insipides. L'antithèse se poursuit partout : chez Gérard : comparez son *Murat* ou sa *Récamier* avec sa *Corinne au Cap Misène ;* chez Girodet : comparez son *De Sèze* ou son *Murat* avec son *Hippocrate* ou sa *Danaé ;* chez Gros : comparez son *Chaptal* à son *Éleazar ;* chez M. Ingres : comparez son *Granet* et l'esquisse de sa femme avec son *Achille* ou sa *Stratonice*. Partout, chez l'élève comme chez le Maître, nous voyons le portrait ou la scène contemporaine dus à son goût instinctif de la réalité, demeurer, après un siècle écoulé, une œuvre admirable. Et partout, nous voyons la grande composition historique, sur quoi il comptait pour passer à la postérité, nous faire douter de son talent. Si, par delà les nues, quelque Fabre étudie, au microscope, les insectes que sont les hommes, il doit être stupéfait des merveilleux ouvrages faits par l'artiste dans les limites de son instinct et du piteux échec des systèmes où sa raison raisonnante est intervenue.

ROBERT DE LA SIZERANNE.

VOLTAIRE INÉDIT

LE CHAPITRE *DES ARTS* DE *L'ESSAI SUR LES MŒURS*

Établi à Cirey en 1733, Voltaire, entre plusieurs projets, avait celui d'achever une *Histoire de Louis XIV*, entreprise dès 1732. Il éprouva tout d'abord une difficulté assez inattendue : Mme du Châtelet, vouée depuis peu à la science, n'avait point le goût de l'histoire. Sa raison solide répugnait à « l'afféterie » des belles-lettres ; elle admettait la tragédie, dont les succès rapportent à l'auteur, les vers impromptus, qui débités à propos donnent du relief dans la société ; mais pour Tacite, elle le traitait de « bégueule qui dit les nouvelles de son quartier. » Enfin elle était fille d'un homme d'État ; dès l'enfance, elle savait combien sont pernicieux, dans un gouvernement réglé, les livres qui relatent les actions des ministres ; elle ne concevait pas, disait-elle, le plaisir d'écrire un ouvrage condamné à ne pas voir le jour. Aussi tenait-elle enfermées les notes et les esquisses de son ami et la clef en était dans son tablier.

Tout appliqué que fût le poète à s'instruire dans la géométrie, il ne laissait pas de regretter ses anciennes études. La rigueur des théorèmes contenait mal sa fantaisie, et, du reste, son entendement ne passait pas le second livre d'Euclide. Il entreprit de réduire la marquise. Dans les termes où ils étaient, rien de plus aisé en apparence, et peu d'affaires au fond, qui fussent plus délicates. Si le plaisir de l'esprit, vif et mutuel, avait éclairé les débuts de leur commerce, ils n'y furent bientôt retenus, l'un que par la vanité, l'autre que par l'intérêt ; le cœur n'était point de la partie, et Mme du Châtelet, nature sèche et dominatrice, se dédommageait de la dépendance où elle était à certains égards par une hauteur intraitable sur tout le reste. Il n'y avait pas espoir de l'amener à rien, si l'on n'engageait pas son amour-propre.

Voltaire lui fit voir en conséquence la gloire qu'il y aurait à elle d'appliquer son génie à l'histoire. Elle se défendait par de bonnes raisons. « Que m'importe, disait-elle, à moi Française vivant dans ma terre, de savoir qu'Égil succéda au roi Haquin en Suède et qu'Otoman était fils d'Ortogul? Je ne vois dans l'histoire que de la confusion et des récits de bataille, dans lesquelles je n'apprends pas seulement de quelles armes on se servait pour se détruire. — Mais, disait-il, si parmi tant de matériaux bruts et informes, vous choisissiez de quoi vous faire un édifice à votre usage; si vous faisiez de ce chaos un tableau général et bien articulé; si vous cherchiez à démêler dans les événemens l'histoire de l'esprit humain? » Cette idée lui plut, comme philosophique; et « le respectable Bossuet » ayant terminé son histoire à Charlemagne, il fut convenu qu'on prendrait l'histoire universelle à cette époque, et qu'on la conduirait au siècle de Louis XIV pour lui servir d'introduction. Le poète commença de lire Puffendorf, et dans un séjour qu'il dut faire à Bruxelles pour un procès de la marquise, il trouva les plus grands secours chez M. de Witt, petit-fils du Grand Pensionnaire, et possesseur d'une des plus riches bibliothèques de l'Europe.

L'étude du moyen âge était très ingrate, celle surtout qui touche aux disputes de l'Église romaine et de l'Église grecque, aux querelles du Sacerdoce et de l'Empire. Voltaire ne se retrouvait avec plaisir que dans l'histoire des sciences et des arts. Cette partie, dit-il, devint son principal objet; bientôt il dirigea ses recherches sur les peuples de l'Orient, « dont tous les arts nous sont venus avec le temps » et dont Bossuet n'avait presque rien dit. Il s'aperçut que « dans nos siècles de barbarie et d'ignorance qui suivirent le déchirement de l'Empire romain, nous reçûmes presque tout des Arabes : astronomie, chimie médecine, arithmétique, algèbre, géographie... Plusieurs morceaux de la poésie et de l'éloquence arabe me parurent sublimes et je les traduisis; ensuite, quand nous vîmes tous les arts renaître en Europe par le génie des Toscans et que nous lûmes leurs ouvrages, je fis autant que je le pus des traductions exactes en vers des meilleurs endroits des poètes des nations savantes. Je tâchai d'en conserver l'esprit. En un mot, l'histoire des arts eut la préférence sur l'histoire des faits (1). »

Dès 1742, Voltaire était à même d'envoyer un morceau de son histoire au Grand Frédéric, qui la trouva « réfléchie, impartiale, dépouillée de tous les détails inutiles. » En 1745, patronné par Mme de Pompadour, nommé historiographe et sur le point d'entrer enfin à l'Académie, il hasarda de donner au *Mercure*, sous le titre de *Nouveau plan d'une histoire de l'Esprit humain*, quelques morceaux sur la Chine et les

(1) Préface du tome troisième de l'*Abrégé de l'Histoire universelle*, chez Walther à Dresde, 1754.

Indes, les Normands au IXe siècle, l'état des empires d'Orient et d'Occident au IXe siècle, de l'Europe au Xe siècle et de l'Espagne au XIIe siècle. « Les auteurs du *Mercure* retranchèrent pieusement tout ce qui regarde l'Église et les papes. » En réalité, ils semblent avoir supprimé certains chapitres, comme ceux de l'*Origine de la puissance des papes* et de la *Religion du temps de Charlemagne*, plutôt que mutilé en détail la prose de Voltaire. « Apparemment, dit-il, que ces examinateurs voulurent avoir des bénéfices en Cour de Rome. Pour moi, qui suis très content de mes bénéfices en Cour de Prusse, j'ai été un peu plus hardi. » En 1750, nouveaux fragmens dans le *Mercure*. Un libraire ne tarda pas à les recueillir et les joindre à une édition de *Micromégas*, que l'auteur désavoua, selon son habitude. Mais il en profita pour déclarer ce qu'il y avait de neuf dans son ouvrage : il s'était attaché à peindre les mœurs des hommes, plutôt que « les naissances, les mariages et les pompes funèbres des rois. » Et en effet, tel qu'on peut la lire dans cette édition, cette *Histoire de l'esprit humain* fait assez bien voir quel était à l'origine le dessein de Voltaire : une érudition sobre et désinvolte ; un exposé des faits, mais qui motivât seulement les sentimens de l'auteur sur les mœurs, les usages, les lois, les gouvernemens ; une histoire assez diligente de l'opinion, qui mène le monde ; et en regard celle des arts, des inventions, des découvertes, qui ont renouvelé la face de la terre ; quelques récits des guerres, compris dans le catalogue « des sottises du genre humain, » et ce qui n'allait pas sans hardiesse, à une époque tout ensanglantée par les prétentions des princes, une apologie continuelle des poètes, des savans, des navigateurs, et jusque des marchands, mis en parallèle avec les conquérans. L'ouvrage, en un mot, n'était qu'un petit brûlot, mais où soufflait à pleines voiles l'esprit de la « philosophie. »

Les morceaux de l'*Essai sur les mœurs*, publiés jusqu'à 1750, sont des morceaux authentiques, et, ce qui est rare avec Voltaire, reconnus par l'auteur. Ceux qui ont vu le jour par la suite ne sont probablement pas moins originaux ; mais ils sont disqualifiés par les insinuations, les réticences et les désaveux du grand homme.

En mai 1751, à Potsdam, Voltaire fut avisé, par Mme Denis, que son secrétaire valet de chambre Longchamp, resté à Paris avec elle pour la modérer dans ses dépenses, avait détourné tous ses papiers : justice en était demandée par elle au lieutenant de police. Le poète aussitôt d'envoyer une annonce au *Mercure* : « Toute la partie qui regarde les arts depuis Charlemagne et celle de l'histoire publique depuis François Ier ont été perdues. Si quelqu'un est en possession de ce manuscrit, encore très imparfait et qui ne peut guère servir qu'à son auteur, il est prié très instamment de vouloir bien le lui remettre. » A quelques jours de là, Longchamp rendit les papiers à Mme Denis sans in-

tervention du magistrat : ces papiers étaient l'*Histoire universelle*, celle du *Siècle de Louis XIV*, les *Campagnes de Louis XV* et enfin *la Pucelle;* et comme Voltaire, instruit de la restitution, réclamait encore certain manuscrit *in-folio* de l'*Histoire universelle*, le secrétaire lui écrivit : « A l'égard du manuscrit in-folio dont vous parlez, épais de trois doigts et qui est une suite de votre histoire générale, je n'en ai jamais connu d'autre que celui que je vous ai envoyé ; mais celui-là n'est point écrit de votre main. Il se trouve encore un manuscrit dans votre bibliothèque à Paris, où il n'y a que peu de pages écrites par vous-même : et c'est aussi une suite de la même histoire. Voilà tout ce que j'ai jamais vu chez vous à ce sujet. Croyez que cet article est la pure vérité. »

On n'examinera pas si, dans cette affaire, Longchamp est tombé, comme il le prétend, dans un piège de Mme Denis. Mais n'est-il pas singulier qu'il nie l'existence du gros *in-folio* réclamé par Voltaire, et que, d'autre part, il découvre celle d'un petit *in-folio*, qui s'est conservé jusqu'à nos jours, et que Voltaire déclara toujours avoir disparu ? Car après l'annonce du *Mercure*, comme on lui signalait diverses copies de l'*Essai*, l'historien répondait : « Ce n'est pas là ce que je cherche. On m'a volé l'histoire entière des arts. Je m'étais donné la peine de traduire des morceaux de Pétrarque et du Dante et jusqu'à des poètes arabes que je n'entends point : le siècle de Louis XIV devait se renouer à cette histoire générale. Il y a grande apparence que ce malheureux valet de chambre avait aussi volé celui que je regrette, et qu'il le brûla quand ma nièce exigea de lui le sacrifice de tout ce qu'il avait copié. » En décembre 1753, ayant reçu à Colmar « le fatras énorme de ses papiers, » il persista à donner ce manuscrit comme perdu. Il n'y a pourtant pas de doute que le cahier ne se soit trouvé parmi ses papiers : dans une *Lettre à M..., professeur en histoire*, composée dans ce mois de décembre 1753, sont insérés les passages traduits de Dante et des poètes orientaux.

Ces contradictions cessent d'être un mystère dès qu'on les rapporte à l'*Abrégé de l'histoire universelle depuis Charlemagne jusqu'à Charles-Quint*, publié en cette fin de 1753 par Jean Néaulme, libraire à la Haye et à Berlin. Ce n'est pas que l'on doive préciser la part directe ou indirecte que Voltaire put avoir dans cette édition. Le libraire, dans sa préface, dit avoir acheté l'une des copies qui, selon l'auteur même, se trouvaient entre les mains de trente particuliers ; et il n'y a rien là d'invraisemblable. Mais Jean Néaulme, dès 1742, avait reçu la promesse de cette édition, et depuis il s'était rencontré à Potsdam avec l'auteur. Mais l'habitude de Voltaire fut toujours de susciter des éditions « fausses » de ses œuvres. Mais le philosophe, pour désavouer ces deux volumes, n'imagina pas mieux que d'en donner lui-même une

suite, avouée celle-ci, et intitulée *tome troisième*. Mais Jean Néaulme, sans nécessité, dit encore dans sa préface que cet abrégé semble complet, quoiqu'il s'arrête à Charles VII quand le titre promet Charles-Quint; et il ajoute : « Ainsi il est à présumer que ce qui devrait suivre est cette partie différente d'histoire qui concerne les arts, qu'il serait à souhaiter que M. de Voltaire retrouvât. » Prétexte aussitôt exploité par l'auteur dans sa *Lettre à M... :* « Mon principal but, dit-il, avait été de suivre les révolutions de l'esprit humain dans celles des gouvernemens. Je cherchais les routes du commerce qui répare en secret les ruines que les sauvages conquérans laissent après eux; j'examinais comment les arts ont pu renaître et se soutenir parmi tant de ravages. » Cette histoire des arts, ces routes du commerce, c'est-à-dire les voyages des Portugais et la découverte du Nouveau-Monde, qui se trouvaient dans le manuscrit « volé » par Longchamp, il n'en était pas traité dans l'édition de la Haye : donc elle était supposée, donc elle n'était pas son ouvrage véritable. Enfin, nous avons les lettres de Voltaire à Néaulme; les unes sont publiques et accablantes pour le libraire; et dans celles qu'il lui écrit en particulier, il lui reproche doucement son impression hâtive et incorrecte, il l'assure qu'il est « avec douleur, mais sans aucun ressentiment, toujours prêt à lui rendre service. »

Il y avait en effet des omissions regrettables dans l'édition de la Haye. Néaulme, dès l'avertissement, avait défiguré cette phrase de Voltaire : « Les historiens ressemblent à quelques tyrans dont ils parlent : ils sacrifient le genre humain à un seul homme. » Il imprima : « les historiens, semblables aux rois, sacrifient le genre humain à un seul homme. » Le philosophe alors se crut perdu, et à tout le moins exilé. A la vérité, je n'ai pas trouvé trace de cet exil aux archives, ni même du moindre blâme : mais après l'aventure de Francfort, c'était beaucoup pour Voltaire que de ne pas trouver à Paris le dédommagement d'un accueil triomphal, tel qu'il le devait recevoir vingt-cinq ans plus tard. Il accusa ses ennemis de Berlin « de vouloir le perdre en France après l'avoir perdu en Prusse, » et parmi ces méchans, il alla jusqu'à compter Frédéric lui-même. Pour se disculper, il pria Malesherbes de supprimer l'ouvrage; il lui adressa de Colmar le procès-verbal, rédigé par deux notaires, de la collation de son manuscrit véritable avec l'édition de la Haye : dans ces deux volumes, on avait relevé jusqu'à quatorze omissions ou variantes, parmi lesquelles « l'affectation sensible de mettre *docteurs* à la place d'*imans*. » Puis, comme personne n'avait garde à ces désaveux, il s'occupa d'amender l'ouvrage en vue d'une édition nouvelle.

Cette édition, qui occupe les tomes XI et suivans des œuvres complètes imprimées par Cramer à Genève, fait avec l'édition Néaulme

un sujet de comparaison bien instructif. En général, le premier texte a subsisté; mais il est remarquable que tous les passages offensans pour Rome aient disparu, ceux mêmes qui rapportent les faits les mieux reconnus du Saint-Siège, comme l'aversion invincible qu'il a toujours inspirée aux Églises d'Orient. En revanche, on y voit maints nouveaux paragraphes, célébrant la décence, la gravité de l'Église romaine. Elle apparaît gouvernée, non seulement par des hommes pleins d'humanité, mais par des sages, par des philosophes : « Elle a toujours eu cet avantage de pouvoir donner au mérite ce qu'ailleurs on donne à la naissance. Aujourd'hui, en Allemagne, il y a des couvens où l'on ne reçoit que des nobles. L'esprit de Rome a plus de grandeur et moins de vanité... Elle était faite pour donner des leçons aux autres. » Enfin des additions considérables avaient porté au nombre de 68 les 49 chapitres de l'édition Néaulme : peu à peu la compilation des faits l'emportait sur l'examen philosophique ; les réflexions hardies qu'on y voit encore sont diluées, sont assombries sous le fatras de l'érudition. Lors de l'édition définitive en 1768, Voltaire avait répudié son premier dessein. Il considérait son œuvre comme un manuel d'histoire à l'usage des gens du monde, il souhaitait sa diffusion dans les collèges, et il faisait remarquer qu'à l'époque où elle fut entreprise, « aucune des compilations universelles qu'on a vues depuis n'existait. »

C'est qu'un événement comparable à son séjour en Angleterre, et à la rencontre de Mme du Châtelet, avait remué depuis peu l'esprit du philosophe : il venait de découvrir le commerce des érudits, personnes qui n'étaient point à la mode au temps qu'il vivait à Paris. Près de Colmar, où il résida plus d'un an à son retour de Prusse, était l'abbaye de Senones, dirigée pour lors par le célèbre dom Calmet. Le religieux ouvrit sa bibliothèque à l'homme du monde; il le persuada de composer un ouvrage utile plutôt que de recueillir les saillies de son esprit; et Voltaire, bientôt, ne céda pas moins à l'entraînement de l'étude qu'à l'autorité vénérable de l'exégète. Vers le même temps, il renouait d'anciennes relations avec le pasteur Vernet, professeur à l'université de Genève. Enfin il avait pour secrétaire un certain Colini, jeune Florentin quelque peu antiquaire, et par conséquent érudit. Celui-ci admirait beaucoup qu'on osât écrire une histoire universelle avec le secours de cinq ou six volumes; et il s'échappait parfois en sourires que son maître surprenait, et, à part soi, mettait à profit.

Voilà les dispositions qui firent abandonner par Voltaire ce *Chapitre des arts*, auquel il attribuait d'abord tant de prix. Car ce n'est pas pour avoir donné longtemps ce chapitre comme perdu que le philosophe a renoncé à le comprendre dans son *Essai :* dans le « tome troisième » publié à Dresde en juillet 54, il le faisait encore désirer, le promettant dès les premières pages, et terminant l'ouvrage sur ce

propos : « Je parlerai ailleurs de l'empire de l'esprit qu'eurent les seuls Italiens dans tous les genres de science, de littérature et de beaux-arts. » Mais dès qu'il renonçait aux vues d'ensemble et s'astreignait à la chronologie, il n'avait plus de place pour ce brillant tableau : force lui fut de le morceler, et d'en répartir selon les époques des fragmens du reste fort abrégés, notamment dans les chapitres 82 et 121 de l'*Essai sur les mœurs*.

Correspondant par son format et son épaisseur, — in-folio couronne de 160 pages, — à la description du manuscrit « volé » par Longchamp, le manuscrit autographe du chapitre des arts se trouve aujourd'hui à Saint-Pétersbourg, parmi les papiers de Voltaire conservés dans sa propre bibliothèque. Achetée par l'impératrice Catherine II en 1780, cette bibliothèque fut transportée en Russie et rangée dans l'ordre même qu'elle occupait à Ferney par le secrétaire du grand homme : elle comprend près de 6 000 volumes, parmi lesquels une vingtaine de gros volumes manuscrits où se trouvent pêle-mêle les mémoires utilisés par Voltaire dans ses ouvrages historiques, de nombreuses notes et remarques sur l'histoire, la religion, la philosophie, quelques manuscrits annotés de ses tragédies, le premier jet des chapitres 141 à 152 de l'*Essai sur les mœurs*, les minutes des lettres au roi de Prusse, enfin les dossiers des affaires la Barre et Lally, tous documens qui méritent une étude particulière. Nous n'ignorons pas qu'en matière d'art l'érudition de Voltaire n'est guère moins faible que touchant l'histoire du moyen âge ou les institutions de la Chine. Encore ne croyons-nous pas devoir laisser dans l'ombre cet important morceau. Il nous fait toucher en effet ce qu'était l'*Essai sur les mœurs*, avant que l'auteur n'ait voué quinze ans de sa vie, selon l'expression de Villemain, « à l'augmenter, à le remanier et à le gâter. »

FERNAND CAUSSY.

Depuis les inondations des barbares en Europe, on sait que les beaux arts furent ensevelis sous les ruines de l'empire d'Occident. Charlemagne voulut en vain les rétablir. L'esprit goth et vandale étouffèrent ce qu'il fit à peine revivre.

Les arts nécessaires furent toujours grossiers, et les arts agréables ignorés. L'architecture, par exemple, fut d'abord ce que nous appelons l'ancien gothique ; et le nouveau gothique, qui commença du temps de... n'a fait qu'ajouter des ornemens vicieux à un fond plus vicieux encore. La sculpture, la gravure étaient informes. Les étoffes précieuses n'étaient tissées qu'en Grèce et dans l'Asie Mineure. La peinture n'était guère en usage que pour couvrir de quelques couleurs des lambris

épais. On chantait et on ignorait la musique ; on n'a jusqu'au XIVe siècle aucun ouvrage de bon goût en aucun genre. On parlait, on écrivait et l'éloquence était inconnue. On faisait quelques vers, tantôt en latin corrompu, tantôt dans les idiomes barbares, et on ne connaissait rien de la poésie.

... Nous avons vu les malheurs de la terre entière, Gengiskhan, etc., mais au moins au XIVe siècle l'Asie riche et heureuse, Perse, Chine, Indes ; l'Europe toujours faible, divisée et barbare, Allemagne, Italie, France sous Charles VII, États de Charles VII...

Il n'en était pas tout à fait ainsi dans l'Orient. Constantinople conserva les arts jusqu'au temps où elle fut désolée par les Croisades. Elle fournissait même quelquefois des mathématiciens aux Arabes. Plusieurs empereurs écrivirent en grec avec pureté.

Aben ou Eben Sina que nous appelons Avicenne florissait chez les Persans au XIe siècle et nul homme alors en Europe n'était comparable à lui. Il était né dans le Korassan qui est l'ancienne Bactriane. La géométrie, l'éloquence et la poésie furent depuis lui en honneur dans la Perse ; aucun de ces arts, à la vérité, n'y fut porté à son comble et j'ai toujours été étonné que l'Asie qui a fait naître tous les arts n'en ait jamais perfectionné aucun. Mais enfin ils y subsistaient, tandis qu'ils étaient anéantis en Europe.

J'ai déjà remarqué (1) que Tamerlang, loin de leur être contraire, les favorisa. Son fils Haloucoucan fit dresser des tables astronomiques, et son petit-fils Houlougbeg en composa de meilleures avec l'aide de plusieurs astronomes. Ce fut lui qui fit mesurer la terre (2).

Notre Europe avait cependant cette supériorité sur eux d'avoir inventé la boussole et la poudre et enfin l'imprimerie. Mais ces connaissances déjà vulgaires à la Chine ne furent point en Europe le fruit de la culture assidue des arts. Le génie du siècle, l'encouragement des princes n'y contribuèrent pas. Ces découvertes furent faites par un instinct heureux d'hommes grossiers qui eurent un moment de génie.

Les Orientaux avaient d'ailleurs un grand avantage sur les Européens. Leurs langages s'étaient soutenus, l'arabe par

(1) Dans le chapitre 88 de l'*Essai sur les mœurs*.
(2) Tome 18, *Académie des Sciences*. (Note de Voltaire.)

exemple n'avait jamais changé, et la langue persane, refondue dans l'arabe, était fixe et constante depuis la grande révolution qu'apporta la loi de Mahomet.

C'est par cette raison que les poètes arabes et persans qui faisaient, il y a huit cents ans, les délices de leurs contemporains plaisent encore aujourd'hui, tandis que les jargons européens des XIIe et XIIIe siècles ne sont plus entendus.]

On ne trouve pas à la vérité dans leurs ouvrages de poésie et d'éloquence plus de perfection que dans les autres arts. Il y a toujours plus d'imagination que de choix, plus d'enflure que de grandeur. J'avoue qu'[ils peignent avec la parole], mais ce ne sont que des figures hardies mal assemblées, ils ont trop d'enthousiasme pour penser finement, l'art des transitions n'a jamais été connu d'eux : quelque poésie orientale qu'on lise, il est aisé de s'en convaincre.

Sady, par exemple, né comme Avicenne en Bactriane, le plus grand poète persan du XIIIe siècle, s'exprime ainsi en parlant de la grandeur de Dieu :

[Il sait distinctement ce qui ne fut jamais,
De ce qu'on n'entend point son oreille est remplie,
Prince, il n'a pas besoin qu'on le serve à genoux,
Juge, il n'a pas besoin que sa loi soit écrite.
De l'éternel burin de sa prévision
Il a tracé nos traits dans le sein de nos mères.
De l'aurore au couchant il porte le soleil.
Il sème de rubis les masses des rochers.
Il prend deux gouttes d'eau, de l'une il fait un homme,
De l'autre il arrondit la perle au fond des mers.
L'Être au son de sa voix fut tiré du néant.
Qu'il parle, et dans l'instant l'Univers va rentrer
Dans les immensités de l'espace et du vide.
Qu'il parle, et l'Univers repasse en un clin d'œil
De l'abîme du rien dans les plaines de l'être.]

On sent dans cette version assez littérale un esprit hardi et poétique pénétré de la grandeur de son sujet et qui communique à l'âme du lecteur les élancemens de son imagination. Mais si on lit le reste, on sent aussi l'irrégularité de cent figures incohérentes entassées pêle-mêle. Le style qui étonne doit à la longue fatiguer. Il faut convenir que les Orientaux ont toujours écrit vivement, et presque jamais raisonnablement. Mais avant le XIVe siècle, nous ne savions faire ni l'un ni l'autre. J'avertis

ici que toutes les poésies des Persans et des Arabes sont en rimes et que c'est bien mal à propos qu'on impute à nos moines d'avoir introduit la rime. Toutes les nations ont rimé, excepté les Grecs, et les Romains leurs imitateurs. Mais nos rimes et notre prose n'avaient rien que de barbare.

Dans cette mort générale des arts, on avait toujours plus de signes de vie en Italie qu'ailleurs. On y avait au moins les manuscrits des anciens. La langue latine ressemblait à ces lampes conservées, disait-on, dans les tombeaux, elle donnait un peu de clarté. Rome fut toujours plus instruite en tout que les ultramontains. On voit même que sous Charlemagne, les moines gaulois de Saint-Denis ayant prétendu que leur musique valait mieux que celle de l'Église de Rome, Charlemagne décida pour les Romains.

Mais au commencement du XIVe siècle, quand la langue italienne commença à se polir et le génie des hommes à se développer dans leur langue maternelle, ce furent les Florentins qui défrichèrent les premiers ce champ couvert de ronces. Le climat de Toscane semble être un des plus favorables aux arts et à l'esprit humain. Les Toscans avaient autrefois servi de maîtres aux Romains, et dans la religion et dans plus d'un art, quoique grossier. Ils leur en servirent encore aux XIVe et XVe siècles. Tout ce qu'on connaissait d'éloquence en Italie n'était presque renfermé que dans la Toscane. On en vit un témoignage bien étrange lorsque Boniface VIII donna en un jour audience à douze envoyés de douze différens princes de l'Europe, qui le complimentèrent sur son avènement au pontificat. Il se trouva que ces douze orateurs étaient tous de Florence (1).

Le premier ouvrage écrit dans une langue moderne qui ait conservé sa réputation jusqu'à nos jours, est celui du Dante. Cet auteur naquit à Florence en 1265. La langue italienne prit sous sa plume des tours nouveaux et cette même forme qui subsiste aujourd'hui, quoique beaucoup de ses expressions soient hors d'usage. On n'entend plus ce qui se composait alors dans les autres idiomes de l'Europe, et le style du Dante paraît moderne, je dis son style, que je distingue des mots surannés et de quelques termes de jargon. Ses vers faisaient déjà la gloire de l'Italie

(1) Chap. 82 : « Florence était alors une nouvelle Athènes : et parmi les orateurs qui vinrent de la part des villes d'Italie haranguer Boniface VIII sur son exaltation, on compta dix-huit Florentins. »

lorsqu'il n'y avait encore aucun bon auteur prosaïque en langue vulgaire. Toutes les nations ont commencé à se signaler par la poésie avant de réussir dans la prose.

Homère est longtemps avant Thucydide, Térence florissait avant que Rome eût un orateur. Il en fut de même à la renaissance des lettres. Ne serait-ce point parce qu'on écrit en prose trop aisément et que l'esprit se contente alors de l'incorrect et du médiocre ; mais, dans la poésie, la contrainte force l'esprit à se recueillir davantage, à chercher des tours et des pensées, car dans la littérature comme dans les affaires, les grandes choses naissent des grands obstacles.

On ne peut pas dire que le poème du Dante soit fondé sur le bon goût. Ce qui fait dans l'*Énéide* les deux tiers du sixième chant est chez le Dante le sujet de près de quatre-vingt-treize livres. Il rencontre Virgile à la porte des Enfers, le grand poète latin est dans ces lieux souterrains avec Homère, Orphée, Platon, Socrate, Démosthène, Cicéron et tous ceux qui, ayant été vertueux sans être instruits du mystère de la rédemption, ne sont ni reçus dans le ciel, ni confondus avec les damnés. Virgile apprend au Dante qu'à peine était-il arrivé dans ces lieux mitoyens qu'il vit un homme divin forcer les portes des enfers et amener au ciel en vainqueur les âmes de plusieurs justes (1).

La longueur du poème, la bizarrerie et l'intempérance d'une imagination qui ne sait pas s'arrêter, le mauvais goût du fond du sujet n'empêchèrent pas que l'Europe ne lût avidement l'ouvrage et que dans toutes les éditions on ne donnât à l'auteur le nom de divin. Il est vrai que ses vers ont souvent de l'harmonie et de l'élégance, que son style est naturel, que ses images sont variées, qu'il est souvent naïf et quelquefois sublime, mais ce qui contribua le plus à sa vogue, ce fut le plaisir malin qu'eurent les lecteurs de trouver dans un ouvrage bien écrit la satire de leur temps.

Le Dante met en enfer et en purgatoire beaucoup de personnages connus dont il transmet les actions à la postérité, il parle même des plus grands intérêts de l'Europe, et surtout des querelles entre le Sacerdoce et l'Empire. En voici un exemple qui peut donner une idée de son style et de sa manière de pen-

(1) Cf. *Dictionnaire philosophique*, art. *Dante :* « Virgile lui raconte que peu de temps après son arrivée en enfer, il y vit un être puissant qui vint chercher les âmes d'Abel, de Noé, d'Abraham, de Moïse, de David. »

ser. Il figure la Papauté et l'Empire sous l'emblème de deux soleils au seizième chant de son *Purgatoire*. Il faut que le lecteur pardonne à la faiblesse de la traduction.

[Jadis on vit dans une paix profonde
De deux soleils les flambeaux luire au monde
Qui sans se nuire éclairaient les humains,
Du vrai devoir enseignaient les chemins
En nous montrant de l'aigle impériale
Et de l'agneau les droits et l'intervalle.
Ce temps n'est plus et Rome a trop changé.
L'un des soleils de vapeurs surchargé
En s'échappant de sa sainte carrière
A su de l'autre absorber la lumière.
La règle alors devint confusion
Et l'humble agneau parut un fier lion
Qui tout brillant de la pourpre usurpée
A réuni la houlette à l'épée] (1).

Il s'exprime comme on peut le voir d'une manière plus précise et plus forte sur Boniface VII.

Si la satire fait valoir son livre, son génie fait valoir aussi sa satire. On y trouve des peintures de la vie humaine qui n'ont pas besoin pour plaire de la malignité de notre cœur. Le Dante restera toujours un beau monument de l'Italie, ceux qui sont venus après lui l'ont surpassé sans l'éclipser. Il fut commenté dix fois et même immédiatement après sa mort. On le traitait déjà comme ancien et c'est le plus grand effet de l'estime des contemporains.

Nous nous étonnons aujourd'hui que le Dante ait choisi un sujet qui paraît si bizarre, mais plaçons-nous au temps où il vivait. La religion était le sujet de presque tous les écrits et des fêtes et des représentations publiques. Il n'y a rien de si naturel à l'homme ; il répète dans l'âge mûr l'école de son enfance. L'histoire de l'Ancien et du Nouveau Testament se représentaient sur la place publique et c'est des Italiens qu'on prit cette coutume en France et en Espagne (2). Ces représentations s'appelaient sacrées. Il en restait encore des traces au XVIe siècle, et

(1) Imprimé avec quelques variantes dans la *Lettre à M****, et le chapitre 82 de l'*Essai*.

(2) Chap. 82 : « L'art des Sophocles n'existait point; on ne connut d'abord en Italie que des représentations naïves de quelques histoires de l'Ancien et du Nouveau Testament; et c'est de là que la coutume de jouer les mystères passa en France. »

on parle encore à Florence de la mascarade du triomphe de la Mort que le Roselli fit paraître, dans laquelle des tombeaux s'ouvraient aux sons d'une musique lugubre et il en sortait des figures de mort qui criaient *dolor, pianto e penitenza*...

... Pétrarque. Ses *Canzonette*, son meilleur ouvrage. Pour avoir aimé, il est connu de l'univers. S'il n'eût été que philosophe et théologien il serait ignoré. Son triomphe, celui du Tasse...

Du temps de Pétrarque et même de Dante la comédie était un peu cultivée en Italie. Il y avait même, outre les farces des mimes, des pièces assez régulières. On prétend que la *Floriana* fut faite avant l'an 1300, et il y a grande apparence qu'on jouait dès le XIIIe siècle des comédies assez décentes, puisque saint Thomas dans ses *Questions* dit qu'il faut bien distinguer les histrions qui sont sans bienséance d'avec ceux qui représentent des pièces où il est permis aux honnêtes gens d'assister. Ces dernières, dit-il, sont nécessaires à la douceur de la société. Les Italiens ont toujours pensé ainsi sur les spectacles. Ces premiers maîtres en Occident de la religion et de l'art d'écrire savaient très bien concilier ce qu'on doit aux autels et ce qu'on doit aux délassemens des hommes. Mais la comédie ne prit une forme régulière que vers l'an 1480. Le cardinal Bibiena fit cette fameuse comédie de la *Calandra* qui a servi longtemps de modèle aux pièces intriguées des Italiens et des Espagnols.

L'Italie en ce temps-là, mais surtout la Toscane faisaient renaître les beaux jours de la Grèce (1). Le Ruccelaï, cousin de Léon X et de Clément VII, fit représenter en 1516 sa tragédie de *Rosemonde* à Florence devant Léon X. Il travaillait à sa *Rosemonde* dans le même temps que le Trissin faisait sa *Sophonisbe*. L'un et l'autre écrivaient en vers libres et imitaient scrupuleusement les Grecs. Ruccelaï disait que la rime avait été inventée par l'écho.

Tu sai pur, che l'imagin de la voce
Che risponde da sassi dove l'Echo alberga
Sempre nimica fu del nostro regno
E fu inventrice de le prime rime (2).

(1) Chap. 121 : « Rien ne rappelle davantage l'idée de l'ancienne Grèce... le cardinal Bibiena avait fait revivre la comédie grecque. »

(2) *Les Abeilles*, vers 15 et sq. L'édition Mazzoni (Bologne, 1887) donne au second vers la leçon :

Che risponde da i sassi ov'Eco alberga.

Mais ce qui faisait encore plus d'honneur au Ruccelaï et au Trissin et même aux gens de lettres d'alors, c'est qu'ils étaient rivaux et intimes amis.

L'Arioste né à Ferrare porta plus loin qu'aucun autre la gloire de la poésie italienne. Jamais homme n'eut plus d'imagination ni plus de facilité; il réussit dans tout ce qu'il entreprit. Il peignit les mœurs et sut mettre de l'intrigue dans ses comédies. Ses élégies respirèrent l'amour, ses satires furent un mélange de gravité et d'enjouement. Son poème de *Roland le furieux* surprit et enchanta l'Italie par cette rapidité d'imagination, cette invention inépuisable, ces allégories si bien ménagées qui sont toujours une image agréable du vrai, mais surtout par ce style toujours pur, toujours enchanteur qui fait grand le mérite de ses ouvrages, et sans quoi toutes les autres parties de l'esprit seraient des beautés perdues. Beaucoup de ces contes qui sont jetés dans ses satires et dans son *Roland* ont été recueillis et mis en vers français par La Fontaine. Il faut avouer que l'auteur italien l'emporte beaucoup sur le Français non seulement comme auteur, mais comme écrivain. L'Arioste parle toujours purement sa langue, il emploie des termes familiers, mais presque jamais bas, il ne va point chercher dans la langue qu'on parlait avant le Dante des expressions surannées, jamais son style ne lui manque au besoin. Son imitateur, d'ailleurs excellent en son genre, est bien loin de cette correction et de cette pureté.

Il est vrai que l'Arioste, dans la facilité de ses narrations qui coulent plus aisément que la prose, se laisse emporter quelquefois à des plaisanteries tolérées dans la chaleur de la conversation, mais qui choquent la bienséance dans un ouvrage public : il dit, par exemple, en parlant d'Alcine :

Del gran piacer ch'avean, lov dicer tocca
Che spesso avean piu d'una lingua in bocca (1).

Il fait dire à saint Jean :

Gli scrittori amo, e fo il debito mio
Ch'al vostro mondo fui scrittore anch'io
. . . . . .
E ben convenne al mio lodato Cristo
Render mi guiderdon di si gran sorte (2).

(1) *Orlando furioso*, C. VII.
(2) *Ibidem*, C. XXXV.

Mais ces libertés sont rares, ses jeux de mots sont plus rares encore, et il faut remarquer que celui qui lui est reproché par Despréaux dans sa *Joconde* est dans la bouche d'un hôtelier.

Je sais qu'un poème tel que le *Roland furieux*, bâti d'un amas de fables incohérentes et sans vraisemblance, n'est pas comparable à un véritable poème épique, chez qui le merveilleux même doit être vraisemblable. Ces fictions romanesques, telles que celles des anciens ouvrages de chevalerie, telles que nos Amadis ou les contes persans, arabes et tartares, sont par elles-mêmes d'un prix médiocre; premièrement, parce qu'il n'y a de beau que le vrai; secondement, parce qu'il est bien plus aisé de travailler en grotesque que de terminer des figures régulières. Aussi ce n'est pas cet amas d'êtres de raison gigantesques qui fait le mérite de l'Arioste, c'est l'art d'y mêler des peintures vraies de toute la nature, de personnifier les passions, de conter avec un naturel ingénieux que jamais l'affectation n'altère, et enfin ce talent de la versification qui est donné à un si petit nombre de génies. Je ne traduirai rien de lui parce qu'il est trop connu (1), je dirai seulement : il est presque impossible de le traduire tout entier en vers français, et c'est ne le point connaître que de le lire en prose (2).

Le Trissin, né au temps de l'Arioste et qui fut un des favoris de Léon X et de Clément VII, fut un des restaurateurs ardens de l'antiquité; il n'avait pas ce génie fécond et facile, ce don de peindre, ces finesses de l'art que la nature avait prodigués à l'Arioste; mais, nourri de la lecture des Grecs et des Romains et faisant suppléer le goût au génie, il ressuscita le théâtre tragique par sa *Sophonisbe*, qui est encore estimée, et il donna quelque idée des poèmes épiques dans son *Italia liberata da Goti*. On lui doit l'usage des vers non rimés que les Italiens ont toujours employés depuis sur le théâtre comme plus propres au dialogue :

(1) Voltaire en a traduit plusieurs passages dans l'article *Épopée* du *Dictionnaire philosophique*.

(2) *Essai sur les mœurs*, chap. 121 : « Si l'on veut mettre sans préjugé dans la balance l'*Odyssée* d'Homère avec le *Roland* de l'Arioste, l'Italien l'emporte à tous égards; tous deux ayant le même défaut, l'intempérance de l'imagination et le romanesque incroyable. L'Arioste a racheté ce défaut par des allégories si vraies, par des satires si fines, par une connaissance si approfondie du cœur humain, par les grâces du comique, qui succèdent sans cesse à des traits terribles, enfin par des beautés si innombrables en tout genre, qu'il a trouvé le secret de faire un monstre admirable. »

c'est en quoi les Anglais les ont imités, mais la langue française n'a pu permettre cette liberté.

Quand l'Arioste finissait sa carrière, le Tasse né en 1544 commençait la sienne. Il avait ce génie qui manquait au Trissin, et la lecture de l'Arioste avait développé son talent. Il fait la gloire de Sorrente où il naquit en... comme l'Arioste fait celle de Ferrare. Je n'entrerai point ici dans l'histoire de sa vie malheureuse, ce sont ses ouvrages que je considère. Ses infortunes ne sont que celles d'un particulier, mais ses poèmes, qui font le plaisir de tous les siècles, appartiennent au genre humain. Il dut beaucoup sans doute à l'Arioste. Il est sensible que le palais d'Armide est presque bâti sur le modèle de celui d'Alcine et que les deux caractères se ressemblent. On voit encore que Didon a servi d'exemple à l'un et à l'autre, comme Calypso en a pu servir à Didon. Toutes quatre ont des beautés différentes, mais je ne sais si Didon et Armide ne méritent pas la préférence. Je ne nierai pas qu'il n'y ait un peu de clinquant dans le Tasse comme on le dit, mais il me semble qu'il y a aussi beaucoup d'or. Lorsqu'une fois une langue est fixée et qu'un auteur fait les délices de plusieurs, généralement d'une nation éclairée, le mérite de cet auteur est hors d'atteinte. Non seulement il fut poète épique, mais aussi poète tragique, talens très difficiles à rassembler.

Les Italiens ont encore l'obligation au Tasse d'avoir inventé la comédie pastorale. Son essai en ce genre fut à quelques égards un chef-d'œuvre, mais son *Aminte* fut encore surpassée par le *Pastor fido* de Guarini, contemporain du Tasse et secrétaire du duc de Ferrare. Cette pièce est, à la vérité, beaucoup trop longue, trop remplie de déclamations, défigurée par les brutalités d'un satyre, peu asservie aux règles, mais quoique les scènes n'en soient presque jamais liées, l'intrigue n'est point interrompue, l'ouvrage est tout élégant, tendre, respirant l'amour et les grâces, et écrit de ce style qui ne vieillit jamais. Beaucoup de ses vers ont passé en proverbe, non pas de ces proverbes de la populace, mais de ces maximes qui font le charme de la société chez les honnêtes gens. On savait plusieurs scènes de cette pastorale par toute l'Europe, on en sait même encore quelques-unes. Elle appartenait à toutes les nations. On retrouve les chœurs des anciens dans la *Sophonisbe* du Trissin, dans l'*Aminta* du Tasse, dans le *Pastor*, mais ce qu'il y a d'assez étrange, c'est que le chœur chez les Grecs ne chante jamais que la vertu, et

chez les Italiens, il célèbre quelquefois le plaisir. Il y a surtout dans le *Pastor fido* un chœur sur les baisers qu'on n'oserait jamais réciter sur nos théâtres.

Unqua non fia
Che parte alcuna in bella donna baci;
Che baciatrice sia
Senon la bocca : ove l'un' alma, e l'altra
Corre, e si bacia anch' ella (1).

Les autres nations voulurent imiter les Italiens, mais tard, et elles n'approchèrent point d'eux. Lopez de Vega en Espagne, et Shakspeare en Angleterre, au XVIe siècle, firent briller des étincelles de génie; mais c'étaient des éclairs dans la nuit de la barbarie, leurs ouvrages n'ont jamais pu être du goût des autres nations comme les écrits italiens. C'est là l'épreuve véritable du bon, il se fait sentir partout, et ce qui n'est beau que pour une nation ne l'est pas véritablement. Si nous suivons la destinée de la poésie en France, nous la verrons un peu renaître sous François Ier avec les autres arts dont il était le père. Avouons que ce fut en tout genre une faible aurore, car que nous reste-t-il de ce temps-là qu'un homme de goût puisse lire avec plaisir et avec fruit? quelques épigrammes libertines de Saint-Gelais et de Marot, parmi lesquelles il n'y en a peut-être pas dix qui soient correctement écrites. On y peut encore ajouter une quarantaine de vers qui sont pleins d'une grâce naïve, mais tout le reste n'est-il pas grossier et rebutant? Le temps de la France n'était pas encore venu. Fauchet s'est donné sous Henri IV la peine de recueillir les sommaires de cent vingt-sept poètes français qui ont écrit avant l'an 1300. C'est ramasser cent vingt-sept monumens de barbares.

Pour reprendre l'histoire des sciences et des arts, il faut encore repasser en Italie. La prose italienne, quoique éloignée de cette hauteur à laquelle atteignit la poésie, reçut encore sa première culture en Toscane. Boccace le premier qui...

Cette grande difficulté d'écrire en sa propre langue peut seule nous faire juger si tous ceux qui ont écrit en latin n'ont pas perdu leur temps. Il manquera toujours aux auteurs qui voudront écrire dans une langue morte deux guides absolument

(1) *Pastor fido*, chœur du deuxième acte.

nécessaires, l'un est l'usage, l'autre le jugement des oreilles délicates. Ce n'est que dans une langue vivante qu'on peut avoir ces deux secours. Ainsi on peut regarder tous les livres latins depuis le IVe siècle comme autant de monumens informes de l'ancienne Rome.

Les bons auteurs de cette ancienne Rome étaient nécessaires pour instruire les modernes et pour former leur goût corrompu, pour leur apprendre à transporter dans leur langue des idées neuves et des beautés étrangères; aussi voit-on que tous les Italiens qui réussirent les avaient lus avec soin. Une des causes qui contribuèrent le plus à éveiller le génie italien de la léthargie universelle, c'est que ces bons modèles de l'antiquité ne se trouvaient guère qu'en Italie; encore y étaient-ils si rares que Panormita même au commencement du XVe siècle acheta un exemplaire de Tite-Live cent vingt écus d'or. Le Poggio, l'un de ceux qui rétablirent la bonne étude de la langue latine et qui montrèrent qu'on pouvait bien écrire en italien, retrouva les poèmes de Lucrèce qu'on croyait absolument perdus. On lui doit Silius Italicus, Manilius, Ammien Marcellin, et même huit oraisons de Cicéron qu'il déterra dans des couvens qui possédaient ces trésors sans les connaître.

***

Il semble que [tous les arts se donnent la main], car dans le temps que Dante, Pétrarque, faisaient renaître la poésie, la peinture sortait aussi du tombeau, et toutes ces nouveautés étaient dues aux Florentins.

Cimabué, né dans la ville de Florence même en 1240, fut le premier dans l'Occident qui mania le pinceau avec quelque art. On peignait à Constantinople où toute l'ancienne industrie était réfugiée, mais avant Cimabué on ne savait pas en Italie dessiner une figure, encore moins en peindre deux ensemble. Les Florentins dérobèrent encore aux Grecs l'art de peindre en mosaïque avec de l'émail. Taffi est le premier qui ait travaillé de cette manière. Le Giotto, autre Florentin dont il reste encore des ouvrages, perfectionna l'art du pinceau, et chaque peintre enchérissant ensuite sur ses prédécesseurs, l'Italie vit naître des miracles dans toutes ses villes sous les mains des Mazaccio, des Bellini, des Perugin, des Mantegna, et surtout enfin des Léonard de Vinci, des Michel-Ange, des Raphaël, des Titien, des Cor-

rège, des Dominiquin, et d'une foule d'autres artistes excellens.

Il manquait à l'art de peinture avant Michel-Ange et Raphaël un secret nécessaire pour conserver longtemps les tableaux et pour donner aux couleurs plus d'union, de douceur et de force. Un Flamand, nommé Jean de Bruges, trouva dans le xve siècle cet heureux secret qui ne consiste qu'à broyer les couleurs avec de l'huile. C'est tout ce que l'industrie des autres Européens contribua pour lors à la perfection de l'art.

Immédiatement après la renaissance de la peinture, l'Italie vit aussi la sculpture reparaître. Elle avait de bons sculpteurs dès le xive siècle, et au milieu du xve le Pisanello, né aussi à Florence, ornait l'Italie de ses statues. La gravure et l'art des médailles qui tiennent si naturellement à la sculpture fleurissaient sous le burin de ce même Pisanello qui grava les médailles d'Alphonse, roi de Naples, du pape Martin V et du grand Mahomet second, conquérant de Constantinople et amateur des arts : les *intaglie* et les reliefs sur les pierres précieuses commencèrent alors à imiter l'antique, et, au xvie siècle, l'antique fut égalé.

L'art de fortifier les villes contre le canon fut réduit en méthode régulière.

L'architecture ne pouvait rester toujours grossière quand tout ce qui dépend du dessin se perfectionnait. On commença dans le xive siècle à orner le gothique. On n'en savait pas assez pour le proscrire tout d'un coup, mais au commencement du xvie siècle les dessins du Bramante et de Michel-Ange portèrent l'architecture à un degré de grandeur et de beauté qui effacent tout ce que la magnificence des anciens Romains, le goût des Grecs et les richesses asiatiques avaient produit. Le pape Jules second eut la gloire de vouloir que Saint-Pierre de Rome surpassât Sainte-Sophie de Constantinople et tous les édifices du monde, gloire qui semble devoir être médiocre, mais qui est très grande, parce que rien n'est si rare que des princes qui veulent efficacement de grandes choses. Jules second avait encore en cela un autre mérite, c'était le courage d'entreprendre ce qu'il ne pouvait jamais voir fini. Les fondemens de cette merveille du monde furent jetés en 1507 et un siècle entier suffit à peine pour achever l'ouvrage. Il fallait une suite de pontifes qui eussent tous la même noblesse d'ambition, des ministres animés d'un même esprit, des artistes dignes de les seconder, et tout cela

se trouva dans l'Italie, car depuis le Bramante jusqu'au cavalier Bernin, il y eut toujours des maîtres de l'art chargés par les papes des embellissemens de cet édifice.

Une seule chose suffit pour le faire admirer ; c'est que Michel-Ange, en voyant un jour à Rome le temple du Panthéon de la Rotonde, dont on louait le jet et les proportions, dit : Je mettrai ce temple en l'air et je le renverserai pour servir de dôme à Saint-Pierre. En effet le dôme de Saint-Pierre porté sur quatre colonnes qui sont énormes sans le paraître est à peu près dans les mêmes dimensions que le Panthéon.

Un autre art qui est un des enfans du dessin, celui de multiplier les tableaux à l'aide de la gravure, entièrement ignoré de l'antiquité, naquit aussi en Italie au milieu de tous ces beaux arts, vers l'an 1460. Les Florentins eurent encore l'honneur de cette belle et utile invention : Maso Finiguerra, graveur et orfèvre, ayant frotté ses moules de noir et d'huile et ayant passé sur ces empreintes un papier humide qu'il pressait avec un rouleau en tira les premières estampes. Ensuite, on grava en taille-douce sur le bois, puis sur le cuivre avec l'eau-forte, et enfin en polissant avec le burin ce que l'eau-forte a dessiné sur la planche. Cette invention a non seulement éternisé, fait revivre à jamais des tableaux et des statues que le temps a détruits, orné à peu de frais tous les cabinets, répandu partout le goût du dessin, mais c'est encore un de ses grands services de perfectionner la géographie, en rendant les cartes plus communes et en les préservant des fautes inévitables des copistes.

Mais de tous les arts, le plus utile à l'avancement de l'esprit humain naissait alors en Allemagne. L'imprimerie qui de la Chine n'avait passé dans aucun peuple du monde fut trouvée en Europe par un gentilhomme nommé Gutemberg qui vivait tantôt à Strasbourg et tantôt à Mayence. On ne pouvait pas mieux réparer la honte de ceux qui se disaient nobles et qui regardaient leur ignorance comme un titre de noblesse. Les premières impressions furent faites avec des planches gravées et vers l'an 1450, quelques années avant que l'art des estampes fût inventé, sans qu'on puisse dire que l'art des estampes fût dû à celui de l'imprimerie.

D'abord, on n'imprima que de la façon que les Chinois mettent encore en usage aujourd'hui avec des caractères taillés dans les planches, lesquels demandent une main très habile à

les former et qui ne peuvent servir qu'au même livre. Jean Faustus de Mayence et Pierre Scheffer apportèrent à Paris en 1466, du temps de Louis XI, plusieurs livres imprimés. Qui croirait qu'ils furent accusés de magie devant le Parlement par des membres de l'Université ? Le fait est pourtant certain ; ils furent obligés de s'enfuir, et si les juges n'avaient pas appris que leurs Bibles étaient un effet du nouvel art trouvé en Allemagne, la même ignorance qui les fit accuser, les eût fait aussi probablement condamner. Rome fut la première à faire fleurir un art qui devait lui être un jour si pernicieux par la multitude des livres imprimés contre elle. Paul second en 1466 appela des imprimeurs allemands à Rome. Les Italiens n'avaient encore rien appris des autres peuples de la communion latine et ce fut...

Quoique l'art d'écrire et tous les genres de poésie fussent cultivés en Italie avec tant de succès, la musique n'avait pas fait le même progrès, mais dès l'onzième siècle, 1024, par cette destinée qui devait rétablir tant d'arts par les mains des Toscans, Guy d'Arezzo avait rendu cet art plus aisé par l'invention de notre manière de noter. Le nombre des musiciens qui étaient au concile de Constance au XIVe siècle fait voir que l'art était en beaucoup de mains.

Il y avait même depuis longtemps parmi les chants d'église quelques-uns de ces airs agréables qui sont du goût de toutes les nations comme l'hymne de Pâques *O Filii*, et celle du Saint-Sacrement.

La saine physique était inconnue par toute la terre. Ce n'est pas que les hommes fussent plongés dans l'ignorance totale des mécaniques. L'invention seule des moulins à vent, qui est du XIIe siècle ou de la fin du douzième, celle des bésicles, celle de la poudre, la fonte des canons, les manufactures de tapisserie, tant d'autres ouvrages prouvent que cette partie de la physique, qui consiste dans l'expérience ou dans les mécaniques, était cultivée. On savait beaucoup pour l'utilité, mais peu pour la curiosité. On connaissait quelques effets et point de causes. L'envie de savoir, qui est un des besoins des hommes, était trompée. On n'arrivait point au but parce qu'on avait été toujours dans des routes fausses...

La philosophie scolastique rendait inutiles au monde beaucoup de bons esprits qui s'égaraient dans de vaines disputes...

Cet instinct mécanique qui est chez l'homme avait fait découvrir des secrets, mais tout ce qui est le fruit d'une étude sérieuse des mathématiques manquait jusqu'à Galilée.

***

Les Florentins avaient été les restaurateurs de la poésie, de l'éloquence et de la peinture au XIVe siècle, ils furent les pères de la philosophie à la fin du XVIe siècle. Galilée inventa dans Padoue, vers 1597, le compas de proportion qui fait aujourd'hui la pièce principale de nos étuis de mathématiques, invention aussi utile qu'ingénieuse et par laquelle vous pouvez tout d'un coup construire des figures planes et solides, régulières, dans la proportion qu'il vous plaît. On lit encore dans quelques-uns de nos livres modernes que c'est à un Milanais nommé Balthazar Capra qu'on doit cette invention. Ces écrivains modernes ne servent qu'à faire voir combien Galilée eut raison de s'assurer juridiquement la possession de son ouvrage et de sa gloire. Il força ce Balthazar Capra de comparaître à Venise devant les curateurs de l'Université de Padoue, et là, en présence de tous les savans, et surtout du célèbre fra Paolo Sarpi, non moins bon mathématicien qu'historien excellent dans un nouveau genre, Capra, interrogé et confondu, fut obligé d'avouer qu'il s'était attribué les inventions de Galilée, lesquelles même il n'entendait pas. On le convainquit d'être un plagiaire et un calomniateur, et il fut rendu un jugement solennel par lequel on saisit tous les exemplaires de son livre. On voulut plus d'une fois ravir à Galilée la gloire de ses découvertes, et il ne paraît pas qu'il s'attribuât ce qui ne lui appartenait point. Les télescopes étaient récemment inventés en Hollande, par Jacques Metius vers l'an 1609. Galilée avoue qu'il y avait déjà dix mois qu'on avait fait cette découverte, lorsqu'un Français qui avait été son écolier à Padoue lui en confirma la nouvelle de laquelle on doutait beaucoup en Italie. Galilée, mis sur la voie, devait aller plus loin qu'un autre. Il fit travailler des verres à l'aide desquels le disque de la lune paraissait quatre-vingt-dix fois plus grand qu'à la simple vue. Ce fut là l'époque d'une astronomie nouvelle, les hommes enfin connurent le ciel autant qu'ils le peuvent connaître, et dès ce moment, on alla de découverte en découverte jusqu'au comble de cette science où on est parvenu.

Alors nos sens nous apprirent que la lune est un globe

comme le nôtre, inégal et éclairé comme lui. Quelques anciens avaient deviné cette vérité, mais connaître au hasard, c'est ne rien connaître, elle n'avait jamais été prouvée. La Voie lactée, qui n'était aux yeux qu'une immense trace blanche et lumineuse, devint une multitude d'étoiles. Enfin le 7 janvier de l'année 1610 à une heure après minuit, Galilée vit trois planètes autour de Jupiter et, quelques jours après, il aperçut la quatrième. Nouveau Colombo qui découvrait des mondes à l'extrémité des cieux comme le pilote génois en avait trouvé au delà des mers, il les appela d'abord les astres de Médicis, mais le nom ne dura pas : si on les eût appelés les astres de Galilée, ce nom n'aurait pas dû périr.

L'année suivante, ce même homme découvrit l'anneau de Saturne ; la situation de cet astre était telle alors qu'il n'y avait que les deux extrémités des anses qui pussent être distinguées. Ainsi cet astre parut un assemblage de trois planètes jointes par un cercle très délié qui était ce même anneau dont on ne voyait que les bords.

Non seulement Galilée vit les satellites de Jupiter, mais il observa le cours de ces quatre lunes et en tira dès lors un nouvel argument en faveur de la véritable construction du monde découverte par Copernic.

Une nouvelle preuve de cet admirable système fut l'observation suivie que fit Galilée de la planète de Vénus. Il vit, dit-il, avec les yeux ce qu'il connaissait déjà par l'entendement, que Vénus avait les mêmes phases que la lune.

Copernic avait prévu ce que le télescope confirmait. Tous les ennemis de la vérité, c'est-à-dire les philosophes d'alors, avaient objecté à Copernic que si son système était vrai, Vénus devait éprouver les mêmes changemens que notre lune : « C'est aussi ce qu'elle éprouve sans doute, » répondit Copernic avec confiance. Le grand Képler n'en doutait pas, les autres en doutaient, enfin Galilée, ne permit plus qu'on doutât. Dois-je avilir ici cette histoire des grandeurs de l'esprit humain en rapportant que Képler, dans une de ses lettres sur cette importante observation de Galilée, dit qu'il n'est pas étonnant que Vénus ait un croissant et des cornes puisqu'elle préside à tant de cornus ; je ne répète cette basse et méprisable plaisanterie, indigne je ne dis pas d'un philosophe, mais de tout homme bien élevé, que pour faire voir à quel point l'envie de se distinguer par des saillies d'esprit a

corrompu le goût des plus grands hommes. Képler, Allemand, et dans un temps où ce qu'on appelle esprit était inconnu à l'Allemagne, croyait devoir égayer son style en écrivant à un Florentin. Ce trait d'histoire est par lui-même bien petit, mais il peut être une grande leçon à tout esprit qui veut sortir de sa sphère.

Les secrets du ciel se découvrirent de jour en jour à Galilée. Il fut le premier qui nous apprit que le centre de la révolution de la lune n'est point la terre, mais un point assez près de la terre, et que le centre des révolutions de toutes les planètes n'est pas le centre du soleil même. La même sagacité lui fit encore conjecturer que les étoiles fixes, sur lesquelles on n'avait jamais eu d'idées arrêtées, étaient autant de soleils, de feux autour desquels roulaient des mondes. La nature alors parut infinie.

Il régnait une opinion confuse de je ne sais quelle pureté qu'on attribuait aux astres, erreur consacrée dans toutes les écoles, ainsi que les autres erreurs d'Aristote. Galilée détruisit cette erreur dans Rome au mois de mai de l'année 1611 en faisant voir des taches dans le Soleil ; bientôt après il suivit les taches avec son industrie ordinaire, et, voyant qu'elles marchaient avec le soleil d'occident en orient, il en conclut que le soleil tourne en ce sens sur lui-même. Les mêmes observations répétées depuis lui, nous ont enfin appris que le soleil fait sur son axe sa révolution en 25 jours et demi.

Il ne fit pas moins de découvertes dans les choses de la terre que dans le ciel. Ce fut lui qui le premier osa dire et sut prouver que la loi de la pesanteur entraîne également tous les corps vers le centre de la terre et qu'une plume et un lingot d'or tomberaient également vite dans le même temps sans la résistance de l'air. Avant lui toutes les écoles enseignaient d'après Aristote qu'un corps dix fois plus pesant qu'un autre tomberait dix fois plus vite. Il est bien surprenant que pendant plus de deux mille ans on eût reçu une telle erreur qu'il était si aisé de détruire par l'expérience. Comment Archimède ne la renversa-t-il pas dans son livre des équipondérans ? C'est que la difficulté n'entra pas dans le plan de ses démonstrations. Cette vérité d'une pesanteur primitive égale dans tous les corps était la clef d'une nouvelle physique. C'était découvrir un des premiers ressorts de la machine de ce monde. Il ne s'en tint pas

là. C'est à lui que nous avons la première obligation de savoir que les corps accélèrent leur vitesse dans leur chute et que les espaces qu'ils parcourent sont entre eux comme les carrés des temps, qu'ils tombent plus vite dans un arc de cercle que dans la corde de cet arc, qu'ils décrivent une parabole ou du moins qu'ils la décriraient, n'était la rotation de la terre, lorsqu'ils retombent après avoir été jetés parallèlement à l'horizon, qu'enfin les longueurs des pendules sont entre elles comme les carrés des temps de leurs vibrations, tous principes féconds dont les philosophes postérieurs ont fait éclore mille vérités nouvelles.

L'imperfection humaine met toujours son sceau sur les plus grands génies. L'auteur de tant de vérités mathématiques paya tribut à l'horreur du vide. Ce n'est pas qu'il entendît par ce mot, avec les autres écoles, je ne sais quelle aversion de la nature pour le vide. Ce n'est pas non plus ainsi que l'entendait Aristote qui, avec toutes ses erreurs, était un très grand homme, et qui, en disant une infinité de choses fausses, était incapable d'en dire d'absurdes. Aristote avait cru que le vide était impossible par une raison ingénieuse. Les corps qui tombent dans le vif-argent, disait-il, y tombent moins rapidement que dans l'eau, moins dans l'eau que dans l'air parce que l'air résiste moins ; s'ils tombaient dans le vide, ils se précipiteraient en un instant parce que le vide ne peut résister. Or rien ne peut se faire que dans le temps, donc il n'y a pas de vide. Les physiciens d'aujourd'hui sentent bien le faux de ce raisonnement, mais il faut avouer aussi qu'Aristote se trompait en homme de beaucoup d'esprit.

Les erreurs de Galilée ne pouvaient être que de ce genre. Les directeurs des jardins du grand-duc de Toscane, Cosme second, vinrent implorer le secours des lumières du philosophe contre un prodige inouï. Leurs pompes aspirantes ne pouvaient faire monter l'eau par delà trente-deux pieds environ. Cette surprise faisait voir que jamais on n'avait tenté jusques alors de faire monter l'eau à cette hauteur avec une seule pompe, car si on l'eût entrepris, les hommes auraient su que par delà trente-deux pieds l'eau ne monte plus. Les jardiniers de Florence furent donc les premiers qui le surent et Galilée fut réduit à dire que la force du vide n'équivalait apparemment qu'à trente-deux pieds d'eau. Cette faible réponse est un des plus grands triomphes du pré-

jugé. Cependant, il fit des expériences pour savoir combien l'air pesait, car on l'avait toujours cru pesant et Aristote même n'en avait pas douté. Mais connaître les effets et le degré de cette pesanteur, c'était ce qui n'avait pas encore été donné aux hommes.

Le prodigieux mérite de Galilée, dans un temps qui touchait encore à la barbarie scolastique, lui donna presque autant d'ennemis que de gloire. A chaque découverte qu'il faisait, il trouvait des Balthazar Capra. Il est triste que ce soit du corps destiné à cultiver tous les arts que sortit le grand ennemi qui remplit sa vieillesse d'amertume. Le Père Skeiner, jésuite, qui enseignait à Ingolstadt, fut son persécuteur parce qu'il avait comme lui vu des taches dans le soleil et plus encore parce qu'il les avait mal vues et mal expliquées, car il les avait vues, disait-il, marcher de l'orient à l'occident, et cependant il est indubitable qu'elles suivent la rotation du soleil en un sens tout contraire. Puisque Galilée commençait à donner de nouvelles preuves du système de Copernic, il fallait bien que Skeiner traitât ce système d'hérésie.

La vraie physique dont le chancelier Bacon n'avait fait qu'indiquer la route en Angleterre, mais que Galilée avait découverte le premier en Italie, reçut son premier accroissement dans le lieu de sa naissance. Il fallait connaître le degré de la pesanteur de l'air et ses effets. Torricelli (de Faenza), élève et successeur de Galilée, en vint à bout en 1643 par l'invention du baromètre, instrument aujourd'hui si commun qu'on croit qu'il eût dû toujours l'être.

L'air était entièrement chassé de l'espace qui est dans ce baromètre entre le haut du tube et le mercure ; alors tous ceux qui observaient la nature se demandèrent ce qui arriverait aux corps dans un lieu ainsi privé d'air. On devait voir, en effet, ce qui appartient purement à l'action de l'air, par la manière d'être qu'on découvrirait dans les corps qui n'y seraient pas exposés. C'est ce qui donna lieu à l'invention de la machine pneumatique que l'on doit au célèbre Guerick, magistrat de Magdebourg.

Alors les ténèbres de l'école qui avaient offusqué la raison humaine pendant tant de siècles commencèrent à se dissiper, et les hommes surent un peu ce que c'est que la vérité en interrogeant la nature.

Les sciences sont sœurs : toutes profitaient de ce goût de

raison et de recherche qui se répandait en Europe. Harvey, Anglais, créa une anatomie toute nouvelle par sa découverte de la circulation du sang. Après lui, Azellius vit par quels conduits passent les alimens pour être convertis en chyle avant de l'être en sang, Péquet vit ensuite le petit réservoir du chyle ; ainsi fut connu le secret de la nutrition et de la vie animale ignoré depuis qu'il y avait des hommes.

Toutes ces vérités furent combattues dans leur naissance, et lorsqu'elles furent reconnues, on prétendit qu'elles n'étaient point nouvelles. Peu à peu, la chimie, qui n'était pas une science parce qu'on avait voulu trop savoir, en devint une quand on n'opéra plus qu'avec méthode et par degrés.

Les mathématiques qui liaient ensemble toutes ces sciences faisaient de tous côtés un grand progrès.

Il est vrai que cette réformation universelle ne se fit d'abord que dans un petit nombre d'esprits et lentement. Il y avait encore, par exemple, peu de vrais chimistes et beaucoup d'alchimistes, peu d'astronomes et beaucoup d'astrologues. La faiblesse qu'avait eue Ticho-Brahé de croire à l'astrologie judiciaire lui fit plus de disciples que sa science. La mode de l'astrologie fut même si universelle que Gassendi et Cassini commencèrent par s'y attacher et cette superstition des philosophes n'est abolie que depuis quelques années.

... Il est difficile de dire si Descartes contribua plus en France qu'il ne nuisit au progrès de l'esprit humain.

Il appliqua le premier l'algèbre à la géométrie, il débrouilla l'optique et il raisonna en métaphysique avec une force et une clarté qui parurent nouvelles. Mais il s'égara et il égara pour un temps l'Europe, lorsqu'il s'écarta des deux seules routes qui peuvent mener au vrai, je veux dire la physique expérimentale et les mathématiques. Il se trompa dans tout ce qu'il imagina parce qu'il ne suivit que son imagination.

La métaphysique de Descartes fut fondée sur deux erreurs, les idées innées et la prétendue perception positive de l'infini ; sa physique sur plusieurs erreurs dont la plus grande est de dire : Donnez-moi de la matière et je fais un monde.

Il n'avait fait aucune expérience sur les quatre élémens, tant soumis depuis à nos recherches, et il en supposa trois, qui étaient comme le préambule d'un long roman privé de vraisemblance.

Deux choses lui donnèrent la vogue, premièrement, cet air de roman même, et, en second lieu, les persécutions que lui attirèrent les seules vérités qui étaient dans ses ouvrages.

On adopta le faux, et le vrai fut persécuté.

Pendant qu'en Italie l'Académie du Cimento...

Il s'en établit une à Londres vers l'an 1660 qui poussa les découvertes plus loin qu'on n'eût osé l'espérer.

***

Au commencement du XVIIe siècle, les Espagnols dominaient dans l'Europe par l'esprit comme par les armes; leur théâtre, tout informe qu'il était, servait de modèle à ceux de l'Europe. Ils avaient de bons historiens, Mariana, jésuite, Antonio de Solis; Balthazar Gracian, aussi jésuite, remplit ses ouvrages d'une morale profonde qu'ornait une grande imagination. Mais celui de leurs auteurs qui fut le plus à la mode et le plus du goût de toutes les nations fut Michel Cervantès; l'auteur, aussi malheureux qu'il dépeint son héros, mourut, dit-on, dans la plus extrême misère en...

Je ne sais si son livre sera de tous les temps comme il fut en paraissant de toutes les nations. Il semble qu'il ait perdu un peu de son prix depuis que l'esprit de chevalerie et le goût de romans qui en traitaient sont disparus du monde. Ce grand attrait des lecteurs, le plaisir de voir tourné en ridicule ce qui est en vogue ne subsistant plus a laissé plus de liberté à l'esprit de considérer le vide qui se trouve dans beaucoup d'endroits de ce roman de Don Quichotte; on s'est aperçu qu'il y a des endroits insipides, tels que l'histoire de Marcelle, que les vers qui y sont semés ne valent rien, qu'il y a des traits aussi bas qu'inutiles, que souvent les aventures ne sont point liées, que c'est un ouvrage qui ne fait point un tout ensemble, qu'enfin si le naturel, les bonnes plaisanteries, et le caractère des deux héros, d'autant plus plaisant qu'ils sont tous deux de bonne foi et qu'ils ne veulent jamais être plaisans; si, dis-je, ces beautés donnent encore beaucoup de prix à cet ouvrage, il semble que les défauts dont je parle l'ont fait descendre de la première place où on le mettait.

La langue française était beaucoup plus difficile à polir et bien moins harmonieuse que l'italienne et l'espagnole. La manière dont on l'écrit, si différente de celle dont on la prononce,

accuse encore son ancienne barbarie et laisse voir la grossièreté de la matière à laquelle on n'a donné que depuis cent ans une forme agréable.

C'était surtout en poésie un instrument aigre et rebelle à l'harmonie. La quantité de désinences dures, le petit nombre de rimes semblaient devoir exclure les vers. Ils n'étaient point à leur aise dans cette langue comme dans l'italien. Aussi qu'a-t-elle produit jusqu'à Henri second ? Le seul Marot. Il y a eu vingt poètes en Italie à peu près contemporains de Marot qui ont badiné beaucoup plus agréablement que lui, et qui ont répandu plus de sel et de grâces dans leurs ouvrages, tels que l'archevêque de Bénévent la Casa, le Mauro, le Berni, le Tassoni, qui écrivirent tous avec élégance, et que, cependant, je n'ai pas cités parmi les principaux auteurs qui faisaient honneur à leur nation.

Il le faut avouer, Marot pensait très peu et mettait en vers durs et faibles les idées les plus triviales. De plus de soixante épîtres, il n'y en a guère que deux qui puissent se lire, l'une dans laquelle il conte avec naïveté qu'un laquais l'a volé, l'autre où il fait la description du Châtelet. De deux cent soixante et dix épigrammes, y en a-t-il plus d'une douzaine dignes d'amuser un lecteur de goût ? et retranchez encore cette licence qui en fait presque tout le mérite, que restera-t-il ? Le reste de ses ouvrages, à un ou deux rondeaux près, ses psaumes, ses cimetières, ses étrennes, portent le caractère d'un siècle qui, ne connaissant pas mieux le bon, estimait beaucoup le mauvais.

Cependant le peu qu'il y a de bon est si naturel qu'il a mérité d'être dans la bouche de tout le monde. Trois ou quatre petites pierres précieuses ont passé à la postérité à travers tant de débris et ont fait dire à Despréaux :

Imitez de Marot l'élégant badinage.

Il n'y eut rien en France qui dût donner l'idée de la véritable poésie jusqu'à Malherbe. La poésie véritable est l'éloquence harmonieuse et les véritables vers sont ceux qui passent de bouche en bouche à la postérité. Tels ne sont point ceux des Ronsards, des Baïfs et des Jodelles, mais quelques-uns de Malherbe ont ce caractère. On sait encore par cœur ces vers :

Là se perdent les noms de maîtres de la terre,
D'arbitres de la paix, de foudres de la guerre,

Comme ils n'ont plus de sceptres, ils n'ont plus de flatteurs,
Et tombent avec eux d'une chute commune
Tous ceux que la fortune
Faisait leur serviteurs.
Le pauvre en sa cabane où le chaume le couvre
Est sujet à ses lois
Et la garde qui veille aux barrières du Louvre
N'en défend pas nos rois.

Encore deux ou trois stances dans ce goût, et on a tout ce que Malherbe a fait d'excellent. Son imagination n'était pas vive, son goût n'était pas encore sûr. Il pensait peu, et dans ce peu de pensées, il n'était pas délicat sur le choix, mais la France n'a connu l'harmonie que par lui, la langue n'eut du nombre et de la douceur que sous sa plume. Combien la poésie paraît aisée, et combien elle est difficile! Depuis Hugues Capet, on faisait des vers français. Malherbe est le premier qui en ait fait d'harmonieux, et il s'en fallait encore beaucoup qu'il fût un grand poète.

L'art de poésie ne se perfectionna pas sous les mains de Racan, mais il ne dégénéra pas. Cet illustre disciple de Malherbe, seul rejeton de l'ancienne maison de Sancerre, avec moins de génie que Malherbe, d'ailleurs très ignorant, s'est fait pourtant un nom qui ne mourra jamais, parce qu'il sut connaître ce naturel et ce nombre que Malherbe seul avait connus, que presque toutes les oreilles sentent, et qu'il était si difficile de trouver. Son ode au comte de Bussy vivra autant que la langue française. C'est le seul morceau de Racan qui soit de cette force :

Que te sert de chercher les tempêtes de Mars
Pour mourir, tout en vie, au milieu des hasards
Où la guerre te mène?
Cette mort qui promet un si digne loyer
N'est pourtant que la mort qu'avec bien moins de peine
On trouve à son foyer.

Que sert à ces héros ce pompeux appareil
Dont ils vont dans la lice éblouir le soleil
Des trésors du Pactole?
La gloire qui les suit après tant de travaux
Se passe en moins de temps que la poudre qui vole
Du pied de leurs chevaux.

A quoi sert d'élever ces monts audacieux
Qui de nos vanités font voir jusques aux cieux

Les folles entreprises?
Ces châteaux accablés dessous leur propre faix
Enterrent avec eux les noms et les devises
De ceux qui les ont faits.

Employons mieux le temps qui nous est limité.
Quittons ce fol espoir pour qui la vanité
Nous en fait tant accroire ;
Qu'amour soit désormais la fin de nos désirs,
Car pour eux seulement les dieux ont fait la gloire,
Et pour nous les plaisirs.

S'il avait fait une douzaine de pièces aussi bonnes, il serait bien au-dessus de Malherbe et comparable à Horace, qui, tout supérieur qu'il est, n'a pas peut-être douze odes parfaites.

La poésie se produisit encore sous un nouveau jour par le génie de Régnier; c'est le genre de la satire si l'on peut l'appeler poésie, car son style tient du style uni de la comédie. Régnier, né à Chartres en 1575, contemporain de Malherbe et de Racan, n'avait pas leur douceur dans ses vers: son naturel était plus rude, mais c'était le Lucilius des Français. Il a beaucoup de vers heureux; il est étrange que personne n'attrapât alors le style de la comédie, auquel celui de Régnier pouvait servir de modèle. Les satires en effet disent dans un monologue ce que la comédie dit en dialogue; mais le théâtre était alors tout barbare.

Il y a dans la littérature deux sortes de barbarie, l'une qui n'exclut pas le génie, et qui suppose seulement le défaut de goût et de choix; l'autre est celle qui exclut tout jusqu'au génie. La barbarie de la première espèce régnait sur le théâtre anglais et espagnol, celle de la seconde était le partage des Français.

Ce fut un bonheur pour eux que cette disette totale. Il vaut mieux, dans les arts, n'avoir rien que d'avoir quelques beautés dans une foule de défauts capitaux ; ces défauts à la faveur des beautés séduisent une nation. Bientôt même on les confond avec elles, le goût du public se corrompt presque sans ressource; les grands génies qui auraient ouvert une bonne route trouvent, en arrivant, le mauvais chemin et s'y précipitent comme les autres. Voilà en partie pourquoi la tragédie n'est encore que grossière à Londres et à Madrid.

Dès le règne d'Élisabeth, Shakspeare, homme sans lettres,

avait fait la gloire du théâtre par quelques traits sublimes que son heureux naturel faisait briller dans le chaos de ses pièces. Quelque temps après, Lope de Vega, né en 1562, et qui mourut en 1636 lorsque Corneille travaillait au *Cid*, donna quelque éclat au théâtre espagnol, comme Shakspeare à celui de Londres. On l'accusa d'avoir fait environ quinze cents pièces. Cette malheureuse abondance ne prouve que trop la facilité de mal faire.

La comédie était moins mauvaise que la tragédie chez les Espagnols, comme chez les Anglais. Il est plus aisé en effet d'y réussir. Elle demande un génie moins fort, elle exige moins de décence, elle peint des objets plus familiers, à peine est-elle un poème; Horace ne sait si on doit lui donner ce nom. Les Espagnols, les Anglais, ainsi que plusieurs Italiens, l'écrivaient en prose. Ainsi Ben Jonson, qui suivit Shakspeare, fit des comédies qui eurent de la réputation; et enfin Calderon, mort vers l'an 1664 en Espagne, fit des pièces comiques fort estimées. Quelque temps même avant Calderon, lorsque le théâtre italien tomba en décadence avec les belles-lettres en Italie, c'est-à-dire vers l'an 1600, les Espagnols, maîtres de Naples et de Milan, y portèrent leurs comédies : car les Espagnols, vers 1600, avaient acquis la supériorité dans l'empire de l'esprit, et leur langue était la langue générale de l'Europe.

Paris avait un théâtre en ce temps-là, qu'on appelait le théâtre du Marais près de la Grève. Un auteur nommé Hardy, qui a fait autant de pièces que Lope de Vega, entretenait malheureusement ce théâtre par des pièces innombrables, qui sont autant de monumens de la barbarie. Si une vaine curiosité veut remonter encore plus haut, on trouvera que, dès l'an 1402, les Confrères de la Passion furent établis dans les temps horribles de Charles VI pour représenter les histoires de l'Ancien et du Nouveau Testament et qu'en 1548, ces confrères achetèrent l'hôtel des Ducs de Bourgogne, dont on ôta les armes, pour mettre à la place les instrumens de la Passion. On a imprimé plusieurs recueils des anciennes farces pieuses qu'on y jouait, recueils fort chers et qu'on ne peut lire.

Enfin le temps de la France arriva, car précisément lorsque Descartes commençait à y changer la philosophie, Corneille changea le théâtre et avec lui la poésie et même l'éloquence de la prose, qui n'a jamais été cultivée dans aucune nation qu'après les vers. Ainsi les belles-lettres doivent tout à Corneille.

Le théâtre, quand l'honnêteté y règne et que l'art approche de sa perfection, devient la partie de la littérature la plus brillante. Il est l'école de la jeunesse, il entretient le goût de l'âge mûr, il attire les étrangers dans un État. Ce qui contribue le plus encore à sa gloire, c'est qu'il rassemble les mérites divers de presque tous les autres genres de poésie. Le théâtre français ne méritait avant Corneille aucun de ces éloges, le seul homme de quelque génie qui travaillât alors était Rotrou, mais il n'avait pas un génie assez fort pour n'être pas disciple de son siècle. Mairet, en 1635, purgea le premier la scène française des irrégularités qui s'opposaient fondamentales. Il rappela la règle d'Aristote, de ne pas étendre au delà d'un jour une action théâtrale. Sa *Sophonisbe*, longtemps goûtée, fut asservie à cette loi, mais à quoi sert la régularité sans génie? Il en faut un très grand pour changer l'esprit du siècle, et ce changement ne se fait jamais tout d'un coup.

On sait que Corneille commença sa carrière en 1625 par des comédies qui sont autant au-dessous des plus médiocres de nos jours qu'au-dessus de tout ce qu'on faisait alors. Ce qui dut, il me semble, frapper davantage, c'était le talent de dire en vers sa pensée, talent jusqu'alors presque inconnu au théâtre et très rare en poésie. Par exemple, on a rarement eu depuis lui des morceaux plus naturels que ce discours d'une jeune personne que je rencontre dans la *Suivante :*

Si tu m'aimes, ma sœur, agis ainsi que moi
Et laisse à tes parens à disposer de toi.
Ce sont des jugemens imparfaits que les nôtres,
Le cloître a ses douceurs, mais le monde en a d'autres,
Qui pour avoir un peu moins de solidité
N'accommodent que mieux notre instabilité.
Je sais qu'un bon dessein dans le cloître te porte
Mais un dépit d'amour n'en est pas bien la porte.
Et l'on court grand hasard d'un cuisant repentir
De se voir en prison sans en pouvoir sortir.

Le plus grand vice de ces pièces est la froideur. Elles étaient au-dessus de son siècle, mais indignes de l'auteur. Son génie qui s'était mépris se jeta enfin dans le tragique. Il ne vola, dans sa *Médée*, qu'avec les ailes des Latins, et il se servit beaucoup de celles des Espagnols dans *le Cid* joué en 1637. Tous les défauts de cet ouvrage qui est le fondement du théâtre tragique en

France et beaucoup de ses beautés sont tirées de Guilhem de Castro. C'est à Castro qu'on doit ces admirables mouvemens de tendresse et de devoir qui déchirent le cœur de Chimène. C'est l'Espagnol qui a fourni mot à mot ces beaux vers :

Et je veux que la voix de la plus noire envie
Élève au ciel ma gloire et plaigne mon ennui
Sachant que je t'adore et que je te poursuis.

C'est aussi de l'espagnol qu'est traduit ce morceau dont la fausse beauté fut longtemps applaudie :

Pleurez, pleurez, mes yeux et fondez-vous en eau,
La moitié de mon âme a mis l'autre au tombeau, etc.

Cette situation nouvelle d'une amante intéressante qui voit son père tué par son amant, ce beau caractère de don Diègue, ces sentimens si vrais, si passionnés, si bien exprimés de Chimène et de Rodrigue, ces combats de l'amour et du devoir enlevèrent tous les suffrages et firent pardonner tous les défauts. Il est vrai que, dans l'acclamation générale, on oublia trop l'Espagne, mais il est vrai que Corneille avait tellement embelli son original espagnol que *le Cid* français fut traduit lui-même en castillan.

On sait quels ennemis ce grand succès valut à Corneille.

Le cardinal de Richelieu, dont le nom seul rappelle à tout le monde l'histoire de ces temps, venait de fonder en France une Académie à l'exemple de tant d'Académies d'Italie. Le bruit prodigieux que fit cet établissement venait en partie de l'éclat du fondateur et en partie du besoin que la nation avait de cultiver les lettres. Il est étrange que les universités établies pour former les hommes, loin de suffire à leur objet, y fussent contraires. Il fallait une nouvelle société non moins pour ôter la rouille de l'école que pour éclairer le goût des hommes du monde.

Il faut avouer qu'il n'y avait aucun homme de grand talent dans cette Académie naissante. Il y avait même de très mauvais poètes que le cardinal de Richelieu encourageait par de petits bienfaits et par la faiblesse qu'il avait de faire avec eux des vers fort au-dessous du médiocre. Mais les vues étaient belles, malgré la faiblesse de ces commencemens, et Richelieu faisait en France ce que Léon X avait fait à Rome, il encourageait des arts qui contribuent à la splendeur d'un État.

Cette salle du Palais-Royal qui, toute mal construite qu'elle est, sert pourtant de témoignage à sa magnificence, fut bâtie en 1634 pour faire jouer plusieurs tragédies auxquelles il avait part. C'était lui qui en inventait le sujet; il le disposait en cinq actes quelquefois il en composait un en vers; quelquefois il donnait les cinq actes à faire à cinq auteurs. On peut juger ce que c'étaient que des tragédies de pièces rapportées, inventées par un ministre occupé de tant de soins, et travaillées par des mains différentes. Corneille eut le malheur d'être quelque temps de cette société; il avait pour compagnons Colletet, l'Estoile, Scudéry; mais rien ne pouvait gâter tout à fait le talent de Corneille. Il fit donc *le Cid* sans consulter la société et il lui déplut, ainsi qu'au protecteur. On sait avec quelle hauteur chagrine, soutenue de quelques bonnes raisons et de beaucoup de mauvaises, Scudéry écrivit contre *le Cid;* on sait que le cardinal de Richelieu, qui penchait trop pour Scudéry, voulut que l'Académie jugeât entre Scudéry et Corneille; il paraît évidemment que le cardinal trouvait *le Cid* mauvais en tout, puisqu'il écrivit de sa main : « La dispute sur cette pièce n'est qu'entre les ignorans et les doctes. » Il était en effet assez savant pour connaître toutes les règles violées dans *le Cid;* il était, comme poète, jaloux du succès, et, comme premier ministre, il ne goûtait pas ces beautés de sentimens qui demandent un cœur tendre pour être senties.

Il paraît par le petit ouvrage de l'Académie que si, au lieu de s'en tenir à juger les critiques de Scudéry, elle eût examiné toute la pièce, elle aurait donné une bonne poétique du théâtre. Le jugement de l'Académie est encore aujourd'hui confirmé par celui du public. Cet exemple prouve manifestement qu'il est très faux qu'il y ait moins de bons connaisseurs en poésie que de bons poètes. C'est un paradoxe avancé tous les jours, mais réfuté par cet ouvrage de l'Académie. Chapelain et Desmarets, les plus mauvais poètes de ce temps, furent ceux qui eurent le plus de part aux observations sur *le Cid*, tant la distance est immense entre la connaissance et le talent.

On sait que, malgré le cardinal de Richelieu et malgré l'Académie, tout le monde disait communément en France quand on voulait louer quelque chose : Cela est beau comme *le Cid;* mais l'année 1639 vit deux ouvrages qui firent oublier le proverbe. Cette année fut une grande époque pour l'esprit humain.

Corneille donna les *Horaces* et *Cinna*. La tragédie des *Horaces* n'était belle qu'en partie, *Cinna* l'était presque en tout ; mais ces beautés étaient à lui : le théâtre espagnol ne pouvait en fournir le canevas. Ce n'est pas ici le lieu de faire des dissertations, mais en suivant l'histoire des arts, me sera-t-il permis de dire que ce genre de beauté avait été inconnu à tout le reste de la terre ?

Les Grecs qui inventèrent la tragédie et qui la perfectionnèrent à quelques égards, ne traitèrent guère que les infortunes des héros fabuleux ; mais jusqu'à Corneille, personne ne sut faire parler les grands hommes, les héros véritables, et ils furent plus héros, plus grands hommes dans Corneille qu'ils ne l'avaient été dans leur vie.

Je ne veux point répéter ici ce que tant de critiques habiles ont écrit et ce que tout le monde sait sur les autres ouvrages de ce père de la scène française, sur son sublime et sur le grand nombre de ses chutes, sur ses traits brillans, mais noyés dans les déclamations qu'on lui reproche aujourd'hui, sur l'amour, qu'il ne traita jamais d'une manière bien intéressante que dans *le Cid*, et qui, si vous en exceptez deux scènes de *Polyeucte*, languit dans ses meilleures pièces, sur l'incorrection de son style, enfin sur tous les défauts qui font que, de trente de ses pièces, il n'y en a guère que quatre ou cinq qu'on puisse représenter aujourd'hui.

Le sublime qui se trouve dans ce petit nombre d'ouvrages éleva le génie de la nation.

Rotrou, son contemporain, mais plus vieux que lui, et que Corneille appelait son père, devint son disciple. Il fit en 1648 son *Venceslas*, dont le premier et le quatrième acte sont excellens et font passer le reste de l'ouvrage. Il est vrai que la pièce était imitée de l'Espagnol François de Roxas, mais elle est écrite dans le goût de Corneille.

Il manquait à la perfection du théâtre un art au-dessus du sublime, celui de faire verser des larmes. Racine vint dans la décadence de Corneille et atteignit quelquefois à ce but de l'art. N'ayant pas encore vingt ans et portant la soutane sous laquelle il avait été élevé à Port-Royal-des-Champs, il composa la tragédie de *Théagène et Chariclée* qui n'a jamais vu le jour, puis, en 1665, les *Frères ennemis*, et enfin tous ces chefs-d'œuvre qui passeront à la dernière postérité.

On lui reproche de n'avoir presque jamais traité que l'amour; mais reproche-t-on à l'Albane et au Titien d'avoir peint Vénus et les Grâces? Le sujet une fois choisi, la question n'est plus que de savoir s'il est bien manié. L'antiquité n'a rien à mettre à côté des peintures que ce génie charmant a faites d'une passion si chère à tous les hommes et quelquefois si funeste.

Il sut dire toujours ce qu'il faut dire et l'exprimer de la meilleure manière possible : voilà son grand art. Le génie seul y peut atteindre. Il fut le premier qui sut faire de suite quinze cents vers tous élégans. Trente ans auparavant on n'en savait pas faire une vingtaine, en quelque genre que ce pût être. La gloire de la poésie française fut alors à son comble, malgré quelques Français plus jaloux que savans qui étudient moins l'antique qu'ils ne négligent le moderne, et qui, plus ignorans dans leur langue, que savans dans le grec, veulent rabaisser un théâtre qu'ils ne connaissent pas, hommes étrangers dans leur patrie et ennemis des arts dont ils parlent.

Après les pièces de ce grand homme, nous en avons sept ou huit marquées au bon coin.

On s'étonne quelquefois qu'après Raphaël, il y ait eu tant de bons peintres, et après Corneille, si peu de bons poètes. C'est qu'en premier lieu il est plus aisé d'imiter ce qui dépend en grande partie de la main que ce qui dépend uniquement de l'esprit, et en second lieu le Corrège, qui imita bien Raphaël, fut un grand peintre et qui ne ferait que bien imiter Corneille serait peu de chose.

LA VILLE ET LA COUR

SOUS LE RÈGNE DE LOUIS-PHILIPPE [1]

EXTRAITS DU JOURNAL *DU COMTE RODOLPHE APPONYI* (2)

I

ANNÉE 1831

29 mai. — Je viens de Saint-Cloud. J'ai fait ma cour à la famille royale. Je l'ai trouvée fort bien établie dans ce beau château, qui est magnifique et confortable à la fois. Le Roi m'a paru plus pensif qu'à l'ordinaire. Il regrette Neuilly; je le conçois; c'est sa création. Mais la Reine et Madame Adélaïde sont enchantées, Madame Adélaïde surtout.

— Nous n'avons pas connu jusqu'à présent le charme de Saint-Cloud, m'a-t-elle dit. J'y étais bien venue quand cela appartenait encore à mon grand-père, car vous savez, comte Rodolphe, que cela nous appartenait.

— Très certainement, Madame.

— Eh bien, continua-t-elle, depuis ce temps, je ne m'y suis jamais retrouvée que pour faire visite, avec mon frère, au roi

(1) *Copyright by* Ernest Daudet.

(2) Les extraits de cet attachant Journal que nous avons déjà publiés (*Revue* des 1er et 15 octobre 1912) figurent dans le tome Ier qui vient de paraître à la librairie Plon. Ceux qu'on va lire et que nous communique M. Ernest Daudet, sont tirés du second volume actuellement en préparation.

Charles X. Je ne connaissais donc ni le parc particulier, ni les autres promenades; le parc réservé surtout est ravissant.

— Je partage entièrement l'opinion de Votre Altesse Royale sous ce rapport; le parc d'en haut est une des plus belles choses qu'on puisse voir.

— Mais, reprit Madame Adélaïde, je doute que vous l'ayez jamais vu, car il n'est ouvert pour personne.

— Je le sais bien, Madame, et ce n'est que par une protection toute particulière de Madame la Dauphine, que je suis parvenu à le voir, lors du séjour de la princesse Esterhazy au pavillon Breteuil.

— En ce qui concerne le château de Saint-Cloud lui-même, poursuivit la princesse, les autres le trouvent humide; je devrais cependant m'en apercevoir, puisque je loge au rez-de-chaussée.

L'appartement que la Reine occupe maintenant était celui du Dauphin et consiste en un grand vestibule, une salle de passage, un premier salon, un second où se trouve la Reine avec sa famille placée comme toujours autour de la table ronde, près la cheminée, et enfin d'une salle de billard où messieurs les aides de camp se tiennent avec le Duc d'Orléans.

Après avoir fait mes conversations avec chacun des membres de la famille royale et Mmes de Montjoye et de Chantérac, j'ai passé chez le prince royal qui jouait au billard avec un aide de camp. Celui-ci voulait à toute force me céder sa place; mais je la déclinai avec politesse, malgré les invitations du duc, non parce qu'il m'en imposait par son adresse, mais de peur de devoir prolonger par là trop longtemps ma visite. J'avais encore un bal à Paris où je ne voulais point arriver trop tard.

Mme la Duchesse de Berry se trouve en ce moment à Bath, les eaux lui font un bien extrême, mais elle manque de tout; elle n'a ni domestique, ni femme de chambre. Le domestique de M. de Mesnard fait en même temps que le service de son maître celui de Son Altesse Royale, et lorsque M. de Mesnard est en course, une femme de peine de l'auberge le remplace. La princesse n'a point de voiture et souvent pas de souliers à mettre. Je tiens ces détails d'une source très sûre. Rosny et tout ce qu'elle possède en France ne suffit pas pour payer ses dettes, et sa fortune de Naples consiste en 10 000 francs de rentes; avec cela, elle vit dans la plus mauvaise intelligence avec le roi

Charles X, à cause de M. de Damas qu'elle voudrait renvoyer d'auprès du Duc de Bordeaux. La dauphine et le dauphin ont fait leur possible pour engager le Roi à changer le gouverneur de son petit-fils; mais le Roi s'y refuse et n'y consentirait que si M. de Damas donnait sa démission; or, il ne la donnera jamais, se croyant engagé en conscience à remplir sa tâche auprès de Henry Dieudonné.

3 juin. — Les républicains attendaient avec impatience la mort de l'abbé Grégoire, tant ils avaient envie de faire du train à cette occasion. Il est mort enfin; mais le gouvernement avait pris de si fortes mesures pour empêcher toute espèce de désordre que ces messieurs ont dû se retirer de la rue de Babylone, sans avoir pu provoquer le moindre scandale. Le ci-devant général Dubourg s'est mis à la tête des tapageurs, il exècre le gouvernement de Louis-Philippe, ayant été destitué par celui-ci de son grade de général.

— Nous ne pouvons, disait-il à quelqu'un qui me l'a redit, nous ne pouvons rien tenter aujourd'hui; nous sommes trop faibles; mais nous le perdrons, ce gouvernement, en le dépopularisant!

Pendant mes trois mois d'absence (1), bien des choses ont changé. Plusieurs petits journaux ont paru et d'autres ont remplacé leurs rédacteurs et par conséquent leurs principes. La *Mode*, par exemple, autrefois petit journal de dames, bien insignifiant et bête même, s'est jeté maintenant dans le parti carliste. L'opposition donne de l'esprit en France; on sait bien attaquer et l'on est gauche dès qu'il s'agit de se défendre. La *Mode* a donc, depuis quelque temps, des articles très agressifs. Un journal, pour avoir de la vogue en ce moment, doit avoir eu quelque procès; les rédacteurs font donc leur possible pour être coffrés, pour payer une amende qui, peu de jours après, leur est rendue avec usure par l'augmentation de leur vente.

Plusieurs nouvelles salles de spectacle ont été ouvertes, et le grand Opéra a été décoré avec une magnificence, un bon goût que rien n'égale. Il n'y a pas de salle de bal qui soit plus brillante et plus claire. Pour la société, j'y ai trouvé aussi des changemens très notables. D'abord, il s'est formé une petite coterie

(1) Le comte Rodolphe revenait de Hongrie où il s'était rendu en congé.

de jeunes femmes très agréables pour les hommes à la mode, mais un peu exclusives pour les autres et insupportables peut-être pour les femmes plus âgées ou moins élégantes; elles rassemblent autour d'elles autant de jeunes gens qu'elles peuvent en attraper; elles sont fort jolies, très coquettes et deux d'entre elles ont de l'esprit pour toutes. Ces dames font des parties aux petits spectacles; elles se font faire la cour dans les salons et elles arrangent de petits soupers. Ces petits soupers sont surtout fort mal vus par tous ceux qui n'en sont point. On veut bien m'y admettre et j'y prends part en observateur et avec calme. Je profite de ce qu'on m'offre et voilà tout; je n'admire pas ce genre; mais je le trouve tout simple, parce que je connais les individus et qui plus est les relations intimes de chacune de ces dames. Il fallait une révolution pour les rapprocher et la chute d'un trône et d'un gouvernement comme celui de Charles X pour qu'elles pussent se mettre en avant de la sorte. Madame la Dauphine, surtout, était un grand obstacle à une gaîté un tant soit peu déréglée; il fallait cacher ses plaisirs sous les dehors d'une dévotion, d'une pruderie, d'une sévérité dont ces dames n'auraient peut-être pas été capables.

11 juin. — Nous recevons la nouvelle du débarquement à Cherbourg de l'empereur du Brésil Dom Pedro; il vient d'arriver avec sa femme et ses enfans, excepté l'aîné en faveur duquel il a abdiqué à la suite d'une révolte, qui a eu lieu à Rio Janeiro (1). Dans quel temps vivons-nous! Quelle nouvelle complication dans les affaires! Que fera Dom Pedro? Se mettra-t-il à la place de son frère en Portugal? Voudra-t-il conquérir l'Espagne? Rien ne me paraît improbable de sa part.

15 juin. — M. l'abbé Bervanger, mon confesseur et celui de mes cousins Rodolphe et Jules et autrefois celui du Duc de Bordeaux, vient d'arriver du château de Holy Rood. Il m'a dit que

(1) Fils de Jean VI, roi de Portugal, il avait suivi ce prince, quand celui-ci chassé de son royaume par Napoléon, s'était réfugié au Brésil. Il resta dans ce pays après que Jean VI eut recouvré ses États et y devint empereur. A la mort de son père, qui faisait passer sur sa tête la couronne de Portugal, il abdiqua cette couronne en faveur de sa fille encore mineure, dont il promit la main à son frère Dom Miguel en le nommant régent. Mais, bientôt après, en 1827, Dom Miguel se déclara roi, au mépris des droits de sa fiancée. En 1831, Dom Pedro, ayant cédé à son fils le trône du Brésil, revenait en Europe pour rétablir sa fille dans ses droits. Il y parvint en 1833, en soulevant le royaume portugais contre Dom Miguel.

le Roi avait une mine parfaite, que jamais il n'avait eu meilleur visage, de même le Duc de Bordeaux; il est plein d'esprit et de grâce, tout le monde l'adore. Madame la Dauphine est avec le Roi et ne le quitte jamais. La Duchesse de Berry fait ses voyages, elle ira à Londres.

— Elle est plus montée que jamais, me disait M. de Bervanger; vous en entendrez parler bientôt.

— Pourvu que cela ne soit pas trop tôt pour son propre intérêt! repris-je.

— Oui, continua l'abbé, elle s'est déjà fait beaucoup de torts, et ses amis lui en ont fait encore plus et davantage peut-être que ses ennemis. Il lui vient sans cesse des personnes de France qui lui offrent leurs services pour organiser une contre-révolution. Elle m'a dit qu'elle ne pouvait se fier à eux, mais qu'elle me chargerait de bien des commissions, si je voulais les accepter. Je lui répondis que, si cela ne dépendait que de ma bonne volonté, elle pourrait compter sur moi. Elle me chargea donc de mille commissions bien difficiles à remplir, bien épineuses, et je ne sais vraiment comment en venir à bout. La seule dont je me sois chargé avec plaisir, consiste à vous dire de sa part et à toute votre famille bien des choses; elle sait très bien que vous n'avez pas changé pour elle.

16 juin. — Dom Pedro va à Munich, à ce qu'il paraît; de là il veut revenir ici et s'établir en particulier à Paris. Il ne nous sera pas bien commode à nous autres Autrichiens. Il a laissé tous ses enfans à Rio; il n'y a que Donna Maria da Gloria qui soit avec lui. Quel drôle de personnage que cela fait ici! Le voilà, ce souverain le plus libéral de la terre, cet archiconstitutionnel, ce donneur de charte, culbuté, renvoyé, lui et toutes ses institutions. Quelle leçon pour les rois constitutionnels!

17 juin. — On a arrêté hier Lennox (1), l'un des agens de M. de Lafayette. On a trouvé chez lui tout le grand plan de la nouvelle conspiration ourdie contre Louis-Philippe; on a trouvé

(1) Américain de naissance, il avait servi sous Napoléon, comme capitaine instructeur à Saint-Cyr et à Saumur. Quoique, à la suite de sa participation aux journées de Juillet, il eût été nommé chef d'escadron, il se jeta dans le parti républicain, quitta l'armée et fut mêlé à la plupart des conspirations de cette époque. Il mourut en 1836, à quarante et un ans, ruiné par ses tentatives révolutionnaires et par des essais malheureux de navigation aérienne.

tous les noms des personnes qui devaient composer le gouvernement provisoire. Lafayette aurait été dictateur, Odilon Barrot, Lamarque et compagnie auraient été ses ministres et conseils; enfin, la République était toute faite. Au général Dubourg auraient été confiées les forces militaires. Un gouvernement mieux assis que celui de Louis-Philippe aurait commencé par faire coffrer tous ces messieurs d'après la liste trouvée chez Lennox; mais il n'y avait pas moyen.

Les attroupemens continuent; 12 000 hommes de troupes sont sur pied; mais on ne peut se fier à eux. Il y en a qui ne sont plus rentrés dans leur caserne depuis plusieurs jours; ils restent dans les cabarets des rues Saint-Martin et Saint-Denis à boire avec les mutins. Ils sont dans un état d'ivresse continuelle; on ne sait qui paie cette quantité de vin et d'eau-de-vie. Le pillage de trois boutiques fait horreur à tout le monde et j'espère que cet incident ranimera la garde nationale qui commence à se fatiguer de son service, de ce rappel éternel. Le commerce en souffre beaucoup, les faillites continuent. Tout Paris se trouve encore replongé dans cette terreur du mois de février, où, à tout moment, on croyait voir proclamer la République. Encore les mêmes bivouacs dans les rues, sur les quais et sur les places.

Hier, en allant aux Allemands, nous avons été arrêtés plusieurs fois par les marches et les contremarches des troupes: il fallait dire que c'était la voiture de l'ambassadeur d'Autriche pour qu'on nous laissât passer. La fête des vendanges de Bourgogne, où M. Gallois a brandi un poignard en disant : *Pour Louis-Philippe*, est aussi un fameux scandale, et ce qui l'est encore plus, c'est le procès qui s'en est suivi, où M. Gallois (1) a dit dans son plaidoyer toutes les horreurs imaginables contre le Roi et son gouvernement, et cet homme a été acquitté! Les jurés et les juges avaient reçu des lettres anonymes dans lesquelles on les menaçait de mort s'ils condamnaient Gallois. Les jurés tout comme les juges connaissent le formidable pouvoir du comité directeur, et n'osent l'affronter lorsqu'il menace.

18 juin. — Entre onze heures et minuit, s'est formé un grand attroupement devant le Palais-Royal et dans la rue Saint-

(1) Publiciste et historien dont les œuvres s'inspiraient d'opinions révolutionnaires très accusées.

Honoré, en poussant des vociférations épouvantables contre la personne du Roi, ses ministres et contre le clergé. M. Casimir Perier, malgré sa grippe, fut obligé de rester sur pieds pendant toute la nuit, la chose devenait d'heure en heure plus sérieuse. Déjà, on parlait de piller le Palais-Royal et les hôtels des ministres. Le Président du Conseil ordonna donc qu'une force imposante se réunît sur la place du Palais-Royal et que la cavalerie chargeât contre les mutins. Tout arriva selon ses désirs et les carabiniers, les rangs serrés, chargèrent la foule au grand galop avec des coups de plat de sabre à droite et à gauche. Cette manœuvre répétée deux fois tout le long de la rue, de la Fontaine des Innocens à la rue Royale, eut son effet; à une heure, la tranquillité était rétablie, sauf à recommencer un autre jour.

J'ai été ce matin chez la marquise de La Châtaigneraie; je l'ai trouvée dans une inquiétude à faire pitié. Les fonds baissent tous les jours; elle voudrait retirer les siens pour les placer dans un autre pays; mais on y perd, en les déplaçant, la moitié de son capital. C'est bien une considération ; il vaut mieux cependant en conserver la moitié que de courir la chance de tout perdre. D'un autre côté, les fermiers refusent aussi de payer ce à quoi ils se sont engagés par contrat; voilà ce qui force Mme de Narbonne à aller dans le Midi. Mme de La Châtaigneraie, sa fille, l'y accompagne. J'ai fait tout au monde pour l'engager à rester à Paris, elle ne le peut; la seule chose que j'aie obtenue, c'est la promesse de revenir dans six semaines ou deux mois.

20 juin. — Nous voilà donc aux élections nouvelles, beaucoup de Carlistes refusent d'y aller, ils ne savent ce qu'ils font. Le sort de la France sera tout entier entre les mains de la Chambre qui va venir, voilà ce que ces messieurs ne devraient pas perdre de vue. Jamais, peut-être, plus grande mission ni plus décisive n'a été confiée aux électeurs. A côté de chaque nom tracé sur les bulletins, se trouvera aussi la paix ou la guerre, l'ordre ou l'anarchie. Avec une Chambre sage, il serait possible, non sans effort, il est vrai, de surmonter les obstacles que l'esprit de faction entasse avec audace et persévérance contre le gouvernement. Avec une Chambre ou lâche ou folle, la carrière est ouverte au désordre; la monarchie désarmée n'est plus qu'une proie livrée aux partis. Tout est remis en question, et, pour mieux organiser, on commence par tout détruire.

21 juin. — L'abbé Châtel, le fondateur de la religion catholique française, fait beaucoup parler de lui (1). Il n'est plus abbé maintenant, il s'est fait évêque. Deux ou trois autres prêtres se sont réunis à lui et il a loué un local dans lequel il exerce ses fonctions d'évêque. Il y a fait ériger un autel; un piano remplace l'orgue et une grande chaise la chaire. C'est dans cette chambre qu'il réunit ses fidèles et encore plus de curieux.

Dimanche dernier, il y avait foule, on parlait tout haut, on avait même les chapeaux sur la tête. Comme la porte d'entrée pour le public et celle par où Mgr l'évêque doit entrer est la même, elle se trouvait fort encombrée de monde au moment où l'évêque dut avancer vers l'autel. Ses prières, ses instances furent inutiles; il fallut faire une espèce de charge pour faire passer Monseigneur. Enfin le voilà dans le sanctuaire, la mitre sur la tête, la crosse dans sa main; on lui jette de l'encens; il suit en tout notre rite, mais psaumes et prières sont en français, ce qui donne à tout un air de parodie, qui fut accueilli par une partie du public à coups de sifflets redoublés.

Les partisans de l'évêque Châtel prirent fait et cause et mirent à la porte les siffleurs. Tout ceci donna lieu à un vacarme épouvantable; on se poussait, on se donnait des coups de poing; enfin, on fit si bien qu'une grande armoire en tombant manqua de tuer plusieurs personnes. Cet incident, qui serait devenu bientôt tragique, rétablit le calme et l'ordre. L'abbé continua l'office et prononça un sermon plein d'invectives contre la religion catholique et ses prêtres et il finit par entretenir ses fidèles de politique, dans un sens tout à fait républicain.

22 juin. — Je suis parvenu à me faire introduire dans la société des *Amis du peuple*, qui maintenant n'est plus publique comme du temps où j'y allais avec Félix Schwarzenberg. Je me suis placé dans un groupe composé d'Italiens et d'Espagnols réfugiés. Ce local est celui de la redoute de la rue de Grenelle-Saint-Honoré; il est très propre à une société délibérante : bureau, tribune, tout s'y trouve. J'ai écouté avec attention

(1) On sait que ses tentatives pour fonder une religion nouvelle échouèrent piteusement non seulement sous les railleries dont elles furent l'objet, mais aussi par suite des dissentimens qui avaient éclaté entre le fondateur et ses coreligionnaires.

d'excellens orateurs; l'un surtout a parlé pendant deux heures sans discontinuer. Il est impossible de mieux dire. J'y ai vu Cavaignac; c'est un bel homme, il est un des conseillers. Les orateurs prouvaient jusqu'à l'évidence que le principe de la Révolution de Juillet, s'il était reconnu par les peuples, devait amener la chute de tous les rois; que ce mot, roi, était un anachronisme *impie* en France depuis les glorieuses journées de Juillet.

De pareils discours se gravent en traits de feu dans la mémoire de tous ces jeunes gens qui viennent en foule. Étudians en droit et en médecine, ils retournent chez eux imbus de ces principes et y propagent ce poison. Les Espagnols et Italiens réfugiés présens étaient dans un enthousiasme difficile à peindre: ils trépignaient, ils s'embrassaient. Cela me fit frémir. On me fit remarquer un certain Cantelli, ex-officier italien, décoré de la Couronne de fer; il boite; c'est celui qui paraît avoir le plus d'influence sur ceux de sa nation. Ces gens-là espèrent toujours la guerre; ils veulent rentrer dans leur pays avec l'armée française.

Il est encore fort question de piller les ambassades: l'Autriche, la Russie sont surtout désignées. Le comte Pozzo en a si peur qu'il compte partir pour l'Angleterre, sous prétexte d'aller voir une des grandes-duchesses qui s'y trouve avec Mme de Nesselrode. Rien ne m'amuse plus qu'un général poltron!

Un adjudant-major de la garde nationale, un chef de bataillon et un officier d'état-major disaient dernièrement à quelqu'un de ma connaissance :

— Nous aurons, entre autres besognes, celle de défendre l'accès des hôtels des ambassadeurs de Russie, d'Autriche et de Naples.

Le gouvernement cherche à prendre les mesures les plus énergiques pour se tirer d'embarras. Nous sommes à la veille d'une crise effroyable. Les armuriers ont eu l'ordre d'envoyer leurs armes hors de la ville; la plupart l'ont fait; il n'y a que les revendeurs des quais qui résistent à cet ordre et continuent leur commerce.

Il paraît que l'ouverture de la Chambre sera avancée de six semaines, le gouvernement craint de se trouver isolé au moment des troubles de Juillet. La troupe ne veut pas agir contre le peuple, c'est une résolution prise. Le prélude des scène tumultueuses doit être la délivrance de Lennox.

23 juin. — De retour à Paris, je me suis hâté de rejoindre une petite société qui m'avait engagé à aller avec elle à l'Opéra à la première représentation du *Philtre*. C'étaient Mmes de Bellissen, de Narbonne, de La Châtaigneraie et MM. de Fourmont et de Balincourt. La salle de l'Opéra, nouvellement décorée, est la plus belle chose qu'on puisse voir. Elle est toute dorée, toute resplendissante, éclairée à jour. Le nouvel opéra ne m'a pas plu; au reste, j'ai tant causé avec ces dames, que les beautés peuvent m'avoir échappé.

Après le spectacle, nous sommes allés chez Tortoni prendre des glaces, nous y avons rencontré le duc de Vallombrosa et le colonel Pozzo. Il était bien deux heures lorsque je me suis retrouvé dans ma chambre.

J'ai fait aujourd'hui, avec ces mêmes personnes, une partie au Bois de Boulogne; nos deux messieurs nous y ont quittés un instant pour faire visite à Rothschild. J'ai mieux aimé rester avec ces dames et me promener avec elles. Mme de La Châtaigneraie m'a raconté qu'on avait découvert une nouvelle conspiration contre le roi Louis-Philippe; elle doit être ourdie par le parti napoléoniste, avec la reine Hortense à la tête. Cette dame se trouve ici en ce moment, à ce qu'on prétend. L'intrigue étouffe donc même la douleur d'une mère qui vient de perdre son fils si tendrement aimé.

On m'assure avoir vu aujourd'hui à la Bourse des pièces de 5 francs avec le timbre de Henri V ayant pour légende : « Henri V, roi de France et de Navarre. »

Nous avons encore fini notre soirée chez Tortoni, dans la même salle; mais à une autre table se trouvait une autre société. C'était le duc de Valençay, M. et Mme de Vaudreuil, Mme de Saint-Priest et M. de Bonneval. Je les ai salués; mais je n'aurais jamais osé les approcher, de peur d'indisposer contre moi la coterie avec laquelle je me trouvais. La mienne était toute pour Henri V, et l'autre est tout à fait dans le mouvement.

27 juin. — Le nonce Lambruschini, à sa grande satisfaction, vient d'être rappelé. Ce digne prélat, depuis la Révolution, se trouvait entièrement dépaysé à Paris. Il ne pouvait se faire aux idées du jour et tout ce qu'il désirait le plus ardemment au monde, c'était de s'en aller. Plusieurs fois déjà, il avait demandé son rappel au Pape, sans que le Saint-Père eût exaucé ce vœu. Ne

voilà-t-il pas que le ministre des Affaires étrangères M. Sébastiani donne ordre à M. de Saint-Aulaire, ambassadeur de France à Rome, de demander au Pape le rappel de Mgr Lambruschini? Sa Sainteté, à ce qu'il paraît, en fut vivement piquée et fit déclarer par le cardinal secrétaire d'État à M. l'ambassadeur de France que Mgr Lambruschini était son ami personnel, qu'il ne demandait pas mieux que de l'avoir auprès de lui pour en faire son conseiller, mais que ce nonce avait été en tout l'exact organe de la cour de Rome et que tout autre tiendrait par conséquent le même langage et la même ligne de conduite. M. de Saint-Aulaire, malgré cette déclaration, insista sur sa demande, vu que ses ordres à ce sujet étaient précis. Il fut donc convenu que la cour de Rome ferait insinuer à son nonce à Paris de demander un congé en donnant pour motif une santé altérée. Le secrétaire d'État fit connaître à Mgr Lambruschini le désir de Sa Majesté le roi des Français, avec tous les détails de sa conversation avec M. de Saint-Aulaire, et il lui fut ordonné de demander un congé sous prétexte d'aller aux eaux.

Le nonce nous raconta dernièrement la conversation qu'il a eue avec M. le général Sébastiani à ce sujet. Tous les deux jouèrent la comédie on ne peut mieux; ils se livrèrent à un véritable assaut de finesse. M. Sébastiani, après avoir écouté le récit de tous les soi-disant maux dont Mgr Lambruschini prétendait être accablé, feignit de prendre le plus vif intérêt à la santé de M. le nonce. Sa figure prit un air triste et compatissant, enfin un air tout à fait correct pour la circonstance. Le nonce lançait en attendant une pointe après l'autre contre le général, si bien que celui-ci ne savait pas s'il était le mystificateur ou le mystifié.

Après une conversation assez longue dans ce genre, le nonce finit en ces termes :

— Monsieur le comte, j'ai encore une dernière grâce à vous demander; je vous serai infiniment reconnaissant si vous me l'accordez.

— Je serai très heureux d'être à même de faire quelque chose qui puisse être agréable à Monseigneur, répond le ministre.

Le nonce s'était profondément incliné, les mains jointes, les yeux baissés, enfin dans une attitude de suppliant; il resta quelques instans dans cette position, puis il leva sa tête, mais le corps toujours encore courbé en avant, et avec ses yeux flam-

boyans, un sourire des plus malicieux sur ses lèvres, dit au général :

— Rien qu'un passeport, monseigneur, un passeport, voilà tout ce que j'espère de la bienveillance de Votre Excellence.

Et il se retira.

13 juillet. — En vue de la célébration de l'anniversaire des journées de Juillet, les chapeliers ont fabriqué des bonnets phrygiens rouges à l'instar de celui de 93. Pour les mettre à la portée de tout le monde, le prix en a été fixé de trente sous à quinze francs.

On a déjà saisi plusieurs arbres de la liberté, ils sont tous à la police; il faudrait être bien adroit pour en trouver un pour demain. Les mesures que le gouvernement prend sont vraiment imposantes. J'espère donc que nous n'aurons point de troubles sérieux.

15 juillet. — J'ai tant couru hier, que, le soir, je n'en pouvais plus. Nous avons passé la journée fort tranquillement; il y a bien eu quelques attroupemens et quelques charges; on a tué des individus dans les Champs-Élysées, qui essayaient d'abattre un arbre pour le planter en l'honneur de la liberté; mais il y a eu tant de troupes de ligne, tant de gardes nationaux sur toutes les places qu'il n'y avait pas moyen de tenter la moindre des choses.

J'ai vu la charge aux Champs-Élysées et j'ai passé de là par les rues et boulevards jusqu'à la place de l'ancienne Bastille et de là, par la rue Saint-Antoine, dans le Marais et sur la place Royale. Partout quantité de troupes, foule de spectateurs curieux, mais rien de sinistre ni de mauvais augure. Le soir tout est rentré dans l'ordre accoutumé. Dieu veuille que l'ouverture de la Chambre et les glorieuses journées surtout se passent ainsi.

Notre cousine, pour éviter le bruit des canons des Invalides qui, depuis quatre heures du matin jusqu'après le coucher du soleil, tireront de quart d'heure en quart d'heure, ira passer les trois journées à Saint-Germain.

24 juillet. — Nous attendons avec calme l'accomplissement du programme des fêtes, réjouissances et tristesses qui auront

lieu pendant l'anniversaire des trois glorieuses journées. Nous pleurerons donc le premier jour, le second nous commencerons à nous égayer et le troisième nous ne saurons vraiment plus qu'inventer pour exprimer notre joie.

Il y a déjà des échafaudages immenses sur l'ancienne place de la Bastille; ce sont des tribunes, des je ne sais quoi encore; cela a l'air d'une forteresse plutôt qu'autre chose, et si je devine bien, je crois que le Roi s'est informé si les poutres sont assez fortes pour *résister au poids* des personnes qui s'y placeront.

27 juillet. — Nous voilà à l'anniversaire des glorieuses journées.

Notre cousine est partie à quatre heures après-midi pour Saint-Germain et a fait faire ses excuses à la Reine de ne pouvoir assister au concert de la Cour. Après l'avoir mise en voiture, j'ai encore un peu travaillé pour le courrier. J'ai fait ensuite deux visites, une à Mme Sock, dame anglaise, et l'autre à Mme de Werther; puis arriva l'heure du dîner, puis la promenade et les jeux au jardin jusqu'au moment de faire nos toilettes pour aller à la Cour. Les galeries et appartemens étaient déjà bien garnis lorsque nous sommes arrivés au Palais-Royal. Qu'on se figure notre étonnement lorsqu'on nous dit que Dom Pedro était arrivé à quatre heures, sans que personne l'attendît, qu'il dînait en ce moment au Palais-Royal et qu'il assisterait au concert. J'étais bien curieux de le voir, cet empereur déchu et qui nous arrive de l'autre monde.

Comme l'on s'était mis à table beaucoup plus tard qu'à l'ordinaire, Leurs Majestés n'étaient qu'à la seconde entrée du dîner quand, déjà, les invités étaient depuis assez longtemps rassemblés dans les appartemens où le concert devait avoir lieu. Il faisait une chaleur étouffante. Pour respirer un peu, j'allai sur l'un des balcons avec les ministres des Pays-Bas et de Suède. De ce balcon, on a la vue dans la cour d'honneur où stationnaient les voitures et l'on voit en même temps par-dessus la terrasse dans les appartemens de la Reine; c'est de là que je vis passer deux domestiques, chacun portant sur un plat un énorme biscuit de Savoie. Je courus vite à l'ambassadrice d'Angleterre pour l'inviter à passer sur mon balcon, mais elle avait si chaud, elle était tellement décolletée qu'en acceptant ma proposition, elle se serait exposée à prendre mal. Pour la même raison, ni la prin-

cesse de Castel-Cicala, ni Mlle Ruffo sa fille ne voulurent profiter de mon balcon.

Cependant la Reine arriva, Dom Pedro lui donnant le bras. Les portraits de l'Empereur lui ressemblent assez. Je le croyais plus grand de taille et je fus fort étonné de voir qu'il ne l'était pas beaucoup plus que Dom Miguel. Il a bonne tournure malgré cela ; il avait l'air un peu embarrassé en parlant, avec les dames surtout. La Reine, en entrant, lui présenta à peu près toutes celles qui se trouvaient dans la salle ; l'Empereur les salua assez bien, mais leur parla peu ou rien. Lorsque la Reine lui présenta le général de La Fayette, il parut en éprouver le plus vif plaisir ; il lui fit complimens et révérences sans fin et prit un air amical avec lui comme s'il l'avait connu autrefois.

Aujourd'hui, j'ai circulé dans Paris. J'ai vu les portes des églises tendues de noir. On y célébrait le service des morts pour les victimes de Juillet. La lettre de l'archevêque de Paris aux curés, dans laquelle il leur donne des ordres à cet effet, est excellente. Les églises étaient remplies de gardes nationaux et autres ; on jasait beaucoup, on tournait le dos à l'autel, c'était très peu édifiant. Le Panthéon, converti en temple, était tout rempli de tribunes, il fallait des billets pour y entrer. Un orchestre de 400 musiciens a exécuté toute espèce de musique religieuse et profane ; c'était dans le genre des concerts du Conservatoire.

Arrivé, à travers une foule de monde, jusqu'à la place de la Bastille, j'ai vu et admiré l'immense tribune qu'on y avait érigée pour le Roi, les députés, etc. Le monument dont le Roi posa la première pierre s'y trouvait figuré dans toute sa grandeur par des planches couvertes de toile peinte, représentant le marbre et le bronze, le tout fort bien imité et d'assez bon goût.

L'aspect de la foule immense était vraiment imposant ; le flux et le reflux de cette masse qui, par toutes les larges rues, se précipitait par torrens sur cette vaste place, avait quelque chose d'effrayant. Un mot eût été suffisant pour la mettre en mouvement, et on eût été impitoyablement écrasé, les portes des maisons étant barricadées par des échafaudages qui formaient des tribunes. Cependant, tout le monde avait l'air gai autour de moi ; on n'y parlait que de Dom Pedro, de Louis-Philippe et de la nouvelle légion de la garde nationale à la polonaise, dont on voyait quelques échantillons. Le Roi ne parut pas

être reçu bien chaudement. Mais la place était si grande que les voix ne pouvaient arriver jusqu'à lui ; il devina l'enthousiasme du peuple plutôt par les gestes que par les cris de : « Vive le Roi ! » qui furent poussés, mais qu'on ne distinguait pas dans cette formidable rumeur.

Dans la cohue qui précédait et suivait le Roi, se trouvaient les héros des Glorieuses et, parmi eux, des gens de mine épouvantable, des poissardes, des filles de joie décorées de la croix de Juillet. Ces gens se donnaient le bras et formaient des chaînes de douze à vingt personnes, qui séparaient le Roi de ses aides de camp et chantaient *la Marseillaise* et *la Parisienne*. Dom Pedro était à la gauche de Sa Majesté, puis les Ducs d'Orléans et de Nemours, les maréchaux et les ministres.

29 juillet. — Les fêtes continuent aujourd'hui ; ce sont des réjouissances sans fin. J'ai été surtout frappé par la fête d'hier soir aux Champs-Élysées ; c'était vraiment superbe par son immensité. Tous les quinconces étaient éclairés à jour car chaque arbre était entouré de lampions, outre les festons de lampes qui enchaînaient pour ainsi dire avec des guirlandes de feu un arbre à l'autre. En y entrant, j'ai cru me trouver dans une de ces forêts enchantées dont on parle dans les contes de fées. Une foule innombrable de curieux la parcourait dans tous les sens; ici, on voyait des théâtres superbes érigés comme par un coup de baguette sur une vaste pelouse; on y représentait toute espèce de pièces, la plupart guerrières, avec force fusillades et coups de canon ; là, on admirait de belles salles improvisées sous de larges tentes resplendissantes de quinquets, où se pressait une population joyeuse dansant et mangeant tour à tour, sans que cela eût l'air d'une orgie ; les hommes étaient polis avec les femmes ; ils y mettaient même plus de recherche, plus de façons que nous ne le faisons dans nos salons dorés pour inviter les jeunes personnes à la danse.

Un jeune homme, qui se trouvait à côté de moi, dit à son voisin :

— Connais-tu cette *particulière* qui est vis-à-vis de moi ; elle est très jolie, je m'en vais l'engager.

Je le suivis; il fit quantité de révérences et puis mille excuses, à cause de sa hardiesse, et l'engagea enfin avec une phrase fort extraordinaire que malheureusement j'ai oubliée.

La *particulière* lui répondit avec beaucoup de petites mines :

— Je suis très flattée, monsieur, que vous pensiez à moi à l'occasion de cette contredanse; mais, je suis déjà *reteinte*.

— Alors, répliqua le *particulier*, puis-je espérer, pour mon bonheur, d'être plus fortuné à la *subséquente?*

Il y avait des boutiques à 25 sous et à 5 sous, d'autres encore où tous les objets se vendaient en organisant une espèce de loterie. Même chose se passait dans des boutiques de pains d'épices et de bonbons. Il y avait aussi quantité d'orchestres dont les musiciens étaient déguisés soit en Turcs, en Grecs, en nègres, jouant de la musique en rapport avec leur costume. Puis c'étaient des tournois, des danseurs de corde et autres jongleurs, des chœurs de chanteurs exécutant des morceaux de *la Muette* et autres opéras connus et les plus en vogue. Enfin, je n'ai jamais rien vu de plus varié, de plus grand et de plus animé que cette fête populaire.

L'Hôtel des Invalides qu'on découvrait au loin produisait un effet magique. Ce palais, illuminé dans toute la longueur de sa façade, semblait tapissé d'étoiles et suspendu dans l'air. Le Jardin des Tuileries, tout embrasé, avait l'air de se prolonger à l'infini et ses bassins et ses jets d'eau paraissaient en feu. Les coups de canon, de fusil, de pétards, tirés de tous côtés et du haut des maisons jusque sur les voitures et sous les pieds des chevaux faisaient un bruit épouvantable comme si l'on eût assiégé la ville. Ce vacarme a duré toute la nuit. Paris, aujourd'hui comme l'an dernier, avait l'air d'être en état de siège.

31 juillet. — Dom Pedro vient de quitter Paris pour se rendre de nouveau à Londres. Mme de Loulé est ici, elle reste à Paris, à ce qu'on m'assure. J'irai la voir un de ces jours pour la faire causer. On m'a assuré que Dom Pedro n'est venu à Paris qu'après avoir appris l'entrée de la flotte française dans le Tage (1). Il a intrigué auprès de Louis-Philippe, afin d'obtenir le renversement de son frère Dom Miguel au profit de sa fille Donna Maria. Il a échoué dans sa négociation; il n'a donc eu de son séjour de Paris que des mécomptes.

(1) Dom Miguel qui régnait encore en Portugal ayant refusé les réparations que la France exigeait de lui, à la suite de dommages infligés à des Français résidant en Portugal, une escadre française se présenta devant Lisbonne et Dom Miguel dut subir les conditions auxquelles il avait voulu se dérober.

Mme de Chastellux a dîné chez nous hier ; elle repart aujourd'hui pour la campagne. C'est une femme de beaucoup d'esprit ; je lui suis fort attaché. Elle nous a donné bien des détails sur les habitans de Holy-Rood, chez lesquels elle a passé quelques jours en mai dernier. Charles X parle de tout ce qui a eu lieu en France comme un homme qui n'a rien à se reprocher et qui se trouve justifié par ce qui arrive tous les jours ici ; mais il est triste et pensif. Rien n'est moins fait pour le distraire que le séjour du château de Holy-Rood, vaste bâtiment qui tient en même temps du palais et du couvent. Ce mélange d'architecture produit un effet très attristant, qui est encore augmenté par les brouillards presque continuels de ce pays. Le salon où la famille se réunit est sombre. Il ne peut donc faire oublier les superbes appartemens de Saint-Cloud, qui charment même la famille du roi Louis-Philippe tant gâtée par les appartemens du Palais-Royal et de Neuilly. Aussi est-on fort triste dans le salon de Holy-Rood, surtout lorsque les enfans de France n'y sont pas. Le Duc de Bordeaux et Mademoiselle, par leur gaîté, leur esprit, leur gentillesse, les animent.

Madame la Dauphine s'occupe maintenant exclusivement de leur éducation. Elle leur prodigue les soins les plus tendres. Elle a entièrement renoncé au bonheur de revoir sa chère France ; elle l'aime encore toujours et peut-être avec plus d'exaltation. Les personnes qui se sont mal conduites envers elle, ne lui inspirent pas la moindre haine ; leur ingratitude lui fait du mal, mais elle leur pardonne. Elle est comme une personne qui a entièrement renoncé au monde ; elle ne vit que pour Charles X et pour l'avenir des enfans.

Mme la Duchesse de Berry, tout au contraire, est remplie d'espérances ; elle compte agir, elle veut courir toute espèce de chances pour reconquérir ses droits et ceux de ses enfans ; elle est par conséquent très montée contre ceux qui occupent le trône de son fils, et son ressentiment s'étend même jusqu'à sa tante, la reine des Français, tandis que Madame la Dauphine et même Charles X n'ont pas cessé d'aimer cette princesse et sont très fâchés lorsque les personnes de leur cour confondent la Reine avec les autres membres de la famille d'Orléans.

Tous les seigneurs écossais sont on ne peut mieux pour les augustes exilés ; ce sont des attentions sans fin ; ils ne manquent

jamais une occasion pour leur témoigner tout l'intérêt qu'ils éprouvent pour eux.

Mme de Chastellux, ainsi que tous les Français qui vont voir la famille royale, a été avertie à Londres qu'il y avait à Édimbourg quantité de ces exécrables gens qui n'épient que le moment favorable pour assassiner le Duc de Bordeaux.

— Je me suis empressée, me disait la comtesse, d'avertir les personnes de la Cour, afin de les rendre attentives. « Ah! Madame, m'a-t-on répondu, c'est sans cesse qu'on nous avertit; nous surveillons le Prince autant que faire se peut, mais il doit cependant se promener; un coup de fusil ne peut-il pas nous l'enlever un jour? »

3 août. — Notre dîner chez le Roi a été de soixante couverts; il faisait une chaleur étouffante; je n'en pouvais plus avec ma pelisse (1). La Reine m'a dit :

— Vous êtes véritablement en pénitence, comte Rodolphe.

Elle avait raison; ce fut pour moi un véritable supplice que ce dîner, et si j'ai eu quelque dédommagement, je le dois à la princesse Marie, qui a repris son ancienne gaîté et fraîcheur. Le Duc d'Orléans était triste, préoccupé; le Roi aussi avait l'air soucieux et parlait du chagrin que lui faisait le départ du ministère de Casimir Perier.

Casimir Perier se trouvant offensé de ce que, malgré sa déclaration, il n'avait eu qu'une seule voix de majorité, a dit au Roi qu'il ne pouvait gouverner avec une Chambre dont il ne possédait pas la confiance. Mais, où prendre un autre ministre en ce moment? Dans quel parti se jeter? Il paraît donc décidé que Soult et quelques autres membres resteront au Ministère; mais personne ne veut se charger ni de l'Intérieur et de la Présidence, ni des Affaires étrangères, et cela par une raison bien simple, c'est qu'on ne veut pas prendre un ministère de huit jours; d'après les menées de la gauche, cela arriverait ainsi.

4 août. — Nous ne sommes pas plus avancés aujourd'hui qu'hier; tout le monde refuse les portefeuilles que le Roi offre à tout venant.

Ce soir, j'ai assisté à une charge qui a eu lieu contre un

(1) Dans les réceptions officielles, le comte Rodolphe portait le costume des magnats de Hongrie.

attroupement au Palais-Royal; on avait annoncé d'avance le tumulte, ce qui fait qu'on s'y est rendu pour le voir; cela n'était pas grand'chose, on n'a presque pas fait de résistance. Tout le monde a couru à toutes jambes; les cris d'hier ont été encore répétés, tout cela durera encore quelques jours.

La nouvelle importante qui vient de nous arriver en ce moment résout non seulement la question du Ministère, mais va en soulever bien d'autres encore. La guerre est déclarée par la Hollande à la Belgique. Déjà les premières hostilités ont commencé. Le roi des Belges a demandé des secours à la France. Louis-Philippe les lui a accordés et a donné le commandement de l'armée du Nord au maréchal Gérard. Le Ministère n'est pas dissous et il attendra tranquillement l'adresse de la Chambre au Roi.

Voilà donc le brandon de la guerre jeté. L'armée française se trouve forte de 50000 hommes et celle du roi de Hollande est de 60 000. L'armée du roi Léopold ne compte presque pour rien, tant elle est peu disciplinée; on craint même ici qu'il ne soit battu avant que l'armée française n'arrive. Elle fait cependant diligence pour arriver à temps. Les Ducs d'Orléans et de Nemours sont déjà partis pour Maubeuge; le maréchal Gérard va à Bruxelles pour réunir et organiser, si faire se peut, les troupes belges. On se flatte ici que tout sera fini en huit marches.

En attendant, les difficultés intérieures sont aplanies comme d'un coup de baguette : le Ministère reste; l'adresse, au lieu d'être mauvaise, sera bonne; les émeutes qui devaient continuer tous les soirs sous les croisées du Roi vont cesser; tous les budgets du monde seront votés, car l'affaire de la Belgique, les protocoles et la conférence de Londres, enfin toutes les questions les plus critiques pour le gouvernement se trouvent résolues maintenant. Les fonds ont pourtant fléchi de 5 francs. Si cette guerre est terminée en huit marches, elle consolidera beaucoup Louis-Philippe.

Il y a des personnes ici qui disent que le roi de Hollande a raison de faire la guerre en ce moment, car de cette manière il se met en état de traiter avec la France et les autres puissances, ce qui lui assurera une situation toujours plus favorable que celle dans laquelle il se trouvait et qui ne pouvait se prolonger, à cause des immenses dépenses auxquelles il était entraîné.

Son représentant à Paris, M. Le Hon, est allé trois fois chez le Roi aujourd'hui ; c'est que le temps presse ; si les troupes n'arrivent point, son gouvernement et son roi se trouvent chassés de Bruxelles. L'ambassadeur de Russie, qui aurait dû partir pour l'Angleterre, reste ; d'abord il ne pourrait s'absenter maintenant de Paris, et puis il n'a plus rien à craindre des émeutes; celle qui aurait dû avoir lieu devant son hôtel ne se fera pas plus que celles du Palais-Royal. Le général Fagel, ministre de Hollande, est au désespoir de tout ce qui vient d'arriver; il trouve que son maître a été mal conseillé et que cette déclaration de guerre à toute l'Europe ressemblait furieusement à un coup de tête.

Le Duc d'Orléans a été fait général ; sa brigade est composée du 1er régiment de hussards appelé de Chartres et du 1er de lanciers, dont le Duc de Nemours est colonel. Le commandement de la cavalerie légère est confié au général de Lawœstine et au Duc d'Orléans; deux de ses aides de camp, les généraux de Marbot et Baudrand, l'ont accompagné.

La position dans laquelle se trouve en ce moment la ville d'Anvers, fait pitié. Cette ville est menacée de se voir d'un moment à l'autre incendiée, dévastée. Nous vivons dans un siècle où les événemens se pressent tellement qu'à peine on a le temps de les coucher sur le papier pour les transmettre à la postérité.

20 août. — Les jours qui précédèrent le 4 août où nous est arrivée la nouvelle de la guerre entre les rois des Pays-Bas et de Belgique, Paris fut encore une fois le théâtre d'émeutes et de troubles. Casimir Perier ne voulait plus rester, voyant qu'il avait perdu la confiance du Roi, et le parti républicain voulait profiter de cette occasion pour pousser ses chefs au Ministère ; mais, pour y parvenir, il fallait faire peur au Roi. A cet effet, on rassembla de la canaille sous ses croisées ; on la fit hurler et beugler. Le Roi se décida à prendre Odilon Barrot pour ministre ; il le lui offrit même, mais celui-ci eut peur à son tour de ne pas pouvoir conduire cette machine et refusa. Cette circonstance mit le comble à l'embarras du Palais-Royal. La guerre en Belgique, si populaire dans le parti républicain, est venue remédier à tout.

J'ai été présent à la dernière émeute ; on criait : *Mort à Casimir Perier; mort au Roi s'il ne change de ministère!* Je me

trouvais dans une des galeries du Palais-Royal, accompagnant l'ambassadeur. On chargea le peuple dans les jardins du Palais et dans les rues environnantes. Tout à coup, un homme s'approche de nous :

— Messieurs, ne vous exposez pas, vous courez de grands dangers; nos ennemis pourraient vous reconnaître et dans ce moment, sur la place, l'on désarme la troupe de ligne.

Cet avis, tout exagéré qu'il nous parût, nous fit cependant rebrousser chemin et nous réfugier chez un glacier du Palais, de la croisée duquel nous vîmes passer et repasser l'émeute avec son hideux attirail.

17 septembre. — Le parti du désordre a profité de la nouvelle de la prise de Varsovie, comme il profite de tout pour troubler le repos, pour bouleverser ce qui existe; cette fois, ce fut une guerre au Ministère. A toute force, on a voulu le chasser pour le remplacer par des républicains. L'ambassadeur de Russie, Pozzo, en a été quitte pour la peur; Casimir Perier et Sébastiani ont manqué d'être pendus et ce n'est qu'au sang-froid du premier qu'ils doivent leur salut.

Le désordre une fois calmé dans les rues, grâce à quelques coups de baïonnette et de sabre, le démon de la discorde est entré dans la Chambre; ce furent des interpellations au Ministère, des menaces, des reproches. Mauguin, fort heureusement pour le Ministère, se laissa emporter par sa fougue, sa violence, et il gâta par là la position de son parti.

D'un autre côté, le Ministère s'est bien défendu ; les imputations, la plupart fausses, étaient faciles à démentir. Mauguin n'ayant pas d'acte à produire, fut obligé de se rendre. Jamais je n'ai vu Paris dans une plus grande agitation; les esprits étaient partagés entre le désir de l'ordre et celui de secourir les Polonais, car on pensait encore que le Roi pouvait en trouver le moyen; on voulait l'y contraindre et il y eut un moment où l'on ne croyait plus qu'il fût en sûreté à Paris. Vincennes devait le recevoir.

Le danger était arrivé si vite que l'on n'avait pas même eu le temps de prendre les mesures nécessaires pour défendre les hôtels les plus exposés à la fureur de la populace, ainsi que ceux des ministres et de l'ambassadeur de Russie. Le comte Pozzo était au moment de prendre son thé après dîner, lorsqu'un

émissaire du préfet de police vint l'avertir de l'imminence du danger.

— N'ayant pas la force nécessaire réunie dans ce moment, dit cet agent de la police, pour réprimer les mutins, le préfet de police invite Votre Excellence à quitter son hôtel au plus vite.

L'ambassadeur avait beau parler du droit des gens et du désir qu'il avait de finir sa tasse de thé, il fallut se sauver et il passa chez Mme de Montcalm. C'est le général Sébastiani qui a payé tout l'écot avec la perte de ses vitrages et de la grille de son jardin.

18 septembre. — L'inquiétude et l'effervescence augmentent d'heure en heure; les rues sont encombrées de monde, des bandes de Clubistes parcourent la ville, tout nous annonce quelque grand coup. Le Palais-Royal est rempli de troupes; Casimir Perier et Sébastiani ont eu toute la peine du monde à se soustraire aux assaillans en se sauvant dans un corps de garde de la place Vendôme. On pille les armuriers, la troupe ne veut point agir sans la garde nationale, et celle-ci est très irritée contre le ministère. On veut du sang et il en coulera. On arrange le château fort de Vincennes pour le cas où la révolte se porterait sur Neuilly où la famille royale vient de se réfugier depuis ce matin; enfin, nous voilà encore replongés dans tous les troubles de l'année dernière et du mois de février de celle-ci. La populace a forcé les portes des théâtres et fait évacuer les salles; la même chose serait arrivée aux Italiens, si l'on n'avait pas eu la bonne idée de faire éteindre les lustres du foyer, des bureaux et les lampes qui se trouvent placées devant le théâtre et de fermer les portes, de sorte que l'on a pu faire croire aux tapageurs qu'il n'y avait point de représentation; malgré cela, ils se sont amusés à casser les carreaux et, de là, ils sont allés piller les armuriers de la rue de Richelieu et briser les réverbères; plusieurs scènes dans ce genre s'y sont passées et le pillage aurait été complet si la force armée n'avait pas réussi à chasser les mutins. Notre hôtel et celui de la Russie sont désignés.

20 septembre. — Tout est tranquille aujourd'hui et l'on espère que ce sera encore pour quelque temps; je le désire; mais l'affaire de la Pairie nous pend encore sur la tête. On

recule autant que l'on peut cette question douteuse et critique pour le gouvernement ; le public le sent et de là cette inquiétude, ce malaise dans tout le corps social.

Mais, trêve à la politique et passons enfin au Palais-Royal, où nous venons de faire notre dernière visite. La Reine et les princesses étaient placées comme de coutume autour de la table ronde, au bout de la galerie Valois, à côté de la grande cheminée. Le Roi était dans le salon qui précède la galerie et nous y reçut. Il passa après dans la salle du Conseil, les ministres y étant déjà réunis. La Reine avait l'air rassuré qu'elle prend toujours lorsqu'elle croit ses ennemis vaincus. Madame Adélaïde était rayonnante. Cependant, ces dames étaient mises avec plus de soin qu'aux jours où elles restent en famille et où la Reine ne reçoit que le peu de personnes qui ont la permission d'aller la voir tous les jours. Il y avait même quelques bougies allumées de plus. Madame Adélaïde, sans doute à mon air un peu étonné, comprit que je m'apercevais de ces petits changemens et me dit :

— Je vois, comte Rodolphe, que vous vous apercevez de notre toilette un peu plus recherchée qu'à l'ordinaire ; je vais vous mettre sur la voie pour vous épargner la peine de vous perdre en conjectures. L'Empereur et Donna Maria passeront leur soirée ici.

Son Altesse Royale avait à peine prononcé ces noms qu'on annonça Leurs Majestés. La Reine se leva aussitôt pour aller à la rencontre de l'Empereur et de sa fille ; elle leur fit de profondes révérences, puis elle embrassa la jeune Reine, la prit par la main, la conduisit vers nous et l'invita à se placer dans le fauteuil qu'elle (la reine des Français) occupe ordinairement et s'assit à quelques chaises de là.

Qu'on se figure une personne très forte pour son âge avec des traits dans le genre de notre famille impériale, beau teint, beaux cheveux blonds, pas très grande, assez forte de hanches, belles mains, joli pied et déjà toute formée, on lui donnerait dix-huit ans. Réunissez tout cela sur une même personne et vous avez Donna Maria da Gloria. Sa démarche, chacun de ses gestes me rappelèrent Mme la Duchesse de Berry. Sa timidité est extrême, son langage enfantin, son esprit peu développé.

L'heure de la retraite de Mademoiselle de Beaujolais avait sonné ; elle avait par conséquent déjà quitté le salon, ce fut un grand regret pour la reine de Portugal. Mesdemoiselles d'Orléans

et de Valois firent leur possible pour remplacer leur sœur près de la jeune Reine ; elles lui apportèrent les joujoux de Toto (le Duc de Montpensier) ; c'étaient des maisons en cartes, faites d'après les modèles de la maréchale Gérard, qui possède un grand talent dans ces sortes de constructions ; c'étaient des jeux de parquets, des tableaux coupés et autres. Sa Majesté de Portugal s'amusa d'abord à enlever une tour à un de ces palais en cartes, ce qui arracha un petit soupir à Mademoiselle de Valois, qui redoutait d'avance le chagrin que cela ferait à son frère et chercha par conséquent à détourner l'attention de la Reine en lui proposant de faire le fond d'une tapisserie. Mais Donna Maria trouva probablement que cela ressemblait trop à une leçon d'ouvrage et elle préféra démolir une seconde tour du palais de Toto.

Me trouvant appuyé sur le dossier du fauteuil de Sa Majesté de Portugal, Mademoiselle de Beaujolais me regarda avec un air qui me prouva ses regrets de voir enlever les principaux ornemens du palais que son frère avait construit avec tant de peine. Je crus de mon devoir de sauver d'une ruine certaine les tours qui restaient encore au dit palais et, en prenant un jeu de parquets, je représentai à Sa Majesté portugaise tout le charme de ce jeu. Inspiré par le regard approbateur de la princesse Marie, mon discours fut si persuasif que je réussis à fixer l'attention de la petite reine. Elle commença par fourrer ses deux mains dans la boîte que je tenais et en sortit quelques poignées de ces petites pierres colorées, non sans en jeter la grande moitié par terre et sur la table, cassettes, ouvrages, paniers et flambeaux en vermeil, tout en fut inondé.

— Nous allons faire, dit-elle, une étoile.

— Votre Majesté désire-t-elle que nous lui préparions les couleurs ? demanda Mademoiselle d'Orléans.

La Reine témoigna son approbation par un signe de tête, et nous voilà tous occupés à ranger les couleurs d'après les nuances. Déjà deux rayons de cette étoile allaient être achevés, lorsque la voix de Dom Pedro se fit entendre à l'autre bout de la galerie :

— Maria ! Maria !

La Reine, comme un enfant qui a peur, sans perdre une seconde, laissa là tout, se leva brusquement, fit d'énormes enjambées pour passer par-dessus les genoux de notre cousine et de la reine des Français, car ces dames n'avaient pas eu le temps

nécessaire de se lever. Le Roi, qu'on avait rappelé du Conseil, venait de rentrer et Donna Maria devait lui faire une demande en faveur de quelques réfugiés portugais. Le pourpre au visage, les yeux baissés, elle fit une profonde révérence à Sa Majesté. Le Roi en fit une plus profonde encore et puis une autre et encore une. Cependant, la Reine, toute tremblante, récita la phrase qu'on lui avait apprise. Louis-Philippe, avec la galanterie qu'un roi même doit à une femme et surtout si cette femme est une reine, accorda la demande avec beaucoup de grâce dans ses paroles et très peu dans son maintien. Philippe d'Orléans a le don de la parole autant que Charles X, mais il est loin de posséder cette grâce chevaleresque, ce port vraiment royal du Roi exilé. Dom Pedro permit à sa fille d'aller rejoindre les princesses. Elle nous arriva en sautillant.

— Ah ! dit-elle, c'est fait, c'est fait, quel bonheur !

— Oui, ma chère, lui dit la reine des Français, avec cette bonté qui n'est qu'à elle, c'est fait, vous l'avez très bien dit. Calmez-vous maintenant; il n'y a plus rien qui puisse vous préoccuper.

La petite Reine profita bien de cet avis ; dès ce moment, elle fut tout à son affaire; c'était une autre personne; c'étaient des éclats de rire, des gaîtés, des enfantillages dignes et même au-dessous de son âge et qui contrastaient bien singulièrement avec son physique, car, comme je l'ai dit, elle a l'air d'avoir dix-huit ans.

Le lendemain de notre visite, a eu lieu le dernier concert au Palais-Royal; il n'a été question que de l'installation de la famille royale aux Tuileries ; les uns trouvent cette mesure indispensable et les autres la prennent comme une transition de la royauté libérale à l'absolutisme. Déjà on nommait des dames d'honneur, des grandes maîtresses, des chambellans, un grand maréchal du Palais, des aumôniers, etc.,etc. Chacun distribuait ces charges lucratives ou d'honneur selon sa guise.

Cependant, deux jours après, nous eûmes cercle diplomatique à la Cour et aux Tuileries. Jamais ce palais ne m'a paru plus triste, plus inhabité, ni plus vides ces salles de gardes et plus déserts ces salons autrefois peuplés de chambellans, de maîtres de cérémonies. A peine y avait-il un domestique ou une hallebarde pour ouvrir les portes. Nous voilà enfin arrivés dans

la salle du trône. Le tapis est changé, les tentures aussi ; plus de fleurs de lis, plus d'armoiries de France nulle part, du velours cramoisi uni et voilà tout. Le Roi, en uniforme de garde national, avec ses aides de camp pour tout cortège, puis la Reine avec Mme de Dolomieu, puis Madame Adélaïde avec Mme de Montjoie, puis les trois princesses avec leur gouvernante, puis le Duc d'Orléans avec le général Baudrand et le Duc de Nemours avec son gouverneur. Toute la famille était donc entassée dans la même pièce. Le Roi, dans son discours, eut l'air de s'excuser auprès du Corps diplomatique d'être venu habiter l'ancien palais du roi Charles X et il rappela que l'empereur d'Autriche le lui avait conseillé.

Le Duc d'Orléans occupe l'appartement de Mme la Duchesse de Berry, la Reine celui de Mme la Dauphine, le Roi celui du Dauphin et Madame Adélaïde s'est réservé les chambres que Mme de Damas et les autres dames d'honneur occupaient sous Charles X et qui, sous l'Empire, composaient l'appartement du Roi de Rome ; les autres princes et princesses sont logés dans les appartemens des Enfans de France et de Mme de Gontaut. Le prince royal reçoit dans les appartemens de Charles X ; la chambre à coucher de ce roi a été convertie en salle de billard, son cabinet et sa bibliothèque servent aujourd'hui de chambres de passage, et la chambre à coucher de parade d'autrefois est le salon de la Reine où elle se tient tous les jours. Ils n'ont d'autre salle à manger que la galerie de Diane, ce qui fait qu'en la traversant le soir pour faire visite à la Reine, on a toute l'odeur du manger, ce qui ne laisse pas d'être fort incommode. Le Roi passe une partie de sa soirée dans le salon de la Reine ; le Duc d'Orléans s'est émancipé depuis quelque temps et se dispense de pareil ennui.

La table ronde du Palais royal est placée dans un coin de la chambre, entre la cheminée et l'endroit où se trouvait le lit des rois de France. Le soleil de Louis XIV, avec la légende *Nec pluribus impar*, est resté intact. La tenture de cette pièce est d'un gros vert en satin broché d'or dans des encadremens en bois doré et richement ciselé; le plafond en voûte est surchargé de dorures et d'ornemens qui nuisent aux belles peintures, la plupart allégoriques, en rapport avec la première destination de cette pièce. Le tapis fleurdelisé a disparu de cette salle comme des autres, et on l'a remplacé par celui que Napoléon y

a fait poser, avec les douze cohortes en rosace. Peu de jours après l'entrée de Louis-Philippe aux Tuileries, nous fûmes priés à dîner. Il y avait encore, avec nous autres, lady Granville, son mari et ses deux filles, M. et Mme de Werther avec leur fille, le baron de Humboldt, M. de Schegel, le prince et la princesse de Castel-Cicala et sir Richard Acton, qui venait d'Italie.

Chargé d'un message du roi de Naples pour Mme la Duchesse de Berry, il avait eu toute la peine du monde à trouver cette princesse dans la petite ville de Massa; quelqu'un enfin lui indiqua la maison; il frappe à la petite porte à plusieurs reprises, il était nuit: on arrive enfin, la porte s'ouvre. Qu'on se figure son étonnement, en voyant Madame Royale elle-même devant lui avec un chandelier à la main. Elle l'invita à rester à dîner; ce dîner fut bien frugal; le marmiton, avec son bonnet sur la tête, en veste et tablier, fit tout le service.

M. Acton a eu une longue conversation au sujet de Mme la Duchesse de Berry, avec la Reine qui le questionna sur tout. Pas le moindre détail ne lui échappa, tout l'intéressait.

Après dîner, le Roi me fit l'honneur de me montrer l'appartement en détail; il me répéta encore qu'il n'était entré aux Tuileries uniquement que parce que l'Empereur le lui avait conseillé.

— Je me rappelle parfaitement, Sire, dis-je à Sa Majesté, le propos tenu par mon auguste maître et les détails que nous en a donnés le général Belliard.

— Dites-vous bien, comte Rodolphe, continua le Roi, que j'ai fait un grand sacrifice aux convenances en quittant mon beau Palais-Royal pour cet appartement si noir. Voyez toutes ces pièces; il y a cependant assez de bougies et, malgré cela, comme elles sont sombres et tristes, puis ce petit salon de ma femme (en se reprenant) de la Reine, comparé avec la belle galerie où elle recevait au Palais-Royal; et encore si vous voyiez l'appartement de ma sœur!

— Oui, comte Apponyi, dit Madame Adélaïde, le Roi a bien raison, je ne suis pas logée, je suis campée; j'aurais bien pu trouver un appartement plus convenable au Pavillon Marsan; mais c'est si éloigné, et je souffre, comme vous savez, de mes migraines. C'eût été pour la Reine et les enfans une affaire de venir me voir; ici, au moins, elles peuvent descendre chez moi par le petit escalier tournant, chauffé comme ce salon; elles

n'ont donc besoin ni de fichu, ni de boa, ni de rien, ce qui fait qu'on viendra chez moi plus souvent et surtout avec plus de plaisir.

Au dernier concert à la Cour, je me suis trouvé debout à côté du Roi ; le dey d'Alger se trouvait non loin de nous.

— C'est incroyable, me dit Sa Majesté, tout ce qu'on voit de nos jours : voilà le dey d'Alger à la Cour du *Roi de France*.

— Je viens de faire la même réflexion, Sire.

— Peut-être, continua Sa Majesté, dira-t-il comme le doge de Gênes à Louis XIV : « Ce qui m'étonne le plus, c'est de m'y voir. »

Je souris et me tus. Le ministre d'Argout, meilleur courtisan que moi, prit la parole et dit au Roi :

— Le doge de Gênes avait raison de le dire, mais quelle différence entre le siècle despote de Louis XIV et celui d'aujourd'hui ! Les étrangers voient chez nous des choses bien plus utiles et plus étonnantes que le château de Versailles. Je crois donc que le dey d'Alger n'a jamais dit et pas même pensé pareille chose.

— Je l'espère, dit le Roi avec un air satisfait.

Et l'on changea de conversation.

Le dey d'Alger avait avec lui, outre son interprète, un homme grand, à larges épaules, à la figure noire, sévère et pittoresque. L'interprète nous dit que c'était le *Bourreau honoraire du dey*.

En fait de personnages curieux, il y avait encore, à ce concert, l'envoyé de Tunis, avec sa grande couverture de laine blanche, dans laquelle il est enveloppé de la tête aux pieds, et son neveu, charmant garçon de dix à douze ans avec des yeux noirs de toute beauté.

J'ai passé hier, dans la matinée, chez Mme de Loulé (1). Elle me parla beaucoup de l'expédition prochaine de son frère contre le Portugal ; elle me dit que leurs correspondans de Lisbonne n'avaient aucun doute sur la réussite de cette expédition.

— En cas de succès, à quel parti s'arrêtera l'Empereur ? demandai-je à la marquise. Sera-t-il régent, co-régent ou bien prendra-t-il la couronne de sa fille ?

(1) Fille de Jean VI roi de Portugal ; née en 1806, elle avait épousé, en 1827, le marquis de Loulé, fils du ministre qui avait été assassiné en 1823, lors de la révolte fomentée par Dom Miguel contre le Roi son père, à l'instigation de sa mère.

— Vous savez, me répondit la marquise, que mon frère, en montant sur le trône du Brésil dont son abdication l'a fait descendre, avait cédé à Dom Miguel la couronne de Portugal sous certaines conditions. Dom Miguel n'en a rempli aucune, ce qui donne le droit à l'Empereur de reprendre la couronne, si bon lui semble. A mon avis, je crois que c'est ce qu'il pourrait faire de mieux, car il serait dur pour lui d'être le lieutenant général et le premier ministre de sa fille, ayant tous les droits d'occuper le trône lui-même.

Le marquis de Loulé, qui s'était tu tout le temps de cette conversation, prit la parole et, après m'avoir dit qu'il accompagnerait l'Empereur, chercha à donner une autre tournure à la conversation, trouvant probablement que sa femme avait parlé avec un peu trop d'abandon. Étant au fait de ce que je voulais savoir, je n'ai fait aucune tentative pour ramener l'entretien sur l'expédition de Dom Pedro.

Le même soir, l'Empereur est venu nous faire visite dans notre loge aux Italiens; il se déchaîna contre Larocha, le nouvel envoyé du Brésil qui vient d'arriver et qui n'a pas passé chez lui. Dom Pedro se trouve vivement piqué de ce manque d'égards.

— Ce petit homme et sa suite sont tous mulâtres, nous dit-il; il aurait été le plus heureux des mortels si, pendant que j'étais au Brésil, je l'avais honoré d'un regard, et, maintenant, il fait le fier.

En parlant, il frappait du pied rudement le plancher. L'Empereur est très susceptible vis-à-vis du corps diplomatique; il prétend qu'on vienne chez lui, qu'on lui fasse la cour à son jour de fête; il l'a fait insinuer aux membres du corps diplomatique; les ambassadeurs et ministres des puissances parentes sont seuls venus.

15 octobre. — En parlant de la soirée à laquelle assistait le dey d'Alger, j'ai oublié l'incident que voici. Le Roi s'aperçut que le dey, peu accoutumé à rester debout, ne pouvait dissimuler sa fatigue. Voyant tout ce qu'il en souffrait, le Roi et la Reine lui firent donner une chaise qu'il accepta avec reconnaissance; cependant il n'en profita pas longtemps. Le fameux quintetto du *Turco in Italia* fut recommencé. Lorsqu'on vint à la phrase : « Questo Turcaccio maledetto, » que Lablache dit si

bien, le dey comprit qu'il était question d'un Turc et en demanda l'explication à son interprète; celui-ci lui traduisit la phrase. Alors, le dey se lève et sort pour se réfugier dans l'autre pièce. Dom Pedro, placé à côté de lui, en riait sans se gêner le moins du monde. Les dames de la Cour et toutes les autres personnes dans la salle, usèrent de plus de ménagement. Le *quintetto* fini, le dey reparut dans la salle. S'étant fait présenter à notre cousin, il lui fit demander par l'interprète des nouvelles de sa précieuse santé, à quoi l'ambassadeur lui fit répondre qu'il était fort sensible à sa politesse et que, grâce au ciel, sa santé jusqu'à présent ne lui donnait pas la moindre inquiétude. Le dey en parut très satisfait, et son bourreau honoraire fit une profonde révérence à cette occasion. Il paraît en avoir une grande habitude.

Au moment où j'entrais dans la salle du trône, j'aperçus de loin la belle duchesse de Vallombrosa que je n'avais pas encore vue depuis son mariage, et je voulus m'approcher d'elle pour lui faire mes complimens. Ne voilà-t-il pas que ce grand bourreau de Turc me barre le chemin de concert avec son maître. Moi, ne pensant pas plus aux Turcs en ce moment qu'au Grand Mogol, l'aspect de tous ces turbans et poignards (le bey de Tunis s'y trouvant aussi avec son neveu) me fit reculer de trois pas au moins; ces messieurs en profitèrent pour me faire des révérences jusqu'à terre; j'en fis de même, en les imitant, ce qui fit sourire les dames qui nous entouraient.

29 octobre. — Voici le récit que j'ai entendu M. de Chateaubriand faire chez Mme de Jumilhac. Il était question de son entrée triomphale à Paris lors des glorieuses journées.

— Ah! quel jour que celui-là! disait-il. Savez-vous ce que c'est que d'être porté en triomphe par le peuple? Je m'en vais vous en donner une idée. J'étais descendu de voiture, car on ne pouvait entrer à Paris autrement qu'à pied : on me reconnut; d'abord je ne fus suivi que de quelques polissons qui criaient de toutes leurs forces : « Vive Chateaubriand! » Ne pouvant les en empêcher, je cherchais à me dérober à ces ovations en passant par des rues moins populeuses; mais la foule devenait toujours plus grande derrière moi; bientôt j'en fus entouré et pressé de tous les côtés. Brusquement, une tête assez mal peignée s'introduit entre mes jambes, deux bras vigoureux

entourent mes mollets, et me voilà à califourchon sur les épaules d'un de mes prétendus amis. J'avais beau prier, conjurer, tout fut inutile ; il fallut subir toute cette belle distinction. Je fus porté ainsi, passant d'un dos sur un autre, car chaque fois que le porteur était fatigué, il se courbait, retirait sa tête d'entre mes jambes et un autre le remplaçait. La promenade dura des heures par toutes les rues de Paris et me fatigua au point que je demandai qu'on me laissât me reposer dans un café. On le fit et je me crus sauvé. Mais point du tout; on m'attendait à la porte et ma cavalcade improvisée recommença. Ce n'est qu'au déclin du jour que j'arrivai tout éreinté dans ma rue d'Enfer. Je vous assure, mesdames, que ce n'est point la manière de voyager la plus commode, ni la plus agréable.

28 novembre. — Les troubles qui ont éclaté à Lyon ont pris, depuis le 23, un caractère des plus alarmans. Ce n'est plus une simple émeute, c'est l'insurrection de la plus grande ville de France après Paris. Le Duc d'Orléans nous a quittés vendredi dernier avec le maréchal Soult pour se mettre à la tête de l'expédition contre les insurgés. Nous avons eu depuis des nouvelles de son arrivée, mais seulement par le télégraphe. Le maréchal veut réunir 50 000 hommes avant d'entrer dans la ville. Les personnes dignes de foi disent qu'il en faudrait 80 000 pour prendre Lyon en ce moment.

Il paraît que le gouvernement a été, quoi qu'en dise M. Casimir Perier, d'une imprévoyance incroyable. On l'avait averti d'avance que des troubles éclateraient, et cependant pour garder cette immense ville, il n'y avait que quinze cents hommes de troupes de ligne. La garde nationale, composée surtout d'artisans, ne pouvait être d'une grande utilité en cas d'émeute. Jamais insurrection n'a été mieux dirigée; les organisateurs avaient eu soin d'attendre que la ville fût approvisionnée pour l'hiver; en outre, depuis longtemps, on incitait les ouvriers à se soulever en les engageant à réclamer le relèvement des salaires, alors que déjà les chefs payaient la main-d'œuvre si cher que plusieurs avaient fait banqueroute et que les autres ne se soutenaient qu'en congédiant nombre de leurs ouvriers.

Parmi les troupes de ligne, il y en a eu qui ne voulaient pas combattre; celles qui obéissaient furent bientôt cernées; l'arsenal a été pillé, l'Hôtel de Ville pris d'assaut. Dès ce

moment, la ville fut au pouvoir des insurgés et, pour la leur reprendre, on a dû sacrifier beaucoup d'hommes. De leur côté, ils doivent avoir perdu immensément de monde, car on les a chargés à la baïonnette et mitraillés. Jamais bataille ne fut plus acharnée, plus sanglante; on ne connaît pas encore le nombre des victimes, mais on l'évalue au moins à 6 000, sans compter les blessés.

Les nouvelles arrivées hier soir nous disent que les troupes ont été obligées d'abandonner le fort de Montessuy, construit depuis la révolution de Juillet pour se défendre contre une attaque des puissances alliées.

Carlistes et républicains sont sur le qui-vive. Déjà on a fait beaucoup d'arrestations à Paris, bien que plusieurs des chefs aient pu s'enfuir. Toutefois, avant-hier, on a coffré Lennox au moment où il voulait se rendre à Lyon. Un ennemi plus dangereux, plus entreprenant, qui réunit du talent à son courage, leur a échappé; c'est le général Dubourg, républicain par conviction autant que par haine pour ce gouvernement qui l'a destitué à la suite des troubles de Février. Ce général est entre Lyon et Marseille, dit-on, pour soulever cette dernière ville et achever l'alliance entre les carlistes et les républicains. S'il y parvient, tout le Midi et la Vendée sont en feu; Mme la Duchesse de Berry n'a qu'à débarquer à Marseille, et Bourmont est à ses ordres pour commander l'armée.

30 novembre. — Les amis des Tuileries regrettent qu'on ait envoyé le Duc d'Orléans contre les Lyonnais. On aurait dû, disent-ils, le faire paraître dans cette ville comme l'ange du pardon. Voilà le rôle qu'il devait jouer. Le maréchal Soult aurait dû frapper et d'Orléans pardonner.

Le choléra ne fait ici aucune espèce d'impression. On en parle comme de la grippe ou de la coqueluche. On en a tant parlé que c'est comme l'enfant de la fable qui criait au loup.

Comte Rodolphe Apponyi.

LA TÂCHE ACTUELLE DE LA PHILOSOPHIE[1]

La situation présente de la philosophie n'est pas sans quelque ressemblance avec l'état critique où elle se trouvait à l'époque de Socrate et de ses disciples.

Les personnages qui occupaient alors la scène se divisaient en deux chœurs principaux, celui des physiciens ou « physiologues, » celui des sophistes, sans compter celui des « mythologues, » partisans des croyances traditionnelles ou chercheurs de symboles nouveaux. Les physiologues s'absorbaient dans l'étude de la nature et ne connaissaient guère, pour l'interprétation du monde, que les élémens matériels ou leurs rapports mathématiques. Les sophistes, déclarant que l'homme est « la mesure de toute chose, » battaient en brèche l'idée de « vérité, » pour y substituer l'utilité pratique ou la coutume sociale. — Aujourd'hui, le rôle des physiologues est tenu par nos savans positivistes, celui des sophistes, par nos pragmatistes, qui d'ailleurs se réclament eux-mêmes de Protagoras et déclarent la guerre à Platon.

D'un côté, donc, toute *réalité* semble s'évanouir dans les phénomènes extérieurs et mécaniques; de l'autre, toute *vérité*

(1) L'article que nous publions avait été destiné à la *Revue des Deux Mondes*, par M. Fouillée, qui avait commencé à le préparer peu de temps avant sa mort. Il est extrait de l'*Introduction* du livre posthume : *Esquisse d'une interprétation du monde*, qui paraîtra incessamment dans la collection de la *Bibliothèque de philosophie contemporaine* éditée par la librairie Félix Alcan. C'est dans la même collection qu'est parue tout récemment, sous le titre : *la Philosophie et la Sociologie d'Alfred Fouillée*, une remarquable étude consacrée à la biographie et à l'ensemble de l'œuvre de l'éminent philosophe par son fils adoptif, M. Augustin Guyau, fils de l'auteur des livres bien connus : *la Morale sans obligation ni sanction*, — *l'Irréligion de l'avenir*, — *les Vers d'un philosophe*, etc., J. M. Guyau.

tend à se perdre dans l'utilité individuelle ou sociale; la science même n'a plus de valeur que relativement à nos besoins et dans la mesure où elle nous permet d'agir sur les choses pour les adapter aux fins humaines. Nietzsche, un des chorèges du pragmatisme contemporain, n'a pas assez de sarcasmes pour Platon, pour son monde *réel* au delà des phénomènes, pour son monde *vrai* au delà des apparences. Si la réaction antiplatonicienne triomphait, la haute philosophie spéculative, qui poursuivait le réel et le vrai, aura bientôt disparu au profit de la technique scientifique, morale ou sociale, qui n'atteint que le « commode » ou le « pratique. »

Heureusement, la philosophie spéculative est loin de disparaître, surtout en France, où, depuis quarante ans, elle a pris le plus remarquable essor.

Depuis un certain nombre d'années, chez quelques-uns, elle revêt une forme nouvelle ou en apparence nouvelle; elle devient une métaphysique d'intuition et de sentiment, superposée à la philosophie d'action et de pratique que soutiennent les pragmatismes. Les abus d'une méthode faussement scientifique, qui prétendait traiter les choses morales comme les choses matérielles et qu'on a justement appelée le *scientisme*, ont provoqué l'excès contraire : le retour au sentiment immédiat comme vrai moyen de connaissance, non plus scientifique, mais philosophique.

D'après les partisans de cette méthode, la tâche de la métaphysique future serait de substituer l'intuition et l'instinct, vrais révélateurs de l'absolu, aux procédés ordinaires de réflexion, d'observation intérieure, d'induction, d'analogie, de déduction, qu'on a jusqu'ici considérés comme les seuls capables d'établir une interprétation intelligible du monde. L'essentiel, en philosophie, serait de restaurer chez l'homme les facultés divinatrices des animaux, uniquement guidés, semble-t-il, par leur sagesse instinctive. Dans la philosophie première, l'intuition remplacerait ou compléterait la réflexion, la sympathie suppléerait à la comparaison et à l'analogie, l'instinct à l'induction et à la déduction. Tous les procédés laborieux d'analyse et de synthèse préconisés par les auteurs de « Discours de la Méthode » ou de *Regulæ ad directionem ingenii* ne seraient qu'un exercice préliminaire, d'ailleurs utile et même indispensable, pour aboutir à la grande question : Comment vivez-vous

la vie réelle et absolue, et comment sympathisez-vous avec les autres vies par le sentiment, par l'action, par la pensée? Chaque philosophe s'efforcerait de symboliser au moyen du langage, — surtout du langage imagé, — sa vie interne et profonde, indivisiblement sentie et vécue, ce serait comme la musique de son âme. Les autres philosophes échangeraient leurs plus intimes impressions avec les siennes. A la mélodie sortant du cœur et de l'esprit de chacun, répondraient les mélodies des autres, et l'ensemble finirait par produire le grand concert philosophique. Ce serait entre tous une suggestion réciproque d'intuitions par voie de « sympathie » intellectuelle, comme si les cordes d'une lyre, non encore accordée, à force de vibrer sous les doigts, arrivaient à se mettre elles-mêmes d'accord par l'éveil progressif de vibrations harmoniques.

En face des diverses tendances de l'esprit contemporain que nous venons d'indiquer, nous essaierons de faire voir que la tâche de la philosophie actuelle est triple :

1° Affirmer et démontrer sa pérennité en face de la science positive, tout en s'alliant à cette dernière pour l'interprétation du monde ;

2° Maintenir sa portée spéculative et sa valeur de vérité, en face des praticiens et techniciens de toute sorte qui voudraient la subordonner à la recherche utilitaire ou même morale des fins humaines;

3° Maintenir son caractère propre d'*intellection du réel*, tout en faisant leur part légitime aux suggestions du sentiment immédiat et intuitif, de l'instinct et de la sympathie.

Le triple problème qui se pose ainsi à la pensée contemporaine est, en quelque sorte, vital pour la philosophie et, à ce titre, commande toute l'attention de ceux qui s'intéressent aux idées sur le monde et sur la vie, de ceux qui comprennent la force de réalisation inhérente à ces idées. Marx a dit : Interpréter le monde n'est rien, le transformer est tout. Certes, la philosophie doit être transformatrice, créatrice d'idéaux et créatrice de réalités. — Mais, pour transformer le monde, ne faut-il pas d'abord l'interpréter dans son passé, dans son présent et surtout dans son avenir? Cette interprétation ne restera pas purement spéculative; elle passera dans la pratique par la force efficace qui appartient aux idées. — Bien plus, interpréter le monde, c'est déjà le transformer en y ajoutant quelque chose qui n'y

était pas d'abord compris : notre propre interprétation. Celle-ci est un microcosme qui vient se superposer au macrocosme ; par là, l'homme n'est plus seulement, comme le croyait Leibniz, un miroir de l'univers, il est un des agens de l'évolution universelle. Non moins que l'homme d'action et plus encore peut-être, le philosophe contribue, par ses idées, à l'histoire de l'univers.

***

Est-il vrai d'abord, comme le répètent volontiers nos positivistes et « physiologues, » que, les sciences particulières s'étant détachées toutes du tronc de la philosophie pour vivre d'une vie indépendante, l'arbre antique et vénérable perde aujourd'hui sa sève, se dessèche et meure? La philosophie disparaîtra-t-elle au profit des sciences, seules qualifiées désormais pour interpréter le monde et la vie?

Il y a tout au moins, remarquons-nous d'abord, une chose qui ne saurait disparaître : c'est l'*idée* même de la philosophie comme recherche de ce qu'il y a de *radical* et d'*universel* dans la *réalité*. Or cette *idée* exerce une action et tend à se réaliser ; si sa réalisation complète est impossible, sa réalisation progressive n'est pas démontrée impossible. Par cela même que la conception de la philosophie est un idéal, elle est aussi une force ; elle meut l'intelligence, elle meut toute l'âme et l'empêche de se murer dans aucune science particulière, pas plus que l'univers n'y est muré.

Mais la philosophie est plus qu'une idée ; elle a, elle aussi, et aura toujours sa réalité, quelque incomplète qu'on la juge ; elle a sa nature spécifique et sa valeur propre, que la première tâche du philosophe actuel est de mettre en pleine lumière.

La philosophie est, selon nous, le plus haut effort de cette volonté qui fait le fond de notre être et que nous avons proposé ailleurs d'appeler la « volonté de conscience, » par opposition à la « volonté de vie » de Schopenhauer et à la « volonté de puissance » admise par Nietzsche. En effet, la philosophie est une tentative pour prendre conscience, aussi profondément et aussi largement qu'il est possible à l'homme, d'abord de ce qui constitue notre réalité propre, puis de celle des autres êtres et du monde entier. Elle pourrait se définir : la recherche progressive de la conscience radicale et intégrale.

C'est à cette *conscience* universelle qu'aspire déjà, mais sans

pouvoir l'atteindre en sa sphère propre, la science elle-même. Supposez achevée l'optique, elle ne suffira pas pour donner à un Saunderson, outre la connaissance parfaite de toutes les lois de la lumière, la *conscience* de la lumière, du bleu, du rouge, du vert et de leurs nuances. On ne peut pleinement connaître une sensation sans l'éprouver. La science ne peut donc être une connaissance complète du réel sans la conscience, parce que tous les élémens de la connaissance sont, en dernière analyse, des faits de conscience et tous les élémens de la réalité connaissable des faits révélés à la conscience. Mais, dans l'avenir comme par le passé, la conscience ne pourra jamais être appliquée à l'interprétation du réel que par une étude qui domine toutes les sciences objectives : la philosophie.

La science dite positive d'un objet cherche ce qui constitue, non pas sa réalité propre, mais seulement ses relations. La philosophie essaie et essaiera toujours de connaître l'objet lui-même. Si je ne vous ai jamais vu, mais qu'on m'énumère toutes les personnes avec lesquelles vous êtes en relation et la nature de vos rapports avec tout votre entourage, je ne dirai pas pour cela que je vous connais. C'est pourtant de cette manière que le chimiste, par exemple, connaît l'atome d'hydrogène, comme étant dans telle relation avec celui d'oxygène, avec celui de chlore, etc. La science, qu'on nomme positive, qu'on devrait appeler relative et idéale, n'est qu'une connaissance partielle de rapports partiels séparés de l'ensemble, qu'elle s'efforce de ramener finalement à des rapports logiques et mathématiques dans l'espace et dans le temps. Alors même que la science parle de *termes*, plantes, animaux, hommes, etc., elle ne désigne encore par là que des ensembles complexes de relations dont le fond reste en dehors de sa sphère.

La philosophie, au contraire, a plus que jamais pour tâche de poursuivre les termes concrets entre lesquels s'établissent les rapports abstraits ; elle doit être essentiellement la recherche du réel et de l'existant ; soit qu'elle puisse, soit qu'elle ne puisse pas atteindre complètement son but, elle va vers lui, elle est mue par l'idée-force de *réalité* ultime, et c'est là, pour l'esprit humain, la plus puissante, la plus irrésistible de toutes les idées. Jamais on n'empêchera l'esprit de se poser cette question : qu'est-ce qui est réel ?

La science *positive*, à notre époque, est justement fière de

ses certitudes ; mais elle n'est certaine que parce qu'elle se contente des *comme si* et se suspend à des *hypothèses*. Tout se passe pour nous, dit-elle, comme si les corps s'attiraient, comme si les volumes des gaz étaient en raison inverse des pressions. La science est donc en partie artificielle et hypothétique. La philosophie, elle, se donne pour tâche de rejeter les *comme si*, les analogies, les fictions ; son idéal serait de voir face à face ce qui est, au moins ce qui est en nous et pour nous, ce que nous concevons comme existant en vertu de la nature de notre pensée et de notre conscience. Idéal impossible à atteindre entièrement, mais dont il est possible de se rapprocher sans cesse.

La philosophie, qui se mêla jadis à la science, ira donc en se distinguant de plus en plus des sciences positives. Une proposition de philosophie première, par contraste avec celles des sciences particulières, est une proposition qui porte soit sur quelque chose de simple et de fondamental *pour nous* dans notre conscience, soit sur quelque chose qui s'étend absolument à *tout* ce que nous pouvons concevoir. L'*individuel* indécomposable et l'*universel* infranchissable, l'élément de la réalité et le tout de la réalité, le terme de notre humaine analyse et le terme de notre humaine synthèse, voilà les objets de la philosophie *humaine*.

Sans doute, la philosophie future, pas plus que la philosophie d'autrefois, ne pourra rien saisir d'absolument primitif par la pensée proprement dite, qui est une *réflexion* sur l'existence en devenir continu. — Mais, si la pensée réfléchie complique nécessairement la vie spontanée de la conscience, ce n'est pas à dire pour cela qu'elle l'altère. On peut toujours, sinon penser le primitif lui-même, du moins s'en rapprocher et le traduire en idées de plus en plus voisines de ce qu'il est. Ces idées sont aussi des sentimens, elles sont même des actions et incitent à de nouvelles actions. C'est précisément parce qu'elles ont ce caractère actif qu'elles nous révèlent non pas seulement des formes et contours, mais le fond même de la vie et de l'existence, qui est action accompagnée de sentiment plus ou moins sourd. Ce sont donc, en ce sens, nos idées-forces les plus fondamentales, qui sont des ouvertures sur la réalité la plus fondamentale.

Par cela même que la philosophie sera toujours l'étude de l'être universel et individuel, elle sera aussi toujours l'étude de la *pensée*, car l'être n'est donné à lui-même que dans la pensée,

qui seule le pose comme existant véritablement, qui seule prononce à la fois le *cogito* et le *sum*.

Quoi que nos savans puissent dire, le sujet pensant restera toujours en dehors de toutes les sciences d'objets, qui sont les sciences dites positives. La philosophie aura donc toujours, outre un objet propre, un *sujet* propre ; la *pensée* dans son rapport avec la *réalité*, rapport qui est précisément la *conscience* ou plutôt la *volonté de conscience universelle*.

En parlant de la pensée, nous prenons ce mot, comme le fit Descartes, au sens le plus large, qui embrasse la conscience entière ; sensations, sentimens, tendances, appétitions, non moins que jugemens, raisonnemens et idées. Il y a de la pensée dans tous les faits ou actes de conscience, parce qu'aucun d'eux ne peut se saisir lui-même et devenir conscient que par un acte de discernement qui est déjà la pensée en germe, le sujet saisissant un objet ; de plus, aucun d'eux ne peut être posé comme *réel* et affirmé comme *vrai* que par la pensée. Nous n'admettons nullement la séparation classique des « facultés : » intelligence, sensibilité, volonté. Pas de pensée sans quelque sentiment et sans quelque vouloir ; pas de sentiment ni de vouloir sans quelque pensée ; l'intellectuel, le sensitif et le volitif sont toujours inextricablement mêlés. L'œuvre de la psychologie contemporaine est de retrouver en tout état ou acte intérieur le même « processus » à triple aspect, que nous avons nommé « le processus appétitif : » sensation, émotion, appétition.

Ainsi conçue, la psychologie sera essentiellement philosophique, puisqu'elle partira toujours du réel concret, conscient ou subconscient, et aboutira toujours au réel concret, devenu de plus en plus conscient pour la pensée. Son travail proprement *scientifique* ne consistera jamais que dans l'établissement de simples rapports internes et de lois internes, comme celles de l'association des idées, comme aussi de rapports entre ces lois internes et les lois externes, entre le mental et le physique ; mais ce qu'il y aura toujours de profondément *philosophique* dans la psychologie, c'est le point de vue de la conscience de soi : nous nous y plaçons nécessairement pour nous voir vivre de la vie qui se sent et se pense elle-même, seule vie réelle et complète d'après laquelle nous pouvons interpréter toute autre vie.

A la différence de la psychologie pure, la philosophie ne

doit pas rester confinée dans l'étude du moi, elle doit être, selon nous, une psychologie étendue à l'univers. A la différence de la science positive, elle ne se borne pas à considérer les différens êtres du dehors et à les interpréter dans ce qui n'est pas eux ; elle cherche à s'unir par la pensée avec l'être de tous les êtres, à nous faire prendre conscience d'eux et, conséquemment, à reproduire en nous par induction, par analogie, par représentation concrète, leur vie intérieure. La science se contente, dans le grand bal masqué de l'univers, de noter du dehors les costumes et de dénombrer les figures de danse ; la philosophie s'efforce de lever les masques, d'atteindre les visages et surtout les cœurs. Elle prend, pour ainsi dire, la place de tous les autres êtres, hommes, animaux, plantes, minéraux, et cherche à pénétrer leur existence immanente, leur développement interne ; elle est, encore un coup, la psychologie universelle.

***

Nous venons de comparer l'interprétation philosophique et l'interprétation scientifique par rapport aux deux grands points de vue de l'*être* et de la *pensée;* comparons-les maintenant par rapport aux grandes idées de la *quantité*, de la *qualité*, de la *causalité* et de la *finalité;* nous verrons s'accuser encore le contraste.

La quantité, avec son expression spatiale ou numérique, est l'objet propre de la science positive, qui s'efforce de tout ramener aux lois de la quantité dans l'espace et dans le temps. La philosophie ne s'occupe de la quantité que pour rechercher l'origine et la valeur de cette idée, que pour se demander si elle est applicable à toutes choses ou si elle doit être restreinte aux choses matérielles.

Nous avons toujours, pour notre part, conçu la qualité comme essentiellement « psychique. » On parle bien de qualités physiques, comme la chaleur ou la lumière ; mais ce qu'il y a de qualitatif dans la chaleur, ce qui, à ce point de vue, la distingue de la lumière, c'est la sensation qu'elle nous fait éprouver. Supprimez nos sensations, qui ne sont pas des objets de la physique, il ne reste plus que des mouvemens auxquels, pour les distinguer et les classer, nous donnons les noms subjectifs de chaleur, lumière, son, etc. Dans la couleur rouge, qu'est-ce que la science positive considère? Ce n'est nullement

la qualité sensible du rouge, ce n'est nullement ce que nous éprouvons et sentons en présence d'une rose vermeille ; c'est 1° le rapport physiologique entre notre impression et ses objets; 2° les rapports physiques des objets entre eux. Et, par objet, le physicien n'entend toujours que des ensembles de relations, isolées des autres pour notre organisme et acquérant ainsi une certaine indépendance objective.

Il s'ensuit que la qualité, *comme telle*, échappe à la science positive ; celle-ci roule sur ce que Stuart Mill appelle des faits de « séquence » et sur des quantités; elle ne se sert ou ne devrait jamais se servir des qualités que provisoirement, comme symbole de rapports non encore analysés et de quantités non encore calculées.

Le philosophe, au contraire, s'installe dans le monde des qualités, soit réelles, soit idéales. Pour lui, la qualité est la manifestation propre de l'existence; l'être sans qualités est égal au non-être. Le philosophe ramène la quantité elle-même à une espèce de qualité, la plus pauvre de toutes. Aussi est-ce par les qualités essentielles qu'il définit l'être, de manière à caractériser ainsi ce qu'il a d'individuel, tout en dégageant les qualités communes qui le rattachent aux autres êtres.

Il est à remarquer que la qualité n'est jamais immobile et, pour parler le langage d'Auguste Comte, « statique. » Elle est toujours « dynamique » et en voie de changement. L'être, avide de la variété et de l'accroissement, a une tendance perpétuelle à passer d'un certain mode de qualité à un autre, et d'une conscience plus pauvre à une conscience plus riche ; c'est cette tendance interne, cette volonté de conscience, qui est le vrai principe de l'évolution. Elle est « l'évolution en train de s'accomplir » par contraste avec « l'évolution accomplie » et toute faite, que la science positive étudie. Son étude n'est donc plus du domaine de la science positive, qui ne considère que les résultats; seule, la philosophie étudie le mouvement interne de l'évolution et montre que, en dernière analyse, ce mouvement est de nature psychique. Il est l'inquiétude de l'être qui s'agite en vue du mieux, qui aspire à la conscience croissante et plus pleine. La seule évolution véritable, celle qui est *en train* de se faire et non toute faite, ne se constate que dans l'existence consciente.

De la considération du changement évolutif, passons mainte-

nant à la considération de l'activité qui l'explique. Nous aborderons ainsi une catégorie nouvelle et importante : celle de la causalité. La science positive s'en tient aux lois extérieures et superficielles du changement, c'est-à-dire : 1° aux formules purement quantitatives (mathématiques et mécaniques); 2° aux formules purement empiriques de « concomitance » ou de « séquence « dans l'espace et dans le temps. Non seulement la science ne cherche pas une source première d'où descendrait le torrent des phénomènes, mais, dans ce torrent même, elle se borne à constater l'ordre selon lequel les flots coulent, puis à soumettre au calcul la régularité qui se cache sous les sinuosités du cours.

Pour cela, la science n'a à sa disposition que deux données : la *masse* des élémens et la nature de leurs *mouvemens*. Or, elle ne pourra jamais tirer de là une explication vraiment causale. En effet, la masse scientifiquement considérée n'est encore elle-même qu'une formule de mouvemens possibles, en résistance à d'autres mouvemens possibles; les « élémens » matériels ne sont que des arrêts provisoires dans la régression à l'infini, et on les formule géométriquement pour en faire des atomes jusqu'à nouvel ordre indivisibles; enfin la nature des mouvemens ne consiste qu'en leur vitesse, en leur direction, en leur composition, toutes choses d'ordre spatial et temporel qui se traduisent encore en pures formules.

Même dans l'ordre biologique, le savant ne peut, pour ainsi dire, que tâter le pouls à la réalité vivante, compter les battemens, en mesurer l'intensité et le rythme, exprimer le tout par un graphique; mais il n'a pas à rechercher la force cachée qui anime l'organisme ; il n'essaie pas de saisir la vie dans sa causalité mystérieuse.

Le philosophe, lui, à ses risques et périls, doit se poser le grand problème de la *production* et de l'activité vraiment causale. Au delà du monde vulgaire des *apparences sensibles*, au delà du monde scientifique des *lois abstraites*, le philosophe a pour tâche de pénétrer et d'interpréter un troisième monde, le seul véritable, celui des *activités réelles*. Or, ces activités, il ne pourra jamais se les représenter que par analogie avec l'unique espèce de causalité que nous puissions prendre comme en flagrant délit d'action, à savoir la nôtre, qui se révèle à soi dans la volonté inhérente à notre être. C'est là que le réel pal-

pite en nous et pour nous ; c'est là qu'il devient nous-même.

Dès lors, en présence de tous les autres êtres, nous n'avons que deux partis possibles : ou les laisser à l'état d'X absolument indéterminés, ou bien, *mutatis mutandis*, les figurer comme *d'autres nous-mêmes* à des degrés très divers et projeter en eux quelque activité plus ou moins analogue à celle dont nous avons le sentiment quand nous avons conscience d'agir au lieu de pâtir, de vouloir et de désirer au lieu de sentir. Après tout, nous sommes dans le monde et le monde est partiellement en nous; sans s'égaler au tout, la partie peut donc interpréter le tout d'après ce qui se passe en elle-même ; sans méconnaître le caractère fragmentaire de cette interprétation psychique, le philosophe peut la confronter avec le témoignage de l'expérience externe et scientifique.

L'ancienne métaphysique, ou ontologie, se flattait de saisir, sous le nom de substance, quelque chose qui serait différent à la fois des phénomènes extérieurs et de la conscience intérieure. Kant a montré la vanité de l'entreprise ; mais il ne s'ensuit nullement que toute idée de réalité substantielle soit vaine. Ce qu'on doit chercher et ce qu'on peut atteindre, c'est la conscience de l'être en nous et, par analogie, dans les autres êtres ; c'est donc la réalité substantielle prise en flagrant délit au plus profond de notre conscience et non en dehors de toute conscience ou de toute action. Cause et substance ne font qu'un.

En même temps que l'idée de cause, nous avons aussi celle de *fin*, qui n'a pas moins d'action sur notre pensée. Nous puisons encore cette idée, comme celle de cause, dans notre volonté même, dans l'insatiable appétition qui fait le fond de notre vie. En nous, le mouvement évolutif ne se relie pas seulement au passé par ses causes; il est, par sa direction, en marche vers l'avenir; il n'est pas seulement une « poussée » par derrière; il est une aspiration en avant. Cette aspiration essentielle à l'existence, et sans laquelle elle retomberait aussitôt dans le néant comme l'éclair dans la nuit, peut prendre deux formes principales. Dans la première, l'être n'a pas conscience de la fin qu'il poursuit avec une spontanéité sans retour sur soi; il agit sans voir et sans savoir où il va. Dans la seconde forme, au contraire l'être se représente une fin à l'avance et la poursuit avec réflexion, les yeux ouverts. Il est abusif de réserver le nom de finalité à ce second mode, qui n'est que le mode intellectuel; l'autre, tout

sensitif et appétitif, n'en est pas moins déjà la finalité à son début. Il est faux de dire : *ignoti nulla cupido*, puisque l'être aspire d'abord sans *connaître* l'objet de son aspiration.

Quelle est la nature, quel est le but dernier de la finalité interne et immanente, du désir inassouvi qui meut l'être? Voilà un nouvel objet de la philosophie, pour laquelle la recherche des fins est étroitement liée à la recherche des causes. Cet objet est plus que jamais en dehors des sciences positives. La philosophie seule est une recherche des fins immanentes, de l'idéal pressenti ou prévu qui se réalise lui-même en se concevant et en se désirant. En d'autres termes, pour parler la langue que nos contemporains affectionnent, la philosophie est la recherche des plus hautes *valeurs*, — Platon eût dit : des *idéaux* les plus élevés que puissent poursuivre la pensée et le désir.

En même temps qu'une psychologie amplifiée et généralisée, la philosophie est une sociologie à portée universelle. Il se produit, chez les êtres en société, des phénomènes originaux que la simple psychologie n'eût pas fait prévoir, pas plus que la physique ne fait prévoir la chimie. Les rapports sociaux étant les plus élevés de tous et se retrouvant dans les diverses manifestations de la vie, depuis les sociétés animales jusqu'aux sociétés humaines, leur étude peut jeter un jour nouveau sur les lois mêmes de l'évolution universelle. C'est ici qu'il faut dire avec Comte : l'inférieur se comprend par le supérieur.

Pour résumer tout ce qui précède, la philosophie doit être désormais conçue, selon nous, comme la volonté de la conscience s'efforçant de saisir par la pensée *l'être réel*, dans son *individualité* et son *universalité*, avec ses *qualités* essentielles, son *changement* évolutif, sa *causalité* active et sa *finalité* tout interne. Or, réalité, qualité, changement, causalité, finalité, tout cela ne saurait être appréhendé comme *existant* que dans la *conscience*, et affirmé comme *vrai* que par l'acte de la *pensée*. Si l'on admet ces diverses propositions, — et elles sont incontestables, — on admet que la philosophie aura toujours un objet différent de celui des sciences positives. La conception scientifique de la *nature* appellera donc toujours, comme nécessaire complément, une interprétation philosophique de *l'univers*, qu'elle ne saurait jamais remplacer.

Quant à la question de savoir jusqu'à quel point la philosophie pourra ou ne pourra pas atteindre son but propre, cette

question fait elle-même partie de la philosophie. Ce qui est dès à présent certain, c'est que l'homme a *l'idée* de la philosophie comme effort de son esprit tout entier, — pensée, sentiment, volonté, — pour se mettre consciemment en harmonie avec la totalité du réel. La question du connaître est pour elle inséparable de la question de *l'être*, mais cette dernière, en définitive, sera toujours la principale. Cette conception de la philosophie réconcilie toutes les autres; mais elle fait plus, elle en montre le lien et en découvre l'unité dans le moteur le plus profond de notre être, et, par extension, de tout être : volonté de conscience.

Pour rendre le monde aussi intelligible et aussi un qu'il est possible, il faut trouver un type d'existence universelle qui en fournisse, pour ainsi dire, l'unité de composition. Ce type d'existence doit-il être cherché dans la conscience ou au dehors? Voilà le problème.

Mais d'abord, nous ne connaissons directement que ce qui est dans la conscience; ce que nous disons être *au dehors* n'est conçu que médiatement.

En second lieu, le dehors n'est conçu que par une répétition ou une diminution de notre conscience. Par une répétition et duplication, s'il s'agit des autres sujets consciens que nous nous représentons à notre image. Par une diminution, s'il s'agit des êtres dits matériels, que nous concevons en les dépouillant d'un certain nombre des attributs de notre existence consciente; nous appauvrissons notre conscience, nous la réduisons à ce qu'elle offre de plus élémentaire : activité et passivité. De cette façon, nous concevons des forces extérieures qui ne seraient que des sources de résistance ou de mouvement, et nous répandons dans l'espace ces résidus de nos sensations visuelles ou tactiles, sous le nom de corps.

Selon Nietzsche, nous lisons le monde extérieur dans notre conscience comme le sourd-muet lit sur les lèvres les mots qu'il n'entend pas directement. Selon nous, au contraire, c'est quand nous regardons le monde extérieur que nous lisons sur les lèvres de la nature des mouvemens dont le sens intérieur nous échappe; en nous seulement, au fond de notre conscience, retentit en écho la musique des sphères. Choisissez un type d'existence non conscient, non réductible à des états quelconques de la vie consciente, qu'arrivera-t-il? La conscience, avec son caractère absolument spécifique et *sui generis*, demeurera

réfractaire et irréductible au type que vous aurez choisi. Dès lors, au lieu d'unité, vous aurez une dualité entièrement inexpliquée et inexplicable. Le problème de l'existence restera sans solution. Vous direz : il y a la matière et il y a la conscience, sans pouvoir ramener la conscience à la matière, et sans essayer de ramener la matière au type de l'existence consciente. C'est là une solution *évasive*, un refus de solution.

Nous n'avons sans doute pas le droit, dans notre représentation de l'univers, de substituer purement et simplement la partie au tout ; mais il faut, néanmoins, que nous nous représentions *incomplètement* le tout d'après les parties que nous en connaissons. Alors se pose le problème : Quelle partie faut-il prendre de préférence comme spécimen ? Est-ce la plus pauvre en élémens ou la plus riche? Là où il y a une plus grande variété réduite à une plus grande unité, avons-nous plus de chance d'entrevoir le secret du tout? L'homme, par exemple, est-il un meilleur fragment de miroir pour l'univers qu'un des grains de poussière qui flottent dans l'air ambiant? La vie consciente de l'homme a-t-elle chance d'envelopper un plus grand nombre des élémens du tout que l'existence pauvre et monotone du minéral? Sont-ce les élémens figurables dans l'espace, auxquels aboutit par l'analyse la science humaine, qui constituent la réalité vraie, ou sont-ce les touts concrets, agissans et vivans, que nous appréhendons dans notre conscience? Par exemple, ce qui est réel, est-ce de souffrir et de pleurer sur la mort d'un être chéri, d'avoir la conscience remplie de l'image aimée, de tous les souvenirs qu'elle éveille et, en même temps, d'être privé, à jamais de la voir et d'entendre sa voix? Est-ce de se sentir mutilé, appauvri, souffrant, malheureux? Est-ce tout cela qui est réel, ou est-ce le tourbillonnement de corpuscules insensibles dans lesquels le scalpel de l'entendement anatomise notre cerveau, nos organes, le monde même qui nous entoure? *That is the question*. Où est l'apparence, où est la réalité? Pour nous, nous disons : Je souffre, donc ma souffrance est réelle, donc je suis réel en tant que souffrant; c'est ma conscience de souffrir qui, dans ce cas particulier, me révèle la réalité en la constituant pour sa part et en se révélant ainsi comme réelle. C'est donc dans la conscience qu'il faut descendre pour trouver ce qui est.

***

Outre les partisans exclusifs de la science, la philosophie actuelle trouve devant elle les partisans exclusifs de la pratique, qui, en ces derniers temps, se sont intitulés pragmatistes. La méthode, selon eux, consisterait à interpréter le monde, non pas d'après les élémens de réalité que nous trouvons en nous et d'après les lois que la science découvre au dehors de nous, mais d'après nos sentimens et nos besoins, d'après les nécessités de notre action.

Le pragmatisme contemporain est une extension utilitaire de la méthode morale des postulats, que Kant avait appliquée à la métaphysique. Kant, pour introduire en philosophie sa méthode morale, avait une raison importante et digne d'examen; il considérait la moralité comme un mode d'action *supra-sensible* et le devoir comme la loi d'un monde également supra-sensible ; cette loi lui paraissait donc donnée à l'homme d'une manière certaine au milieu même de la vie sensible, et elle pouvait communiquer sa certitude aux postulats de la liberté, de la divinité et de l'immortalité. Mais ce n'est pas ainsi que, de nos jours, les pragmatistes procèdent. Ils professent, avec William James, un empirisme absolu, auquel la loi morale n'échappe pas plus que tout le reste. Dès lors, la moralité n'est plus qu'un besoin supérieur de notre activité dans le monde de l'expérience, une condition de vie personnelle ou sociale, d'utilité pour l'individu ou pour la collectivité. La vie future elle-même n'est que notre vie empirique et temporelle prolongée au delà de la tombe; elle peut devenir certaine du jour au lendemain, d'une manière tout empirique, par la découverte de communication avec les spiritistes, avec les morts, soit par l'intermédiaire des médiums, des tables tournantes, de l'écriture automatique, soit par la télépathie ou par les apparitions d'esprits, etc. La méthode morale n'a donc plus, pour le pragmatiste empiriste, le caractère rationnel et impératif « catégorique et apodictique » qu'elle avait chez Kant; elle se perd au sein d'une méthode plus vaste, celle qui affirme pour les besoins de l'action en général (non pas seulement de l'action morale). C'est la méthode utilitaire, chère aux Anglo-Saxons.

Dans l'application de cette méthode, jamais on n'a vu s'élever un édifice de paradoxes comme ceux que le pragmatisme

contemporain a entassés les uns sur les autres; mais, selon nous, ce n'est pas avec cette tour de Babel qu'on escaladera le firmament philosophique. L'école pragmatiste, comme l'école nietzschéenne, semble vouloir, à l'inverse du *Discours de la Méthode*, proposer à la philosophie actuelle des « canons de logique » à rebours : 1° N'admettre pour recevables, en métaphysique, en morale et en religion, que les idées obscures, indistinctes et inévidentes ; 2° ne rien définir avec précision, ne rien analyser avec rigueur, la réalité étant un « flux » indéfini et indéfinissable (*fluxus, stream*), l'analyse, un jeu subjectif de « concepts ; » 3° ne pas établir de liens trop rigoureux et rationnels entre les idées, tout lien, surtout logique, étant factice ; se dispenser ainsi de preuves en règles, la preuve n'étant qu'un « discours ; » 4° ne faire ni divisions, ni classifications exactes, ni dénombremens complets, la division étant un artifice, la classification une discontinuité fictive au sein du réel continu. De là une philosophie fluente, fuyante, insaisissable et incommunicable, mais purgée, et pour cause, de l'« intellectualisme » comme de l'intelligibilité. C'est le « je ne sais quoi » qui s'évanouit entre les mains dès qu'on veut le saisir.

Si pourtant on essaie de démêler, dans l'amas des sophismes pragmatistes, ceux qui sont dominateurs et commandent tout le reste, on pourra mettre à part les cinq suivans, sur la valeur des idées, la nature de la vérité, son critérium, la méthode pour la découvrir, et le degré de certitude qui y répond.

1° Nos *idées* produisent toujours des *effets* qui peuvent devenir pour nous des *fins*, donc nos idées sont uniquement *valables* pour *nos fins*.

2° La *vérité* nous est utile comme *moyen*, donc elle n'est, en sa nature intime, que finalité, non rationalité.

3° Nous *jouissons* de la vérité, donc le critérium ultime du vrai est une *jouissance*, une satisfaction de besoin.

4° Toute *méthode* fait appel à l'*expérience* et à la *vérification* objectives ; donc toute méthode est une poursuite de fins subjectives posées par la volonté.

5° Toute *certitude* théorique peut devenir pratique ; donc le rapport de principe à conséquence n'est encore qu'un rapport de *moyen* à *fin*. — Tels sont les principaux paradoxes qui sont constitutifs du pragmatisme, et où chaque conclusion déborde manifestement ses prémisses.

Que nos idées produisent toujours des effets, qui peuvent ensuite devenir pour nous des fins, que nous soyons toujours actifs dans la connaissance, c'est ce que nous avons soutenu nous-même bien avant les pragmatistes; mais il n'en résulte nullement que toute la valeur de nos idées et de nos connaissances, surtout en philosophie, consiste dans les résultats qu'elles produisent, et non dans leur concordance intrinsèque avec les choses elles-mêmes, révélées à nous par l'expérience.

« A la recherche des causes, disent les pragmatistes, la philosophie actuelle doit substituer la mesure des valeurs et les mesurer à l'efficacité des buts. » Autrement dit, les causes explicatives seront remplacées par les causes finales, et encore celles-ci seront-elles mesurées à nos buts humains, à nos valeurs humaines. Poussez à bout cet abandon de toute vraie science, comme de toute vraie philosophie, vous aboutirez à dire, avec Bernardin de Saint-Pierre, que les rochers des rivages ont été créés noirs pour avertir de loin les matelots en détresse, que le melon a été créé avec des tranches pour être mangé en famille. Voilà la recherche des « valeurs humaines. » Bernardin de Saint-Pierre était un pragmatiste avant l'heure.

« Qu'est-ce que la vérité ? » demandent les pragmatistes avec Ponce-Pilate. Et ils répondent avec Protagoras, que connaissait sans doute Pilate : Rien n'est vrai en soi, quoi qu'en puisse dire Platon, mais nous affirmons telles et telles choses comme vraies « parce que nous en avons besoin pour agir. » Toute affirmation est « un postulat en vue de l'action. » Est vraie, selon William James, la proposition telle que « l'affirmation de son objet est utile et efficace pour nos fins. » Ainsi la vérité se trouve déplacée ; des objets et de leurs rapports, elle passe au sujet sentant et au rapport des objets avec le sujet pris pour but ; c'est là, purement et simplement, nier toute vérité objective et ramener le vrai à l'utile, au praticable, au pratique. Du même coup, c'est nier la philosophie. En effet, celle-ci n'a pas seulement pour objet la recherche de la réalité telle que nous la pouvons appréhender par toutes les puissances dont nous disposons ; elle a aussi et aura toujours pour objet, comme le crurent les Platon et les Malebranche, la « recherche de la vérité. » Le vrai, c'est le réel même en tant que posé et affirmé par une intelligence comme *objet* possible pour *toute* intelligence, comme quelque chose qui non seulement existe ou devient, mais qui, même

passé, conserve éternellement ce caractère d'avoir existé, et ne peut plus en être dépouillé par aucune puissance humaine ou surhumaine. Affirmer un fait, n'eût-il que la durée d'un instant, c'est l'élever à la dignité de quelque chose qui, d'une certaine manière, existe à jamais pour toute intelligence. Ainsi la pensée, en déclarant le réel universellement affirmable, éternise le fait qui passe et change l'éclair disparu en un jour sans fin.

L'objectivité plus qu'*humaine* du vrai n'empêche pas la découverte du vrai d'être un résultat de tout l'effort humain. On a dit excellemment, à propos de William James, que, pour la théorie courante, la vérité est une découverte, pour le pragmatisme, une invention. Mais par là, selon nous, on ne fait que mettre en évidence la confusion pragmatiste de la vérité avec la connaissance. C'est de la connaissance qu'on a toujours dit qu'elle est une découverte, quand elle est vraie, c'est-à-dire en concordance active avec le *réel*. Ce n'est pas à dire que la connaissance, par un autre côté, ne soit pas *invention*, en ce sens qu'elle est un effort de l'intelligence pour reconstruire le réel dans l'esprit, pour inventer des hypothèses qui soient en une concordance plus ou moins approximative avec le réel, qui nous le fassent toucher dans la mesure où elles expriment des rapports réels. Toute découverte non fortuite présuppose une invention : toute idée est active et est un produit d'activité. Mais toute invention n'a de valeur que si elle aboutit à une découverte.

Nous ne saurions donc accepter l'antithèse établie par le pragmatisme entre découvrir et inventer. Une pure invention est chimérique ; une pure découverte, qui serait absolument passive, est impossible dans le domaine de la science. L'Amérique a pu être d'abord une invention de Colomb, mais elle est ensuite devenue une découverte ; il faut convenir que, même avant Colomb et son invention, il était vrai qu'elle existait. La vérité de la mort de Socrate n'est pas une invention ; la vérité de notre mort future n'est pas une invention et, quoique cette vérité ne soit pas logée d'avance dans « une cachette » où nous la découvririons en mourant, il n'en est pas moins vrai, dès maintenant, c'est-à-dire affirmable et intelligible pour toute intelligence, que la mort arrivera pour nous, comme pour tous.

Les pragmatistes reprochent à la philosophie qui les a précédés de poursuivre des vérités qui regardent en arrière, au lieu de vérités qui regardent en avant et portent sur ce qui *sera*.

Mais la vérité regarde à la fois en arrière, en avant, de toutes parts dans l'espace et dans le temps, parce qu'elle est indépendante des lieux et des momens. Même pour la vie future, qui est « en avant, » les conditions de cette vie sont préexistantes ; sinon, elle n'aura pas lieu. Si ces conditions n'existent pas, dès maintenant et aussi en arrière, William James aura eu beau, dans une pensée généreuse, promettre à ses amis de leur envoyer des messages après sa mort ; les messages ne viendront pas : l'« *invention* » des *spirites* ne sera pas devenue une « *découverte* »

Nous ne voulons pas de vos vérités toutes faites, répètent les pragmatistes. — Que vous les vouliez ou non, elles s'imposent à vous et à tous. C'est une vérité toute faite que vous existez ; c'est une vérité toute faite que vous n'existiez pas il y a cent ans et que vous n'existerez plus dans cent ans ; c'est une vérité toute faite que vous ne pouvez pas à la fois, sans contradiction, être et ne pas être et que, quand vous cesserez de vivre, votre mort aura des *causes* qui, dès maintenant, commencent à agir au sein de votre organisme. Et, quand vous serez mort, il demeurera vrai que vous avez vécu et cessé de vivre. Nulle omnipotence ne pourrait anéantir cette vérité du fait qui survit au fait lui-même et le consacre en le perpétuant pour toute intelligence. Bref, quand on dit : qu'il n'y a point et ne doit point y avoir pour la philosophie actuelle de « vérités toutes faites, » on abuse de l'ambiguïté, chère au pragmatisme : les vérités ne sont pas toutes faites dans nos intelligences, si vous entendez par vérités les rapports exacts qui se produisent entre notre intelligence même et les choses, c'est-à-dire, au fond nos *connaissances ;* mais, si vous entendez par vérités les rapports intelligibles qui sont immanens aux réalités mêmes et affirmables pour toute pensée, n'y eût-il de fait aucune pensée pour les affirmer, on peut dire alors que les vérités sont toutes faites ou préformées avec les réalités mêmes et dans les réalités.

Profitant de ce que l'homme ne peut pas, ne doit pas s'éliminer lui-même entièrement du monde dont il est partie et qu'il interprète, le pragmatisme conclut de là que ce qui doit être désormais la mesure de nos idées sur le monde, sur la réalité et sur la vérité, ce sont nos besoins et nos fins, comme si nous n'avions pas une autre mesure, celle-là objective : la *pensée*, aidée de la *sensation* qui la confirme et lui donne le caractère d'*expérience*. Les pragmatistes ont beau parler sans cesse de

l'expérience, ils la méprisent sans cesse, puisque, au lieu de l'interroger, ils interrogent nos désirs intérieurs.

Sans doute la philosophie première n'a pas, comme la science positive, la ressource de vérification expérimentale, mais ce n'est pas à dire que le choix des idées philosophiques doive être uniquement réglé par nos besoins ou désirs. Là où manque la possibilité de vérifier, la ressource du philosophe, à l'avenir comme dans le passé, sera de rechercher ce qui établit entre nos idées la plus grande concordance, de manière qu'elles forment un tout bien lié, sans *contradiction interne* et où les principes contiennent la *raison* des conséquences. Là encore, la vérité est l'intelligibilité, la rationalité intrinsèque, à laquelle l'expérience même est suspendue et sans laquelle l'expérience serait impossible. Quant à nos besoins pratiques, ils n'ont le droit de cité, en philosophie, que quand ils sont des besoins *moraux*, c'est-à-dire exprimant la direction essentielle de notre raison et de notre volonté, indépendamment de tout plaisir ou besoin. Mais alors on revient au point de vue de Kant, qui domine le point de vue pragmatiste de toute la hauteur du moral par rapport à l'« utile » et au « commode. »

***

L'intuitionnisme contemporain, bien qu'opposé en un sens au pragmatisme, procède, comme lui, d'une réaction contre l'intellectualisme. On sait avec quelle force le romantisme allemand réagit avec Jacobi contre le rationalisme exclusif du XVIIIe siècle, en opposant le sentiment au raisonnement, la vie à la pensée.

Selon Schopenhauer, toute connaissance a pour objet ce qui est soumis à la causalité dans le temps et dans l'espace, ce qui est pensable et intelligible : la pensée, ayant pour objet la pensée même, est réduite à se repaître de ses propres abstractions qu'elle décore du nom de réalité. Il y a pourtant un moyen, un seul, de pénétrer par delà cette forme extérieure de la réalité, jusqu'à cette « chose en soi » que Kant nous interdit, dont Schelling et Hegel ne nous montrent que l'ombre. C'est au sentiment immédiat, à l'intuition qu'il appartient de nous révéler le fond même de l'existence universelle. Or, ce que l'intuition découvre sans intermédiaire, par une sorte de rentrée en soi, c'est la volonté, non une volonté *pensée*, mais une volonté *en acte*, une volonté *sentie*. Cette volonté, qui

n'est pas plus la mienne que la vôtre, étant libérée de l'*individualité* que produisent le temps et l'espace, se manifeste comme volonté de *vie*, comme vouloir-vivre, et le monde n'est que son évolution.

Cependant Schopenhauer considère le temps comme une forme commune de l'intelligence et de ses objets. Cela est vrai du temps scientifique qu'on mesure par l'espace; mais le temps véritable n'est pas, selon Guyau, une simple forme de la pensée : il est le « cours de la vie. » De cette vie réelle et vécue, nous avons dès l'origine une conscience immédiate, un sentiment interne qui ne se distingue pas de la vie même. Puis de la vie sentie et, pour ainsi dire, agie, nous détachons deux choses qui n'en sont que les « extraits et abstraits, » la conception *de l'être*, et celle *de la pensée*. Au lieu de dire avec Descartes : *cogito, ergo sum*, Guyau dirait plutôt : *vivo, ergo sum, ergo cogito*, concevant ainsi la philosophie comme une « expansion de la vie » et lui donnant pour objet « la vie elle-même dans toute son intensité, toute son extension. »

Nietzsche, de son côté, a fait de la « puissance » l'objet de l'aspiration universelle, et, par voie de conséquence, l'objet de l'aspiration philosophique. La métaphysique ne serait ainsi qu'une des formes de la volonté de puissance ou de domination : s'emparer du monde par la pensée pour le maîtriser.

Pareillement, selon M. Bergson, la durée ne fait qu'un avec la vie, avec l'être véritable; la pensée, avec ses concepts, est simplement une adaptation à la matière, un extrait de la vie interne, que le sentiment déborde. Par delà l'intelligence et la matière, au sein de la durée pure, non plus de l'éternité, la vie se saisit elle-même en une intuition immédiate. Et elle se saisit, non pas à l'état d'immobilité, mais comme mobilité, comme un « élan » que rien n'arrête. Le vouloir-vivre de Schopenhauer, en évolution dans le monde, est devenu « l'élan vital, » principe d'une évolution créatrice où l'instinct s'oppose à la pensée comme une vision du dedans de l'être s'oppose à une vision du dehors. Pour saisir l'évolution de la vie réelle, il faut donc se retourner par une sorte de conversion intérieure, passer du domaine superficiel de la pensée dans les profondeurs de l'intuition.

Que la tâche de la philosophie actuelle soit de renoncer aux entités, aux abstractions, pour prendre sur le fait même la réalité évoluante, ce n'est point nous qui le contesterons, ayant depuis

longtemps mis en lumière l'avenir de la « métaphysique fondée sur l'expérience. »

Mais qu'est-ce qu'on entend au juste par la vie? Est-il vrai que cette idée soit plus claire et plus fondamentale que celle d'être et celle de pensée? Nous ne le croyons pas. Quand nous disons : « Je vis, » nous voulons dire : j'ai conscience *d'exister* en relation avec d'autres êtres qui agissent sur moi par la sensation et sur lesquels je réagis par la motion. En d'autres termes, j'ai conscience de sentir et d'agir, de me mouvoir, de mouvoir et d'être mû. Toutes ces idées impliquent celle d'existence et celle de conscience discernant l'actif et le passif, le sujet et l'objet; elles impliquent le *sum* et le *cogito*, qui restent les vraies idées fondamentales de toute philosophie. La nature de la vie, comme celle de la matière, sont *parmi* les objets de la philosophie; elles ne sont pas son objet même, qui est toute la *réalité;* on n'a donc pas le droit d'introduire d'avance dans la définition même de la philosophie une solution préconçue, celle du vitalisme universel.

Si la philosophie présente ne peut plus se contenter de simples concepts, elle ne peut pas davantage, croyons-nous, se contenter d'intuitions qui nous révéleraient, dit-on, les réalités par un sentiment immédiat de ce qui *est* comme il *est*.

Au sens exact, l'intuition d'une réalité consisterait à la voir telle qu'elle se verrait si elle pouvait se voir. En conséquence, l'intuition serait *adéquate* à son objet; cet objet étant, comme toute vraie réalité, unique en son genre et spécifique, l'intuition aurait le même caractère. Toute vraie réalité étant encore, selon les intuitionnistes eux-mêmes, matériellement indécomposable en élémens, continue, indivisible et simple, l'intuition devrait encore offrir la simplicité indivise d'une vision qui embrasse tout d'un seul regard, sans que rien lui reste opaque ou impénétrable. Noble et généreux rêve, assurément, dont la réalisation constituerait la plus grande des découvertes philosophiques et nous mettrait enfin en possession de l'absolu. Malheureusement, l'intuition ainsi entendue est invérifiable et impossible à constater. Comment constater que j'atteins la réalité absolue et qu'il n'y a rien, dans mon « intuition, » de relatif à ma nature propre, à ma constitution mentale? Comment constater que tels et tels autres philosophes ont eu la vision du réel absolu, face à face? Comment, en un mot, distinguer le « voyant » du « visionnaire? »

Non seulement l'intuition, avec sa simplicité irréductible, est

invérifiable, mais encore elle est impossible, parce qu'elle est contradictoire en son essence, et, de plus, en contradiction avec les principes de la philosophie qui essaie de la préconiser. En effet, l'intuition nous est représentée, d'une part, comme une connaissance par le dedans qui nous ferait pénétrer la réalité des êtres; d'autre part, on attribue aux êtres réels l'*unicité* absolue, ce qui fait qu'ils sont eux et constituent quelque chose d'original, de *sui generis*, d'impossible à reproduire. Comment donc un être différent d'eux, à savoir le philosophe, aura-t-il l'*intuition* de leur être propre? S'il avait cette intuition, il ne ferait plus qu'un avec l'être qu'il veut voir du dedans, de même qu'une *prévision* complète et absolue devrait coïncider avec la chose même qu'elle prévoit, faire un avec l'agent dont elle annonce l'acte.

Dira-t-on que, sans coïncider entièrement, on peut avoir une représentation des autres êtres très voisine de celle qu'ils ont ou pourraient avoir? Fort bien : mais alors, c'est une représentation et non une intuition ; c'est une *copie*, une *ressemblance*. Nous revenons de l'intuition à l'intellection ; notre prétendue vision intime est une *analogie* soumise à toutes les règles de la méthode intellectuelle d'analogie, sans lesquelles elle ne serait plus que pure imagination.

Comment, en particulier, pourrions-nous avoir l'intuition de la matière ? D'abord, nous ne pouvons pas avoir l'intuition d'une réalité matérielle telle qu'elle se verrait du dedans, si elle se voyait; cela est contradictoire, car, si elle se voyait, elle ne serait plus la même qu'elle est en ne se voyant pas ; elle ne serait plus matérielle. Un charbon ardent et lumineux n'est pas le même charbon qu'à l'état froid et obscur. Quant à l'essence de la matière, en général, peut-on avoir l'intuition d'une essence, et d'une essence qui est générale, applicable à tous les objets matériels? Là encore, contradiction. De même pour l'intuition des autres vies. Si un être vivant ne se voit pas lui-même et n'a pas la conscience claire de soi, vous ne pouvez pas l'avoir à sa place, car alors ce n'est plus lui tel qu'il est, mais tel que vous vous le représentez par analogie. Que sera-ce s'il s'agit de saisir par intuition l'essence de la vie en général?

Nous voilà donc sans cesse rejetés sur nous-mêmes au moment où nous voulions, par l'intuition, pénétrer dans les autres êtres et donner ainsi un double à leur unité, une copie à leur originalité, qui « n'existe qu'une fois et ne peut se repro-

duire. » — En nous-mêmes, du moins, pourrons-nous enfin réaliser l'intuition, qui ne saurait nous servir pour les autres, puisque nous ne pouvons faire de leur dedans notre dedans?

La conscience nous révèle certainement notre existence, avec telles et telles modifications actuelles ; mais embrasse-t-elle toute notre réalité telle qu'elle est, telle qu'elle se verrait si elle pouvait se voir en entier, devenir parfaitement lumineuse et, par cela même, autre qu'elle est quand elle est obscure? Non, nous n'avons pas la pleine et entière conscience de nous-mêmes comme nous sommes absolument. Nous n'avons pas l'intuition de notre individualité complète et réelle, mais seulement la conscience partielle de nous-mêmes au moment présent, qui passe et n'est déjà plus. L'intuition, qui nous était fermée pour autrui, nous est aussi, de toutes les manières, fermée pour nous-mêmes : c'est chose fâcheuse, mais c'est chose à laquelle nous ne pouvons rien. Si c'est notre durée pure qui nous constitue, cette durée étant hétérogénéité et nouveauté incessante, le passé n'y subsiste que sous une forme en grande partie inconsciente, qui ne laisse voir dans le présent qu'un ou deux points de lumière ; nous ne pouvons donc embrasser notre durée réelle tout entière dans notre vision ; nous n'avons sur elle qu'une vue instantanée. Là encore la vraie intuition se dérobe à nous ; nous ne possédons toujours que la conscience, avec ses limites, ses défaillances, son insuffisance à nous étaler tout entier sous notre regard intérieur, tel un rouleau déployé où nos yeux pourraient tout voir. Notre humaine condition, c'est d'avoir conscience et de penser : à Dieu seul appartiennent, pourrait dire Bossuet, la puissance, la majesté et l'intuition.

Quelque intuitionniste dira peut-être : Toutes ces distinctions de moi et de non-moi, de ma réalité et de notre réalité, ne sont que relatives et plus apparentes que vraies. Je puis avoir l'intuition de votre vie parce que votre vie ne fait qu'un avec la mienne : « Insensé qui crois que je ne suis pas toi ! » — « *Tat wam asi*, tu es moi. »

Ainsi se pose le dernier problème relatif à la méthode intuitive : Avons-nous vraiment l'intuition de l'Être des êtres, qui suppose que nous sommes cet être et, avec lui, tous les autres êtres ? L'intuition panthéiste et bouddhiste est-elle possible ?

En tout cas, une telle intuition, si elle existe, n'est pas dès le début discernable et évidente, recouverte qu'elle est nécessai-

rement par toutes les données sensibles. Pour la dégager, pour montrer qu'elle est la condition de toutes nos opérations intellectuelles et de toutes les démarches de notre volonté, il faudrait avoir épuisé les ressources de la méthode à la fois expérimentale et conceptuelle.

De plus, si une telle intuition existe, elle sera seule de son espèce et il n'y aura qu'une seule intuition supra-intellectuelle. Or les intuitionnistes semblent multiplier les intuitions de ce genre. Tantôt ils nous disent que nous avons, en nous, l'intuition du *libre arbitre*, d'une liberté créatrice qui ne dépend pas de ce qui existait avant elle, qui, indépendamment de son propre passé et du passé de l'univers, peut créer du nouveau en dehors de la loi qui régit les effets et leur rapport aux causes. Est-ce là une intuition distincte de celle du *divin*, de celle de l'acte créateur du monde et de nous-mêmes, ou ne serait-ce pas une intuition identique à celle-là? De même, on nous dit que nous avons l'intuition de la *vie* comme d'un élan toujours créateur. Cette vie, qui semblait d'abord simplement ce qu'on entend d'ordinaire par se sentir vivre ou laisser vivre, devient alors la vie divine en nous, la liberté divine accomplissant par nous son œuvre créatrice. On nous attribue enfin l'intuition de l'essence de la *matière*, et il se trouve que cette essence est encore la vie en un moment de descente et de recul.

Nous ne sortons pas, en définitive, de l'intuition du réel absolu créant le monde en nous et par nous, comme dans et par les autres êtres.

Quelque séduisant que soit ce nouveau panthéisme et quelque opinion que l'on ait sur sa vérité intrinsèque, toujours est-il qu'il est un système philosophique et même religieux.

Or, si de tels systèmes sont plausibles, c'est uniquement au point de vue de l'idée et de la pensée, comme expression de la dernière démarche de la pensée même, de la dernière idée à laquelle elle aboutit; mais ils sont insoutenables au point de vue de l'intuition, qui ici plus que jamais est contradictoire. Avoir l'intuition de l'Être des êtres par le dedans, le voir comme il se verrait s'il se voyait, comme il se voit s'il se voit, c'est chose invérifiable, car on ne peut sauter au-dessus de sa tête, sortir de sa volonté pour saisir la volonté, transcender sa vie pour devenir la vie. — C'est là, de plus, une contradiction dans les termes, car une telle intuition ne serait exacte et vraie que si

elle était adéquate et complète, que si elle embrassait le réel absolu comme il s'embrasse lui-même. Si donc j'ai une vraie intuition de Dieu, il n'y a plus de distinction possible entre cette intuition et celle que Dieu a de lui-même; ce n'est plus mon intuition à moi philosophe vivant en l'an de grâce 1911, c'est l'intuition divine. On reconnaît là le rêve éternel des mystiques; mais ce rêve est contradictoire. Ou il y a tout ensemble Dieu et le mystique, et dans ce cas, le mystique n'a pas d'intuition possible, ou il n'y a plus que Dieu, et alors le mystique n'a pas d'avantage d'intuition; il est anéanti.

Dans cette alternative, il ne reste plus à la méthode intuitive qu'une ressource : surmonter le principe de contradiction et dire : J'ai conscience d'être réellement Dieu et moi, en dépit de la contradiction logique. Sous toutes ses formes, l'intuition est donc la contradiction même et, si elle existe néanmoins, nous ne pouvons l'affirmer comme existante, car toute affirmation implique l'exclusion de la contradiction. *Ergo taceamus.* L'extase mystique est silencieuse, inexprimable et surtout incommunicable.

Comme second procédé de la philosophie intuitionniste, on a proposé la « sympathie, » sorte de dilatation de la conscience qui la ferait pénétrer en autrui et dans l'essence même de la vie ou de la matière.

Si le savant, a-t-on dit, obéit à la nature pour lui commander, le philosophe, lui, n'obéit ni ne commande; il « sympathise. » L'intuition se transforme ainsi en un procédé tout différent d'elle-même; ce n'est plus qu'une répétition en nous de ce qui est en autrui et de ce qui, au fond, est unique, donc impossible à répéter. — Qu'est-ce à dire, sinon que la sympathie est une simple représentation cérébrale par suggestion nerveuse? Le philosophe ne peut pas plus se contenter de ses sympathies pour se représenter la réalité vraie, que le moraliste ne peut s'en contenter pour se représenter la moralité vraie. Adam Smith, pour fonder la morale sur la sympathie, était obligé de recourir aux sympathies d'un spectateur impartial, c'est-à-dire capable, précisément, d'éliminer ses sympathies spontanées au profit de ses jugemens réfléchis; à plus forte raison le philosophe doit-il être un spectateur impartial du monde; il doit employer l'analogie et l'induction méthodique, non substituer les sentimens aux raisons.

Il en est de même pour l'instinct. Les intuitionnistes en veulent faire un procédé de la philosophie, afin de compléter la manière de voir proprement *humaine*, qui est la raison, par la manière de voir des autres animaux, qui, selon eux, est l'instinct. Mais, de ce que l'instinct est parmi les *objets* d'étude du philosophe, il ne s'ensuit nullement que le *sujet* humain doive ériger l'instinct en procédé de méthode philosophique. L'instinct moral, l'instinct religieux méritent d'être étudiés, pris en considération, impartialement critiqués; mais il ne suffit pas, pour le philosophe, de s'écrier avec Rousseau : « Conscience, instinct divin, » ou avec Lamartine : « Immortelle et céleste voix! » Un élément du problème n'est pas une méthode pour résoudre le problème.

L'intelligence, dit-on, n'est faite que pour l'action sur les choses et, conséquemment, ne nous fait pas pénétrer dans le fond des choses, tandis que l'instinct les connaît par l'intérieur même. — On peut faire à ce sujet deux réponses décisives.

La première, c'est que l'instinct est fait, bien plus encore que l'intelligence, pour permettre à l'animal d'agir en vue des besoins de la vie, soit individuelle, soit spécifique, et de la vie matérielle. Quand l'abeille fait instinctivement des cellules, une ruche, des provisions de miel, elle agit pour ses besoins et pour ceux de l'espèce; on ne voit pas que cette action aveugle la fasse pénétrer plus que notre intelligence au fond des choses. Nos instincts à nous, hommes, ont aussi pour but l'action, l'action en vue de l'individu ou de l'espèce. Ils sont la part de l'animalité en nous. Loin de se fier à eux, le philosophe doit s'en méfier, lorsqu'il s'efforce de surmonter notre animalité, et même notre humanité, pour voir le réel tel qu'il est, indépendamment de nos besoins individuels ou spécifiques. Quant à l'existence en nous d'instincts qui n'auraient plus rien de biologique et de social, d'instincts qui seraient proprement métaphysiques et tournés vers *l'être en tant qu'être*, comme dirait Aristote, c'est une question à examiner pour la science philosophique, ce n'est pas un point de départ pour la méthode philosophique. Si l'homme, d'ailleurs, a de tels instincts surhumains, cosmiques, divins, ils n'auront guère de ressemblance avec les instincts de la ruche ou de la fourmilière; ne seront-ils point simplement ce qu'on est convenu d'appeler la raison, c'est-à-dire l'intelligence en son principe même?

Mais il y a plus, c'est gratuitement qu'on voit dans l'instinct une *connaissance* quelconque, alors qu'il est seulement une organisation automatique de tendances et d'actions aboutissant à un effet déterminé, utile pour la vie de l'individu et de l'espèce, mais n'impliquant pas même l'ombre d'une connaissance vraie, c'est-à-dire d'une *conscience des raisons des choses et des raisons des actes*. L'insecte qui pond ses œufs là où ils pourront se développer, *ne sait pas* ce qui arrivera, ne connaît ni l'enchaînement des causes et des effets, ni l'enchaînement des moyens et des fins. Alors même qu'il semble le plus prévoyant, il ne *prévoit* rien. Comment donc voir en son instinct une *connaissance*, et une connaissance supérieure à l'intelligence?

Notre sagesse consciente vaut bien la sagesse inconsciente du petit oiseau qui brise machinalement la coquille de son œuf et se met machinalement à marcher ou à voler. Raisonner, c'est une manière de marcher et même de voler qui mène plus loin et plus haut que toutes les autres. J'admire les clairvoyances de l'instinct aveugle, que l'on veut opposer à l'intelligence comme une connaissance par le dedans à la connaissance par le dehors; j'admire nos sœurs les fourmis et nos sœurs les abeilles, mais, quelque divinatoire que soit leur instinct, je doute qu'il dépasse les nécessités purement vitales de la fourmilière ou de la ruche, pour embrasser cet infini où plane la pensée humaine.

***

La conclusion de cette étude, c'est que la philosophie, à notre époque, doit se faire tout ensemble aussi spéculative et aussi pratique qu'il est possible. Après la période de critique que Kant a inaugurée, elle doit, sans rien abandonner de l'esprit critique qui lui est essentiel, maintenir les hautes visées qui caractérisèrent toutes les grandes doctrines, se mettre en présence du réel tel qu'il est et s'efforcer de le voir face à face.

Pour cela, elle ne doit négliger aucun des procédés qui sont à sa disposition et, tout d'abord, les opérations proprement intellectuelles : expérience intérieure et extérieure, analyse et synthèse. Mais, le réel n'étant pas de nature purement intellectuelle, il est certain que les procédés de l'intelligence pure ne sauraient s'égaler à lui. L'objet des sciences positives est, de sa nature, épuisable par l'intelligence, parce qu'il ne consiste que dans les rapports des choses, non dans leur réalité intime, ni dans leur

activité profonde. L'objet de la philosophie ne saurait être épuisé de la même manière, parce qu'il y a dans la réalité *autre chose* que de l'intelligence, à savoir de l'activité plus ou moins aveugle ou clairvoyante, de la sensibilité plus ou moins sourde ou aiguë, enfin des formes instinctives d'adaptation qui diffèrent de l'entendement réfléchi. Toutes ces puissances du réel ne sont pas sans un rapport profond avec les lois essentielles de l'intelligibilité, qui les dominent comme elles dominent tout le reste.

C'est d'ailleurs en nous-mêmes que nous en trouvons le type, c'est en nous que nous voyons l'activité et la volonté à l'œuvre, c'est en nous que nous sommes témoins du plaisir et de la peine, des émotions plus ou moins confuses, du bien-être ou du malaise indistincts, du sentiment continu, quoique confus, de la vie animale et végétative. Toutes ces manifestations de l'être, qui ne sont pas intellectuelles, nous les affirmons cependant intelligibles, parce qu'elles sont toutes soumises aux deux grandes lois de l'intelligence : identité et causalité. Nous avons beau ne pas toujours voir les causes de nos sensations et émotions, de notre humeur gaie ou triste, de nos tendances obscures et subconscientes, de nos volitions spontanées ou même réfléchies : nous sommes certains que ces causes existent, que tous nos états ou nos actes ont leurs raisons suffisantes et que, de plus, pas un d'eux ne porte la contradiction dans son sein, quelque contraires qu'ils puissent paraître entre eux. C'est d'après tout ce que nous trouvons dans notre conscience et pressentons dans notre subconscience que nous pouvons nous représenter et essayer de nous expliquer la vie dormante du minéral, la vie à demi éveillée du végétal, la vie de plus en plus vigilante et remuante de l'animal.

Nous n'avons donc pas besoin de facultés mystérieuses pour pénétrer dans le réel; nous n'avons besoin ni d'intuitions supra-intellectuelles, ni d'instincts supra-intellectuels, ni de sympathies supra-intellectuelles. Le fil de l'analogie avec notre conscience ne nous abandonne jamais dans le labyrinthe de la Nature. S'il nous abandonnait, n'ayant point d'ailes pour fuir en l'air, nous n'aurions plus qu'à nous arrêter, impuissans et silencieux, nous resterions à jamais perdus dans les ténèbres. Cherchons donc toujours et partout, sinon l'intellectuel, du moins l'intelligible. La philosophie est sans doute l'âme tout entière appliquée à pénétrer le réel, mais elle n'a d'autre moyen de le

connaître, de le comprendre, de le traduire à soi et aux autres, que de lui appliquer les lois de l'intelligence, qui s'appliquent aussi à l'activité et au sentiment. L'intelligence n'est pas en dehors du réel ; elle est le réel même parvenu à l'existence pour soi. La philosophie, étude du réel, est donc nécessairement intellection, non pas sentiment et volonté, quelque part qu'elle doive faire au sentiment et à la volonté. C'est par des inductions méthodiques qu'elle doit faire cette part, non en se laissant guider par des impressions vagues ou de vagues divinations. Tout, en philosophie, doit être motivé et raisonné, ce qui ne veut nullement dire que la philosophie doive réduire toute l'étude de la réalité à la pure raison ou à de pures idées de la raison. Non, elle doit seulement partir de ce principe qu'il y a en toutes choses de l'intelligible, et que rien ne peut se produire en dehors des lois posées par l'intelligence comme universelles : identité et causalité. La tâche de la philosophie, comme celle de la science, c'est de mettre de plus en plus en évidence la profonde rationalité des choses. Elle ne sépare jamais réalité et intelligibilité, vie et lumière; elle aussi a pour devise : *Fiat lux!*

Par cela même qu'elle est ainsi la plus spéculative de toutes les spéculations, la philosophie est aussi la plus pratique de toutes les pratiques. Il y a en elle identité entre l'acte le plus haut de la pensée et l'acte le plus haut de la moralité; de part et d'autre, c'est le désintéressement absolu, c'est le moi s'identifiant avec le tout. La philosophie, connaissance des réalités vraies, est donc du même coup affirmation et même génération des valeurs vraies. Pour rendre la philosophie réellement *pragmatique*, gardons-nous de la rabaisser à la poursuite de l'utile et du commode. C'est précisément parce qu'elle se déprend entièrement de nos utilités, de nos commodités, de nos fins humaines, qu'elle nous élève à la vie morale et nous révèle des fins plus qu'humaines. Après s'être demandé ce qui est réellement réel et vraiment vrai, elle se demande ce que vaut le réel, ce que vaut le vrai, ce que vaut le monde entier, ce que vaut la vie, ce que vaut l'intelligibilité découverte par l'intelligence dans le monde et dans la vie. En un mot, le dernier des problèmes philosophiques, c'est le problème du *bien*. Toute interprétation de l'existence est en même temps une évaluation de l'existence.

Il est clair que cette évaluation, une fois faite, doit dominer

la morale, mais en elle-même, elle n'est pas encore la morale; elle fait partie de la philosophie première, qui, outre le réel ultime et le vrai ultime, cherche le bien ultime. Sans la réalité immatérielle qui est dans les phénomènes matériels, il n'y aurait pas de psychologie; sans la vérité intelligible, qui est au fond de toutes les relations saisies par l'intelligence, il n'y aurait pas de logique; sans le bien, qui est également au fond du réel et du vrai, il n'y aurait pas de morale. La philosophie voit partout et en tout l'être, le vrai et le devoir-être; je veux dire que rien ne lui paraît fixé et immobilisé dans l'existence du fait actuel; elle érige ce fait même en vérité par l'intelligibilité qu'elle y montre, puis elle voit au delà du fait la tendance à changer et à changer en mieux, au delà de ce qui est, ce qui *peut* être, ce qui *doit* être.

Pour accomplir cette partie de sa tâche, qui en est l'achèvement, elle ne se place pas au point de vue de nos fins proprement humaines, mais elle subordonne ces fins elles-mêmes à quelque chose qui les explique en les dépassant.

Ce que la philosophie actuelle doit retenir des doctrines qui introduisent les considérations morales dans la spéculation métaphysique, c'est que la philosophie ne peut pas se réduire à une sorte de science froide et de miroir glacé, comme les sciences qui portent sur des objets extérieurs et sur leurs relations dans l'espace et dans le temps. C'est l'être tout entier, l'être intime, qui est l'objet de l'interprétation philosophique, c'est l'être à la fois pensant, sentant et voulant; c'est, si l'on veut, le « cœur » en même temps que l'intellect. Il en résulte une perpétuelle intervention de tous les élémens de notre être dans les grands problèmes philosophiques qui intéressent précisément notre être tout entier. La philosophie est l'usage réfléchi et motivé de toutes nos puissances intimes pour pénétrer l'intimité du réel; de même que la religion est l'usage spontané, imaginatif et sentimental, de ces mêmes puissances. Il y a longtemps que Platon lui-même a dit : il faut philosopher avec toute son âme, non seulement parce que toute l'âme n'est pas trop pour rechercher la vérité dernière touchant la réalité, mais parce que l'âme entière est la réalité même parvenue au point le plus haut de son évolution. On a donc le droit, quand on interprète le monde, de placer au fond des choses le germe de tout ce que nous trouvons développé en nous-mêmes.

Outre cette tâche spéculative et indivisiblement morale, la

philosophie de notre époque a une tâche sociale qui va croissant.

Les sociétés modernes ont besoin de fins nouvelles ou renouvelées à concevoir, à aimer et à vouloir; elles ont besoin d'une justification scientifique et philosophique des fins les plus hautes que l'humanité puisse poursuivre; elles ont besoin d'un idéal en harmonie avec la réalité, idéal qui, sous une forme de plus en plus consciente et raisonnée, puisse s'imposer à l'éducation, à la conduite nationale et internationale.

Outre que le mouvement scientifique des sociétés modernes réclame une morale aussi scientifique qu'il est possible, le mouvement industriel, qui n'est que la science appliquée à la vie matérielle, réclame une application parallèle de la science à la vie sociale. Dans l'ordre matériel, le progrès de l'industrie aboutit au progrès du *bien-être;* il tend à augmenter l'*intensité* et la *durée* moyenne de la vie, ainsi que son *extension* dans l'*espace* et son *expansion sociale;* il aboutit donc à augmenter ainsi la valeur de la vie. Il tend de même à se traduire par une augmentation parallèle de *jouissances*, compensée d'ailleurs en partie sur certains points par une augmentation de souffrances. A tort ou à raison, la masse de l'humanité espère que les jouissances, grâce à une civilisation mieux comprise et mieux ordonnée, finiront par l'emporter plus qu'à présent sur les souffrances. C'est le fond même des espoirs socialistes.

Pour réaliser cet idéal dans la mesure du possible, la morale des sociétés modernes doit chercher une conciliation, aussi grande qu'il sera possible, entre la doctrine du *devoir* et celle du *bonheur*. Par cela même, elle reviendra en partie au point de vue antique, mais de manière à en opérer la synthèse avec le point de vue chrétien. Les anciens ne séparèrent jamais sagesse et félicité; l'idée de la vie heureuse était, à leurs yeux, inséparable de celle de la vie vertueuse. Les Chrétiens, comprenant le côté triste de la vie et la nécessité du sacrifice, creusèrent l'abîme entre sagesse et bonheur. Les modernes doivent, selon nous, chercher une synthèse qui, unissant de nouveau les deux termes, réconcilie la moralité avec la nature.

Cette synthèse en enveloppera une autre, celle du bien *individuel* avec le bien *social*. Ici encore, l'antiquité nous a donné l'exemple; elle ne séparait pas le bien du citoyen d'avec le bien de la Cité. La morale antique était essentiellement civique. Mais tandis que, dans l'antiquité, la Cité avait des bornes

étroites, elle tend, depuis le christianisme, à embrasser la société humaine tout entière. Il faut donc que la morale soit, non seulement *naturelle* et non seulement *individuelle*, mais encore *universelle*, c'est-à-dire qu'elle recherche la commune loi de la nature, de l'individu et de la société. Les trois idées dominatrices : *nature*, *personnalité*, *collectivité*, doivent être réconciliées en un tout qui satisfasse à la fois les besoins scientifiques et philosophiques de l'esprit moderne. La vraie morale sera donc indivisiblement une œuvre de conscience individuelle et de conscience collective.

Toute société a besoin d'idées-forces communes. Ces idées, qui deviennent une sorte de trésor social, ont pris dès la plus haute antiquité la forme religieuse. A la horde correspondait généralement la croyance aux esprits, au clan l'animisme, à la Cité le polythéisme, à la grande vie nationale et internationale le monothéisme. Nous trouvons partout et toujours, dans l'histoire des sociétés, des représentations collectives qui enveloppaient une philosophie du monde et de la vie; aujourd'hui, nous sommes témoins d'une sorte d'anarchie intellectuelle qui enlève à notre civilisation moderne sa force d'action morale en même temps que de création esthétique et de transformation sociale.

Où va notre société actuelle? Elle semble l'ignorer. Ce qu'elle veut, elle ne le sait guère. Les fins les plus hautes et les plus désintéressées demeurent noyées dans la brume; dès lors, au lieu de travailler pour l'incertain, la plupart des hommes s'attachent au certain, c'est-à-dire à ce qu'il y a de plus rapproché, de plus immédiatement utile, à ces intérêts dont Marx veut faire les seuls moteurs de l'histoire, dont les pragmatistes osent faire les moteurs de la science même et de la philosophie. De là à l'égoïsme universel il n'y a qu'un pas. C'est donc un but clairement défini qui nous manque, c'est une idée directrice qui s'impose à tous les esprits. Que derrière tous les nuages brille une étoile au ciel des idées, hommes et peuples iront à l'étoile.

ALFRED FOUILLÉE.

REVUE LITTÉRAIRE

LE ROMAN ET L'HISTOIRE

MM. Jérôme et Jean Tharaud viennent de publier *La tragédie de Ravaillac* (1). Ils n'ont pas, sous le titre de l'ouvrage, inscrit ces deux mots : roman historique ; — et ils ont bien fait. Non que *La tragédie de Ravaillac* ne soit pas un roman historique : elle en est un, et à merveille ; mais on a compromis ce genre de telle sorte qu'aujourd'hui son étiquette est scandaleuse.

La vérité de l'histoire et la liberté du roman, voilà deux choses qui ne se réunissent pas sans difficulté. Or, les romantiques avaient également la passion de l'histoire et le don presque monstrueux de l'inexactitude. A propos d'un drame d'Alexandre Dumas le père, M. Henry Bidou notait, il n'y a pas longtemps, ce qu'a de ridicule et d'abominable même l'immense caricature de la France et de son passé composée, avec un frivole acharnement, par le plus fécond de nos écrivains. Le plus fécond et le plus abondamment populaire. Ainsi, une absurde image de nos grands siècles est, par lui, répandue à profusion dans les esprits. Il le faisait avec une espèce de bizarre innocence ; et il ne s'était aucunement promis de transformer nos rois en des fantoches libidineux, le Louvre en un lieu mauvais, comme s'il secondait une

(1) *La Tragédie de Ravaillac* (chez Émile-Paul). Des mêmes auteurs, *les Frères ennemis* (Cahiers de la quinzaine, 1906) ; — *Dingley, l'illustre écrivain* (Édouard Pelletan, 1906 ; nouvelle édition chez Émile-Paul, 1911) ; — *Bar-Cochebas* (Cahiers de la quinzaine, 1907) ; — *la Ville et les champs : l'Ami de l'ordre* et *les Hobereaux* (Édouard Pelletan, 1907) ; — *la Maîtresse servante* (Émile-Paul, 1911) ; — *Hommage au général Charette* (Champion, 1912) ; — *la Fête arabe* (Émile-Paul 1912).

polémique républicaine : c'est tout de même le résultat de son œuvre. Or, il paraît que toute une jeunesse apprit dans ses livres si attrayans l'histoire de France. Son monument, par Gustave Doré, montre l'ouvrier, la mère et l'enfant si assidus à le lire et à le croire qu'on en ressent la plus vive inquiétude ; et l'on voudrait les avertir.

Ces romantiques, qui avaient tant d'imagination, qui inventaient avec un tel entrain ce qu'ils ne savaient pas, n'auraient-ils pu, n'auraient-ils dû laisser l'histoire un peu tranquille? Pourquoi ne plaçaient-ils pas dans la lune ou ailleurs, n'importe où, leurs personnages si peu humains, leurs anecdotes si peu réelles? Le passé ne réclame point notre unique admiration ni même, d'un bout à l'autre, notre amitié. Il se contenterait de notre indifférence ; ou bien il mérite notre bonne foi scrupuleuse, attentive. Et, le roman historique, tel qu'on le pratiquait jadis ou naguère, c'est une grosse entreprise de légère et insupportable diffamation.

Notre temps, qui a gâté beaucoup d'idées, qui en a même avili plusieurs, a pourtant amélioré l'idée de l'histoire. Nous avons, mieux qu'autrefois, le respect de la vérité ancienne. La méthode de nos recherches a pris une excellente finesse, nous aimons les documens et leur juste commentaire, les faits authentiques et la rigueur méticuleuse du récit. Mais alors, n'est-ce pas la fin de ce genre qui eut de la vogue, le roman historique ?

Non pas ! Et, au contraire, plus sévère sera l'idée de l'histoire, plus elle réservera auprès d'elle la place du roman. Voire, si l'histoire se borne à consigner les fragmens d'incontestable réalité qu'elle attrape dans le désastre des époques, elle laisse au romancier le soin d'une résurrection plus hardie.

Plus hardie, mais encore prudente ! Un père Dumas fausse tout. Ce qu'il emprunte à l'histoire, c'est l'occasion, le prétexte de ses folles fantaisies ; c'est le pittoresque dont il abusera; et c'est le commencement d'une combinaison qu'il s'ingéniera, bien doué, à munir de complications abracadabrantes.

Le roman historique qu'une honnête idée de l'histoire tolère et même encourage est, comme l'histoire, soucieux de vérité : il souhaite de donner la vie à la réalité de l'histoire. Il est un art d'imagination ; mais cette imagination, très érudite et soumise, ne se livre point à son démon : elle invente de la vérité, du moins le veut-elle.

MM. Jérôme et Jean Tharaud, pour écrire leur *Tragédie de Ravaillac*, ont assemblé tous les témoignages utiles, le *Procès*, les histoires de Péréfixe, du P. Mathieu, de Mézerai, de Daniel, de Boulanger, les mé-

moires, souvenirs et correspondances, les recueils de pièces et d'archives. C'est ce que fait un historien. Le romancier ? Quand ils ont dénombré les sources de leur information précise, ils ajoutent : « Voilà certes de beaux documens et qui invitent à rêver. Mais pour en sentir tout le prix, il faut, les ayant vus, faire le tour des remparts d'Angoulême et, remontant la Charente, aller jusqu'aux prairies de Touvre, sous le château ruiné auquel la tradition populaire rattache par un sentiment profond la mémoire de Ravaillac, au bord de ce gouffre glacé sur lequel assurément, comme tous les enfans du pays, il est venu pencher son visage, et dont les eaux mystérieuses qu'agite un bouillonnement perpétuel semblent retenir encore l'ombre de son âme tourmentée. »

Je ne crois pas qu'il fût possible de mieux déterminer le caractère et aussi les règles d'un genre qui désormais, ayant reconnu ses conditions, florira de nouveau.

Ce n'est pas tout à fait de l'histoire ; c'est, tout à côté de l'histoire, une vivante hypothèse. On a dit que l'histoire était déjà une petite science hypothétique : à la minute où elle s'écarte des documens, oui. Mais elle contient aussi le document, qui a sa valeur brute. Astreinte au seul document, elle n'est, je l'avoue, que de la mort embaumée. L'imagination dégage de ses bandelettes ce cadavre d'un Lazare qui soudain marche, parle et, sur sa mobile physionomie, montre son âme. Science et poésie ont accompli ensemble ce miracle qui n'a nulle analogie avec les machinations des pères Dumas.

MM. Jérôme et Jean Tharaud prennent leur triste héros tout petit. Le voici, bambin, dans les rues d'Angoulême, cité âpre et rude. Le roc où est perchée Angoulême « la porte très haut dans le ciel comme une couronne royale. » Sa cathédrale lève devant l'horizon large une façade « pareille à une main de paix. » Des remparts l'entourent, qui la fortifiaient et qui sont devenus un promenoir mélancolique. Un climat très sec : les pierres ne moisissent pas ; elles se dorent et elles « donnent à cette ville de l'Ouest une imprévue couleur d'Orient. » Une vallée où se mêlent toutes les nuances du bleu. Une rivière : « tout ce qu'elle touche est riant, aimable comme l'esprit des Valois qui sont nés sur ses rives ; ce qu'elle laisse sur sa gauche est morne, désolé, violâtre ; la mousse, le genêt, le buis jaune et le pauvre genévrier, quelques cyprès s'y élancent : c'est triste comme Ravaillac. » La désolation de la Judée ; et les coteaux « qui produisent l'eau-de-vie la plus embaumée du monde. » Mais la principale beauté du paysage est

le ciel, plein de lumière et où la mer toute proche lance les flottes de ses nuages.

La description d'Angoulême, au début de ce livre, occupe trois pages que j'ai peine à résumer, tant elles sont denses et composées des seuls détails caractéristiques. Dès l'abord, on est informé des volontés de cet art, très riche et bref, qui élimine beaucoup sans s'appauvrir, qui tasse fortement ce qu'il garde, et qui pourtant a le secret de ne point écraser son trésor : il ne laisse pas de bourre entre les objets, il y laisse passer de l'air.

Angoulême, durant la jeunesse de Ravaillac, est peuplée de prêtres et de moines. Les sanctuaires, nombreux sur ses pentes, sont démolis. La campagne environnante est huguenote ; la cité, hardiment catholique, orgueilleuse et inquiète.

Le père de Ravaillac, un ivrogne. Sa mère, tendre et pieuse. Le petit Ravaillac est dévot. Toute son histoire sera l'histoire de sa dévotion, qui aura mal tourné. Pendant que nous verrons cet étrange garçon s'acheminer au crime, nous verrons aussi une idée se corrompre, la plus belle idée, l'idée religieuse, devenir une maladie dans une âme. Et, si l'aventure de Ravaillac est émouvante, le spectacle des tribulations qu'une idée subit sera encore plus pathétique. Les idées gouvernent le monde ; mais il arrive que ces impératrices du monde deviennent folles. Les annales de l'humanité en témoignent, pour l'effroi du lecteur.

La dévotion du petit Ravaillac est un sentiment qu'il tient de sa ville natale et de sa mère, un sentiment où il y a de la douceur rêveuse et de la politique. Les catholiques d'Angoulême ont redouté que leur ville fût livrée aux huguenots du roi de Navarre. Maintenant, le roi de Navarre possède la France. Le petit Ravaillac a hérité la peur et la haine qui, depuis des années antérieures à lui, tourmentent les esprits et les cœurs, là-bas, sur le rocher d'Angoulême. Ses oncles, Nicolas et Jean Dubreuil, chanoines de la cathédrale, lui apprennent à lire, le promènent dans les ruines des couvens et des chapelles, lui montrent le mûrier où les Huguenots ont pendu le gardien des Cordeliers : « ces propos et tout ce qui monte de colère et de ressentiment d'un tas de pierres noircies, ce furent là les voix moroses qu'entendit le jeune enfant. » Et, comme il est difficile d'analyser par le menu ces influences du sol et de l'atmosphère, une image les résumera : « En août, on voit fleurir sur les pentes d'Angoulême une bizarre fleur soufrée, de la giroflée sauvage ; son air est misérable et son parfum violent : elle fait songer à Ravaillac, triste fleur de ce rocher catholique. »

Le jeune Ravaillac est valet de chambre et clerc chez un tabellion. A l'église, où il fréquente avec assiduité, il entend les prédicateurs flétrir le roi renégat et, fort éloquens, dérouler la persuasive anecdote de Judith honorée pour le meurtre d'Holopherne. La vie qu'il mène, pauvre vie de paresse et d'abjection, ne l'occupe guère : sa véritable vie est ailleurs que dans son activité quotidienne, dans sa pensée qui n'a aucun emploi et qui va bon train comme des nuages sous le vent.

Il quitte Angoulême et vient à Paris solliciter des procès. Il a dix-huit ans ; il n'est qu'un saute-ruisseau de la basoche. Mais, tandis qu'il a bien l'air de s'agiter autour de mille intérêts procéduriers, il examine les « secrets de la providence éternelle ; » de jour et de nuit, il a des révélations et les interprète au gré de sa terrible fantaisie. Un peu plus tard, il entre aux Feuillans, comme frère convers. Les jeûnes lui échauffent la cervelle. On s'aperçoit qu'il est un visionnaire ; et on le chasse. Il retourne à Angoulême et vit auprès de sa mère, indigente. Moyennant un peu de blé, de lard et de vin, il enseigne à des écoliers le catéchisme catholique et romain. Mais bientôt il doit quarante-neuf livres, dix sols, trois deniers : on le met en prison.

A la prison comme à la maison, comme dehors, il n'est hanté que d'un souci : la France aux mains de l'hérésie. Une fois libre, il part, afin de parler à ce roi qui ne cesse de le hanter : il l'avertira de faire la guerre aux gens de la religion prétendue réformée. Mais si le Roi ne cède pas ? Ravaillac n'a point encore décidé d'être la Judith nouvelle.

A dater de ce moment, il y a, dans la tragédie de Ravaillac, deux personnages : Ravaillac et le roi Henri. Tout les sépare : les distances matérielles et les autres, celles qui semblent infranchissables. Ravaillac et le roi Henri sont prodigieusement étrangers l'un à l'autre. Le roi Henri ne sait pas l'existence de Ravaillac : et Ravaillac lui-même ne sait pas qu'il tuera le roi Henri. Pourtant le Roi et le garçon perdu ne font pas un geste qui ne prépare et leur approche et enfin leur rencontre. Les hasards travaillent dans l'ombre ; et on les dirait concertés.

Cette extraordinaire combinaison des incidens, MM. Jérôme et Jean Tharaud l'ont développée avec une habileté parfaite. Ils nous mènent au Louvre, où le Roi, vieil énamouré, se fait lire l'*Astrée ;* et la ferveur galante des bergers surexcite en lui jusqu'à la passion le caprice qu'il a pour Mlle de Montmorency, enfant mutine : celle-ci, nymphe dans un ballet de la Cour, a simulé de lui lancer au cœur un javelot. Ce javelot d'amour, en attendant le poignard de la haine, comme si une allégorie annonçait une réalité. Puis nous sommes transportés sur la grand'-route qui va d'Angoulême à Paris. Sur la grand'route, de paroisse en

paroisse, circulent, comme des troupes vagabondes, les fausses nouvelles, les mensonges de sottise ou de malignité : l'on raconte que, pour la Noël, le Béarnais fomente une Saint-Barthélemy de tous les bons catholiques. Sur la grand'route circule aussi, farouche et entêté, Ravaillac. Les troupes de mensonges et de nouvelles fausses, il les croise et lie compagnie avec elles. Dès lors, il se dépêche. Il a hâte d'être à Paris, afin de formuler, devant le Roi, ses remontrances.

Il va au Louvre ; mais on lui refuse l'entrée. Il insiste ; on l'éconduit. On le fouille : il n'a rien sur lui, ni un couteau, ni aucune arme. Et il s'éloigne.

Les deux lignes sinueuses de ces destinées qui se cherchent se sont un instant presque jointes ; puis elles s'écartent.

Chassé, Ravaillac renoncera-t-il au salut de la catholicité, salut qu'il a conscience de tenir entre ses mains ? Non, certes. Mais il pose la question de savoir si la religion l'autorise à employer, pour ce devoir, le seul moyen qu'il ait à sa disposition désormais et qui est, faute de voir le Roi et de le convaincre, de le tuer. Ce problème, au bout du compte, l'embarrasse. Et il consulterait volontiers un prêtre. Seulement, il se méfie : avant de hasarder cette démarche, il épilogue avec lui-même ; il n'aboutit point à une certitude. Il interroge des religieux et leur demande si un confesseur est tenu de révéler la confession d'un gaillard qui, devant lui, s'est ouvert de son projet de tuer le Roi. Les religieux le prennent pour un sot et l'envoient promener. L'un d'eux l'engage à dire des chapelets, à manger de bons potages et à retourner dans son pays. C'est la sagesse, mais offerte à un garçon qui n'est pas sage : en d'autres termes, ce n'est rien.

Obéissant tout de même, Ravaillac retourne à Angoulême. Vient le temps pascal : et il jeûne, il fait de longues pénitences. Or, il entend que le Pape a menacé d'excommunication le roi Henri, lequel répondit que, si le Pape l'excommuniait, il le déposséderait. Et alors, lui, Ravaillac, ne dort plus : il se remet en route.

Avant de partir, il voudrait communier. Il se confesse à Dieu, directement ; et il attend que Dieu, par un signe, lui donne permission d'aller à la sainte table. Aucun signe ; un grand silence, où fait seule du bruit son inquiétude. Il invente alors un stratagème à peu près charmant et que voici : « Quand le matin fut venu, il se rendit, en compagnie de sa mère, dans l'église Saint-Paul où il avait été baptisé. Il entendit la messe, puis, au moment de communier, il accompagna la vieille femme dans la petite procession qui se dirigeait vers l'autel. Lorsqu'elle se fut agenouillée devant la sainte nappe, il se mit debout

derrière elle et resta là, les mains jointes, tandis qu'elle recevait l'hostie, avec l'espoir qu'un peu de cette rosée de grâce qui allait descendre sur elle retomberait peut-être sur lui. » Ce trait, MM. Jérôme et Jean Tharaud l'ont emprunté au témoignage même de Ravaillac, à ses aveux et récits épars. Il est d'une vérité manifeste. Il est extraordinaire et joli. Le pauvre diable, à qui Dieu n'a point répondu, ne sait pas si Dieu l'approuve ou, du moins, lui pardonne. Il lui manque l'assurance de ne pas défendre Dieu malgré Dieu ; et, dans le doute qui le martyrise, il n'ose pas recevoir l'hostie. Il se tient à quelque distance, humble infiniment. Il se tient à peu de distance, pour être là, aux alentours de la grâce, et en recueillir les bribes égarées. Puis n'a-t-il pas une sorte de confiance obscure ou de vague espoir qu'entre sa mère et lui subsistent ces liens qui unissent les âmes et font participer l'une aux vertus de l'autre? Tout cela, dans ses ténèbres spirituelles, bouge, apparaît, disparaît comme des lueurs.

Il est en route. Il hésite encore. Il a un couteau. Un jour, il en brise la pointe. Ensuite, un jour, il l'aiguise sur une pierre et lui refait une pointe. Il a des remords; et bientôt il craint que ses remords ne soient des faiblesses, des langueurs de son dévouement religieux. Il est un endroit où se rassemblent des idées, celles-ci venues de lui, celles-là venues d'ailleurs, des idées pareilles à des gens qui se réunissent pour des disputes. Tels de ces gens, qui n'ont pas raison, parlent plus fort que personne et ont le dernier mot; ou bien, ils parlent sur un ton qui séduit les multitudes, les charme, les entraîne. Il y a des multitudes, dans l'âme du pauvre Ravaillac, des multitudes que secouent des orateurs perpétuels et divers. Mais une voix domine les autres et ordonne de tuer le Roi.

Le Roi, de son côté, a des pressentimens. Il est troublé, inquiet et annonce qu'il mourra bientôt. Il ne sait pas d'où l'avertissement lui vient. « L'homme du rocher d'Angoulême n'a pu encore arriver jusqu'à lui, pénétrer dans son Louvre; mais déjà il le frappe d'une main mystérieuse. Sa présence invisible, ses pensées forcenées forment autour du Roi on ne sait quel triste concert qu'il est seul à entendre, et partout il voit la mort. » Le même jour, à la même heure, le Roi est à Saint-Roch, pour y entendre l'office; et Ravaillac est à Saint-Benoît, pour la messe. Le Roi devine qu'il est sur le point de mourir, tandis que Ravaillac, à genoux, médite la mort du Roi. Et le Roi dit à Bassompierre, qui l'encourage en lui parlant de belles femmes : « Mon ami, il faut quitter tout cela !... » Il est mélancolique ; l'homme du rocher d'Angoulême l'est davantage. Chacun d'eux sur son chemin,

le Roi et le meurtrier, comme des voyageurs qui se hâtent, devancent le point où ils sont, devancent les minutes après lesquelles l'un et l'autre vont se rencontrer. Et ils approchent enfin du carrefour. Ils se rencontrent. L'acte s'accomplit.

Je ne crois pas,—mais aussi je n'ai pas l'imprudence de l'affirmer, — que l'historien le plus averti ait à signaler des fautes graves dans le livre de MM. Jérôme et Jean Tharaud. Du moins semble-t-il que les faits principaux et le détail du récit reposent sur de valables documens.

MM. Jérôme et Jean Tharaud cherchaient la vérité, non le pittoresque : et ce fut, pour eux, la bonne sauvegarde, s'il n'est certainement rien de plus périlleux, et puéril, et vain, que la recherche du pittoresque. Ils ont évité ce défaut. Et même ils désiraient plutôt que leur récit ne fût aucunement pittoresque, suivant le conseil du plus intelligent historien romain, Salluste, qui raconte les aventures de Jugurtha ou de Catilina *quo minus mirandum sit*, de telle sorte que la lecture en soit aussi peu déconcertante que possible. Le pittoresque nous étonne; et, s'il nous amuse, c'est en marquant très fortement la différence des spectacles ou des sentimens qui nous sont familiers et de l'objet qu'il s'applique à orner de nouveautés surprenantes.

L'auteur de *La reine Margot* nous divertit de cette façon, s'il nous divertit. Salluste, lui, ne souhaite que de nous rendre intelligible l'âme d'un Jugurtha ou d'un Catilina; pareillement, MM. Jérôme et Jean Tharaud, l'âme de leur Ravaillac. Alors, il ne faut pas nous déconcerter, mais au contraire nous familiariser avec ces âmes si étranges.

D'autre part, il faut se garder d'amener à nous ces âmes; c'est nous qu'il faut conduire à elles. Certains historiens faussent tout, en ayant trop de complaisance à l'endroit du lecteur moderne, quand ils modernisent excessivement l'antiquité ou l'ancienneté, quand par exemple ils nous présentent la belle anecdote emblématique d'Antoine et de Cléopâtre comme les simples et un peu vulgaires amours d'un militaire qui décline et d'une petite femme qui a besoin d'appui. La vérité historique n'est ni dans le pittoresque ni dans la vulgarité. Elle peut être pittoresque, involontairement; et elle nous devient familière au moment où l'on nous a fait sentir, toucher ce qu'il y a d'humanité permanente sous les dehors variés des époques. MM. Jérôme et Jean Tharaud ne s'y sont pas trompés : c'est l'un des mérites, l'un des agrémens de leur ouvrage. Et, partant d'un juste principe, ils ont procédé avec ce tact qui révèle les artistes parfaits.

Ils sont des artistes parfaits. Tout d'abord, on s'en aperçoit à leur

langage, qui est le bon langage français, avec peu de mots, les mots utiles, — mais aucune pensée ne réclame beaucoup de mots ; — sans néologismes : si l'on n'ignore pas la signification des mots qui sont le vocabulaire autorisé, l'on ne manque pas de mots et l'on n'invente pas de mots qui, étant neufs, n'éveillent dans l'esprit nulle idée. Si l'on aime son art, on ne détraque pas son outil, comme font les mauvais écrivains, gaspilleurs de mots.

MM. Jérôme et Jean Tharaud ont le souci d'écrire bien, d'écrire bref. Ils aiment une élégance serrée, voire un peu sèche ; et Joubert les eût estimés, qui a écrit : « Génies gras, ne méprisez pas les maigres ! » Ils ne sont pas très curieux, probablement, de donner à leur phrase une qualité musicale : ils veillent à son harmonie, mais ils ne comptent pas sur les sons pour évoquer leur pensée. Ils n'appellent pas la poésie et ses ressources mélodieuses au secours d'une prose qui est exactement de la prose et fort bien. Plutôt que des musiciens, ne seraient-ils pas des peintres et, mieux encore, de vigoureux dessinateurs qui, avec peu de traits, campent une attitude ?

D'ailleurs, ils ne dessinent pas pour le seul plaisir de tracer et de combiner des lignes belles ou adroites. La virtuosité, aux tentations de laquelle cèdent si aisément d'autres artistes, n'est pas leur fait ; et il y a de l'austérité dans leur façon de se borner à leur propos, sans le dépasser jamais. La chose dite, ils n'ajoutent rien, quand d'autres artistes ajoutent et ajoutent !... Ils ont le talent de marquer un geste qui caractérise un personnage, à l'instant où ce personnage modifie la série des événemens ; et ils ont l'abnégation de ne pas marquer un geste, fût-il admirable et même fût-il amusant à esquisser, un geste sans conséquence.

Voici la règle de MM. Jérôme et Jean Tharaud : le récit d'abord ; et soumission de tout le reste à l'exigence première du récit.

Les commentaires, les confidences de l'auteur, ces gloses qui, des notes ou des marges, montent ou rampent jusqu'au récit, se glissent dans sa vive substance, s'y introduisent et l'encombrent, MM. Jérôme et Jean Tharaud les suppriment. Mais ils ne pourraient pas les supprimer, s'ils n'avaient, dans ce qu'ils laissent, mis tout ce qu'il faut de solidité, de réalité claire et de richesse ramassée. Ils l'y ont mis. C'est ainsi qu'ils accomplissent le chef-d'œuvre d'un art robuste et prompt.

Le récit des faits. Ils ne sont pas de ces écrivains très ingénieux et appréciables qui, avec très peu de matière, composent un roman, le roman de leur rêverie, l'essai de leur badinage, le malin poème de

leur philosophie. Mais le récit des faits ne va-t-il pas nous mener, tout bonnement, au roman d'aventures? Et nous reviendrions au père Dumas. Disons, pour que cet inconvénient nous soit épargné : le récit par les faits.

Il y avait, dans l'existence de Ravaillac, tous les épisodes les plus aguichans pour le romancier. MM. Jérôme et Jean Tharaud ne se contentaient pas de cette aubaine. Le sujet de leur « tragédie, » ce n'est pas seulement l'histoire de Ravaillac, mais ce problème-ci : comment, à la fin du XVIe siècle et au début de l'autre siècle, un pauvre enfant très dévot de l'église a-t-il tourné au meurtre? Le sujet de leur « tragédie, » c'est l'analyse de cette dépravation singulière. Et, de cette manière, le sujet de leur « tragédie » a quelque analogie avec le sujet de *Britannicus* où l'on voit comment « les délices de Rome en devinrent l'horreur. » Je ne songe pas à comparer *Britannicus* et *La tragédie de Ravaillac* plus amplement. Mais enfin l'art de MM. Jérôme et Jean Tharaud, je le rapporterais plus volontiers à l'esthétique racinienne qu'à nulle autre : le père Dumas, je ne l'ai cité que pour le contraste. *La tragédie de Ravaillac* mérite ce nom de « tragédie : » ce n'est pas un petit éloge ; et c'est l'indication d'un art très dégagé des influences romantiques, d'un art, — à vrai dire, — classique. Classique sans imitation des dehors, mais classique par nature, dans son essence même, comme dans ses moyens, comme dans ses procédés, comme dans son vocabulaire et comme dans tout le détail de son arrangement.

Peut-être, en lisant *La tragédie de Ravaillac*, n'évitons-nous pas de nous demander pourquoi l'on nous raconte cette histoire. Que nous veut-on? Ravaillac, nous ne pensions pas à lui!...

Je crois que nous éprouvons, d'un bout à l'autre de ce livre, ce sentiment, qui n'est pas sans nous détacher un peu du livre et de son intérêt. Nous avons accoutumé de prétendre qu'un livre soit une réponse à quelqu'une de nos curiosités ou de nos inquiétudes. Et, ce Ravaillac, nous l'avions oublié ; nous vivions sans lui.

Mais il est, ce Ravaillac, un anarchiste! Et sommes-nous si légers qu'en un temps de si rude anarchie, le nôtre, un tel garçon ne nous importe guère?... Oui! Seulement, ce n'est point l'anarchiste ni l'anarchie que MM. Jérôme et Jean Tharaud examinent : c'est Ravaillac, et tout uniment lui. Vers la fin du volume, ils mettent en parallèle Ravaillac et le misérable Caserio ; mais ce n'est que pour affirmer les singularités de Ravaillac. Il ne résulte pas de leur ouvrage une théorie de l'anarchisme, ni même une opinion; leur anarchiste, ils ne le

présentent ni comme un héros ni comme un bandit. Les terribles châtimens du régicide, ils ne les blâment ni ne les approuvent : ils les constatent. Et, leur criminel, sans l'incriminer davantage ou le disculper, ils le constatent, satisfaits de savoir la tête qu'il avait, et le cœur, et l'âme.

Telle est *La tragédie de Ravaillac*, étrangère à cette époque-ci, étrangère à toute « actualité » contemporaine. Et tels sont tous les ouvrages de MM. Jérôme et Jean Tharaud. *Les frères ennemis :* deux jeunes hommes de la Renaissance qui, dans Genève, ont affaire à la frénésie répandue par Calvin ; les auteurs ne prennent aucunement parti dans la querelle de ces théologiens. Mais l'un des frères est de race italienne (ils ne sont frères qu'à demi) : et le plaisir sera de voir comment se mêle une théologie du Nord avec de chaudes et voluptueuses velléités méridionales. *Dingley, l'illustre écrivain :* un romancier de Londres, féru d'impérialisme et qui a consacré tout son génie au fougueux idéal de l'universelle Angleterre ; les auteurs ne jugent pas son ambition. Mais Dingley, impérialiste dans le bonheur, a des chagrins qui tourmentent sa splendide et brutale énergie : et le plaisir sera de voir comment une idéologie dépend de quelques accidens, de hasards, les dompte et, en quelque mesure, leur cède. *Bar-Cochebas :* un petit juif de Buda-Pesth, qui, ayant lu le *Cid*, se tuera, faute de tuer les insulteurs de son père ; les auteurs ne se montrent ni antisémites ni philosémites. Mais le plaisir sera de voir comment l'idée française ou espagnole de l'honneur travaille dans l'esprit d'une race qui ne l'a pas inventée pour son usage. *L'Ami de l'ordre, les Hobereaux, la Maîtresse-Servante, la Fête arabe* traitent, et pareillement, d'autres sujets de la même espèce. Après Genève calviniste, Londres agité par la guerre du Transvaal, la Hongrie et ses nombreux échantillons ethniques, voici Paris sous la Commune, le Périgord pendant la guerre allemande, le Limousin que l'intrusion parisienne démoralise et l'oasis algérienne bouleversée par les Latins. Dans le temps et dans le monde, grands liseurs et grands voyageurs, MM. Jérôme et Jean Tharaud promènent une remarquable curiosité. Les quelques volumes qu'ils ont signés contiennent déjà bien des siècles et bien des pays, des fragmens de siècles et de pays, mais aussi des fragmens où ils enferment beaucoup de durée et d'espace. Le décor et le paysage tentent leur pinceau et leur crayon. Ce qui les tente davantage, c'est la diversité de l'âme humaine. Chacun de leurs sujets : un état de l'âme humaine, qu'ils étudient pour le seul plaisir de la connaître.

Et ils négligent de conclure.

Là encore, ils me semblent retourner, par-dessus le précédent siècle, si passionnément lyrique, et par-dessus le XVIIIe siècle, si ardent à promulguer ses doctrines, retourner à l'esthétique racinienne, classique. L'art, au XVIIe siècle, n'est pas absolument séparé, mais il est plus séparé que jamais de la vie environnante. Omettons, évidemment, les moralistes et les sermonnaires : l'art, au XVIIe siècle, ne gouverne pas les opinions ; il est un divertissement. Racine ne déroutait pas ses auditeurs en leur proposant de sentir comment Néron devint un meurtrier. Nous, qui venons après deux siècles de littérature démonstrative et qui, au surplus, avons repris nos libres et incertaines opinions à l'autorité qui les garantissait, nous portons notre inquiétude partout et nous quémandons partout des réponses : nous en réclamons à l'art même.

Il est possible que ce soit notre manie ; et je crois qu'elle a dénaturé l'idée de l'art : du moins l'a-t-elle modifiée. Une manie assez poignante et qui, malgré ses inconvéniens, a ennobli peut-être l'idée de l'art. Une manie, en tout cas, dont MM. Jérôme et Jean Tharaud ne veulent pas tenir compte, aujourd'hui.

Mais notons que l'œuvre de MM. Jérôme et Jean Tharaud, — si belle, vive et importante, — n'est encore qu'à la période des semailles dans un champ vaste et bien labouré. Ils lieront des gerbes opulentes : nous les verrons alors à cette tâche que d'autres font de trop bonne heure, quitte à ne pas lier grand'chose.

André Beaunier.

REVUE SCIENTIFIQUE

AUX DEUX SOMMETS DE LA PLANÈTE

Pour bien comprendre l'œuvre des expéditions diverses qui ont réalisé dans ces dernières années la conquête de la calotte polaire boréale de la Terre, pour pouvoir classer commodément et départager les idées théoriques variées et les nécessités géographiques qui leur ont donné des physionomies si diverses, le plus simple est de considérer cette calotte polaire comme divisée en quatre secteurs égaux et convergeant au pôle, à peu près, — si on veut me permettre cette comparaison, — comme les quartiers d'une orange convergent vers son sommet. Deux de ces secteurs sont au Nord de l'Amérique ; celui qui prolonge vers le pôle l'Amérique occidentale et l'Alaska est resté jusqu'ici à peu près en dehors des trajets suivis vers le pôle, sinon de ceux qui ont eu pour objet le passage du Nord-Ouest ; nous le négligerons pour l'instant. Nous réserverons donc le nom de *secteur américain* au second qui comprend la plus grande partie de l'archipel Nord-Américain, le Groenland et ses annexes et se termine sur le méridien de l'Islande. Faisant face à ces deux secteurs nous en avons deux autres qui sont au Nord du vieux continent : le premier, que nous appellerons *secteur européen*, s'étend au delà de la mer du Nord, de la Scandinavie et de la Sibérie orientale ; l'autre que l'on peut nommer *secteur asiatique* s'étend au Nord du reste de l'Asie et se termine au détroit de Behring.

Toutes les expéditions lancées à la découverte du pôle peuvent être rangées dans l'un de ces trois secteurs qui, géographiquement et scientifiquement, correspondent à des circonstances fort différentes ; et nous

devons donc parallèlement distinguer dans la lutte polaire ce qu'on me permettra d'appeler les *routes américaines*, les *routes européennes* et les *routes asiatiques*, qui correspondent respectivement aux trois secteurs que nous venons de définir.

A priori, le secteur polaire américain présente à certains points de vue de grands avantages. Tandis que le vieux continent ne s'étend guère au delà du 77e degré de latitude à son point le plus boréal le cap Tchelioukine, l'archipel Nord-Américain, qui n'est qu'un prolongement du continent dont il est séparé par des bras de mer relativement étroits, s'étend jusqu'à vers le 83e degré, (à environ 800 kilomètres seulement du pôle), et le Groenland, qui n'est séparé de cet archipel que par le détroit de Smith, atteint une latitude du même ordre. Cette circonstance n'est pas la seule qui ait amené la majorité des expéditions polaires à opérer dans ce secteur ; il y faut joindre l'émulation causée par la recherche du célèbre passage du Nord-Ouest, et aussi le fait que le pôle magnétique, découvert par lord Ross en 1833, se trouve dans cette région ; il y faut joindre encore l'amour-propre national des Américains. Piqués au jeu par les découvertes que les Anglais (lord Ross, John Franklin, etc., étaient Anglais) avaient faites dans ce domaine que les Américains considéraient comme étant une zone d'influence des États-Unis (bien que ce pays n'ait eu pendant longtemps aucune voie d'accès directe sur l'océan Glacial, puisque l'Alaska ne leur a été cédé par la Russie qu'en 1857), ceux-ci ont dépensé des efforts extraordinaires dans la région du détroit de Smith. L'histoire de ces tentatives est trop connue pour que nous y revenions et nous arrivons enfin aux expéditions du contre-amiral américain Robert Peary.

On a beaucoup discuté et, avouons-le, on discute encore beaucoup sur le mérite et la réalité même de la découverte du pôle par Peary. Celui-ci, dans le moment même qu'il annonçait cette découverte, fruit des nombreuses expéditions qu'il avait poursuivies avec une inlassable énergie, a eu la malchance de trouver en face de lui le célèbre Cook, qui réclamait la priorité de l'exploit. Le monde entier s'est demandé alors si, suivant l'amusante expression de M. Édouard Blanc, le Sphinx avait le même jour rencontré deux Œdipes. On sait comment Cook fut démasqué et reconnu pour un vulgaire imposteur... à moins qu'il ne fût un halluciné, et comment Peary resta seul postulant au titre glorieux de conquérant du pôle. Mais un peu du discrédit dans lequel était tombé Cook rejaillit bon gré mal gré sur son compatriote. On insinua de divers côtés que Peary avait pu, sinon vouloir nous tromper, au moins se tromper. On prononça même le mot de

« bluff, » qui est un mot américain. Il est profondément regrettable que les circonstances aient laissé des soupçons de ce genre effleurer la renommée de Peary. Ses explorations antérieures du Groenland septentrional dont il a délimité la configuration, et dont on sait aujourd'hui, grâce à lui, que ce n'est qu'une île, ses raids précédens vers le pôle, qui l'avaient amené en 1902 à 84°17, battant le record de Lockwood, et en 1906 à 87°6, (à environ 300 kilomètres seulement du pôle) battant tous les records antérieurs, tout cela aurait dû le mettre à l'abri de ces suspicions.

Et pourtant... car il faut bien en ce débat voir le pour et le contre et examiner sans exception toutes les pièces du procès, certaines circonstances peuvent paraître défavorables à Peary. Pourquoi a-t-il renvoyé en arrière, avant d'avoir atteint le 88e parallèle, tous ses compagnons blancs, dont plusieurs étaient des hommes instruits et habiles aux observations astronomiques, pour ne garder avec lui qu'un nègre et des Esquimaux ignorans et incapables de faire des déterminations de latitudes qui eussent complété et contrôlé les siennes? Pourquoi, depuis son retour, n'a-t-il pas encore publié (à ma connaissance) le détail de ses observations astronomiques, ce qui eût permis aux savans de tous les pays de se faire une opinion motivée sur leur valeur et leur signification, et n'eût coûté qu'une somme infime à côté de toutes celles que le Peary's Club a dépensées? Les vérités scientifiques ne sont pas articles de foi (1).

Il est vrai qu'une commission composée de trois membres fort honorables de la Société américaine de Géographie a examiné les carnets d'observations et les instrumens de Peary et en a déduit qu'il avait atteint le pôle. C'eût été une raison de plus pour publier ces observations et réduire ainsi à néant des insinuations sans doute malveillantes, relatives à « des coups de pouce, » et à l'inconvénient qu'il y a de mettre en conflit possible deux sentimens également respectables : la vérité scientifique et l'amour-propre national.

(1) Lors des controverses fameuses qu'a créées naguère la compétition de Peary et de Cook on a soulevé la question suivante : les carnets d'observations astronomiques les plus complets peuvent-ils démontrer *absolument* que celui qui en est l'auteur a été au pôle? A cette question, et si on veut être parfaitement rigoureux, il faut répondre : non. Il est certain, en effet, qu'un homme très versé dans la pratique des instrumens et des calculs relatifs à la mesure des latitudes par les observations du soleil pourrait imaginer de toutes pièces des observations astronomiques qu'il n'aurait pas faites et qui le situeraient près du pôle. Mais il faudrait qu'il fût prodigieusement habile pour que quelque tare, quelque détail prouvant le « coup de pouce » ne vinssent pas déceler la supercherie aux astronomes qui pourraient examiner ses registres.

Les considérations précédentes expliquent peut-être la réserve qui s'est manifestée dans certains milieux compétens à l'égard de la découverte de Peary, et notamment ce fait qui eût pu sembler autrement assez singulier : que notre Société de Géographie, que préside avec tant d'autorité le prince Roland Bonaparte, n'ait pas encore décerné à Peary la récompense que semble mériter son exploit.

Il est certain, en tout cas et dès maintenant, que l'explorateur américain a été plus près du pôle Nord qu'aucun autre homme avant lui, qu'il y a fait des observations scientifiques intéressantes et notamment des sondages prouvant que la profondeur de la mer au voisinage du pôle dépasse 2500 mètres, et Peary a mérité pour cela comme pour ses explorations du Groenland une place très honorable dans l'histoire des découvertes géographiques.

LE PASSAGE DU NORD-OUEST

L'honneur d'avoir accompli dans le secteur boréal américain l'exploit peut-être le plus difficile, celui qui en tout cas avait coûté le plus d'efforts vainement dépensés, pendant quatre siècles, revient au Norvégien Roald Amundsen, qui réalisa le premier, de 1903 à 1907, le passage d'un navire de l'Atlantique en Pacifique par-dessus l'Amérique, accomplissant ainsi le passage du Nord-Ouest dont la recherche avait causé tant de désastres tragiques et notamment celui de l'expédition de John Franklin. Cette découverte de Roald Amundsen a passé, alors, presque inaperçue dans le grand public ; elle n'y a pas rencontré en tout cas l'admiration qu'elle eût méritée. Pourtant, et bien que la découverte du pôle Sud par le même homme ait semblé une chose beaucoup plus « sensationnelle, » il est probable que, tant par l'héroïsme dépensé que par les résultats scientifiques obtenus, le premier de ces exploits ne le cède en rien au second, et mérite de faire époque au même titre que lui.

Alors que dans toutes les tentatives antérieures vers le passage du Nord-Ouest, les expéditions étaient munies de puissans navires et d'équipages nombreux (celle de Franklin comprenait 138 membres), c'est avec six compagnons seulement et sur un minuscule voilier de 47 tonnes, le *Gjoä*, qu'Amundsen se lance à l'aventure. Ce que fut cette navigation de trois ans, sur une coquille de noix, à travers les horreurs glacées de l'archipel Nord-Américain, on peut se l'imaginer. Pourtant, malgré la modicité des moyens, Amundsen réussit ce que

nul autre avant lui n'avait pu faire, et le 20 novembre 1906, il était de retour à Christiania. Son succès, ce hardi Viking le devait non pas, comme il l'a dit lui-même avec cette modestie vraie et si fière qui le caractérise, à la chance, mais à la préparation minutieuse des détails même les plus infimes, et à sa calme énergie d'homme du Nord. Parmi les résultats les plus importans de cette croisière unique, il faut noter les observations nombreuses qu'Amundsen fit au pôle magnétique qu'il redécouvrit dans la péninsule Boothia, et où personne n'était arrivé depuis lord Ross. Ces observations nous apportent des lumières inattendues sur les variations périodiques des élémens magnétiques au voisinage de ce lieu singulier où un barreau aimanté suspendu par son centre de gravité pique verticalement vers le sol et où la boussole horizontale est « folle, » c'est-à-dire s'oriente indifféremment dans toutes les directions comme ferait une tige de métal non magnétique. En outre, s'il ne réussit pas à recueillir la moindre trace du malheureux Andrée, Amundsen découvrit dans l'île de Becchey les restes encore intacts de presque tous les membres de la malheureuse expédition Franklin, conservés là dans la neige depuis soixante ans. J'ai vu entre les mains d'Amundsen une chaîne de montre, formée de quelques boutons assemblés, qu'il a recueillis sur les vêtemens de ces malheureux, et cette relique douloureuse et si simple évoque éloquemment les périls et les difficultés dont Amundsen a su triompher avec sa tranquille intrépidité.

LES DERNIÈRES EXPÉDITIONS DANOISES

L'histoire récente de ce secteur polaire ne serait point complète si nous passions sous silence les explorations récentes que les Danois ont accomplies dans le Groenland septentrional. Jusqu'ici, on ne savait presque rien de la côte Nord-Est de ce pays dont l'immense étendue fait plutôt un continent qu'une île, (il a une superficie de près de 2 millions et demi de kilomètres carrés, près de cinq fois celle de la France et dont les 4/5 sont couverts de glaciers). Milius Eriksen et ses deux compagnons parcoururent il y a quelques années ces parages inexplorés et ils découvrirent notamment que la côte Est du Groenland, au lieu de se diriger vers le Nord comme on le croyait dans sa partie la plus septentrionale, se prolonge vers l'Est par une péninsule de plus de 5° qui est limitée au Sud par un fjord colossal, le Danemark-fjord. Malheureusement ces trois explorateurs périrent en 1907 durant leur voyage de retour.

Dans le dessein de retrouver leurs papiers, le capitaine danois Mikkelsen, accompagné du seul docteur Iversen, se fait déposer sur un point de la côte groenlandaise en 1909, s'élance hardiment vers le Nord et réussit à mettre la main sur les précieux documens d'Eriksen. Il pensait ensuite avec son compagnon rejoindre les établissemens esquimaux de la côte Ouest du Groenland, à travers le détroit qui, d'après ce qu'avait annoncé Peary, s'étend à travers le Nord du Groenland. Il dut abandonner ce plan ayant trouvé dans les notes d'Eriksen que « le détroit de Peary n'existe pas, et que la terre de Peary que celui-ci avait affirmé être une île d'après ses constatations, n'était qu'un prolongement péninsulaire du Groenland. » Ce que furent les souffrances des deux hommes munis de provisions insuffisantes et obligés de refaire 900 kilomètres vers le Sud à travers le plus horrible détroit glacé du monde pour revenir à leur point de départ, — d'où leur navire suivant les ordres reçus était parti depuis longtemps, — ce que furent les efforts surhumains qu'ils durent accomplir, pour être recueillis finalement par un navire phoquier et rentrer il y a quelques semaines seulement en Europe, où on les croyait morts depuis deux ans, on ne le lira point sans frémir dans la relation qui vient de paraître de leur fantastique voyage. Rarement sans doute peines plus cruelles furent plus courageusement supportées et vaincues que celles de ces deux « robinsons arctiques, » comme les a si justement nommés M. Charles Rabot. Et l'on ne saurait s'étonner trop de la sévérité avec laquelle Mikkelsen commente dans son récit l'allégation erronée de Peary qui a failli leur coûter la vie.

LES ROUTES POLAIRES D'EUROPE ET D'ASIE

Le secteur boréal européen n'a pas, comme le secteur américain, de terres étendues s'avançant très loin vers le Nord (le cap Nord en Norvège n'est guère qu'à 71° de latitude, c'est-à-dire environ 1 400 kilomètres moins près du pôle que le Groenland septentrional). Pourtant, ce secteur a l'avantage immense d'être sur le trajet du Gulf-Stream, de sorte que la limite des glaces permanentes y est très septentrionale et que la mer y est libre chaque année jusqu'à de très hautes latitudes. Aussi les archipels qui se trouvent dans cette région, celui du Spitzberg, comme celui de la Terre François-Joseph (découverte en 1872-1874 par deux officiers autrichiens, Weyprecht et Payer), ont-ils servi de base à plusieurs tentatives vers le pôle, le premier notamment à l'expédition aérienne du malheureux Andrée, et le second à l'expédi-

tion du duc des Abruzzes, dont le lieutenant, Cagni, parvint en 1900 jusqu'à 86°34, battant de peu le record de Nansen.

Le secteur polaire asiatique, d'un abord extrêmement difficile puisqu'il ne touche qu'aux déserts glacés de la Sibérie du Nord, a été pendant longtemps délaissé, et pourtant contre toute attente, il semble qu'il doive être dans l'avenir la route la plus rationnelle pour la conquête scientifique du pôle. Ce résultat a été obtenu grâce au génie de Nansen, qui, contrairement à beaucoup de ses émules, n'eut pas seulement le courage un peu irréfléchi de ceux que tente un « record sportif » à battre, mais aussi l'audace mûrement raisonnée du penseur qui, partant des prémisses bien constatées et d'ailleurs négligées par les esprits superficiels, et ayant scientifiquement pesé les données d'un problème, en suit jusqu'à ses extrêmes conséquences et, si inattendues qu'elles puissent être, les conclusions logiques.

C'est d'ailleurs, — et on l'a trop souvent oublié, — un de nos compatriotes, Gustave Lambert, qui eut le premier l'idée, il y a une quarantaine d'années, d'attaquer le pôle par le détroit de Behring. Il pensait que le mouvement des glaces vers le Sud qu'on observe dans les parages du Spitzberg pourrait être utilisé fructueusement par un voyageur venant du côté opposé. La balle allemande qui tua en 1870 Lambert sous les murs de Paris endormit du même coup et pour longtemps cette idée. On sait comment les épaves de la *Jeannette* qui avait été broyée vingt ans plus tard, par les glaces sur la côte sibérienne de l'Est, furent retrouvées au bout de trois années sur la côte du Groenland en un point presque diamétralement opposé, par rapport au pôle, à l'endroit de la catastrophe. Nansen en a conclu logiquement, et en s'appuyant sur d'autres argumens fort ingénieux, qu'un lent mouvement de dérive entraîne (à la vitesse d'environ 4 kilomètres et demi par jour) les glaces du détroit de Behring vers le Groenland. Son mérite fut aussi et surtout d'imaginer un navire, le *Fram*, construit de telle sorte qu'il ne pouvait être brisé par l'étreinte des glaces, mais devait être soulevé et porté par elles, et de s'abandonner sur lui à la lente dérive qu'il savait devoir durer des années et qui devait le faire passer près du pôle. Le voyage de Nansen est trop connu pour que nous y revenions en détail. L'admiration qu'a value à son auteur une pareille expédition, fondée sur une simple hypothèse scientifique, qui par bonheur se trouva vérifiée, est de celles qui durent. A la place de la calotte glaciaire massive et immobile que les géographes avant lui plaçaient près du pôle, Nansen a découvert des masses de glace en perpétuelle dérive de l'Est à l'Ouest, (ceci étant entendu

pour un observateur placé en Europe); il a montré que cette dérive est causée en grande partie par les vents. Enfin il a découvert que tout le bassin polaire est une mer très profonde et contient, non pas comme on le croyait des eaux très froides, mais au-dessous de la couche superficielle des nappes épaisses d'eaux relativement chaudes, dont la température dépasse souvent + 1°, très salées et qui proviennent évidemment du Gulf-Stream. Aucune expédition boréale n'a jamais dépassé celle-ci en importance : la route rationnelle vers le pôle est celle qu'a découverte Nansen. Et en voici sans doute la meilleure preuve : c'est par cette route, mais en partant cette fois du détroit de Behring, que Roald Amundsen, d'après ce qu'il a bien voulu nous confier, compte entreprendre d'ici à quelques mois la conquête définitive du pôle boréal. Car le vainqueur du pôle Sud n'a point de cesse qu'il n'ait atteint aussi l'autre extrémité de l'axe terrestre. Cet homme du Septentrion, encore qu'habitué à de durs couchages, ne veut point se reposer sur ses premiers lauriers. Alors qu'on voit tant de gens en étaler quelques brins médiocres avec une fière importance, Amundsen pense qu'il en faut des gerbes entières avant que de s'en faire un lit de repos.

LA CONQUÊTE DU PÔLE SUD

Que le pôle méridional de la Terre dût être atteint presque en même temps que l'autre, par deux expéditions distinctes, d'une façon beaucoup plus sûre et dans des conditions ne prêtant pas à la moindre réserve, c'est une chose qui eût paru invraisemblable si on se fût avisé de l'annoncer il y a quelque quinze ans.

Jusqu'à la fin du XIXe siècle, on ne savait en effet à peu près rien sur l'Antarctide, et on en était resté aux résultats des Cook, des Ross, des Dumont-d'Urville, qui avaient, à la fin du XVIIIe siècle ou au commencement du suivant, découvert aux environs du cercle polaire austral des terres dont on ne savait pas si elles formaient un continent ou un archipel.

C'est seulement à la suite du voyage de la *Belgica* (1897-98), qui réalisa le premier hivernage austral, et que M. Dastre a naguère commenté ici même, que coup sur coup plusieurs expéditions s'organisèrent afin d'apporter un peu de lumière sur la nature exacte des environs du pôle austral. Parmi elles il faut citer l'expédition anglaise de Scott, la suédoise de Nordenskjold, l'allemande de Drygalski, enfin les belles et fructueuses expéditions de notre com-

patriote Jean Charcot ; chacune apporta sa moisson de découvertes utiles, et dont les résultats reliés entre eux permettaient d'affirmer que l'Antarctide est en réalité une immense masse continentale grossièrement circulaire, occupant à très peu près toute la superficie du cercle polaire austral, et limitée à peu près par ce cercle. Il s'ensuit qu'environ 23° de latitude, c'est-à-dire à peu près 2 500 kilomètres en moyenne séparent du pôle la côte de ce continent aussi étendu à lui seul que l'Europe et l'Australie réunies. Pourtant, dans la côte vaguement circulaire de cette calotte continentale, il y avait du côté situé au Sud de la Nouvelle-Zélande une vaste et profonde encoche, formant la mer de Ross, au fond de laquelle lord Ross avait aperçu, vomissant les flammes par leurs bouches glacées, deux volcans colossaux qu'il avait appelés, des noms de ses navires, l'Erebus et le Terror. Du fond de la mer de Ross au pôle, il n'y a guère plus de 1 200 kilomètres ; aussi ceux qui voulaient tenter la conquête du pôle établirent-ils, comme il était naturel, leur base d'opération au fond de cette mer où les vaisseaux pouvaient arriver en hiver (qui est l'été austral). Scott le premier s'aventura sur l'immense barrière de glace qui au fond de ce golfe étend ces hautes falaises blanches contre lesquelles lord Ross n'avait pas osé lancer ses navires. Il partit de l'extrémité Ouest de la barrière de Ross et reconnut qu'elle est un immense glacier à peu près plat à sa surface, qui s'avance à perte de vue vers le Sud, et est borné au Sud-Ouest par de hautes chaînes de montagnes. Il s'avança de 450 kilomètres environ vers le Sud sur ce plateau et jusqu'au delà du 82e degré. Puis en 1908 Shakleton, qui avait été lieutenant de Scott sur la *Discovery* six ans auparavant, s'élance sur la route déjà suivie par son chef, dépasse le point extrême atteint par lui, rencontre bientôt un formidable glacier montant entre des montagnes qu'il gravit au prix d'efforts inouïs, et se trouve sur un plateau s'étendant à perte de vue vers le Sud à une altitude de 3 000 mètres environ. Sur ce plateau Shakleton s'est avancé jusqu'à 179 kilomètres du pôle (latitude 88° 23) ce qui était alors et de beaucoup la plus petite distance à laquelle on fût arrivé de l'une et l'autre extrémités de l'axe terrestre. Pendant ce temps un sous-groupe de l'expédition a découvert par 72° 25 de latitude et 155°15 de longitude Est de Greenwich, dans la Terre Victoria qui s'étend à l'Ouest de la Grande-Barrière et à près de 2 000 kilomètres du pôle géographique, le pôle magnétique austral, point où l'aiguille aimantée suspendue par son centre de gravité se tient dans la position verticale inverse de celle qu'elle a au pôle boréal. A la suite de cette expédition mémorable, que seul le

manque de provisions fit interrompre, Scott prépare patiemment l'expédition qui doit, par la route qu'il a découverte lui-même et que son lieutenant a si magnifiquement développée, le conduire inévitablement au pôle. Aussi lorsqu'en janvier 1911, Scott installe ses quartiers d'hiver non loin de sa base de 1902 et de celle de Shakelton, sur le bord Ouest de la Grande-Barrière, le monde entier est convaincu que cette conquête suprême ne saurait échapper à l'Angleterre.

Pourtant, le 9 août 1908, Amundsen avait quitté la Norvège sur le vieux *Fram* de Nansen, cinglant vers l'Amérique du Sud qu'il avait d'abord l'intention de doubler pour gagner le détroit de Behring et se laisser dériver par la banquise vers le pôle Nord. On sait comment, faute d'avoir pu recueillir des fonds suffisans, et aussi à cause de la nouvelle du succès de Peary, Amundsen annonça en pleine mer à son équipage qu'il changeait son plan primitif, — qu'il reprendra, nous l'avons dit, dans quelques mois, — et décidait de se porter vers le pôle Sud. Son installation à l'extrémité Est de la Grande-Barrière, son hivernage, puis la préparation admirable de la marche vers le pôle, celle-ci enfin réalisée avec une vitesse foudroyante, et qui mettait au but le hardi Norvégien et ses compagnons le 14 décembre 1911, tout cela est aujourd'hui bien connu, grâce à l'adaptation excellente que M. Charles Rabot, avec son talent coutumier, a donnée du récit d'Amundsen. Aussi il serait superflu d'y revenir en détail.

Il est un trait dans la randonnée polaire d'Amundsen qui témoigne d'une audace peu commune : loin de vouloir profiter des itinéraires antérieurs des expéditions britanniques, le capitaine norvégien a pris pour point de départ, à l'extrémité opposée de la Grande-Barrière, un endroit situé à 700 kilomètres de celui qui avait servi de base à ses émules. C'est ainsi que, sur les 2400 kilomètres de son trajet aller et retour dans l'Antarctide, il n'en est pas un seul qu'il n'ait été le premier à franchir. Grâce à cette heureuse circonstance, Amundsen a réalisé sur sa route de remarquables découvertes géographiques, trouvant notamment des glaciers énormes qui de la Grande-Barrière le firent monter au plateau polaire entre des chaînes de montagnes jusque-là insoupçonnées et dont les sommets atteignent de 4 000 à 4 500 mètres. Chacun de ces sommets a reçu de lui le nom de quelqu'un des hommes qu'il aime ou qu'il admire, comme avait fait déjà à quelque distance de là Shakleton, et comme c'est l'usage chez les découvreurs de terres. Et il y a dans ce privilège qu'ils ont de pouvoir dédier à leurs amis une montagne gigantesque, ou les cascades figées de quelque glacier

monstrueux, une élégance qui n'est peut-être point inférieure à celle des dédicaces en usage dans la république des lettres.

Le succès d'Amundsen a été obtenu par des moyens simples : pas d'automobiles, d'aéroplanes, d'appareils et de matériel ultra-modernes, comme d'autres expéditions en ont utilisé ; des chiens esquimaux, des traîneaux primitifs, des skis, et surtout, ce qui assura le succès, des dispositions de détail minutieusement arrêtées à l'avance de façon à ne rien laisser au hasard. « C'est, comme l'a dit Nansen, le triomphe de la volonté d'un homme au dessein immuable ; » et Nansen ajoute avec un orgueil bien légitime : « Cette œuvre est le produit de la culture norvégienne des temps anciens et modernes, de la vie hivernale du Norvégien, de sa pratique constante du ski et du traîneau. »

Un mois environ après l'arrivée d'Amundsen au pôle, Scott y parvenait à son tour après avoir poursuivi l'itinéraire de Shakleton et y trouvait les documens laissés par son émule. Ce que fut son tragique retour, rendu plus pénible et plus lent par la maladie de deux de ses compagnons qu'il se refusait à abandonner et dont l'un, pour ne plus gêner la colonne, s'alla délibérément jeter dans la tempête pour y mourir « en vrai gentleman anglais ; » ce que furent ensuite les conditions météorologiques épouvantables, les tempêtes et les terribles blizzards joints à la famine, qui firent périr après d'atroces souffrances les explorateurs à quelques kilomètres seulement de leur troisième dépôt de vivres, et alors qu'ils avaient parcouru déjà les cinq sixièmes de leur voyage de retour et touchaient presque au but, le monde entier l'a appris par le message si plein d'héroïque simplicité que Scott agonisant écrivit de ses mains glacées et défaillantes. Ces hommes surent mourir d'une manière qui honore l'humanité, et Plutarque eût célébré leur grandeur d'âme.

Mais la valeur et l'énergie les plus sublimes ne sont pas tout en ces matières, et si nous faisons la part des faits défavorables et fortuits, de la maladie et de la tempête, il faut bien reconnaître que Scott, dans la préparation de sa marche du pôle, avait négligé certaines précautions qu'Amundsen avait prises et qui, dans des circonstances identiques, eussent sans doute sauvé celui-ci. Voici la plus essentielle, et qui nous dispensera de parler des autres : Scott avait, dans une course préliminaire vers le Sud et en prévision du retour, établi trois dépôts de vivres dont le plus méridional se trouvait à 230 kilomètres environ des quartiers d'hiver de son navire et à plus de 1 100 kilomètres du pôle. Amundsen au contraire avait, grâce à des d'efforts dont il savait tout le prix, établi six dépôts de vivres dont le dernier se trouvait à

moins de 600 kilomètres du pôle et à plus de 600 kilomètres du mouillage du *Fram*.

Il résulte de ces deux expéditions que l'Antarctide est un continent relativement très élevé au-dessus du niveau de la mer. A l'antipode au contraire, nous avons vu que l'on trouve une dépression marine très profonde, et cette double constatation vient à l'appui d'une théorie géologique due à Green et qu'on a appelée la théorie tétraédrique. On peut la résumer ainsi : la masse interne de la Terre se refroidissant peu à peu doit diminuer de volume ; par suite, la croûte terrestre qui s'appuie sur ce noyau et dont la surface, elle, ne diminue pas doit tendre à prendre la forme qui, sous un volume donné, occupe la plus grande surface : cette forme est celle d'un tétraèdre, c'est-à-dire d'une pyramide à quatre faces. C'est effectivement celle que prend une balle de caoutchouc remplie d'eau dont on aspire une partie avec une pompe. Pour la Terre, la disposition particulière des masses continentales ou plutôt des principales chaînes montagneuses et des océans déjà connus, et dont les premières sont à peu près antipodes aux seconds, avait déjà donné un commencement de vraisemblance à cette théorie. Si elle était vraie, il fallait qu'à une dépression située à un des pôles correspondît un fort relief à l'autre. C'est précisément ce qui vient d'être établi. — Qu'on ne croie pas d'ailleurs que cela suffise pour affirmer que la rondeur de la Terre est une monstrueuse erreur ; le rapport des reliefs et des creux de la Terre à son rayon est si faible qu'une orange avec les trous minuscules dont son écorce est pointillée est en proportion beaucoup moins sphérique que notre planète. Malgré les savans qui l'affirment tétraédrique, on pourra donc, sans commettre une trop grosse bévue, continuer à dire, dans les conversations courantes, que la Terre est ronde ou à peu près.

A côté de la géologie, la physique du globe, celle de l'atmosphère et des océans, la météorologie ont beaucoup à espérer des dernières découvertes polaires. Mais il faut attendre, avant de s'en pouvoir préoccuper, que les nombreuses observations faites aient été calculées et publiées.

CHARLES NORDMANN.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

Les rapports de la France et de l'Allemagne ont été, depuis quelques semaines, non pas troublés, mais agités par une série d'incidens qui se sont succédé avec une étrange rapidité, à Lunéville, à Nancy, à Arracourt. Nous ne les raconterons pas, car les journaux en ont été remplis et les détails en sont connus. A propos du premier de ces incidens, la chute d'un dirigeable allemand à Lunéville, les procédés courtois des autorités civiles et militaires françaises et la rapidité de la solution qui est intervenue ont produit au premier abord une excellente impression en Allemagne. Le gouvernement impérial a chargé son ambassadeur à Paris d'en exprimer ses remerciemens à M. le ministre des Affaires étrangères et, de part et d'autre, l'affaire a été déclarée close. On a pu croire par la suite que le gouvernement impérial avait éprouvé quelques velléités de la rouvrir : pour nous, elle reste et elle restera close. Nous nous en tenons aux remerciemens qui nous ont été adressés et que nous avons la conscience d'avoir mérités.

Nous l'avons même eue à un tel point que, dans le compte courant qui se poursuit entre l'Allemagne et nous, il nous semblait avoir augmenté le chapitre de notre crédit : nous avions espéré en toute bonne foi que, si un accident regrettable pour nous survenait dans un délai prochain, l'Allemagne mettrait, qu'on nous passe le mot, quelque coquetterie à le régler en toute bienveillance, de manière à pouvoir dire le lendemain que nous étions quittes. Mais les choses n'ont pas tourné ainsi. L'incident de Nancy a éclaté, incident misérable où nous avons reconnu loyalement que les torts étaient de notre côté et que nous avons réglé comme il convenait, puisque le gouvernement allemand a renoncé à lui donner une autre suite. Les torts, disons-nous, étaient de notre côté : mais combien légers ! Eh quoi ! de nombreux Allemands passent la frontière tous les dimanches et viennent à

Nancy parce qu'ils s'y trouvent bien, qu'ils s'y plaisent et s'y amusent, sans que jamais jusqu'ici leur présence ait donné lieu à aucune démonstration désobligeante pour eux, et parce qu'une fois, une seule, depuis un grand nombre d'années, un incident se produit, la diplomatie impériale se met en mouvement! Pourquoi n'avoir pas attendu quarante-huit heures pour voir si nous ne prendrions pas spontanément les résolutions que le cas comportait et nous en laisser le mérite? Mais enfin, soit! Si la diplomatie impériale a agi d'une manière bien précipitée, bien impatiente, bien pressante, ses procédés ont été corrects. Nous ne pouvons malheureusement pas en dire autant de l'opinion allemande qui, par l'organe de ses journaux, s'est livrée, avec une brutalité et une grossièreté sans pareilles, à un emportement dont nous rougirions en France, si nos propres journaux s'y étaient laissé entraîner. Mais nous pouvons sans crainte faire appel au témoignage du monde entier : il dira que nous avons gardé notre sang-froid et notre dignité sous cette pluie qui voulait nous salir. Après tout, nous sommes habitués à ces procédés germaniques que nous regardons avec la philosophie des anciens devant des ilotes ivres. Ce spectacle ne nous émeut plus : il nous amène seulement à penser qu'il y a entre les journalistes français et les journalistes allemands une différence d'éducation. Au surplus, si les journaux nous intéressent parce qu'ils nous renseignent sur l'état de l'opinion, ou d'une partie de l'opinion, nous leur laissons la responsabilité de leur vocabulaire spécial, sans commettre l'injustice de la faire remonter plus haut et de l'imputer, soit à leur pays tout entier, soit à leur gouvernement.

Est-ce à dire que nous n'ayons aucune observation à présenter sur le langage de ce dernier à propos de cette sotte affaire? Devant le Reichstag des paroles regrettables ont été prononcées. Nous avons été surpris en France, et plus que surpris, en apprenant que, dès le lendemain de l'incident de Nancy, sans y être provoqué et, en tout cas, sans attendre même les premiers renseignemens, M. de Jagow, le nouveau ministre des Affaires étrangères du gouvernement impérial, avait dénoncé, dans l'échauffourée de Nancy, une manifestation de ce « chauvinisme français » dont M. de Bethmann-Hollweg avait, quelques jours auparavant, parlé lui aussi. Nous ne savons pas si le chancelier de l'Empire a été flatté de cette justification que M. de Jagow lui a apportée avec un tel empressement que, de son propre aveu, il n'a pas pris le temps de contrôler l'exactitude des faits. Comme l'opinion pangermaniste elle-même, il s'est fié au récit odieusement mensonger qu'un journal venait de faire de l'incident. N'insistons pas : il y aurait

quelque inconvénient, peut-être même quelque injustice à le faire. M. de Jagow est sans doute un diplomate exercé, mais il n'a pas encore l'habitude des assemblées délibérantes, ni de l'atmosphère qu'on y respire et dont il faut se défendre. Quoi qu'il en soit, son discours a produit chez nous une impression pénible que nous ne pouvons pas nous abstenir de signaler.

Nous ne parlons que pour être complet de l'incident d'Arracourt : on n'y a attaché qu'une importance secondaire. Mais les faits de ce genre se renouvellent, en vérité, un peu trop souvent et l'attention des deux gouvernemens doit s'appliquer à en prévenir le retour. Le mieux serait que les manœuvres des dirigeables et des aéroplanes se fissent assez loin de la frontière pour que le danger de la franchir involontairement ne se produisît plus. En tout cas, il y a un intérêt évident et urgent à ne pas laisser au hasard des circonstances le règlement de ces sortes d'affaires. Le gouvernement français l'a pensé et il a fait auprès du gouvernement allemand une ouverture qu'on ne saurait trop approuver en vue de soumettre à un règlement international la solution des difficultés, inconnues de nos pères, qui naissent de la navigation aérienne. On s'est montré, à Berlin, tout disposé à donner suite à cette suggestion. La matière est nouvelle, délicate, complexe, et il faut s'attendre à ce que le règlement à établir ne s'élabore pas en un jour ; mais c'est une raison de plus pour se mettre à l'œuvre sans retard. Jusqu'à ce que cette législation de l'air soit fixée, il entrera inévitablement un peu d'arbitraire dans les solutions qui seront données à chaque cas particulier, et qui n'en voit l'inconvénient ?

Ne nous plaignons pourtant pas trop de ces incidens : ils ont montré une fois de plus combien est sincère notre désir de vivre en bonne intelligence avec tous nos voisins. Aucun pays, aucun gouvernement n'ont donné plus que la France et le gouvernement français des gages de leurs dispositions pacifiques ; mais le maintien de la paix ne dépend pas d'une seule partie, il dépend de toutes ; il ne dépend pas seulement des gouvernemens, il dépend de l'opinion dont la force devient de plus en plus prépondérante et qu'il est périlleux d'entretenir dans un perpétuel qui-vive ! M. Barthou a essayé de le faire entendre dans un discours récent. La France use d'assez de ménagemens envers les autres pour avoir droit à quelque réciprocité. C'est de cette réciprocité que la paix est faite : c'est quand elle n'existe pas que la paix est menacée.

En Orient, la prise de Scutari par les Monténégrins n'a pas sim-

plifié la situation. Le premier mouvement en Europe, sauf en Autriche et en Allemagne, a été d'applaudir à la vaillance de ce petit peuple qui s'est obstiné dans son action militaire et qui, abandonné de ses alliés, en opposition avec toutes les grandes puissances, a couronné un siège de six mois par un assaut victorieux. Depuis, le bruit a couru qu'il n'y avait pas eu d'assaut du tout et que la capitulation de Scutari avait été le résultat d'un maquignonnage politico-militaire entre le roi de Montenegro et Essad pacha. Ce dernier, sorti de la place à la tête d'une armée de 25 000 hommes, se serait proclamé à lui tout seul roi, ou plus modestement prince d'Albanie. Cela diminue singulièrement les mérites du roi Nicolas, qui ne peut plus invoquer comme un titre le sang glorieusement versé pour s'emparer de Scutari. Quant à l'entreprise aventureuse et aventurière d'Essad pacha, on ne saurait, dès aujourd'hui, en prévoir les conséquences. Tout ce qu'on peut dire, c'est que l'Europe était unie hier et qu'il faut souhaiter qu'elle le soit encore demain. Si cette union se maintient ferme et unanime, la chute de Scutari n'aura été qu'un incident. Si, par malheur, elle ne se maintenait pas, l'horizon se couvrirait de nuages et l'orage qu'on a jusqu'à présent conjuré risquerait fort d'éclater.

Il est indubitable que toutes les Puissances n'ont pas ici le même intérêt, mais la plupart d'entre elles n'en ont pas de contraires, quelques-unes même n'en ont pas du tout, et c'est ce qui leur a permis de conclure entre elles un accord qui a été jusqu'ici la sauvegarde de la paix. L'organe de cet accord a été la Réunion des ambassadeurs à Londres. On a beaucoup critiqué son œuvre, on a relevé ses contradictions apparentes, on a souligné les démentis qu'elle a reçus des événemens. L'histoire lui rendra meilleure justice parce qu'elle ne confondra pas, comme on le fait si volontiers au cours des événemens, le but avec les moyens. Les moyens peuvent varier beaucoup, il suffit que le but soit immuable, et le but, ici, a été l'accord des Puissances dans une politique commune. Le jour, en effet, où une première d'entre elles, qui, dans les hypothèses qui se sont présentées, aurait été vraisemblablement l'Autriche-Hongrie, aurait pris une initiative isolée dans un sens déterminé, tout porte à croire qu'une seconde, qui, dans les mêmes hypothèses, aurait été vraisemblablement la Russie, aurait pris une initiative en sens inverse. Qu'auraient fait alors les autres? Il serait difficile de le dire avec certitude pour certaines d'entre elles, mais l'Allemagne a fait savoir à diverses reprises, et même avec une affectation significative, qu'elle se rangerait toujours du côté de l'Autriche et qu'il en arriverait ce qu'il plairait

à Dieu. C'est à ce danger que la Réunion des ambassadeurs s'est donné pour tâche d'obvier. Elle a tout subordonné à cette vue générale, pendant que l'opinion européenne, émue, suggestionnée dans les différens pays par les événemens de chaque jour, généreuse sans doute, mais imprudente, s'abandonnait à la vivacité à la mobilité de ses impressions. Le conflit redouté aurait éclaté dix fois si la Réunion des ambassadeurs avait fait de même : le représentant de l'une des Puissances se serait levé aussitôt et aurait pris la porte. Les ambassadeurs ont montré, pour l'empêcher, une remarquable persévérance, une patience inlassable, une grande souplesse qui leur a permis de faire face aux incidens les plus imprévus et parfois les plus déconcertans. Ils n'ont pas pu les empêcher de se produire, mais ils les ont empêchés de produire leurs conséquences extrêmes, et le fait seul qu'ils ont continué de se réunir sans qu'aucun manquât à l'appel, qu'ils ont conservé le contact entre eux, et, par conséquent, entre leurs gouvernemens, est le meilleur service qui pouvait être rendu à la paix générale. Il a fallu pour cela se plier à des concessions réciproques, régler son pas sur celui d'autrui, s'arrêter, revenir en arrière. Nous avons fait, et les autres aussi, des choses que nous n'aurions sûrement pas faites, ni eux non plus, si nous avions pu agir seuls : mais c'est surtout dans la politique internationale qu'on doit dire aujourd'hui : *Væ soli !* Finalement, et au moins jusqu'à ce jour, le but a été atteint : l'accord a été sauvé. Telle a été l'œuvre de la Réunion des ambassadeurs à Londres, modeste dans la forme parce qu'aucun n'a essayé de l'emporter sur les autres, très sérieuse dans le fond, et en fin de compte efficace, puisqu'il s'agissait de maintenir une entente bien souvent vacillante et qu'elle a été maintenue.

Nous avons parlé souvent de l'Autriche, parce qu'elle est, de toutes les Puissances, la plus intéressée aux affaires des Balkans. Nos lecteurs savent quelle a été sa politique : il est inutile de la discuter, il faut la prendre comme un fait. A tort ou à raison, l'Autriche a estimé qu'il y avait lieu de faire contrepoids à la puissance slave démesurément grossie au moyen de l'Albanie. On a dit, nous avons dit nous-même, que c'était une création politique bien artificielle que l'Albanie, qu'on aurait beaucoup de peine à constituer, à unifier, à faire vivre et d'où naîtraient dans l'avenir beaucoup de difficultés ; mais nous sommes dans le présent et il était d'autant plus impossible de refuser en principe à l'Autriche la constitution d'une Albanie indépendante, que l'Albanie existe, qu'elle est habitée par une race particulière, malheureusement divisée en clans divers et souvent hostiles

les uns aux autres, mais qui a conscience d'une nationalité un peu confuse et qui comprend, à côté d'orthodoxes, un grand nombre de musulmans et de catholiques. La Réunion des ambassadeurs à Londres n'aurait pas duré huit jours, si le droit de l'Albanie, soutenu par l'Autriche, n'avait pas été reconnu. L'Autriche toutefois ne s'en est pas tenue là : elle a demandé avec insistance que Scutari restât à l'Albanie dont elle est depuis longtemps la capitale. Sans Scutari, l'Albanie aurait été décapitée et son sort ultérieur, déjà si incertain, serait devenu encore plus précaire. Cependant les autres Puissances ne se sont pas ralliées au point de vue autrichien par simple condescendance envers l'Autriche. Comme nous l'avons dit il y a quinze jours, sir Ed. Grey a fait valoir d'autres argumens. Scutari n'est pas, par sa population, une ville slave, mais bien vraiment une ville albanaise, et le Montenegro, qui la revendique, ne peut invoquer à son profit que le droit de conquête, tandis que l'Albanie peut invoquer le droit des nationalités. Aux yeux de l'Angleterre et de l'Europe, c'est le second qui est le plus légitime. Il faut bien qu'il apparaisse tel, puisque la Russie elle-même en a senti la force. Son cœur l'inclinait du côté du Montenegro, sa raison l'a ramenée du côté des autres Puissances. On peut dire que la solution a été entre ses mains. Si elle s'était opposée à l'attribution de Scutari à l'Albanie, la France, se plaçant au point de vue de l'intérêt de son alliance, ne se serait vraisemblablement pas séparée d'elle et il est à croire aussi que l'Angleterre ne se serait pas séparée de la Triple entente pour manifester avec la Triple alliance. Mais alors, quelle responsabilité pour la Russie ! La guerre, et une guerre dont on ne pouvait pas mesurer l'étendue, risquait de jaillir de la situation qu'elle aurait créée. La Russie l'a compris : on ne saurait trop lui en savoir gré.

Les choses n'en sont pas restées là. Si la Russie a eu quelque mérite à prendre la résolution qu'elle a prise, elle en a eu aussi à s'y tenir fermement, car elle y a trouvé des résistances. On n'a pas cru tout de suite, et partout, à ce que cette résolution avait de définitif. Le parti panslaviste est aussi puissant en Russie et aussi agité que le parti pangermaniste l'est en Allemagne; il essaie, lui aussi, d'agir directement sur le gouvernement, et même sur la diplomatie; il y réussit, dit-on, quelquefois. On assure, par exemple, qu'à Belgrade le gouvernement serbe a pu se tromper pendant quelque temps sur les véritables intentions du gouvernement russe, avec lesquelles il ne croyait pas s'être mis en contradiction en soutenant les Monténégrins dans le siège de Scutari. L'Europe a traversé alors quelques journées

d'inquiétude. L'Autriche-Hongrie avait pris l'initiative d'une manifestation navale et on ne savait pas encore si toutes les autres Puissances y participeraient. Un désaccord pouvait se produire, ou du moins une différence d'attitude et de conduite qui y aurait fait croire. Le gouvernement anglais, par l'organe de sir Ed. Grey, déclarait qu'après la résolution arrêtée en commun de maintenir Scutari à l'Albanie, il ne serait pas « honorable » de ne pas prendre part à la manifestation navale, et un pareil mot, dans sa bouche, avait un grand poids. Néanmoins, l'Angleterre se tournait du côté de la France, et la France du côté de la Russie. C'est alors que celle-ci, tout en disant qu'elle ne pouvait pas se joindre à la manifestation navale parce qu'elle n'avait pas de vaisseaux dans la Méditerranée, a demandé, avec la plus grande insistance, à la France et à l'Angleterre d'y participer pour leur compte et même pour le sien. Sa parfaite loyauté apparaissait déjà avec évidence. Cependant le gouvernement russe a fait plus; il a voulu dissiper une fois pour toutes les incertitudes qu'on attribuait, avec plus ou moins de sincérité, à sa politique, et M. Sazonoff a fait à la presse un communiqué qui ne laissait plus aucun doute sur la fermeté de ses résolutions. Ce communiqué a agi comme un coup de théâtre; il a immédiatement produit une détente. Le gouvernement serbe, désillusionné, s'est empressé de rappeler ses troupes qui concouraient avec l'armée monténégrine au siège de Scutari, et l'Europe s'est retrouvée unie.

Il est vrai que Scutari a succombé tout de même, soit qu'il ait été pris, soit qu'il ait été vendu et livré. Au premier moment, cette nouvelle a produit à Vienne une émotion très vive et très naturelle. Le gouvernement austro-hongrois s'est demandé si la politique d'action commune n'avait pas fait faillite. On lui avait dit que cette politique garantirait ses intérêts, tels qu'elle les a compris, tels que l'Europe les a reconnus ou acceptés. On lui avait notamment donné l'assurance que Scutari appartiendrait à l'Albanie et Scutari est passé entre les mains du Montenegro. Il y a eu là une déconvenue sans doute, mais elle n'a rien d'irréparable. Un échange de vues rapide a eu lieu entre les divers Cabinets; la Réunion des ambassadeurs a tenu une nouvelle séance à Londres; les Puissances ont toutes persisté dans la politique qu'elles avaient arrêtée, et elles ont fait savoir au gouvernement monténégrin qu'il aurait à évacuer une ville occupée par lui contre leur volonté. On a dit que l'Autriche exigeait cette évacuation dans les quarante-huit heures, mais cette allégation n'a pas été confirmée. On a parlé d'une communication d'un caractère intransigeant que l'Autriche

aurait faite aux Puissances, mais aucune d'elles ne l'a reçue. La vérité semble être que l'ambassadeur autrichien à Londres a demandé qu'on prît contre le Montenegro des mesures de répression immédiates et que ses collègues, sans contester qu'il y aurait peut-être lieu d'y recourir par la suite, ont préféré attendre la réponse du Montenegro à la notification qui devait lui être faite. En attendant, la Russie a été la première à proposer qu'on resserrât le blocus. Ne suffit-il pas, pour aujourd'hui, que le roi Nicolas ne se fasse aucune illusion sur l'avenir et qu'il sache, à ne pas pouvoir en douter, qu'il ne conservera pas sa conquête?

On a parlé de compensations à lui donner et, sur le premier moment, l'opinion autrichienne s'y est opposée. — Eh quoi! a-t-on dit à Vienne, le Montenegro obtiendrait un avantage quelconque, soit en territoire, soit en argent, pour avoir passé outre à la volonté de l'Europe, qui lui avait été signifiée dans les termes les plus explicites! L'Europe ne s'est même pas contentée de paroles, elle a fait un acte qui engage son « honneur, » comme on l'a dit à Londres : elle a envoyé ses navires sur les côtes du Montenegro. Celui-ci n'en a tenu aucun compte : mérite-t-il pour cela une récompense? — Tel est le langage qu'on tient à Vienne. Nous ne savons pas encore si c'est bien celui du gouvernement, mais c'est celui des journaux, celui des conversations, celui qu'on entend partout. Il est à désirer que ce langage n'exprime pas des résolutions irréductibles. Sans doute, après les déclarations qu'elle a faites et les assurances qu'elle a reçues, l'Autriche ne saurait consentir à ce que Scutari n'appartienne pas à l'Albanie, mais cette satisfaction lui sera donnée comme elle lui a été promise, et, sur le reste, on peut transiger sans s'infliger un démenti à soi-même. Il importe peu que le Montenegro obtienne une rectification de frontière et que l'Europe lui assure les moyens financiers de réparer les dépenses de la guerre. Ce sont là des mesures qui n'auront aucun effet appréciable sur l'avenir et ne diminueront en rien les chances futures de l'Albanie.

Il y aurait danger, au contraire, à tendre la situation à l'excès en repoussant, de parti pris, toute idée de transaction. Le Montenegro a montré, à la vérité, un médiocre respect pour la volonté de l'Europe; mais s'il est permis d'en éprouver de la mauvaise humeur, ce sentiment ne doit pas être implacable. La Bulgarie, la Serbie, la Grèce auront tiré d'immenses avantages de la guerre qu'elles viennent de faire et pourtant on aperçoit déjà, dans la paix qui se prépare, des germes de dissentimens que l'avenir développera. Faut-il en ajouter

un nouveau, sans raison impérieuse, et même tout à fait gratuitement? Espérons que le gouvernement autrichien ne poussera pas les choses à l'extrême. Tout en reconnaissant le bon droit de ses revendications, parce que nous reconnaissions le caractère sérieux de ses intérêts, nous avons plus d'une fois regretté quelques-uns de ses procédés. Il aurait certainement pu ménager davantage les susceptibilités des races slaves et, si sa générosité ne s'étendait pas sur toutes, en favoriser du moins quelques-unes de manière à ne pas provoquer une coalition générale contre lui. Le Montenegro est peu de chose, mais qui sait s'il ne comptera pas demain autant que l'Albanie? Il ne faut pas remonter bien haut dans l'histoire pour trouver la Serbie et lui à l'état d'hostilité réciproque, intime et profonde. La manière dont on le traite ou dont on menace de le traiter rejettera inévitablement le Montenegro du côté de la Serbie : est-ce là l'intérêt de l'Autriche? Nous n'ignorons pas les réponses qu'on peut faire; il y a des objections à tout; mais cela même prouve qu'il n'y a rien d'absolu et que les affaires humaines sont toujours matière à transaction. Les événemens d'hier nous montrent que, dans le domaine des nationalités, rien ne meurt, rien n'est définitivement écrasé ou étouffé. Le plus sage est, par conséquent, de tout respecter. On peut fonder provisoirement sa grandeur sur l'immolation d'autrui, mais, sur cette base fragile, on ne fonde pas sa sécurité.

Ce sont là des considérations générales : gardons-nous d'en tirer des applications particulières trop précises. Dans les premiers temps de la guerre, après les premiers succès des peuples balkaniques, on a pu craindre que l'Europe, dérangée brusquement de ses vieilles habitudes, ne tînt pas un compte suffisant des faits acquis, et nous avons été de ceux qui lui ont conseillé d'en prendre définitivement son parti. Mais, certes, elle l'a fait et, si l'on peut lui adresser un reproche, ce n'est pas celui de s'être révoltée contre les événemens; elle les a acceptés, au contraire, sagement et généreusement; l'Autriche elle-même en a donné des exemples frappans. Les exigences de l'Europe ont été peu nombreuses, elles se sont réduites à peu près à rien, puisque c'est seulement au sujet de Scutari qu'elles ont pris finalement une forme impérative. L'Europe n'a pas exprimé d'autre volonté que celle-là : pour le reste, elle a donné des conseils, encore l'a-t-elle fait avec une grande réserve, et son intervention a-t-elle le plus souvent consisté à offrir ses bons offices qui n'ont jamais été acceptés que conditionnellement. Loin d'abuser de sa force, l'Europe n'a même pas usé de l'autorité qu'elle aurait pu y

puiser. De là l'apparence d'inconsistance et de faiblesse dont on lui a fait un grief. Qui donc pourrait aujourd'hui trouver excessif qu'elle reste fidèle à elle-même sur la question de Scutari?

Mais, pendant que nous écrivons, les événemens se précipitent et introduisent dans une situation déjà compliquée et précaire des élémens nouveaux. Nous avons dit un mot de l'entreprise audacieuse d'Essad pacha et de sa connivence avec le roi de Montenegro : qui peut prévoir ce qui en sortira? Tout ce qu'on peut assurer, c'est que, si l'accord des Puissances était hier la meilleure et même la seule garantie de la paix, il le sera encore plus sûrement demain.

Il nous reste bien peu de place pour parler comme il aurait convenu du grave événement qui vient de se produire en Belgique, mais nous aurons sans doute l'occasion d'y revenir. Après des incidens dont chacun aurait mérité de notre part une attention particulière, une grève ouvrière, qui avait la prétention d'être générale, a éclaté et s'est continuée pendant dix jours. Générale, elle ne l'a pas été et sans doute elle ne pouvait pas l'être; les tentatives de ce genre qui ont été faites, chez nous ou ailleurs, ont toujours échoué et il est même vrai de dire qu'en France du moins, les grèves qu'on avait annoncées comme devant être générales ont été moins malfaisantes que beaucoup de grèves particulières. Il est heureusement chimérique de vouloir suspendre toute la vie économique d'un pays. Si on y réussissait, le résultat serait le même que celui qui se produirait dans un corps humain où on suspendrait la respiration. La nature des choses ne se prête pas aux expériences de ce genre et, en Belgique, c'est tout au plus si le tiers, d'autres disent le quart des ouvriers ont interrompu leur travail. La vie nationale n'en a pas été arrêtée. Mais si la grève a été partielle, elle a été imposante et impressionnante. Elle est d'ailleurs restée parfaitement calme depuis le premier jour jusqu'au dernier : on peut toutefois se demander ce qui serait arrivé si elle avait duré quelques jours de plus et si, à l'ardeur croissante des esprits, étaient venues s'ajouter les souffrances qu'entraînent la misère et les privations.

Quel en a été l'objet? Les ouvriers demandaient-ils, sur un point quelconque, l'amélioration de leur situation? Non, et c'est là ce qui fait l'originalité de cette grève : les ouvriers demandaient le suffrage universel ou, pour parler plus exactement, l'égalité devant le scrutin. Tous les citoyens, en effet, ont le droit de vote en Belgique, mais les uns disposent de deux voix, quelquefois même de trois, tandis que

les autres n'en ont qu'une, inégalité qui a fini par leur devenir intolérable. Le parti libéral et le parti socialiste lui ont attribué les déceptions électorales qu'ils ont éprouvées. Aussi le moment est-il venu où la fraction la plus ardente de ces deux partis a perdu patience et a résolu d'exercer sur les pouvoirs publics la force d'intimidation et de contrainte qui devait résulter de la grève. La fraction la plus ardente, disons-nous, et en effet, sans même parler des libéraux, les chefs les plus intelligens du parti socialiste déconseillaient la grève et ont fait de sincères efforts pour l'empêcher ; mais le mouvement venu d'en bas a été le plus fort et, bon gré mal gré, les chefs ont été obligés de suivre leurs troupes. Ils ont été du moins pour beaucoup, c'est une justice à leur rendre, dans le caractère pacifique que la manifestation a conservé jusqu'à la fin. Un pareil mouvement n'en est pas moins très condamnable. La grève est une arme économique, rien n'est plus dangereux que d'en faire une arme politique : c'est obliger la majorité du pays de céder à une minorité audacieuse et résolue, pour peu que celle-ci ait entre les mains le moyen d'arrêter le fonctionnement d'un organe indispensable à la vie nationale. On voit les conséquences possibles. Le vote plural est d'ailleurs très défendable en bonne doctrine, et peut-être le principal mérite du suffrage universel pur et simple, tel qu'il se pratique chez nous, est-il qu'on ne peut rien demander au delà, ce qui supprime beaucoup de questions difficiles qui prennent facilement un caractère de violence révolutionnaire. Mais il y a quelque puérilité à croire que le suffrage universel égal pour tous les citoyens soit une panacée : les libéraux et les socialistes belges s'en apercevront, à leur tour, quand ils l'auront.

Quoi qu'il en soit, on ne saurait admettre que des questions de ce genre soient résolues par l'intervention menaçante d'une seule classe de la société, de la classe ouvrière, et le gouvernement belge a eu raison de dire qu'il ne céderait pas devant une intimidation de cette nature. Il a fait cette déclaration aux bourgmestres qui étaient venus l'entretenir de la situation : ceux-ci en ont conclu un peu vite que, si la menace était retirée, le gouvernement céderait. Le parti socialiste a fait savoir alors qu'il renonçait à la grève ; mais il entendait le faire conditionnellement et, ne voyant rien venir du côté du gouvernement, il s'est cru joué. Rien n'a pu dès lors le retenir : la grève a été déclarée. Le chef du Cabinet, M. de Broqueville, avait dit pourtant que, si la Commission chargée d'étudier la loi électorale provinciale et communale trouvait, au cours de ses travaux, une « formule meilleure » pour les élections législatives elles-mêmes, il ne s'opposerait

pas à ce que les députés en entretinssent leurs électeurs : ce qui signifiait, sans doute, que la question serait posée sur le terrain électoral. C'est de cette déclaration que le parti socialiste n'a pas voulu se contenter au moment où il a commencé la grève : il s'en faut pourtant de bien peu que ce soit de celle-là même qu'il s'est contenté pour terminer. La Chambre a voté, avec l'adhésion du gouvernement, un ordre du jour qui reprenait, sans y changer grand'chose, ces déclarations de M. de Broqueville et qui se terminait par la condamnation de la grève générale. Le parti socialiste a trouvé là, au moins pour le moment, une satisfaction suffisante et la grève a pris fin, non sans avoir coûté très cher aux ouvriers qui l'ont faite et au pays qui l'a subie. On aurait, semble-t-il, pu en faire l'économie. Elle a causé, pendant quelques jours, des préoccupations très sérieuses et elle laisse pour l'avenir un exemple très dangereux.

En somme, ni d'un côté, ni de l'autre, on n'a poussé les choses tout à fait à bout et l'ordre du jour voté par la Chambre indique la possibilité d'une solution plutôt que cette solution elle-même. Mais on s'était engagé dans une mauvaise voie et c'est sagesse de n'y avoir pas persisté. Le gouvernement a obtenu ce qu'il voulait, à savoir la cessation de la grève devant une parole de bonne volonté, qui le laisse libre de ses déterminations futures. Il est néanmoins à croire qu'il tiendra compte de l'épreuve qu'il vient de traverser et que la loi électorale ne sera plus considérée par lui comme intangible, puisqu'il a admis l'hypothèse qu'elle pourrait être le résultat d'une « formule meilleure. »

FRANCIS CHARMES.

Le Directeur-Gérant,

FRANCIS CHARMES.